COLLECTION INTERVENTION EN ÉCONOMIE POLITIQUE

Marx
et
l'économie politique

Essais sur les «Théories sur la plus-value»

PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE
FRANÇOIS MASPERO

1.235.325.055.3

COLLECTION INTERVENTION EN ÉCONOMIE POLITIQUE

Marx

et

l'économie politique

Essais sur les «Théories sur la plus-value»

PRESSES UNIVERSITAIRES DE GRENOBLE
FRANÇOIS MASPERO
1977

Déja paru dans la même collection

Benetti (Carlo)
Valeur et répartition

Benetti (Carlo), Berthomieu (Claude) et Cartelier (Jean)
Economie classique, économie vulgaire

Brunhoff (de) (Suzanne)
Etat et capital

Cartelier (Jean)
Surproduit et reproduction

Fradin (Jacques)
Les fondements logiques de la théorie néo-classique de l'échange

Palloix (Christian)
Procès de production et crise du capitalisme

à paraître

GROU (Pierre)
Monnaie et crise économique

© Presses Universitaires de Grenoble 1977
ISBN N° 2.7061.0100.8

INTRODUCTION

L'édition en français des *Théories sur la plus-value* (1) * fournit l'occasion de réexaminer le rapport de Marx à l'économie politique. Quelques remarques sont nécessaires pour préciser l'esprit dans lequel le présent ouvrage procède à ce réexamen ; elles permettent de comprendre *l'opportunité* d'une telle démarche, *l'unité* des différents auteurs quant à son objet, et la *diversité* des points de vue qu'elle suscite.

L'OPPORTUNITÉ : MARX RECUPERE PAR L'ECONOMIE POLITIQUE :

La position dominante à l'égard du marxisme est depuis longtemps celle d'un rejet. Cette attitude constante n'empêche pas néanmoins une évolution dans le temps des formes de lutte contre le marxisme, notamment en réponse au développement de celui-ci. Or l'intérêt porté à la lecture de Marx connaît justement depuis quelques années un incontestable renouveau, qui est particulièrement associé à la mise en évidence d'une *coupure* avec les sources de sa pensée : la philosophie hégélienne ou l'économie politique classique anglaise. Simultanément, ce renouveau s'accompagne d'une tentative d'annexion, au moins par la "science économique" : les milieux les plus éclairés y imposent peu à peu l'idée que Marx est un bon économiste, sinon l'un des meilleurs. Cette évolution est favorisée au sein de l'économie politique à la fois par un effacement de la réflexion conceptuelle - à la faveur des progrès de l'optique modélisante - et par la crise de la pensée économique - qui conduit à rechercher des solutions hors du champ d'analyse traditionnel. Cette *récupération* est d'ailleurs symétrique d'une autre, plus ancienne, qui vise à intégrer des pans entiers de l'économie politique au marxisme : on pourrait ainsi retourner les concepts contre la classe qui les a fait naître, dans une manipulation que Marx aurait lui-même inaugurée avec Ricardo.

Cette double récupération n'est possible que parce qu'il existe, dans l'économie politique et chez Marx, des zones de *recouvrement*, qui incitent à parler d'une *continuité, au moins scientifique*, entre les deux discours. Mais celle-ci ne peut être

* Voir notes en fin de chapitres

admise ou *rejetée* que si l'on repère précisément celles-là. Cette tâche semble pouvoir être judicieusement entreprise à propos des écrits où Marx rassemble justement ses positions à l'égard des économistes : les *Théories sur la plus-value*.

Il faut cependant observer que la démarche suivie dans les essais ici réunis ne permet pas une mise en question de Marx par rapport à *toute* économie politique ; le lecteur observera très vite qu'on n'y parle pas de la théorie néo-classique. Il y a à cela deux raisons : d'abord, les développements les plus significatifs pour la question posée concernent dans les TPV les économistes classiques ; l'analyse des économistes "vulgaires" - précurseurs de la théorie néo-classiques - a donc été négligée. Ensuite, les auteurs du présent ouvrage pensent qu'il est possible de lire l'unité de l'économie politique tout entière à travers quelques auteurs classiques ; la relation de Marx à ces auteurs a donc une signification exemplaire. A l'inverse, l'existence d'une autre grille de lecture de cette unité, singulièrement à travers Walras, exigerait une nouvelle mise en question, qui n'est pas ici évoquée.

C'est donc sur la base du rapport entre son discours et l'économie politique classique, tel qu'il se manifeste dans les TPV, qu'est analysée la possibilité d'une récupération économiste de Marx.

UNE ENIGME : LE RAPPORT DE MARX A L'ÉCONOMIE POLITIQUE :

Le point de départ commun des auteurs de ces essais est une question : *comment*, pour parler comme Marx, *en finir avec l'économie politique* ? L'enjeu en est considérable, s'il est vrai qu'on est là en présence, non pas seulement d'un discours particulier, enserré dans les limites d'une discipline, mais *du discours bourgeois dominant*, celui qui fournit la matrice de la pensée bourgeoise dans sa spécificité.

Les TPV peuvent être considérées comme un témoignage privilégié d'une telle tentative répétée d'en finir. Mais celle-ci est ambivalente, puisque y sont affirmées aussi bien la continuité que la rupture de leur auteur avec les analyses classiques. Marx y établit donc un *rapport double* entre ses propres concepts et ceux de l'économie politique ; cela semble suffire à justifier aujourd'hui tant une annexion de Marx par les économistes (comme continuateur génial de Ricardo) qu'une récupération d'une partie de l'économie politique par les marxistes (comme analyse scientifique à détourner). Sur ce point, la thèse ici défendue est que l'appréciation faite par Marx de son rapport à l'économie politique ne tient pas compte de sa propre ambivalence. Que signifient en fait ses infidélités de lecture, la négligence avec laquelle il attribue ses découvertes aux auteurs antérieurs, ou l'incompréhension avec laquelle il utilise les concepts des textes classiques ? Il y a là une énigme, particulière aux TPV, qu'aucun texte méthodologique, ici ou ailleurs, n'éclaire ou ne veut éclairer. L'examen de cette énigme dans les TPV permet d'amorcer une réévaluation de ce qui, ailleurs chez Marx (en particulier dans *Le Capital*) constitue une *rupture* avec l'économie politique ou au contraire sa *reprise*. La critique des analyses de Marx dans les TPV s'inscrit donc dans la critique de l'économisme, où qu'il se manifeste.

LA DIVERSITÉ : UNE CRITIQUE EN MOUVEMENT :

Les éléments qui fondent une démarche commune aux auteurs de ces essais permettent en même temps de comprendre la diversité de ceux-ci.

Diversité quant aux *thèmes théoriques* abordés : puisqu'il s'agit aussi de relier les TPV aux autres écrits de Marx, le statut de ces essais est différent selon qu'ils portent sur une notion présupposée dans les TPV (ainsi l'équivalent général), traitée uniquement dans cet ouvrage (ainsi le travail productif), ou reconsidérée dans *Le Capital* (ainsi les schémas de la reproduction ou la plus-value et le profit).

Diversité quant aux *interprétations épistémologiques* suggérées : l'ambivalence de l'analyse de Marx, quand elle est évoquée, est située différemment d'un essai à l'autre (dans une conception autocentrée de l'histoire, dans la permanence d'un discours religieux, dans le traitement de la valeur d'usage, etc ...).

Diversité même quant aux *justifications d'une critique radicale* de l'économie politique : manifestation d'une insertion dans la lutte de classes qui traverse son objet : le capitalisme ; contestation d'un discours dominant facteur de pouvoir ; constitution d'une démarche emportant effet de connaissance sur le réel, etc ...

L'hétérogénéité de ces essais quant aux objets ou aux niveaux de critique n'affaiblit pas, selon leurs auteurs, la portée de cet ouvrage. Au contraire, elle exprime à la fois l'absence d'un modèle marxiste doctrinaire et l'existence d'une réflexion critique en train de se faire, dans le cadre du développement du marxisme. En cela, elle participe d'une interrogation nécessaire : comment penser un discours sur cette société ?

(1) Karl Marx, *Théories sur la plus-value* (Livre IV du *Capital*), Paris, Editions sociales. Tome 1 : 1974 ; tome 2 : 1976 ; tome 3 : à paraître. Bien qu'une traduction en français soit déjà parue sous le titre d'*Histoire des Doctrines Economique* (Paris, 1925), on peut considérer que la présente édition est la première vraiment complète pour la compilation et la traduction. L'ouvrage sera désigné désormais par ses initiales (T.P.V.). Lorsque cela est nécessaire, la référence à l'édition en langue anglaise (*Theories of surplus-value*, Moscou, Editions du Progrès, 1968) sera notée par ses initiales T.S.V.

1

MARX, PETTY, ET LES « THÉORIES SUR LA PLUS-VALUE » (ANALYSE DE LA CRITIQUE MARXISTE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE)

François Régis Mahieu

AVERTISSEMENT

Cet essai tente de spécifier la méthode utilisée par Marx pour exposer sa critique de l'économie politique. Il est donc établi à partir des exposés critiques de l'histoire de l'économie politique que Marx nous a légués, principalement ceux qui se situent après 1857/1858, date à laquelle Marx énonce la loi spécifique du mouvement du mode de production capitaliste et de la société bourgeoise, la plus-value, et peut effectuer une critique cohérente des économistes. Il fera donc principalement référence aux *Théories sur la Plus-Value* et à la *Contribution à la critique de l'économie politique* ; il se servira aussi, le cas échéant, des innombrables remarques critiques que Marx utilise, par exemple, dans l'exposé du *Capital*, des rappels historiques spécifiques (tel, dans le Livre III du *Capital*, celui ayant trait à la genèse de la rente foncière), de textes polémiques comme le Chapitre dix de l'*Anti-Dühring*.

Cette méthode est analysée ici sur un terrain précis, celui du rapport critique de Marx à William Petty, auteur privilégié à la fois par Marx et l'historiographie spéculative. Dans une confrontation de ce genre, il est essentiel de se référer aux textes ; le lecteur voudra bien excuser les rappels (toujours) fastidieux tant en ce qui concerne la pensée de Petty que la critique qu'en effectue Marx.

Bien entendu, spécifier nécessite que l'on compare la méthode de Marx aux procédés de l'historiographie économique pour arriver à en situer la différence. Ces derniers, s'ils sont évoqués brièvement au début de notre introduction, n'apparaitront, à quelques exceptions près qu'implicitement dans la suite de ce texte, consacré prioritairement à la lecture critique Marxiste de Petty (1).

INTRODUCTION

1 - Les procédés taxinomiques de l' ''histoire de la science économique'' et du raisonnement économique sont, d'un certain point de vue, ceux de toute discipline intellectuelle : en plagiant Althusser (2), on dira de l'économiste qu'il part

des concepts existants (temps 1), les critique (temps 2) et aboutit (quelquefois) à de nouveaux concepts (temps 3). Si, par chance, ce dernier temps est atteint, il tentera de le justifier historiquement en faisant converger arbitrairement le passé de sa discipline vers le présent qu'il vient d'y inscrire (temps 4). Des économistes tels que Mc Culloch, Marx, Dühring, Keynes, Schumpeter par exemple n'ont pas agi autrement ; seuls échappent à ce schéma ceux qui, en apparence, ne tiennent compte que de la pensée immédiatement antérieure. A ce dernier titre, A. Smith qui est redevable de la quasi-totalité de ses idées à ses prédécesseurs, n'éprouve pas le besoin de les citer, sinon par quelques raccourcis caricaturaux. Tous ont cependant contribuer à forger et à faire valider la périodisation classique de l'histoire de la "Science Économique".

Quand Smith regroupe ses prédécesseurs en deux séquences types grossières, les "mercantilistes" et les "économistes" (physiocrates), personne ne le conteste. Pas même Ricardo : Si les "Principes ..." sont, avant tout, une critique, notamment de l'idéologie économique Smithienne, *Ricardo ne fait pas la critique de la critique effectuée par Smith des auteurs anglais qui l'ont précédé*, bien au contraire, il l'approuve : "Smith a parfaitement développé les effets nuisibles du système mercantiliste" (3).

L'histoire de la pensée économique, une fois créée (4), tout en allant, quelquefois, jusqu'à créer des subdivisions nombreuses et complexes (5), ne fera que reprendre les séquences types léguées par les Physiocrates et Smith, en s'installant dès le départ dans l'idéologie, en reprenant telles quelles les catégories autovalorisantes que les agents de cette histoire se sont données. Postérieurement, ces schémas seront complétés pour intégrer les progrès récents de la "Science Économique". Ainsi, progressivement, de nouvelles séquences-types apparaissent : Marx crée celle de "l'école classique" (que Keynes prolongera jusqu'à lui, singulière démarche), Dühring la "branche fructueuse", qui aboutit à son système socialitaire, etc ... Ce mode de classement sélectif sera prolongé : non seulement, on dégage arbitrairement un corps d'idées communes et des auteurs représentatifs de la séquence-type choisie, mais, en plus, on cherche l'origine de ces idées au-delà des limites imparties à l'école "considérée". Ainsi, sera produite une liste impressionnante de précurseurs en tous genres, "réhabilités" et "réinterprétés" en fonction de la loi moderne qu'ils auraient pu approcher.

L'histoire de la pensée économique, remplit désormais deux fonctions :

- le classement des modes de pensée en séquences types, (mercantilisme, physiocratie, école classique, Marx etc ...) qui, définis par des canevas minima d'idées communes, s'enchainent mécaniquement tels les modes de production dans les schémas post-marxistes d'évolution de la société humaine ;

- la réhabilitation d'auteurs jusqu'alors non classés ou considérés comme non caractéristiques de ces séquences types.

Mc Culloch, auteur du premier essai systématique de l'histoire de la pensée économique montre la voie, en faisant de Petty le précurseur de Ricardo, notamment, du "principe qui a changé la face de la Science", selon lequel, "la valeur des denrées est déterminée par leurs frais de production et de transport sur le marché".

Au titre des auteurs faisant les délices de l'historiographie spéculative William Petty est certainement l'auteur dont l'œuvre a été la plus malmenée ; le simple recensement des qualificatifs, des inventions, des anticipations géniales qu'on lui a attribués est un échantillon caractéristique des confusions de l'histoire de la pensée économique. Au titre des qualificatifs, Petty a été considéré par exemple comme un exemple du chrysohédonisme (Baudin), du caméralisme (Hull), du mercantilisme libéral (Schatz), du mercantilisme volontariste (A. Fanfani). Au contraire pour Marx, ses premières tentatives d'une analyse scientifique ont été rejetées dans l'ombre par les mercantilistes et il est fondateur de l'École Classique. Selon Otto Effertz, il est le fondateur de la troisième voie en Economie politique (la voie pono-physiocratique). Heilbronner fait de lui le fondateur de l'Ecole Arithmétique. D'autres, plus prudents, font de lui un auteur de transition contradictoire (Denis), quant à Bevan, il pousse l'outrance jusqu'à l'appeler le "Ricardo habillé à la mode du XVIIème siècle". En matière d'inventions et d'anticipations, nous avons relevé plus de 40 découvertes ou quasi-découvertes imputées à notre auteur, précurseur en tous genres ... Auteur privilégié par l'historiographie spéculative, Petty l'est autant par Marx dans le cadre de ses différentes relectures de l'économie politique.

2 - Les idées économiques de William Petty occupent une place particulière dans la séquence idéal-typique que Marx constitue à partir des auteurs économiques passés et qu'il fait aboutir idéalement à sa découverte de 1857 : la théorie de l'exploitation.

A partir de 1857, dès les premières présentations cohérentes de l'économie politique qu'il peut effectuer, Marx considère Petty (6) comme "fondateur" de l'économie politique, comme point de départ de cette séquence type qu'il appelle "l'économie politique moderne" ou "l'économie politique classique" qui s'achève avec Ricardo et Sismondi. Petty est "l'auteur le plus génial et le plus original", l'auteur qui détermine la pensée économique de la période 1691-1752, période "la plus importante pour l'étude de la genèse graduelle de l'économie politique" (7). L'importance donnée à la contribution de Petty est variable selon les textes ; si le commentaire est élogieux dans les *Grundisse, la Critique de l'économie politique*, dithyrambique dans le chapitre X de l'*Anti-Dühring*, l'appréciation est plus mesurée dans les *Théories sur la Plus-Value* : Alors même que Petty peut anticiper la "nature de la Plus-Value", Marx ne lui accorde qu'une place modeste dans la critique des théories du travail productif et improductif (8) et pour l'essentiel ne le présente qu'au titre d'un rappel historique complémentaire (9).

Il est possible de discuter de ce problème et du réaménagement intervenu dans la présentation des *Théories de la Plus-Value* depuis l'édition Kautsky (10) ; il nous semble préférable de reconnaître préalablement la diversité des histoires de la pensée économique au sein de l'œuvre de Marx. De même qu'il n'y a pas un schéma unique d'évolution des sociétés chez Marx mais plusieurs illustrations historiques d'objets théoriques différents, il n'y a pas une fresque historique définitive de l'économie politique mais plusieurs historiques dont les modalités sont différentes selon le problème théorique considéré. Ainsi, en ne tenant pas compte des textes écrits avant 1857, on peut distinguer les historiques que Marx

réalise à propos de la marchandise, de la plus-value, de la monnaie, de la rente foncière, du capital. Ces différents historiques, même si leur objet est très lié, impliquent un mode d'exposition spécifique : les auteurs impliqués ne sont pas les mêmes, la périodisation et le mode de critique pourront dès lors être sensiblement différents. En conséquence, il ne faut pas s'étonner par exemple, de la variation du temps et du lieu de la fondation de l'économie politique selon le problème étudié (11) ou encore de la place accordée à la pensée physiocratique selon que Marx veut évoquer l'historique de la théorie de la valeur ou celui de la plus-value. Néanmoins, dans le cadre de cette présentation multiple de la pensée économique, l'œuvre de William Petty conserve une place privilégiée. On partira donc de ce rapport précis pour procéder à une analyse critique de la relecture marxiste des auteurs économiques passés, de la méthode qu'il utilise à cet effet.

3 - Les questions que nous nous poserons à ce titre seront les suivantes :

— Quelle est la méthode de lecture critique adoptée par Marx vis-à-vis des auteurs passés ?

Initialement une telle question doit être posée au niveau le plus général ; celui de l'attitude de Marx face à l'histoire en partant à la fois de la méthode historique que Marx avoue utiliser (plus particulièrement l'Introduction de 1857) et des textes cohérents par rapport à celle-ci (L'Accumulation primitive dans le domaine de l'histoire des faits sociaux et les Théories de la Plus-value dans celui de l'histoire de la pensée économique). La question posée est en fait celle-ci : la méthode de relecture de Marx peut-elle être autre chose qu'une relecture récurrente d'un idéal-type ?

La même question peut être reprise au niveau plus particulier des relectures économiques de Marx : peut-on opposer à la relecture téléologique, une relecture "relativiste" déterminant la pensée par les faits ou par le jeu des catégories sociales ? Cette opposition entre téléologie et relativisme, que Blaug et Meek érigent en Charibde et Scylla de la méthode en histoire de la pensée économique a-t-elle un sens ?

Cette question étant réglée en spécifiant la méthode de Marx, on se demandera quelles sont les déformations qu'implique en conséquence ce choix méthodologique au niveau de l'œuvre d'un auteur.

On se demandera, enfin, si cette méthode exclut d'autres méthodes ou objets possibles de relecture.

Si l'économie politique, en général, et plus particulièrement avant Smith est un discours dont les principes méthodologiques sont dérivés de ceux ayant trait à la connaissance du Monde, de l'homme et de la société, ne peut-on tenter de restituer l'architecture d'œuvres que l'on a fait éclater pour les besoins d'une relecture économiste ?

Doit-on critiquer une relecture qui ne retient au sein d'une œuvre très large que les quelques remarques qui, au sein des aspects économiques de celle-ci sont censées anticiper l'économie politique moderne ?

En attendant la réponse à cette dernière question, il ne sera possible de traiter du rapport de Marx à Petty qu'à travers les lignes forces que Marx isole au sein des "matériaux grossiers" qui se trouvent par ailleurs dans l'œuvre d' "old" Petty. Celles-ci se situent dans les domaines suivant ayant trait à :

- la division du travail, la valeur, la plus-value, domaines qui fondent Petty comme point de départ de l'économie politique moderne ;

- l'analyse monétaire (principalement la relation richesse-monnaie) et la politique monétaire ; domaines dans lesquels Petty subit principalement, selon Marx, les influences du mercantilisme mais fournit aussi quelques anticipations.

Ces différents domaines serviront à illustrer la méthode de relecture de Marx que nous tenterons de définir préalablement.

1 - LA MÉTHODE HISTORIQUE DE MARX. DU MATERIALISME HISTORIQUE A LA RÉCURRENCE IDÉALISTE

4 - Il est tentant d'appliquer mécaniquement à l'analyse de l'évolution de la pensée les principes mêmes du matérialisme historique. Ainsi, on peut considérer qu'une histoire spécifique de la pensée n'a pas de sens dans la mesure où cette dernière est déterminée par les faits. A ce titre, le manuscrit, non publié, de l' "Idéologie Allemande" est sans équivoque :

> "De ce fait, la morale, la religion, la métaphysique et tout le reste de l'idéologie ainsi que les formes de conscience qui leur correspondent perdent aussitôt toute apparence d'autonomie. *Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont pas de développement*" (12).

Ce même principe est réitéré en 1873 dans la postface de la seconde édition allemande du *Capital* :

> "Le mouvement de la pensée n'est que la réflexion du mouvement réel transporté et transposé dans le cerveau de l'homme" (13).

Dès lors faut-il dénoncer l'historiographie de la pensée économique telle qu'elle s'est développée depuis la fin du XVIIIème siècle comme historique autonome de la pensée et lui opposer une histoire relative de la pensée économique ? En observant les historiques de la pensée économique contenus dans l'œuvre de Marx, la réponse à une telle question est négative :

- Marx utilise de façon permanente la référence à une histoire de la pensée économique autonome, présentée soit sous forme de séquences soit par le biais de remarques isolées. En effet, celle-ci est très rarement présentée comme déterminée par un contexte socio-économique donné ;

- les appels aux faits sont, dans le cadre de la présentation marxiste de l'évolution de la pensée économique, partiels et occasionnels : Marx montre par exemple qu'il existe entre la France et l'Angleterre une similitude entre le contraste national de leur réalité socio-économique et celui de leur économie politique ; mais cela sans autres développements (14).

Du point de vue de la sociologie de la pensée économique, les deux passages les plus élaborés sont :

- la présentation de la différence entre deux des rares post-classiques auxquels Marx accorde une importance : Bastiat et Carey ;

- l'analyse des conditions dans lesquelles les Physiocrates ont été amenés à se centrer sur les problèmes de la production, alors que les économistes anglais tel Steuart avec son "profit upon expropriation", s'attachaient surtout aux problèmes de la circulation ;

- ces relativisations sont critiquables quand elles abordent le problème des origines de l'économie politique en le mettant en rapport avec celui des origines du mode de production capitaliste ; ainsi, "Petty, Cantillon et en général tous les auteurs encore proches de l'époque féodale considèrent la rente foncière comme la forme normale de la plus-value ..." (15). Le pensée mercantiliste (16), puis la pensée physiocratique (17) apparaissent comme déterminées par la transition du féodalisme au capitalisme.

Or, Marx n'a pas effectué de théorie à propos des sociétés pré-capitalistes pour centrer son analyse historique sur la genèse du salariat (en accord avec sa méthode). Autrement, en montant comment le capitalisme était présupposé dans les sociétés antérieures, il réintroduirait une philosophie de l'histoire. D'autre part, l'idée d'une successivité directe du capitalisme au féodalisme est aberrante car ni le mode de production ni le mode de propriété ni le mode d'exploitation caractéristiques du capitalisme ne peuvent naître directement du féodalisme mais d'une forme de société que Marx pour diverses raisons n'a pas théorisé. En conséquence, Marx ne peut pas relativiser la pensée pré-ricardienne sinon par la genèse idéal-typique du salariat considérée indépendamment de la société globale qui la contient. Et, il ne peut y avoir *pour cette période* de l'économie politique ni empirio-criticisme (relativisation par les faits, "la" réalité), ni sociologie de la connaissance (relativisation en termes de classes ou de catégories sociales). Au-delà des raisons pratiques liées à la confection d'une théorie des sociétés pré-capitalistes, cette impossibilité d'une relativisation de la pensée économique relève de raisons théoriques, qui invalident *en général* un tel projet.

5 - L'impossibilité théorique d'une conception relativiste de la pensée économique, conçue comme attitude marxiste et l'emploi inévitable d'une récurrence idéaliste.

Le relativisme prétend que l'histoire des faits permet de comprendre, à elle seule, comment le discours, comme réponse aux problèmes afférents à ceux-ci, peut naître et se développer. Dans une telle conception, l'histoire des sociétés est un gage "objectif", réel, de la connaissance que cette histoire soit événementielle ou structurelle. Or, il y a là un abus de pensée car l'Etre est prisonnier de sa contemporanéité tandis que le temps se déroule au-delà, avant et après ; l'histoire ne peut être une genèse réelle, elle n'est que la reconstruction du passé dans le présent déformant de l'historien. Avec les matériaux historiques dont il dispose, l'historien constitue un tableau de faits qui soit cohérent avec l'objet d'étude choisi. Ce tableau est arbitraire, il ne peut prétendre faire resurgir l'exac-

titude d'un passé révolu ; il en est de même pour les éléments constitutifs de la dynamique historique : les séquences, périodisations, entre-deux périodisations (transitions). Par rapport à un idéal-type défini présentement par l'historien, la méthode historique est donc inévitablement récurrente vis-à-vis des survivances du passé.

Nous pouvons d'ailleurs vérifier en quoi la méthode de Marx n'échappe pas à ces deux caractéristiques comme méthode récurrente et idéaliste. L'attitude récurrente est posée en principe dans l'Introduction de 1857 :

> "L'anatomie de l'homme est une clé pour l'anatomie du singe. Les virtualités qui annoncent dans les espèces animales inférieures une forme supérieure ne peuvent au contraire être comprises que lorsque la forme supérieure est elle-même déjà connue. Ainsi l'économie bourgeoise fournit la clé de l'économie antique, etc ..." (19).

Cette attitude récurrente, Marx tient à la différencier de la "prétendue évolution historique" qui "repose en général sur le fait que la dernière formation sociale considère les formes passées comme autant d'étapes vers elle-même et qu'elle les conçoit toujours d'un point de vue partial" (20). A une histoire apologétique du capitalisme, à un "capitalocentrisme" apologétique (21), Marx oppose une démarche récurrente fondée sur son appréciation critique du capitalisme :

> "Notre conception diffère fondamentalement de celle des économistes, qui, enfermés dans le système capitaliste, voient certes comment on produit dans le rapport capitaliste, mais non comment ce rapport, lui-même, est produit et crée, en même temps, les conditions matérielles de sa dissolution, supprimant du même coup sa justification historique, en tant que forme nécessaire du développement économique et de la production de la richesse sociale" (22).

Il n'en reste pas moins que cette récurrence est fondée sur l'analyse, qu'elle est idéale. Cette relecture par récurrence, Marx la propose par rapport à une analyse datée, celle à laquelle il parvient en 1857 et qui lui est spécifique, comme elle est spécifique à "la société industrielle et de la libre concurrence c'est-à-dire à la société bourgeoise moderne" (23). D'où inévitablement le risque de faire des auteurs passés les démiurges d'une analyse à laquelle ils ne pouvaient parvenir pour des raisons intellectuelles ou (et) pour des raisons socio-économiques (se situant dans des systèmes sociaux différents). Il faut donc apprécier la méthode de relecture de Marx comme une méthode fondée inévitablement sur une récurrence idéale.

Si la récurrence est inévitable, toute méthode de relecture récurrente n'est pas, pour autant, acceptable. Il nous semble que les trois principaux vices de la relecture récurrente en économie politique sont d'ordre scientiste, idéologique et téléologique.

. La relecture scientiste n'est que la relecture récurrente d'une économie politique dominée par le positivisme, cherchant à montrer comment se forme une science économique autonome. Ce type de relecture mutile les œuvres de tous les auteurs qui ne sont pas strictement économiques (par exemple les auteurs pré-Smithiens, Marx ou Pareto) en isolant les aspects économiques de leurs discours.

Ce procédé écarte toutes les pensées marginales par rapport à la ligne de développement idéal (les séquences types) de la rationalité économique. Ce développement peut être considéré comme continu ou alors scandé par des "coupures épistémologiques" (Bachelard) ou des révolutions paradigmatiques (Kuhn) (24).

. La relecture "idéologique" reproduit les classements de l'économie politique effectués par un ou plusieurs auteurs pour leur propre valorisation sans en faire l'analyse critique. Il en est ainsi des séquences types dans lesquelles A. Smith regroupe ses prédécesseurs et que prolongent Ricardo et Marx puis les historiens de l'économie politique.

. La relecture téléologique est celle qui omet les limites socio-économiques et personnelles d'un discours économique donné. Or, l'auteur ne peut "sauter son temps" et deviner des phénomènes économiques qui se produiront un ou plusieurs siècles plus tard. De même, il faut tenir compte, indépendamment du contexte lui-même, des déformations personnelles (25) de l'auteur et de ce qu'il a une connaissance plus ou moins imparfaite des changements de société qui lui sont contemporains (26).

Par rapport à ce principe de récurrence, les autres critères de relecture n'ont qu'une importance secondaire ; ainsi la relecture de Marx utilise très peu les critères de la pratique. Marx relève que Petty était un "aventurier frivole, pillard et sans caractère" (27), qu'il s'était fait octroyer "à force de courbettes", par Charles II, le titre de Baronnet, "en couverture de ses rapines" (28). Il oppose à ce portrait celui d'un Boisguillebert qui "défendit avec autant d'esprit que d'audace, les classes opprimées" (29). Mais ce critère de la pratique personnelle, n'intervient pas au niveau du jugement. Marx condamne, d'ailleurs, ceux qui partent, tel Dühring, de notices biographiques des économistes pour juger du caractère de leurs écrits. On parlera donc difficilement d'un critère "politique" dans la relecture marxienne, et on relèvera, d'ailleurs, une certaine contradiction dans l'attitude de Marx : d'un côté, il critique à de rares moments l'économie politique globalement et lui oppose l'idéologie du prolétariat, dont il est lui ... détenteur (30) ; d'un autre, il se prend au jeu de l'économie politique, comme en témoigne l'ensemble du Livre II. Marx utilise, aussi, les critères logiques (classiques) de relecture (tels que le diallèle, la régression à l'infini, la non contradiction, etc...), ces critères ne sont, cependant, que secondaires, de simples outils pouvant argumenter formellement la relecture idéal-typique.

En fait, le critère déterminant de l'histoire de l'économie politique correspond au critère déterminant de l'histoire des sociétés. L'économie politique, indépendamment de la personnalité de ses auteurs et de leurs limites socio-économiques, est jugée selon sa relative compréhension de l'exploitation capitaliste et de son historicité. De même, l'histoire des sociétés est analysée en tant que production historique et dialectique de l'exploitation capitaliste.

Théorie de l'histoire et histoire de la théorie rentrent ainsi, chez Marx, dans le cadre de la même méthode idéal-typique fondée sur la compréhension marxienne de l'exploitation capitaliste.

2 - LA RÉCURRENCE TÉLÉOLOGIQUE CHEZ MARX ET LES ANTICIPATIONS DE PETTY EN MATIERE DE DIVISION DU TRAVAIL, VALEUR ET PLUS-VALUE

6 - Marx cite à plusieurs reprises les différentes analyses effectuées par Petty de la division du travail.

Dans les *Théories sur la plus-value*, Marx évoque de façon allusive des propositions pratiques de division du travail qu'effectue Petty à l'occasion de classements effectués entre différentes professions (31). En fait, Petty propose différents modèles de bateaux adaptés aux circonstances et illustre sa proposition en prenant l'exemple de la fabrication du drap.

> "Le drap peut être fait à moins de frais quand une personne carde la laine, qu'une autre file, qu'une autre tisse, qu'une étire, qu'une autre apprête, qu'une autre presse et emballe, que lorsque toutes ces opérations sont exécutées par la même main" (32).

Mais les exemples les plus grandioses se trouvent dans les *Autres Essais en Arithmétique* : la division du travail y est érigée en principe :

> "Chaque industrie sera divisée en autant de parties que possible pour que le travail de chaque artisan soit simple et facile" (33).

Puis, Petty prend l'exemple célèbre de la fabrication de la montre : si chacun fabrique à qui les roues, le ressort, le cadran, le boitier, "la montre sera meilleure et moins coûteuse".

Élargissant son champ d'intérêt, Petty montre ensuite les avantages d'une répartition géographique du "Trade". Remarquons que le Trade ne correspond pas au commerce au sens étroit où nous le voyons à notre époque (34). Qu'est-ce que le "Trade" ? Petty le définit comme "la fabrication, le rassemblement, la distribution et l'échange des marchandises" (35). Ces marchandises, au départ, sont des valeurs d'usage ; ce sont "ces choses que les hommes utilisent pour la nécessité, l'ornement, le plaisir, la protection, etc ..." (36). Le "Trade" c'est l'ensemble des activités professionnelles, "supérieures" dont, très tôt, Petty tente de dresser la liste. Dans les différentes listes qu'il a léguées, on y retrouve l'artisanat, le commerce, la navigation, et certains modes de culture perfectionnés existant à son époque (37). Le "Tradesman" est opposé au "Landlord" car sa conception de la richesse n'est pas statique, elle est liée de façon dynamique à une "perspective historique".

Petty constate qu'une répartition rationnelle du Trade entre les rues d'une même ville permettrait une spécialisation de celui-ci, un chargement plus rapide des vaisseaux, une diminution des coûts afférents aux transports et une augmentation du profit retiré de l'étranger ; d'où on peut, à la rigueur, admettre avec le jugement de Marx sur Petty dans la critique de l'Économie politique que, par rapport à Smith, "sa construction est plus grandiose", car pour montrer les avantages de la division du travail, "il prend en compte toutes les grandes fabriques d'une ville et même d'un pays entier" (38). Mais peut-on admettre que Petty conçoit le travail concret" sous son aspect social général, en tant que division du tra-

vail" *et a mieux pénétré que Smith le caractère capitaliste de la division du travail*" (39) ? Non, car il est inexact d'assimiler la division manufacturière du travail telle qu'elle existe occasionnellement dans l'Angleterre du XVIIème siècle à la division capitaliste du travail.

Marx, lui-même, n'a-t-il pas souligné à plusieurs reprises, face à Proudhon notamment, le caractère spécifique de la division du travail à l'époque ?

> "Et la division du travail du régime manufacturier qui commence au milieu du XVIIème siècle et finit dans la dernière partie du XVIIIème siècle en Angleterre, n'est-elle pas aussi totalement distincte de la division du travail, de la grande industrie, de l'industrie moderne" (40) ?

Aussi, quand Marx fait coïncider le début de l'économie politique scientifique avec l'époque des manufactures (41), cette "période manufacturière" à laquelle appartiennent Petty et Smith (42) n'a-t-elle de sens que dans le cadre d'une relecture idéal-typique de l'histoire des faits et de celle de la pensée.

Petty ne peut donc comprendre la division capitaliste du travail, mais seulement la division manufacturière de celui-ci. Encore ne la voit-il qu'imparfaitement. Si, avec Marx, on distingue la manufacture "hétérogène" ou imparfaite de la manufacture "sérielle" ou parfaite, c'est seulement le premier type de manufacture que prend en considération Petty pour illustrer les avantages de la division du travail. Petty ne part pas de la manufacture d'épingles où le même fil de laiton passe par les mains d'une centaine d'ouvriers (la manufacture de Smith), mais de la manufacture de la montre qui est le produit social d'un nombre immense de travailleurs qui effectuent des travaux partiels indépendants les uns des autres chez eux, la manufacture n'intervenant qu'au stade ultime du procès de production pour rassembler ces travaux et en faire un tout mécanique.

Une des conséquences les plus importantes de cette vision limitée de Petty réside dans l'impossibilité qu'il a de comprendre la catégorie abstraite du "travail" du "travail en général", le "point de départ de l'économie moderne" (43). Par là-même, Petty ne peut analyser la forme sociale déterminée, sous laquelle le travail crée la valeur d'échange.

7 - *La valeur* :

De l'œuvre de Petty, Marx a particulièrement retenu les passages qui ont trait à la valeur ou au "prix naturel des marchandises", plus spécialement les passages où Petty détermine la valeur des marchandises par la quantité de travail qu'elles contiennent (44). Petty est un des premiers économistes qui "a ramené la valeur à son véritable contenu" (45), au temps de travail nécessaire (46). Marx, en réponse à Dühring, ira plus loin encore, jusqu'à affirmer : "Petty dit le premier et le dernier mot *théorique* sur la valeur des métaux précieux ... Il déclare catégoriquement, d'une manière générale, que les valeurs des marchandises sont mesurées par equal labour" (47).

Petty envisage la valeur dans le cadre de trois problématiques souvent confondues :

- celle de la mesure, de la forme, de la source de la valeur.

. *La mesure de la valeur :*

Certains passages laissent supposer que Petty mesure la valeur à partir du travail, mais en fait, celui-ci cherche moins "la mesure immanente" de la valeur que sa mesure monétaire.

. *La forme de la valeur* :

Petty estime que le travail ne doit pas produire une valeur d'usage immédiate, mais une valeur d'usage, qui par l'échange, soit cristallisée en monnaie (or ou argent). Il ne peut donc voir autre chose dans la valeur d'échange que ce qu'elle parait être, sa forme aliénée, et non sa forme sociale (48).

. *La source de la valeur* :

Petty fait du travail le "père et principe actif", de la terre la "mère" de la richesse (somme de valeurs d'usage). Or, Marx relève que le travail, dont il est question dans cette équation pono-physiocratique de la richesse, n'est que le travail concret, source de valeur d'usage.

C'est précisément, ici, que la critique de Marx prend des formes contradictoires : A propos de cette équation de Petty, Marx pense que "le problème de fond, ici, est seulement de réduire la valeur de la terre elle-même au travail" (49). Petty y serait presque arrivé s'il avait poussé plus loin son analyse du prix de la terre et de la rente. En effet, ce dernier fait revenir la rente au surtravail et par là-même à la plus-value ; par ailleurs, il calcule la valeur de la terre en capitalisant la rente qu'elle fournit sur un nombre variable d'années. Malheureusement, Petty ne rejoint pas ces deux propositions, et d'autre part, fait revenir le travail au coût de subsistance. "Voilà jusqu'où va la compréhension de Petty" (50). En d'autres termes, Petty a, selon Marx, résolu tacitement *le problème*.

Marx n'hésite pas, en conclusion du passage consacré à Petty dans la "Critique ..." à écrire :

> "Son exemple montre toutefois, de façon frappante qu'on peut fort bien reconnaître que le travail crée la richesse matérielle, tout en méconnaissant la forme sociale déterminée sous laquelle le travail crée la valeur d'échange" (51).

On se demande l'intérêt de ce qui est en fait une recherche d'une genèse de la théorie de la "valeur travail" (52) chez des auteurs qui ne peuvent effectuer, à leur époque, qu'une analyse de la richesse et de la valeur d'usage. En effet, une "théorie de la valeur travail" qui fait revenir la richesse, somme de valeurs d'usage, au seul travail concret est aberrante. On est surpris de voir Marx rechercher une telle théorie de la valeur travail dans la "Critique" (notamment chez Petty, Boisguillebert, Franklin) et dans les "Théories sur la plus-value" ; d'autant plus surpris qu'il souligne avec force le caractère erroné d'une telle théorie, malheureusement pour Bohm Bawerk (qui reproche à Marx d'effectuer une théorie de la valeur travail, en oubliant les matières naturelles).

"Il est faux d'affirmer que le travail qui crée les valeurs d'usage est l'unique

source de la richesse matérielle qu'il produit à savoir, la richesse matérielle ; étant l'activité qui adapte la nature à telle ou telle fin, il a la nature pour condition nécessaire" (53).

Marx, lui-même, ne dénoncera-t-il pas, plus tard, la production capitaliste qui épuise en même temps "... les deux sources d'où jaillit toute richesse, la terre et le travailleur" (54).

Il y a donc, chez Petty, une problématique de la valeur d'usage, fondamentalement différente de la problématique marxienne de la valeur d'échange. On ne comprend donc pas le bien-fondé "de la galerie de portraits" de la Critique de l'Économie Politique où Marx reconnait, à propos de la valeur travail, ses trois précurseurs, Petty, Boisguillebert, Franklin. En aucun cas Petty ne peut être le précurseur de la théorie de la valeur travail : car cette théorie :

- qui ramène la valeur d'usage au seul travail, n'a pas de sens ;

- n'est pas originale (on la trouve effectivement dans la plupart des discours économiques antérieurs à ceux de Petty) ;

- ne peut expliquer ni approcher le phénomène de la valeur d'échange qui se situe dans un monde postérieur.

8 - Quelle est alors la portée de l'analyse effectuée par Petty de la valeur et des prix ?

— L'idée que la terre et le travail sont les fondements de la richesse revient de façon obsessionnelle chez la plupart des auteurs de l'époque. Ainsi, selon Johnson : "Quand Petty décrit le travail "père et principe actif de la richesse", et la terre "la mère", il utilise, de façon raccourcie une doctrine qui court à travers les écrivains anglais, de Latimer à Steuart. On retrouve l'équation terre/travail chez Defoe, par exemple, quand celui-ci écrit : "Le fonds de commerce dépend de la terre et du travail des gens (55), mais aussi chez Bellers, John Locke, John Asgill. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que cette expression pono-physiocratique de la richesse chez Petty ait, en tant que telle, un caractère historique. Ainsi, quand Petty écrit : "Le travail est le père et le principe actif de la richesse, de même que la terre en est la mère", on retrouve, selon Weisskopf, deux expressions symboliques plus ou moins permanentes dans l'histoire de la pensée économique (56) ; à la différence près que la fertilité du père (le travail) et la fertilité de la mère (la terre) seront mises en conflit chez Malthus.

— L' "équation pono-physiocratique", citée "ad nauseam" comme caracteristique de la pensée de Petty n'est pas en tant que telle significative. Non seulement Petty plaque l'idéologie nouvelle, productiviste, sur l' "équation pono-physiocratique" (57) mais, en plus, il prend en compte d'autres facteurs que la terre et le travail pour expliquer la formation de la richesse ; tel l' "art" qui est un facteur spécifique, propre à la petite production ...

— **L'équation pono-physiocratique de la richesse n'est pas significative à elle seule de la pensée de Petty.** Dans la plupart des cas on a résumé la conception de la richesse chez Petty à l'équation pono-physiocratique, sans voir que d'autres

équations sont également très importantes ; ces "équations" qui ont été négligées par les historiens, sont le plus souvent caractéristiques de la nouvelle idéologie économique. Elles mettent en rapport :

- le travail et la technique,
- le travail et l'autorité,
- les fonctions et la faveur du Prince (58),
- la technique et l'opinion (59).

D'autres facteurs peuvent intervenir : les connaissances personnelles, l'intérêt, les amis, l'éloquence, la répartition, etc ... (60).

Le propos le plus caractéristique, et sans lequel on ne peut comprendre la fonction de production de Petty, est celui qui traite du travail qualifié. L'importance donnée à l' "art" dans la formation de la richesse est caractéristique de la nouvelle idéologie économique (61). Dans le Traité des Taxes, Petty souligne que "la Grandeur du Prince consiste dans le nombre, l'art et l'industrie de ses sujets" (62). Dans la littérature anglaise de l'époque, l'art est opposé à la nature, et sa signification est souvent très floue. Il est, par contre, chez Petty, conçu comme une forme d'intelligence ou l'adresse, et plus précisément, encore, comme une production technologique. L'art est propre à la société développée, et l'État doit encourager ses progrès (on se souvient des déboires malheureux de Petty à propos de ses inventions). L'art permet le développement de la manufacture : la Hollande a pris dans l'industrie du vêtement l'avantage sur l'Angleterre "en devenant capable de travailler avec plus d'art" (63). L'art est partie intégrante du nouveau savoir ; c'est l'application immédiate du savoir à la production, c'est le savoir pratique, l'adresse des petits producteurs, des Tradesmen. Pour devenir véritablement efficace, l'art nécessite, en plus, l'intervention du capital. Dès lors, Petty en arrive à cette fonction de la richesse bien éloignée de la simple équation pono-physiocratique : "la richesse ... est le résultat de la terre, l'art, du travail et du capital qui les produit" (64). L'art est un facteur de production dont on peut mesurer les effets. L'art permet d'économiser du travail, de rendre celui-ci moins pénible. C'est ainsi, "qu'un homme, par l'art, peut faire autant de travail que beaucoup" (65). Les effets de l'art se mesurent en journées de travail épargnées, et donc, en journées d'alimentation gagnées (66). L'art permet une utilisation plus rationnelle de la force de travail, et peut la faire passer d'une activité à l'autre.

Désormais, l'éducation pratique telle que la conçoit Petty doit être développée afin de rendre le travail plus qualifié. Ce souci de l'éducation industrielle est caractéristique des auteurs de l'époque. On la trouvera encore chez Smith, (qui proposait un programme d'éducation financé par l'État). Il disparaîtra dans l'œuvre de Ricardo. Pour ce dernier, en effet, la différence entre le travail qualifié et le travail ordinaire n'a pas d'effet sur la valeur des marchandises (67).

L'art est une notion spécifique directement reliée à la complexité des modes de production de l'époque. Cet art n'a que peu de points communs avec la productivité capitaliste de la Grande Industrie, qui s'appuiera sur les machines et le capital au sens moderne.

— Terre et travail, fondements de la valeur ?

C'est en cherchant dans le *Traité des Taxes et Contributions* la valeur monétaire de la rente (68) que Petty avance son équation pono-physiocratique, et cherche à convertir la terre en travail et réciproquement.

La valeur monétaire de la rente :

Le prix en monnaie d'une rente en grain est égal à la rente en argent obtenue pendant le même temps. Si la rente naturelle correspond à un excédent de grain, sa valeur monétaire sera égale à la rente que le mineur de la mine d'argent peut obtenir pendant le même temps. L'une est ainsi "le prix naturel de l'autre" ; en conséquence, cela permet de connaître la valeur relative de l'or et de l'argent.

"C'est cela le fondement qui permet d'égaliser et d'ajuster les valeurs" ; mais Petty avoue : "cependant, dans les superstructures et les pratiques correspondantes, je confesse qu'il y a beaucoup de variétés et d'inter-relations" (69).

Continuant sa disgression, et constatant que le monde mesure par l'argent, et l'or, il pense qu'il est cependant possible d'utiliser d'autres étalons et mesures naturelles. En conséquence, il recherche quels sont les facteurs de la valeur naturelle : "cette valeur naturelle dépend de 2 facteurs : la terre et le travail" (70).

La conversion des deux termes terre et travail entre eux :

Montrant comment les bateaux et les vêtements sont les créations des terres et des travaux des hommes, il faudrait arriver à "une égalité naturelle entre la terre et le travail, de façon à ce que nous puissions exprimer la valeur par l'un des deux seulement aussi bien, sinon mieux que par les deux" (71), et dans l'*Anatomie Politique de l'Irlande*, il affirme que "c'est la plus importante considération en Economie Politique".

Au cours de ces calculs, *Petty ne réduit jamais la valeur de la terre à la valeur du travail* : il montre comment la valeur de la terre est un montant donné de rente capitalisée, et comment chaque rente constitue un surplus. Non seulement, Petty ne rapproche pas ces deux propositions, mais, en plus, il conçoit le surtravail comme étant le résultat du coût du travail lui-même. Or, c'est au coût du travail, à la valeur du travail que Petty consacre sa recherche : il rapporte le travail et les produits du travail au nombre de jours nécessaires à produire la nourriture requise pour les effectuer. Dans ce calcul, la mesure est le minimum de subsistance nécessaire au travailleur ; elle est standard, et valable quelle que soit l'hétérogénéité du travail, l'unité sera la journée de nourriture en tant "qu'infime partie de tout ce que mangeraient 100 personnes de toute sorte et de toute taille, pour vivre, travailler, procréer". "Donc c'est la nourriture d'une journée d'un homme adulte en moyenne, *et non pas le travail d'une journée* (souligné par nous) qui est la commune mesure de la valeur, et elle semble aussi régulière et constante que l'argent fixe". C'est en ces termes qu'il calcule la différence entre la valeur de l'argent produit au Pérou et en Russie avec la valeur de la cabane irlandaise. La qualité de la nourriture n'étant pas toujours facile à estimer, il propose de compléter cet indicateur par une estimation de la qualité des habitations. En définitive, Petty détermine la valeur du travail par la nourriture nécessaire à celui-ci (72).

Marx, aussi, souligne la limite de l'analyse de Petty : en réalité, il détruit l'égalité entre la terre et le travail en représentant le prix de la terre comme la matière naturelle du travail réel.

Sans doute, Petty ne peut arriver à quitter l'idée que le travail nécessite l'intervention d'une matière naturelle, dans la mesure où il ne raisonne que sur la richesse (en tant que somme de valeurs d'usage) et ne peut appréhender la valeur d'échange spécifique du capitalisme de la Grande Industrie.

— Les limites historiques de l'analyse de Petty :

Avec l'analyse de la rente, nous voyons bien encore le caractère historique, limité de l'explication de Petty. On ne voit pas émerger le profit qui reste confondu avec la rente, et il n'est pas possible de distinguer, à partir de ses écrits, le capital générateur de rente investi dans l'achat de terres et le capital générateur de profit investi dans le fermage des terres.

Il en est de même au niveau de la division du travail. La manufacture hétérogène de Petty, celle de la montre, rassemble une série d'artisans qui effectuent, chacun, une tâche définie à un endroit défini. Aussi Petty ne peut-il concevoir la division du travail qu'entre les rues d'une ville, entre les villes elles-mêmes, ou dans la société toute entière, mais il ne peut comprendre la division du travail dans la manufacture. D'autre part, la division du travail qu'il propose est une division du travail génératrice d'un gain, en matière de commerce international.

De toutes façons, il ne peut comprendre le travail social abstrait, et il continue à s'attacher aux formes particulières du travail. Il ne peut comprendre la valeur d'échange. Aussi, il ne faut pas se faire d'illusions sur le fait que Petty écrive dans une de ses définitions : "le prix commun ... correspond aux jours de travail d'un homme adulte normalement constitué" (73).

— Des valeurs aux prix :

Petty distingue prix naturel et prix courant, valeur intrinsèque et valeur extrinsèque.

Il énumère les éléments qui rentrent dans le prix des marchandises. Le prix dépend :

- de la matière première,
- du travail (et des facteurs qui le déterminent, climat, opinion, art, division du travail, etc ...),
- du transport, des assurances et des autres services (frais de stockage par exemple),
- des taxes (74).

Dans le célèbre Dialogue des Diamants, il énumère de même les causes intrinsèques du prix des diamants : ce sont leur poids, leur grosseur, leur couleur ou leur eau, et aussi le mode de taille et le travail exécuté.

Il est possible de dire que chez Petty le prix "naturel" ou "commun" et la valeur intrinsèque reposent sur les coûts de production. Cependant, le prix courant diffère du prix naturel, car il dépend, en plus, du montant du prix naturel -

"du coût politique" que Petty appelle encore le vrai coût politique qui dépend de l'état du marché, de ce que Petty appelle par exemple "l'excès des marchands surnuméraires dans quelque commerce, au-delà de ce qui est nécessaire" (75) :

- du cours de l'étalon artificiel et des variations du volume de la monnaie,
- de la situation politique en général,
- de la rareté (cas que Petty envisage à propos de diamants lors d'un mariage d'un Grand Prince).

"L'excellence du marchand" consiste à savoir faire "une prévision et un calcul judicieux" pour connaître les causes contingentes et permanentes qui déterminent les prix.

Sans doute, aux yeux de l'économiste contemporain une telle analyse du prix paraît à la fois simpliste et embrouillée. Les limites du discours de Petty correspondent, ici à la situation économique de l'époque : le marchand doit prévoir et calculer, mais il n'a pas le contrôle de la production qui reste aux mains des producteurs directs.

Par ailleurs, valeur et prix sont encore loin d'être distingués. En aucun cas, dans les coûts constitutifs du prix, n'apparaissent les éléments caractéristiques de l'intervention de l'entrepreneur capitaliste. On est très éloigné, chez Petty, du modèle classique de l'offre et de la demande. Ainsi montre-t-il que lorsque le blé est important, le travail du pauvre devient cher et rare (alors que le coût du travail devrait diminuer) (76). De même, au plus la pêche des sardines est abondante, au plus le prix s'élève, etc... (77).

9 - N'ayant pas résolu le problème de la valeur, Petty peut-il comprendre la nature de la plus-value ?

A priori, une telle éventualité est possible car "en architecte original, la science ne dessine pas seulement des châteaux en Espagne ; elle en construit même-quelques étages habitables avant d'avoir posé la première pierre" (78). De même que les Physiocrates ont pu étudier la plus-value sans la valeur ou encore Franklin ramener la valeur d'échange au temps de travail sans traiter du travail abstrait social, on peut relever chez Petty "une idée de la nature de la plus-value, bien qu'il n'en traite que sous forme de la rente foncière" (79). On constate dans les *Théories sur la plus-value* que Petty peut anticiper la nature de la plus-value en :

- réduisant la rente à du surtravail "et donc à de la surplus-value" (80) ;
- comprenant que la rente est d'autant plus élevée que son rythme d'accroissement est plus rapide que celui du prix du travail. Celui-ci dépend du prix des biens agricoles d'où l'idée que lorsque les prix agricoles diminuent, la rente agricole augmente (81).

Implicitement, Marx compare ces anticipations de Petty à sa théorie de plus-value relative et à sa théorie de la plus-value absolue. Nous avons vu précédemment comment, dans les *Théories sur la plus-value*, Petty solutionne l'équation pono-physiocratique en calculant comment la valeur des subsistances détermine la valeur journalière de la force de travail, le temps de travail nécessaire, et donc, la valeur

du travail. Au plus la valeur des subsistances nécessaires est réduite, au plus la productivité, et donc le surtravail, sont élevés. Cette relation est reprise dans la quatrième section du Livre I du *Capital* pour illustrer la formation de la plus-value relative (82) : Marx accorde une grande importance aux propositions de Petty liées au minimum vital (en fait à la valeur du travail) et parmi celles-ci s'attache à la proposition isolée selon laquelle le travail est d'autant plus productif que sa rémunération est faible.

Comment amener les travailleurs au minimum vital ?

On peut selon Petty, augmenter leur productivité de diverses façons : par exemple en réduisant la pause de midi d'une demi-heure (83) ou en supprimant certains repas (celui du vendredi soir par exemple) (83). Les travailleurs doivent être amenés à "faire le double du travail accompli actuellement" quitte à en réduire "un certain nombre en esclavage". Les lois ne doivent accorder à l'ouvrier que le minimum de subsistance "car si vous lui permettez de gagner le double, il ne fait que la moitié du travail qu'il aurait pu faire ou aurait fait autrement" (83).

Petty dénonce la non-observation des Clauses sur les salaires (84) et propose, en plus, de les réduire pour dégager une épargne forcée :

"Un artisan ordinaire qui gagne 20 d par jour ou £ 26 par an, peut très bien vivre avec £ 12 par an et épargner £ 14 par an".

Petty ne condamne pas le luxe de façon définitive, bien au contraire ! Dans des conditions données, il peut être préférable de favoriser le luxe dans les catégories les plus pauvres. Toujours dans le cas de l'Irlande, il se demande s'il vaut mieux restreindre la dépense de 150.000 favorisés ou introduire le luxe chez 950.000 plébéiens "de telle façon qu'ils le dépensent et en conséquence, gagnent le double ... !" (1). Selon lui, la première solution ne ferait qu'empirer la situation des pauvres (et donc celle du Common Wealth), tandis que l'autre développera chez eux "la splendeur, l'art, l'industrie" (85). Comment faire en sorte que la valeur du travail exprimée par la valeur du minimum vital soit la plus basse possible, sinon par le développement initial de l'agriculture, de la productivité du sol ? Or la productivité du sol est directement fonction d'une part de la densité de population (il faut qu'une densité minimum soit assurée), d'autre part des "méthodes extraordinaires" de l'agronomie ; vis-à-vis de cette science, Petty partage son enthousiasme avec de nombreux auteurs anglais de l'époque tels que Mun, R. Coke, Fortrey, N. Grew.

Les propositions que fait Petty pour l'amélioration des rendements agricoles ne sont-elles pas en contradiction avec l'idée "de jeter par dessus bord l'agriculture" ? En aucune façon : un stade premier du développement est adopté, ce stade est celui de la production agricole, mais une fois celui-ci réalisé, et à mesure que la population croît, il faut affecter cette dernière à d'autres activités, quitte à restreindre l'élevage des moutons, ou à le confier à des étrangers, (par exemple, aux Irlandais). L'activité agricole doit produire le plus possible de jours de nourriture, et cela est la condition première du développement de la population et des activités "supérieures". Le niveau de la rente est caractéristique du développement d'un pays, et selon Petty, il lui faut assurer la productivité agricole la plus grande

possible, en faisant en sorte qu'un maximum de rendement soit obtenu avec un minimum de population, permettant par là même, d'affecter une population plus nombreuse pour un salaire moins élevé aux activités supérieures où la productivité est plus grande. D'où l'idée que les développements de la productivité agricole font en sorte que les prix agricoles diminuent alors que la rente augmente.

Par ailleurs, selon Marx, Petty traite la rente comme plus-value en tant que produit net, qui, pour le producteur correspond au surplus dégagé après avoir déduit de son revenu le salaire et les frais de rentabilité du capital. Cette "plus-value" qui dépend de facteurs naturels n'a que de lointains rapports avec ce que Marx appelle la plus-value absolue par le seul fait qu'elle n'est pas l'expression d'un rapport entre salariés et capitalistes. D'autre part, cette "plus-value" confond encore la rente le profit et l'intérêt. Cette confusion explique le fait que Petty, ne puisse, selon Marx, expliquer la valorisation du capital par l'exploitation de la force du travail et fasse comme si la force de travail était un capital productif d'intérêt (87).

Cependant, seule une remarque incidente du *Capital* nous permet de découvrir cette idée importante de Petty ; le calcul de la valeur de la force de travail assimilée à un capital porteur d'intérêt.

— **La valeur de la force de travail** : (la population)

Elle est déduite de la valeur du produit du travail de cette population. Celui-ci est calculé à partir du revenu en déduisant le montant correspondant à la rente et à l'intérêt. Si le revenu est de 40 millions, que le montant calculé de la rente et de l'intérêt est égal à 15 millions, le produit du travail sera de 25 millions. La valeur de la population se calculera en capitalisant ce produit du travail sur un certain nombre d'années. On obtiendra la valeur de la population, le coefficient de capitalisation étant le même que pour la terre. En divisant par le nombre d'habitants on obtient la valeur moyenne par tête. Cette valeur moyenne est variable :

- Selon la profession ; par exemple, l'artisan en Irlande doit épargner 14 Livres s'il gagne 26 Livres par an, cela calculé avec une capitalisation de 10 ans, donne 140 Livres. La valeur de l'artisan se calcule comme un fonds de commerce par la capitalisation de l'épargne qu'il peut réaliser potentiellement (88). Cette épargne est effectivement un surproduit représentatif d'un surtravail. Mais ce surtravail n'a, en aucun cas, les caractéristiques de la plus-value, telle que Marx l'a théorisée. *Cette épargne est caractéristique du petit producteur individuel, à partir duquel raisonne Petty*. La valeur de chaque catégorie professionnelle variera, ainsi, selon l'épargne personnelle que chacun de ses membres pourra réaliser.

"Ce taux (83 Livres) devrait être élevé ou baissé suivant les artisans, fabricants, navigateurs, agriculteurs, laboureurs, et suivant l'âge des personnes" (90).

- Selon le lieu : Ainsi la valeur de la population irlandaise est calculée à partir du tarif des esclaves (un homme = 15 Livres, un enfant = 5 Livres). Cependant, la valeur moyenne de la population sera de 70 Livres en Ecosse et en Irlande, et de 90 Livres en Grande-Bretagne.

- Selon le sexe et l'âge : Petty distingue les femmes et les enfants. En Angleterre, selon Petty, les 2 millions de femmes produisent l'équivalent du travail effectué par 500.000 travailleurs mâles adultes. Sur les 500.000 garçons de 7 à 17 ans, il y en a 100.000 totalement improductifs, qui perdent leur temps à étudier le Latin et le Grec, les autres (400.000) peuvent faire un produit équivalent à celui de 500.000 travailleurs.

Comment Petty peut-il comprendre la nature de la plus-value alors même qu'il ne peut comprendre un rapport capitaliste/salarié qui ne lui est pas contemporain et ne peut que partir de la rente foncière ? Dans le Livre III du *Capital* (91), Marx explique comment Petty et Cantillon "auteurs encore proches de l'époque féodale" ne peuvent, de ce fait, comprendre la formation et la distribution de la rente capitaliste.

Quelle société connaît Petty ? Selon Marx, cette société est principalement agricole et la propriété foncière semble être "une condition essentielle de la production". Le capitalisme n'est pas suffisamment développé en agriculture, et de ce fait, Petty ne peut comprendre comment le capitaliste extorque la plus-value au producteur direct, et comment le propriétaire foncier reprend une fraction de la plus-value au capitaliste. Bref, ni Petty ni Cantillon ne peuvent comprendre le phénomène du fermage capitaliste qui ne fait qu'apparaître à leur époque.

Malgré cette vision limitée, Petty peut arriver à dégager "la première conception de la rente différentielle" (92). La rente différentielle s'explique chez Petty par des phénomènes géographiques (éloignement des marchés, des centres de production) ou économiques (la productivité intrinsèque de la terre), et sur ce dernier point, "l'exposé de Petty ... est supérieur à celui de Smith" (93).

L'œuvre de Petty reflète, à propos de la rente, certains conflits de l'époque, notamment celui qui opposait propriétaires fonciers et fermiers, les fermiers s'opposant aux progrès techniques qui faisaient diminuer leurs revenus (94). Marx insiste surtout sur le conflit existant entre les capitalistes (en réalité les usuriers) et les propriétaires fonciers :

> "A de rares exceptions près, le siècle de 1650 à 1750 est tout entier occupé par la lutte que se livrent "moneyed interest" et "landed" interest" (95).

Indépendamment du fait qu'il est censé prendre parti pour les usuriers contre les Landlords, Petty semble avoir explicité, selon Marx, la cause objective de ce conflit. En effet, Marx, dans les théories sur la plus-value, montre que Petty détermine la valeur de la terre en capitalisant selon un nombre variable d'années la rente que cette terre peut produire pour un taux d'intérêt donné ; l'intérêt étant déduit de la rente puisque l'intérêt est égal à la rente fournie par une terre louée avec de l'argent prêté. D'où Marx tire la loi suivante :

> "Le montant de la rente étant donné, son *expression capitalisée*, c'est-à-dire la "value of land" augmente ou diminue en raison inverse du taux de l'intérêt" (96).

Seul Marx, à notre avis, comprend ici, les conséquences qu'il faut tirer de l'expression capitalisée de la valeur de la terre et ce n'est certainement pas le cas de Petty.

La relecture récurrente que nous propose Marx, dans les *Théories de la plus-value* à propos des analyses de la division du travail, de la valeur, et de la plus-value chez Petty est typiquement téléologique. Marx, en effet, prête à Petty des concepts, des raisonnements qu'il ne peut posséder car ils sont spécifiques au salariat et au capitalisme de la grande industrie, système qui lui est postérieur de près d'un siècle, sauf à revenir à une philosophie de l'histoire. Néanmoins, Marx cède à la lecture téléologique tout en donnant les moyens de la corriger soit par ses illustrations historiques (cf. la genèse de la rente foncière dans le Livre III du *Capital*), soit par ses remarques théoriques, en montrant par exemple dans la *Critique* ... l'absurdité d'une réduction de la valeur d'usage au seul travail et donc d'une histoire de la "valeur travail" que l'on pourrait faire remonter à des temps immémoriaux.

3 - LA RECURRENCE IDEOLOGIQUE CHEZ MARX ET L'ANALYSE DE LA MONNAIE CHEZ PETTY

Marx utilise à propos de la pensée économique pré-smithienne, les deux procédés de relecture habituels de l'histoire de la pensée économique que nous avons évoqués précédemment. Il reprend la séquence type idéologique du mercantilisme, pour mieux souligner comment Petty, tout en restant prisonnier des conceptions monétaires du mercantilisme, s'en évade à l'occasion d'anticipations diverses de la théorie moderne. En tant que "mercantiliste" selon Marx, Petty ne peut analyser la valeur d'échange, mais seulement ce qu'elle *paraît* être : la monnaie - Il est "prisonnier des conceptions du système monétaire" (97), (que Marx confond avec le système mercantiliste). Petty, selon Marx, fait partie de l'économie politique moderne qui s'oppose au système monétaire ; mais Petty, tout en comprenant que la valeur de l'argent, comme toute marchandise, dépend du coût de production et de la concurrence, continue à croire que la vraie valeur d'échange des choses est l'argent, et que l'argent reste la chose la plus désirable. D'ailleurs Marx cite Petty à plusieurs reprises comme un auteur typiquement chrysohédoniste, qui fait de l'or et de l'argent l'unique richesse (98). Cependant, Marx nuance sa condamnation. Il remarque que Petty, comme Bellers, a vu que la monnaie ne pouvait être accumulée que dans certaines limites, qu'au delà, il fallait la détruire ou la convertir (en vaisselle, vase, etc ...) (99). Par ailleurs, Marx admettra que, dans *Quantulumcunque*, "ce petit chef-d'œuvre" toute trace de conception mercantiliste a disparu (100). Cependant, dans les *Théories sur la plus-value*, Marx relève l'influence très importante des théories monétaires de Petty sur les auteurs postérieurs, entre les périodes 1691-1752, Locke, North en particulier (101).

— Petty, selon Marx, développe le principe du libéralisme en matière monétaire : Petty défend la liberté du taux de l'intérêt et condamne les interventions légales en ce domaine (102) en comprenant la distinction entre cours du change nominal et réel (103) et, au nom de l'idée que le taux d'intérêt est déterminé par la quantité de monnaie (104).

— En dehors de ce principe, Petty aurait découvert deux lois importantes :

. La loi selon laquelle la quantité de monnaie en circulation est déterminée par la somme des prix des marchandises circulantes et la vitesse moyenne du cours de la monnaie (105) (et non l'inverse comme le pensera Hume).

. La loi selon laquelle, pour des paiements périodiques, "la masse des moyens de paiement nécessaire est en raison directe de la longueur des périodes" (106).

Enfin, curieusement, nous lisons dans les *Théories sur la plus-value*, que Petty peut distinguer le capital de la monnaie.

La question posée ici est la suivante : est-il judicieux de caractériser encore Petty comme "mercantiliste" compte tenu des analyses originales que relève Marx à son propos, plus spécialement dans les *Théories sur la plus-value* ? Peut-être faut-il se demander préalablement si une telle séquence a un sens ?

A - Le "mercantilisme" comme mauvaise séquence-type

L'idée d'un système ou d'une école de pensée "mercantiliste" a été, jusqu'à présent, employée par l'ensemble des auteurs, depuis Smith jusqu'à Keynes, en passant par Marx, à quelques différences de définition près. Depuis les premières tentatives du Révérend R. Jone's en 1847 (107), de nombreux auteurs ont critiqué l'emploi d'une telle séquence-type. On a dit qu'elle était "un porte-manteau encombrant", un "hareng-saur de l'historiographie", un "gigantesque ballon théorique" (109). Johnson, en 1937, la définit comme une "nuisance positive" et estime "qu'en tant que catégorie critique des premiers auteurs économiques anglais, "le mercantilisme n'est plus le mot particulièrement utile" (110). A.V. Judges pense que le mercantilisme "est un système imaginaire conçu par les économistes dans un but d'exposition théorique, et mal utilisé par les historiens au service de leurs idées politiques" (111). Certains auteurs ont tenté de produire des sous-classifications, sinon des "contre-concepts" du mercantilisme (112), mais aucun, même Schumpeter, n'est arrivé à se détacher définitivement de cette classification.

— *Quelles sont les caractéristiques de cette séquence-type ?*

- **Elle est idéologique** : Elle correspond à l'auto-valorisation des Physiocrates (113) et d'Adam Smith, par rapport à "l'inconsistance absurde du système mercantiliste".

- **Elle est immense "sans rivages"** : On range dans cette catégorie bi-séculaire quasiment tous les auteurs situés entre l'école canonnique et l'école classique dans l'ensemble de l'Europe Occidentale, à l'exception des Physiocrates en France. Ainsi, on fait peu de cas des décalages nationaux dans le développement de l'Europe, au XVIème et XVIIème siècles, des controverses, des lois idéologiques qui, précisément, caractérisent les phases de cette période. On voudra bien admettre qu'il y a un monde entre les "Bullionistes" et les auteurs tels que Petty ou Pollexfen. A ce point de vue, le mercantilisme est un peu à l'histoire de la pensée économique ce que le mode de production féodal a été à "l'évolutionnisme marxiste" : une séquence-type mal définie et mal bornée.

- **Elle est mal définie** : Le mercantilisme a été assimilé au chrysohédonisme, à un système de pensée confondant monnaie et richesse (cf. *Oxford dictionary*, mais aussi Marx) (114) axé sur le commerce extérieur ("un système d'exploitation basé sur le commerce, selon Dobb") nationaliste et interventionniste (*Dictionnaire des Sciences Sociales*), populationniste.

- **Elle est fictive** : Selon Heckscher, le mercantilisme est un "instrument con-

ceptuel" que chacun peut définir selon son problème (115). Mais la fiction est de taille, car elle repose sur l'importance de la pensée économique des XVIème et XVIIème siècles !

- **Elle est confuse** : Dans de nombreux cas, il y a une confusion évidente entre le réel économique et social, la politique, et le discours économique lui-même. Ceci est particulièrement net chez Schmöller ;

> "L'essence du système ne tient pas à quelque doctrine en matière de monnaie, de balance commerciale, de barrières tarifaires, de droits protecteurs, de lois sur la navigation, mais de quelque chose de plus grand : principalement dans les transformations totales de la société et de son organisation, aussi bien que dans l'État et les institutions, en remplaçant une politique locale et territoriale par une politique nationale" (116).

Il en est de même chez Dobb, lorsqu'il définit le système mercantiliste :

> "C'était essentiellement une politique économique qui correspondait à la période d'accumulation primitive du capital" (117).

Même Althusser définit le mercantilisme comme : "la politique et la théorie de l'intégration de l'économie marchande dans le système féodal" (118).

- **Elle est typiquement ethnocentrique** : Le plus souvent, on reproche aux mercantilistes de ne pas saisir les caractéristiques d'un système qu'ils ne pouvaient encore comprendre. Entre autres, on leur reproche de confondre : capital et argent (Marx et Viner), profit et profit d'expropriation (Marx et Dobb), profit et salaires (Marx etc...). On peut se demander si les caractérisations de la pensée mercantiliste applicables aux bullionistes méditerranéens peuvent être utilisées à propos des auteurs contemporains et postérieurs à Petty. Des séquences-types basées sur d'autres problématiques seraient certainement meilleures : les schémas de développement, les propositions en matière de politique monétaire intérieure, etc... Mais une telle démarche serait encore équivoque ; elle continuerait à privilégier arbitrairement certains points du raisonnement économique, à considérer une séquence mercantiliste comme une période de développement linéaire de la pensée économique. Or, rappelons-le encore, cette pensée économique n'existe pas en tant que telle aux XVIème-XVIIème siècles : elle dépend de réflexions plus larges. Aussi, la pensée économique de l'époque ne peut être comprise qu'en reconstruisant, qu'en recherchant l'unité de l'œuvre des auteurs correspondante. Ensuite, une compréhension de la pensée du XVIème et du XVIIème siècles ne sera elle-même possible que quand les préjugés à propos de la transition du féodalisme au capitalisme auront été abolis.

C'est ainsi, par exemple, que Karataev, Ryndina, Stepanov (119) situent la pensée mercantiliste dans la société féodale pour ne pas laisser supposer qu'elle puisse correspondre à une époque mercantile distincte de celle du capital industriel : pour eux, "une telle division est en contradiction avec l'interprétation marxiste-léniniste des formations économico-sociales". D'autres auteurs, Aguirre et Roll, placent le mercantilisme en période capitaliste. Cette hésitation est à la mesure des confusions qui règnent à propos du statut historique des périodes du XVIème et du XVIIème siècles. Bref, au no man's land des XVIème et XVIIème

siècles dans l'histoire de l'évolution des sociétés correspond une séquence-type floue, provisoirement indéfinissable de l'histoire de la pensée économique : celle du "mercantilisme".

10 - Petty comme auteur différent du "mercantilisme"

Dans les théories de la plus-value, Marx montre la pertinence de l'analyse de Petty quant au taux d'intérêt et au maniement des cours et son influence dans ce domaine sur North et Locke (120). Il montre aussi la contemporanéité de l'analyse de Petty, son insertion dans la lutte entre usuriers et landlords (121). Enfin, il accorde à Petty, comme à North, d'avoir distingué le capital, [stock], de l'argent. Ces différents points sont quelquefois allusifs, particulièrement le dernier. On tentera ici de les prolonger, en se servant au besoin de l'œuvre de Petty pour situer cette différence.

- La distinction [stock]/Argent

Le [stock] chez Petty ne correspond pas au capital, au sens moderne du mot, il désigne la *richesse* de la nation. Cette distinction renvoie donc à la différence que souligne Petty entre Richesse et Monnaie. Ces deux notions sont-elles confondues, comme Marx le présuppose, dans le capital ou sont-elles distinguées, comme cela est écrit dans les théories de la plus-value ?

La définition de la monnaie :

Petty définit la monnaie à plusieurs moments. Par exemple, il la définit comme :

- "La commune mesure des marchandises,
- un titre de créance d'un homme sur un autre,
- un équivalent des marchandises" (121).

Il la définit encore comme "une marchandise et un signe". Selon lui, il faut "abandonner l'utilisation de l'or et de l'argent en tant que monnaie, et utiliser des petites pièces en cuivre, du papier imprimé et des comptes bancaires" (122). En effet, la monnaie est une marchandise qu'il ne faut pas gaspiller par l'usage interne, et c'est pour cela qu'il propose que l'on développe la monnaie scripturale.

La monnaie, comme toute marchandise, a une valeur intrinsèque et une valeur en échange.

- La monnaie, comme toute marchandise, a un coût qui dépend de la quantité respective de travail et de terre qui a été nécessaire à la produire (125). Ce sont ces "dénominations naturelles" qui établissent le prix relatif des monnaies (or et argent) entre elles. Ainsi, une quantité d'argent produite par une quantité donnée de travail sera égale à la nourriture produite par la même quantité de travail : "L'un est le prix naturel de l'autre" (126).

- Mais des causes diverses font varier le prix de l'argent : l'éloignement des mines, la rareté, au point que Petty envisage, "sans déroger à l'excellent emploi de ceux-ci (or et argent) d'employer d'autres standards et mesures naturelles" (127).

n'est pas, selon lui, forcément pauvre. Sans doute, n'a-t-il pas formulé explicitement la théorie de la vitesse de la circulation de la monnaie, mais l'idée y est. Ainsi, il faut adapter le montant en circulation des pièces de monnaie à la "fréquence des commutations" et au montant des paiements. Il proposera souvent de restreindre le plus possible les échanges en numéraires. Il faut se débarrasser de la monnaie au profit d'une marchandise, en vue de renforcer l'échange international, cet échange apportant un supplément d'argent.

Mais, s'il y a trop de monnaie, que faut-il faire ? Il faut :

- soit lui enlever ses propriétés, et transformer le métal, par exemple, en plateaux, vases, ustensiles ;
- soit l'exporter là où elle peut être désirée ;
- soit la prêter là où l'intérêt est élevé (136).

A travers ces propositions on voit à quel point l'analyse à la fois du montant nécessaire de la monnaie et de l'échange monétaire est éloignée du "canevas mercantiliste". Ici, encore, à propos de l'analyse monétaire, peut-on dire qu'il y ait eu intuition accidentelle d'un génie particulièrement chanceux ?

- Les positions monétaires de Petty et leur insertion dans le conflit entre landlords et usuriers

Si Petty critique les Landlords, il n'est pas pour autant favorable à l'usure.

- Monnaie et titres fonciers

L'activité économique ne doit pas reposer seulement sur la monnaie métallique, elle doit reposer, plutôt, sur le progrès technique et le stock de terre (137). A ce propos, il évoque les banques lombardes, comme les auteurs de son époque, tels Child ou Temple, mais il se montre particulièrement précis et original à propos du système de la banque foncière.

Petty ne se contente pas de proposer seulement un système de registres de la propriété foncière à l'image de celui qui existait en Hollande. Il faut, selon lui, connaître "la valeur naturelle et intrinsèque, mais aussi occasionnelle et circonstancielle" de la terre en Irlande, et d'autre part, il faut confirmer les titres des terres. Pour ce faire, des titres correspondant à la valeur des terres seront établis, et dès lors, "les dites terres ne deviendront pas seulement de la monnaie, mais une sorte de banque de monnaie, qui sera de loin bien plus sûre et commode que les pièces". Ces titres pourront être modifiés si des améliorations peuvent être constatées, et alors ce système permettra non seulement d'évaluer la valeur du patrimoine foncier, mais aussi, de garantir tous les paiements qui seront effectués. Selon lui "tous les paiements au-delà de 5 Livres pourraient être effectués par des engagements sur la terre" (138). Petty détaille longuement les avantages de son système :

1) rendre facile l'achat et la vente des terres ;
2) diminuer l'emploi de la petite monnaie et garantir les paiements ;
3) assurer une meilleure répartition de l'impôt, et une grande souplesse de celui-ci ;

4) diminuer les procès de moitié ;
5) faciliter les achats pour les étrangers ;
6) développer le commerce et la manufacture.

Ce projet, Petty l'expose à plusieurs reprises dans son œuvre ; il concerne autant l'Irlande que l'Angleterre et prend une signification importante : que l'on puisse monétariser les titres de propriété foncière, et les terres pourront être achetées ou vendues ; mieux vaut d'ailleurs, pour Petty, que les terres soient vendues à des étrangers, cela amènera de l'argent pour le "trade". Voilà qui nous met loin de l'ancien système de propriété, et contribue à rendre plus difficile la situation de propriétaires fonciers, surtout des "Landlords" et "Gentlemen" réactionnaires. Petty dénonce les "paiements mauvais et douteux" des nobles qui gênent les commerçants, et qui font en sorte que ceux qui ont de l'argent soient malheureusement plus des usuriers que des marchands ... Donc, les titres de propriété foncière étant monétarisés, la saisie des terres se fera le plus "naturellement possible". En toute logique, ce système doit permettre un "clearing of estates", un réglement de compte de tous ceux qui sont en situation irrégulière, plus particulièrement, des anciens nobles et des petits paysans qui ne détiennent pas de titres légaux, et aussi de ceux qui n'ont pas eu de titres légaux après la dissolution des monastères (139). De façon générale, un tel système doit permettre de surveiller la condition de la production agricole, de pousser la population agricole à produire plus, de permettre la taxation des "travailleurs qui deviennent riches et paresseux" (140), enfin, de mettre l'activité agricole dans une proportion donnée de l'activité générale de la nation, en fonction des exigences du développement. De ce fait, la propriété foncière risquerait d'être désormais étroitement dépendante des activités du commerce ... n'est-ce pas le but recherché ?

- Petty est-il le porte-parole des usuriers ?

Sans doute, Marx dans les *Théories sur la plus-value* a-t-il caractérisé trop vite Petty à ce propos ... Si cet auteur veut qu'il y ait liberté du taux de l'intérêt (reflet de l'état de l'économie), cela ne signifie, en aucun cas, qu'il prenne partie *pour l'usurier* contre le "Landlord", au contraire, parce que Petty souhaite que l'état de l'économie anglaise arrive à un niveau tel que le taux d'intérêt soit bas ; ensuite, tout son système de monétarisation des titres fonciers a pour but de réduire l'usure (143).

> "Grâce à la validation des noms, bons, titres, valeurs des terres d'Irlande, et à la simplicité du commerce (trade) que j'ai proposée ici, on aura un matériau pour la monnaie bien meilleur que l'or et l'argent, et non sujet aux abus ; *et aussi, l'usure sera réduite*. Les financiers doivent devenir des marchands plutôt que des usuriers" (144) (souligné par nous).

LA POLITIQUE MONETAIRE

Dans les *Théories sur la plus-value*, Marx montre l'originalité de Petty, son influence sur ses successeurs dans la critique des deux pratiques considérées par l'historiographie comme caractéristiques de la pensée "mercantiliste" : le maniement des cours et la limitation légale du taux d'intérêt ; points sur lesquels la pensée économique de Petty détermine, selon Marx, la pensée économique postérieure :

1) *Le maniement des cours* :

Petty a toujours condamné ce procédé comme il a condamné les prohibitions à l'exportation des monnaies. Une telle pratique est inefficace. Prenant l'exemple d'une surévaluation du quart d'écu, il montre comment cela entraîne une diminution des prix des produits anglais, mais provoque, immédiatement, en retour, un accroissement des ventes à l'étranger et une rentrée d'argent. Selon lui, "élever ou baisser le cours des monnaies est un moyen vraiment pitoyable et injuste pour taxer les gens" (145). Il compare les états qui sombrent dans de telles pratiques aux marchands qui font "banqueroute" (146). Cette prise de position de Petty est partagée par la plupart des auteurs anglais de l'époque, et Viner a raison de contredire Heckscher et d'écrire : "Il y a extrêmement peu de partisans de l'inflation par les prix chez les mercantilistes anglais" (147). Or, Petty montre qu'une réévaluation de la valeur nominale des pièces de monnaie sans changement dans le contenu de l'étalon change seulement les prix proportionnellement (148). Il en sera de même chez Locke. Les prix sont toujours "ceteris paribus" en proportion de la quantité de monnaie. C'est Hume qui sera l'auteur du "pêché quantitatif" originel : voulant démontrer la proposition de Locke, il dira qu'un changement dans la quantité de monnaie *entraîne* un changement proportionnel dans les prix. On dira de Petty qu'il a été le premier à comprendre l'importance de la rapidité avec laquelle circule la monnaie (149). Petty réalise que la valeur de la quantité de monnaie est considérablement moindre que celle de la quantité totale de marchandises.

2) *Le taux d'intérêt* :

Petty y consacre de nombreuses pages. Très tôt, il a constaté le lien entre la prospérité hollandaise et la faiblesse du taux de l'intérêt. *Jamais, contrairement à ce qu'avanceront plusieurs auteurs* (Keynes, notamment) (150), *il ne proposera de limitation légale du taux de l'intérêt*, car celui-ci est l'effet et non la cause de la prospérité. Reprenons les principaux points de l'analyse de Petty.

- *La définition du taux de l'intérêt* :

C'est une rémunération correspondant à une abstinence pendant une période donnée, et pour un risque donné (151). Comment se fixe le taux d'intérêt ? L'intérêt est dérivé de la rente : le minimum de l'intérêt sera la rente de la terre que la somme de monnaie empruntée achèterait, là où le titre (de propriété) est indiscutable (152). Il est donc particulièrement important d'établir la banque foncière, car précisément, le fait d'assurer grâce à elle la valeur des titres fonciers devrait, à coup sûr, faire baisser le taux de l'intérêt. Par exemple, selon lui, un tel projet ferait baisser en Hollande le taux d'intérêt de 10 à 4%. On pourrait même descendre plus bas en Angleterre et en Hollande.

- *Les mécanismes du taux de l'intérêt* :

Il s'agit bel et bien de mécanismes naturels.

. Quand le taux d'intérêt est élevé, il élève les prix, et cela détériore les termes de l'échange ; par ailleurs, cela incite malheureusement à préférer le métier d'usurier à celui de marchand.

. Quand le taux d'intérêt est bas, les terres sont chères, et "les hommes sont forcés de travailler dans des conditions plus difficiles que dans le cas contraire, et à ne pas abandonner trop vite leur travail, ce qui est la seule cause de la prospérité du commerce à tant d'endroits" (153). Le prix de la terre (expression capitalisée de la rente) varie en sens inverse du taux de l'intérêt, mais en aucun cas, le taux d'intérêt ne peut gouverner la rente (154). Le niveau du taux de l'intérêt résulte du développement du stock de monnaie correspondant au degré du développement du commerce : "La baisse naturelle de l'intérêt est l'effet d'un accroissement de monnaie. D'ailleurs, si les terres génératrices de rente, les maisons ont augmenté, et si le commerce s'est accru également, il est certain que cette monnaie qui a servi à payer les rentes et mené le commerce a dû augmenter d'un montant égal" (155). La condamnation de toute intervention légale en la matière est réitérée et sans équivoque (156). Une loi civile réglementant le taux d'intérêt serait contraire à la loi de la nature, et serait une taxe injuste. Ses arguments sont, sur ce point, les mêmes que ceux employés pour défendre la liberté de l'échange monétaire, et la fixation naturelle du cours de l'argent.

Néanmoins, il utilise, ici, un argument supplémentaire qui est de taille : le taux d'intérêt, effet du développement ne peut être fixé instantanément :

> "L'intérêt bas est une aide au commerce (trade) et il en est de même pour l'industrie, la parcimonie, la correspondance, la pratique, mais aucun d'entre eux ne peut être atteint *in instante* par une loi".

Ainsi Petty distingue nettement richesse et monnaie (157). L'accroissement du stock de métaux précieux (richesse universelle) est *l'effet* de l'accroissement de la richesse intérieure. Le montant du stock de monnaie est l'effet de la loi naturelle, de même que le taux d'intérêt, que ce soit en matière d'échange monétaire international, de cours de monnaie, de pratique de l'usure, toute loi est condamnable. Petty ne reviendra pas sur la condamnation de telles lois et de ceux qui les défendent, cela ne l'empêche pas de faire des propositions, telle que son système de banque foncière, caractéristique de la période de transition dans laquelle il vit.

L'idéologie économique est une idéologie fondée sur la volonté obsessionnelle de développer le commerce et les métiers en Angleterre, et sur un profond désir de liberté. Sur le plan de l'analyse monétaire, force est de constater que l'idéologie de Petty, (mais aussi de Locke, North, etc ...) est très différente du canevas "mercantiliste".

4 - LA RÉCURRENCE SCIENTISTE ET L'ARCHITECTURE DE L'OEUVRE DE PETTY

12 - Marx considère Petty comme un interprète "occasionnel" et "non méthodique comme Quesnay" du mode de production capitaliste. Il n'étudie pas l'œuvre de Petty par elle-même, mais isole les "éclairs de génie théorique", les "coups de sonde" de la somme de matériaux grossiers, pratiques, auxquels ils sont attachés. Cette lecture sélective de l'œuvre de Petty et ses résultats au niveau de l'expression peuvent être considérés comme un exemple caractéristique de la méthode de Marx telle qu'elle est exposée dans l'introduction de 1857.

On peut considérer cette lecture scientiste sous plusieurs aspects ;

- en critiquant les concepts utilisés, par exemple, pour caractériser Petty et la séquence-type de l'école classique anglaise ; plus particulièrement la distinction inspirée d'Aristote et de Spinoza entre essence et apparence. On ne traitera pas ce point car l'essence du système capitaliste correspond implicitement pour Marx à sa propre analyse et ceci nous ramène aux problèmes de la récurrence téléologique précédemment évoqués ;

- en assimilant, dans ce cas, la lecture scientiste à la lecture économiste qui isole arbitrairement certaines remarques économiques au sein d'une œuvre plus large, sans considérer la structure reliant les différents discours.

Marx n'est que partiellement responsable de la présentation économiste de l'œuvre de Petty. Le fait que son œuvre ne soit connue que par ses principaux écrits économiques tient à l'origine aux difficultés de publication de son vivant et au sort que réserveront à son œuvre ses propres descendants (158). Ainsi les raretés de librairie que l'on peut trouver dans les siècles postérieurs, à propos de Petty, ne concernent que ses écrits économiques. En France, par exemple, les Physiocrates ne traduisent, à partir de juillet 1857, que des extraits de l'*Arithmétique Politique* et les économistes français depuis 1907 ne connaissent l'œuvre de Petty qu'à travers la traduction française de Dussauze et Pasquier (159). Par conséquent, les nombreuses relectures de Petty ont été effectuées à travers une œuvre éclatée.

Il importe de voir que, une grande partie de l'œuvre de Petty ayant été restituée (160) et compte tenu des progrès réalisés dans l'historiographie, une lecture différente de l'œuvre de Petty est possible. La vue plus générale dont on dispose désormais de l'œuvre de Petty permet de mieux la situer dans le cadre de la révolution idéologique du XVIIème siècle, révolution qu'occulte complètement une séquence telle que le "mercantilisme".

Cette révolution qui dure en Angleterre près de 80 ans, aboutit avec la Révolution de 1640 et le régicide, à instaurer un nouveau mode de production idéologique. Rappelons-en brièvement les aspects majeurs :

- Elle est une révolution anti-académique et sociale :

. Alors que les intellectuels conscients de la crise intellectuelle sont incapables d'y apporter des solutions, les marchands, les artisans, les yeomen, tous les "tradesmen" suscitent ces solutions, à condition qu'elles puissent satisfaire leurs besoins pratiques.

. L'expression du nouveau mode de pensée des tradesmen, c'est essentiellement la littérature scientifique vernaculaire dont se servent les auteurs modernes dans une lutte anti-académique, lutte qui part des centres d'éducation populaire et de quelques cercles d'intellectuels contestataires contre les universités. C'est un savoir pratique, empirique, démocratique qui, peu à peu, l'emporte sur l'enseignement figé des universités anglaises.

- Elle est une révolution générale :

Toutes les disciplines ayant trait à la réflexion sur le Monde, l'Homme et la Société sont passées au crible d'une nouvelle méthode fondée sur l'observation, le classement, l'expérimentation, le calcul, et l'induction. Face à l'ancienne conception du savoir, passive, fataliste, hiérarchisée, la nouvelle conception est active, optimiste, presque homogène. Elle oppose "la praxis à la théorie" (161). L'explication du Monde et plus particulièrement l'astronomie, les mathématiques appliquées, l'explication de l'homme avec le développement entre autres de la médecine expérimentale et de la chimiothérapie, l'explication des sociétés avec la naissance de la science politique avec Hobbes et celle d'une histoire sociale avec Harrington, seront fondamentalement bouleversées.

Si l'on admet ce phénomène historique, peut-on admettre encore que le discours économique de l'époque, dérivé des conceptions plus larges sur la Nature et la Société, puisse être considéré indépendamment d'un changement qui, selon l'expression de Koyré, fait passer la conscience "du monde clos à l'univers infini" ? Telle est la question que l'on peut se poser vis-à-vis de l'œuvre de Petty, œuvre qui par son optique pratique et syncrétique est l'une de celles qui traduit le mieux les effets de la révolution idéologique du XVIIème dans la méthode d'analyse de la société.

Les hommes de son temps vantent ses talents "en philosophie, machines, poésie, recensement, calcul et arithmétique politique". Ces talents, Petty les exerce sur des sujets pratiques posés lors de circonstances historiques précises. C'est à cette occasion qu'il effectue des disgressions économiques. Dans des ouvrages tels que *l'Arithmétique Politique* ou l'*Anatomie Politique de l'Irlande*, Petty tente, en transférant le raisonnement mathématique ou anatomique dans la société politique de mettre au point un instrument de gouvernement a-religieux et a-politique et d'en résoudre les questions pratiques. Tout cela dans le cadre de la nouvelle idéologie. Il est donc hasardeux, dans une telle œuvre, d'isoler des remarques économiques à caractère secondaire, du soubassement épistémologique qui les a produites.

Il est, bien sûr, hors de question ici de vouloir reprocher à Marx de n'avoir pu utiliser des données historiques qu'il ne pouvait connaître mais d'indiquer la difficulté qui préside à l'élaboration d'une histoire de la pensée économique autonome pour cette période (162).

Il est encore moins question de vouloir rétablir ici une démarche relativiste. Si la récurrence par l'Idée contemporaine est inévitable, elle doit pour ne pas sombrer dans la téléologie, tenir compte du modèle épistémologique dominant à une époque et surtout de la structure existant entre les différents discours.

D'autre part, cette vue rapide sur l'architecture de l'œuvre de Petty nous montre la diversité des points de vue sous lesquels peut être considérée l'œuvre de Petty, la diversité des idéal-types pouvant fonder une lecture récurrente.

13 - Conclusion

En admettant la diversité des relectures possibles de Petty, ne risque-t-on pas de tomber dans un relativisme béat ? en considérant qu'après tout, la relecture d'un Elie Heckscher ou d'un Joseph Schumpeter n'est qu'une relecture *diffé-*

rente de celle de Marx et qu'en la matière toutes les relectures possibles se valent ? Pour répondre à une telle question qu'il ne faut pas éluder, on reprendra ici brièvement les différents points traités précédemment.

La récurrence idéale est inévitable dans l'examen des pensées historiques passées, si l'on veut bien considérer que le matérialisme historique n'est pas un passe-partout historique, encore moins une philosophie de l'histoire et ne peut fonder une relecture "relativiste".

Par rapport aux téléologies habituelles de l'historiographie spéculative (qui quelquefois se réclame de Marx), celles auxquelles Marx aboutit peuvent être corrigées au moyen de sa propre méthode. Si Marx, dans les *Théories sur la plus-value*, semble succomber à la recherche d'une ligne idéale de développement de la valeur travail, il condamne dans la *Critique de l'Economie politique* une telle tentative ; l'absurdité d'une telle recherche est évidente quand on connaît la rigueur de l'analyse de la valeur contenue dans le Capital.

Si Marx utilise la récurrence idéologique en reprenant les séquences types léguées par Smith et en créant l'idée d'une "école classique", l'utilisation du "mercantilisme" qu'il effectue n'a pas le caractère global que lui donne Heckscher par exemple. Marx, s'il utilise le mercantilisme comme catégorie critique, a mis en doute le caractère universel d'une telle étiquette pour la pensée économique des XVIème et XVIIème siècles en éclairant les aspects originaux d'auteurs tel que Petty.

La relecture "économiste"de Petty, par Marx, telle qu'elle apparaît dans les théories sur la plus-value, tient, quant à elle, à l'obligation qui a été la sienne de se consacrer à la lecture de Petty soit à travers des auteurs qui avaient déjà effectué un tri préalable (tel Ganilh) soit à travers des raretés de librairie. Sur ce point, il est important d'ajouter que Marx ne disposait pas d'une analyse de la transition vers le Capitalisme, intégrant les modifications superstructurelles du XVIIème siècle par exemple mais seulement d'une théorie de la genèse du "travailleur libre".

Enfin, la valeur d'une construction récurrente ne se juge pas seulement à la méthode utilisée car elle dépend aussi de l'idéal-type qui le fonde. Or si le but de l'historiographie spéculative a été de montrer comment le système capitaliste est le produit de l'esprit rationnel, celui de Marx est de montrer comment toute pensée économique cherchant, au-delà de l'apologie grossière, à analyser le capitalisme, ne peut éviter de dévoiler, malgré elle, les contradictions d'un système capitaliste historique et provisoire. Là réside toute la différence.

NOTES DU TEXTE 1

(1) Par convention, on adoptera les abréviations suivantes pour désigner les principales œuvres publiées de Petty :
- A.P. : Arithmétique Politique
- A.P.I. : Anatomie Politique de l'Irlande
- T.T.C. : Traité des taxes et Contributions
- O.G. : Observations de Graunt
- V.S. : Verbum Sapienti
- A.E.A.P. : Autres Essais en Arithmétique Politique
- Q. : Quantuluncumque concerning Money ...
- U. P. : Petty Papers. Tomes I et II
- T.I. : Traité sur l'Irlande.

Les références renvoient aux *Economics Writings*. Réédition Kelly. L'édition française des *Théories sur la plus-value* de Karl Marx, en cours de publication (tome 1 : 1974, tome 2 : 1976, tome 3 à paraître) aux Editions sociales est désignée par les initiales T.P.V.

(2) Rappelons que, selon Althusser, le mode de production des connaissances chez Marx est tel qu'il y a transformation des bonnes abstractions de départ (Généralités I) par un travail théorique ou procès d'investigation (Généralités II) pour aboutir à un procès d'exposition, aux abstractions meilleures, (Généralités III). On peut difficilement rendre la méthode de Marx plus banale ... Cf. Althusser : *Pour Marx*, Paris, Maspero, 1966. p. 186 - passim.

(3) *Principes de l'Economie Politique et de l'Impôt*, Edition Calmann-Lévy, Paris, 1970. p. 253.

(4) L'histoire de la pensée économique en tant qu'histoire spécifique n'est apparue qu'à la fin du XVIIIème siècle avec les premiers essais de Dupont De Nemours, Morellet, Ganilh, en France, G. A. Will en Allemagne, Blugjenski en Russie.

(5) Le premier traité où apparaît une périodisation effective est celui de Mc. Culloch : "... A. discourse on the rise, progress, peculiar object and importance of political economy" Edimbourg 1824. Cinq époques de la "Pensée Economique" y sont distinguées après l'époque préliminaire de la pensée antique : celles-ci sont consacrées successivement aux Mercantilistes, aux Physiocrates, à Hume et Smith, aux Continuateurs (Malthus, Ricardo, Storch, etc ...) et aux Réformateurs sociaux (St Simon).

(6) Cohérentes parce que Marx peut ordonner le passé de l'économie politique en fonction du présent qu'il vient d'y inscrire. Ces présentations font suite à une deuxième lecture de l'économie intervenue dès mars 1857 ; elles apparaissent dans les *Grundisse...* (1857-1858), la *Critique de l'économie politique* (1859) et les *Théories sur la plus-value* (rédigées en 1861-1863).

(7) Cf. le chapitre X de l' "Anti-Dühring"in *Oeuvres*, édition La Pléiade NRF/ Gallimard, tome 1, page 1505.

(8) Cf. Traduction Française, éditions sociales 1974, Chapitre IV.
(9) Ibid. Annexe 6.

(10) Cette présentation rompt avec la présentation chronologique que Marx effectue de l'économie politique moderne. Voir l'historique de la "Critique" et la Lettre à Kugelmann du 13-10-1866 où Marx présente encore cette histoire comme devant commencer depuis le milieu du XVIIème siècle.

(11) C'est ainsi que les conceptions économiques des Grecs "constituent historiquement les points de départ théoriques de la science économique moderne", Petty est le fondateur de l'économie politique, B. Franklin formule le premier la loi fondamentale de l'économie moderne tandis que Steuart est le premier à étudier "le système de l'économie bourgeoise dans son ensemble". Les physiocrates sont "les premiers interprètes systématiques du Capitalisme", etc ... Si Petty est l'auteur le plus génial de son temps, Bellers est "le plus éminent", etc ...

(12) "*L'idéologie Allemande*" édition bilingue. Paris, Editions sociales, 1972.

(13) in *Oeuvres*, op. cit. Tome I, p. 558.

(14) Le Capital, Livre III, in *Oeuvres*, op. cit., tome II, p. 1392.

(15) Ibid., p. 1393.

(16) *Théories sur la plus-value*, op. cit., p. 37.

(17) Cf. les débats sur la transition du féodalisme au capitalisme.

(18) Cette pensée anglaise était-elle si différente de la pensée française, au point que Marx parle d'un "contraste national de l'économie politique anglaise avec l'économie politique française ..."?On peut en douter en observant au XVIIIème siècle l'anglomanie qui sévissait en France, les emprunts des Physiocrates aux économistes Anglais, puis les emprunts de Smith aux Physiocrates.

(19) in *Oeuvres*, op. cit. tome 1, p. 262.

(20) Introduction de 1857 in *Oeuvres*, op. cit. tome 1, p. 260.

(21) Du type de celui que l'on trouve chez Schumpeter dans "*Capitalisme, socialisme et démocratie*" ?

(22) Chapitre inédit du Capital. U.G.E. 10/18 p. 264.

(23) Cf. "Critique ..." in *Oeuvres*, op. cit. tome 1, p. 314.

(24) L'idée de "changement paradigmatique" employée par Kuhn in *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1972, a fait fureur auprès des historiens de l'Economie particulièrement aux USA et dans une moindre mesure en France. Les Français ont surtout été séduits par le concept bachelardien de "Coupure épistémologique" et ses prolongements althussériens.

(25) Sans évoquer la psychocritique (Cf. Weiskopff), on tiendra compte de l'importance des intérêts en jeu (personnels, politiques, etc ...), du contexte religieux, etc...

(26) "Critique de l'Economie Politique" in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 308.

(27) Ibid., p. 307.

(28) Ibid.

(29) Post-face de la seconde édition allemande du "Capital" in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 555.

(30) T.P.V., p. 195.

(31) *Arithmétique Politique*. Traduction Dussauze et Pasquier, p. 283.

(32) *Autres essais en Arithmétique*, ibid., p. 521.

(33) Sur ce point, la traduction française des T.P.V. est fautive. Les "tradesmen" étant traduits comme commerçants, cela aboutit à rendre Petty contradictoire malgré lui puisque, page 195, les commerçants sont considérés comme productifs (alors qu'il s'agit des tradesmen) et improductifs, page 413, (alors qu'il s'agit des "merchants").

(34) U.P, I, p. 210.

(35) Ibid.

(36) Par exemple, la culture du chanvre, lin, trèfle, sainfoin, garance, réglisse, safran, etc... U.P, I, p. 206.

(37) "Critique de l'Economie Politique" in *Oeuvres*, op. cit., tome I, p. 305.

(38) "Le Capital" Livre I, Section IV, in *Oeuvres*, I, p. 909.

(39) Marx : Lettre à Annenkov du 28-12-46, in *Oeuvres*, I, p. 1441.

(40) "Le Capital", Livre I, Section I, in *Oeuvres*, I, p. 639.

(41) Ibid.

(42) Que Marx attribue, dans l'Introduction de 1857, à "l'immense progrès réalisé dans l'économie politique par Smith, en ce domaine" Cf. *Oeuvres*, I, p. 258.

(43) *Théories sur la plus-value*, op. cit., p. 414. Voir aussi *Lettres sur le Capital*, Paris, Editions sociales, 1972 - Marx à Engels, 2-4-1858, p. 96.

(44) "Capital", Livre I, Section I, in *Oeuvres*, I, p. 614.

(45) Ibid., p. 628.

(46) "Anti-Dühring" in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 1500.

(47) "Critique de l'Economie Politique", in *Oeuvres*, op. cit., p. 307. *Théories sur la plus-value*, op. cit., p. 422.

(48) *Théories sur la plus-value*, op. cit., p. 417.

(49) Ibid., p. 20.

(50) in *Oeuvres*, op. cit., tome I, p. 307.

(51) D'où les histoires outrancières de la théorie de la "valeur travail" que l'on pourra trouver chez nombre d'historiographes post-marxistes.

(52) "Critique de l'Economie Politique", in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 287.

(53) "Capital", Livre I, Section IV, in *Oeuvres*, I, p. 999.

(54) *A Plan for English Commerce*, London, 1728, p. 153.

(55) *The Psychology of Economics*, London, 1955.

(56) Que l'on trouve finalement dans toute l'économie politique depuis les Canonnistes jusqu'à Bohm-Bawerk et au-delà ; voir aussi Marx, la fin célèbre de la Quatrième section du Livre I du *Capital* ("La Grande Industrie").

(57) U.P, I, p. 193.

(58) A.P.I., p. 182.

(59) A.P.I., p. 182.

(60) Cf. Mun, Coke, Evelyn, etc ...

(61) T.T.C., p. 22, p. 44.

(62) T.T.C., p. 49 et 59 ; V.S., p. 119.

(63) T.T.C., p. 81.

(64) A.P., p. 249-250.

(65) Dans A.P.I., p. 182, Petty donne un exemple chiffré des avantages de l'introduction de l'art dans le labour.

(66) Cf. St Clair in *The classical economists and education, Kyklos*, volume XXII-1969 - fascicule IV. St Clair pense que "Ricardo a fait une erreur capitale en décidant que les différences dans la qualité du travail pouvaient être négligées".

(67) T.T.C., p. 43 et 50 ; A.P.I., p. 181-182.

(68) T.T.C., p. 44.

(69) Ibid.

(70) U.P., I, p. 196

(71) Ce que relève, à juste titre, Gooch : *English democratics ideas in the 17 th century*, p. 193.

(72) U.P, I, p. 211.

(73) U.P, I, p. 189 - Voir aussi : A.E.A.P., p. 474.

(74) T.T.C., p. 90 - Petty dénonce, au début du Traité des Taxes et Contributions, le nombre excessif des marchands.

(75) A.P., p. 274 - Ricardo admettra, plus tard, que cela était valable en Irlande, à l'époque, Cf. *Lettre à Malthus*, p. 138.

(76) *Correspondance*, p. 153. Ici aussi, l'analyse de Petty se comprend dans le contexte de l'époque. Dans les petits ports irlandais, un seuil minimum devait être assuré dans la pêche, sinon les marchands ne se déplaçaient pas.

(77) "Critique de l'Economie Politique" in *Oeuvres*, op. cit., tome I, p. 311.

(78) T.P.V., p. 196.

(79) T.P.V., p. 418.

(80) T.P.V., p. 423. Voir aussi Lettres sur le Capital.

(81) "Le Capital", Livre I, Section IV, *Oeuvres*, op. cit., tome I, p. 850.

(82) V.S., p. 110.

(83) T.T.C., p. 52.

(84) A.P.I., p. 192.

(85) T.P.V., p. 198 et 419.

(86) Marx : "Le Capital" Livre III, Section V, in *Oeuvres*, op. cit., p. 1193.

(87) A.P.I., p. 192.

(88) Ainsi l'épargne est une des préoccupations principales de Petty, même si elle est mal perçue au niveau global.

(89) U.P., I, p. 182.

(90) "Capital" Livre III, Section VI, in *Oeuvres*, op. cit., II, p. 1392. Le texte correspondant est une des rares ébauches où Marx se lance dans une analyse sociologique de la formation de l'économie politique.

(91) T.P.V., op. cit., p. 420-421.

(92) Ibid.

(93) T.P.V., p. 430. Voir aussi "Capital" Livre III, Section VI, in *Oeuvres*, tome II, p. 1327 et "Misère de la philosophie", *Oeuvres*, tome I, p. 128.

(94) T.P.V., p. 430.

(95) T.P.V., p. 431. On peut donc écrire avec : V : la valeur de la terre, R : rente, t : temps de capitalisation, et i : taux d'intérêt :

$V = \frac{R}{t.\,i}$. 100 d'où pour une rente donnée, V augmente quand i diminue.

(96) "Le Capital", Section I, in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 307. Voir aussi T.P.V., p. 422.

(97) Ibid., p. 382-388.

(98) Ibid., p. 690.

(99) "Anti-Dühring", Chapitre X - in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 1501.

(100) T.P.V., p. 31.

(101) T.P.V., op. cit.

(102) Sur ce point, Locke et North n'auraient fait que "délayer et affaiblir ses explications" Cf. "Le Capital" - Livre I, Section I, in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 639-A propos de la hausse de la monnaie, *le jugement de Petty est "compétent et définitif"* - ibid., p. 1504.

(103) *Lettres sur le Capital* Marx à Engels - 1-3-69, p. 241.

(104) T.P.V., op. cit., p. 31.

(105) "Capital", Livre I, in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 663.

(106) "Le Capital" Livre I, Section I, in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 686.

(107) "Essay on primitive political economy" Edimburgh. Review - Avril 1847.

(108) Cités par Blaug "Economy in Retrospect" - op. cit., p. 10 passim.

(109) Johnson "Predecessors of Adam Smith" - Reedition Kelly 1965, p. 4.

(110) "Revisions in mercantilism" London. Methuen, 1969, p. 58-59.

(111) Tel Van Klaveren - ibid., et aussi Dobb dans ses "Essais", p. 214.

(112) Cf. Mirabeau : *Philosophie rurale ou économie générale et politique de l'agriculture*. Amsterdam 1763, p. 329, que Smith plagie sur ce point.

(113) "Critique de l'Economie Politique", in *Oeuvres*, op. cit., I, p. 419.

(114) Heckscher, op. cit., I, p. 19.

(115) Schmöller : *The mercantile system and his historical significance*. Réédité par Kelley.

(116) *Essais...*, p. 223.

(117) *Montesquieu et l'histoire*, P.U.F., 1964, p. 108.

(118) N. K. Karataev, M. N. Ryndina, Stepanov et autres : *Istorigà okonomiceshik ucenig*, 2 vol., Moscou, 1960, vol. I, p. 8.

(119) T.P.V., p. 425 et suivantes.

(120) Ibid., p. 430.

(121) "Le Capital", Livre I, Section I, in *Oeuvres*, op. cit., tome I, p. 307, 382 et 388.

(122) Cité par Viner *Studies in the theory of International Trade*, Réédition Kelley, New York, 1965, p. 50.

(123) U.P., I, p. 210. voir aussi A.P.I., Ed. Pasquier, p. 183.

(124) U.P., II, p. 114.

(125) T.T.C., p. 44 ; A.P.I., p. 183.

(126) Q., Ed. Hull, p. 444.

(127) T.T.C., p. 44.

(128) U.P., I, p. 214.

(129) A.P. chapitre IV, p. 325.

(130) Idée que Marx relève dans les T.P.V., p. 424 et 432, sans la développer.

(131) U.P., I, p. 181 : "Une estimation grossière de la richesse de la Grande-Bretagne". Voir aussi V.S., p. 105.

(132) Tels Hobbes, William Potter, etc ... Von Viner en voit pas les limites que l'on tire de cette comparaison, car immédiatement, il redéveloppe l'idée "mercantiliste" de cette théorie.

(133) V.S. Ed. Hull p. 113.

(134) A.P. Ed. Hull p. 192.

(135) Smith condamnera plus tard ce genre de calcul.

(136) Q. Ed. Hull p. 446. Marx, à la fin de la première Section du Livre I du Capital cite sur ce point Petty et Bellers pour montrer que "les pays dans lesquels la production a atteint un haut degré de développement restreignent au minimum exigé par leurs fonctions spécifiques les trésors entassés dans les réservoirs de banque". Cf. *Oeuvres*, op. cit., tome 1, p. 690.

(137) U.P., II, p. 114-115.

(138) U.P., I, p. 77.

(139) U.P., I, p. 87, passim. Dans T.T.C., il propose que les paiements au-delà de 20 livres soient effectués en terre, et à partir de 10 à 20 livres, soient effectués au moyen de "credit banks". "Les gens de chaque baronnie se réuniront une fois la semaine pour effectuer les paiements comme les marchands de Londres le samedi matin". U.P.I., p. 87.

(140) Voir aussi U.P., I, p. 109 et 110, T.T.C., p. 36 et p. 82. A.P.I, p. 210-221-222-312 - T.I., p. 558.

(141) A.P., I, p. 195, U.P., p. 87 et suivantes.

(142) U.P., p. 87 et suivantes.

(143) T.T.C., p. 173.

(144) A.P.I., p. 213.

(145) T.T.C., p. 91.

(146) Q., p. 443.

(147) Viner, op. cit., p. 35.

(148) Q., p. 141-142. H. Hegeland montrera comment l'équation d'Irving Fisher M.V. = P.T. ne va pas plus loin dans la mesure où il n'y a pas de relation causale entre M. et P. A ce niveau, la seule chose démontrée est la proportion exacte entre les changements dans la quantité nominale de monnaie et le niveau des prix. Cf. Hegeland (H) *The quantity Theory of monney*, New York, Réédition Kelley, 1969.

(149) M. V. Holtrop : *De Omloopssnallheid Van Het Geld.*, Amsterdam, 1928.

(150) *Théorie générale* Traduction Française, Paris, Payot Editeur, 1971, p. 338.

(151) T.T.C., p. 47-48. U.P., p. 210-211.

(152) T.T.C., p. 48. On retrouvera un raisonnement similaire chez Turgot.

(153) U.P., I, p. 247.

(154) Cf. Le raisonnement par l'absurde de Petty, in U.P., II, p. 248.

(155) A.P., Hull, p. 304.

(156) Voir T.T.C., p. 48. Q., p. 447-448. U.P., p. 246 et 247.

(157) Marx souligne ce point dans la "Critique" ... Cf. *Oeuvres*, tome I, op. cit., p. 307.

(158) *Oeuvres Economiques*. Traduction Dussauze et Pasquier. Paris, Giard et Brière, 1905.

(159) De nombreuses œuvres inédites de Petty ont été publiées depuis 1930 en Angleterre, en Irlande et aux USA. Le lecteur français, lui, reste à la portion congrue...

(160) G. Escat : *Bacon*, Paris, PUF, 1968.

(161) Pour une réinterprétation de l'œuvre de Petty dans cette optique, on peut s'aider de F.R. Mahieu : "Séquences-types et transitions en économie ; Marx, Petty et le XVIIème siècle en Angleterre". Paris, Nanterre, 1974.

2

QUESNAY, MARX ET LA SOCIÉTÉ D'ANCIEN RÉGIME : QUELQUES APERÇUS (1)

Jean Cartelier

L'ambiguité de la lecture que Marx a faite de Quesnay se révèle dès la première phrase du chapitre qu'il lui consacre dans ses *Théories sur la plus-value*.

> "C'est essentiellement aux Physiocrates que revient le mérite d'avoir analysé le *capital* dans les limites de l'horizon bourgeois, ce qui fait d'eux les véritables pères de l'économie moderne" (2) (p. 31).

Ce qui est en question ici est le sens, le contenu du concept de capital : en quoi Quesnay analyse-t-il le *capital* ?

D'emblée semble exclue la notion marxiste de capital comme rapport de production historique puisqu'il est fait expressément mention de l'«horizon bourgeois», dont on sait qu'il est constitué par le caractère éternel, immuable et naturel des rapports capitalistes. Aussi, convient-il de rechercher dans la pensée bourgeoise elle-même quelles sont les déterminations de la catégorie "capital", et plus précisément de les demander à l'économie politique. Il est hors de propos d'entreprendre une analyse approfondie du (ou des) concepts de capital, tels qu'ils se présentent dans les constructions de l'économie politique. Cependant, il semble bien que les deux conceptions ont été envisagées et mises en oeuvre par les économistes.

L'une, typique de la théorie économique dominante, est bien exprimée par Walras, lorsqu'il écrit :

> "J'appelle (...) *capital fixe* ou *capital* en général tout bien durable, toute espèce de la richesse sociale qui ne se consomme point ou qui ne se consomme qu'à la longue, toute utilité limitée en quantité qui survit au premier usage qu'on en fait, en un mot, qui sert plus d'une fois" (3).

Il s'agit d'une propriété physique des biens, rien de plus. Cette conception ne doit certainement pas être retenue comme exprimant le point de vue bourgeois auquel Marx fait allusion (on connaît l'opposition faite par Marx entre économie bourgeoise et économie vulgaire).

L'autre conceptualisation, propre à Smith et Ricardo mais exprimée avec une netteté toute particulière chez Bortkiewicz et Sraffa, fait du capital *une manière so-*

ciale de produire une valeur nette. Elle doit être replacée dans l'ensemble de la structure logique de l'économie politique classique, fondée sur la notion de *surproduit* (vecteur de quantités physiques). L'apparition d'une *valeur nette* implique que ce surproduit soit valorisé par (le vecteur) des *prix*. Or, la détermination de ces prix est liée à la spécification d'une règle de répartition du prix (inconnu) du surproduit. Bref, *toute valeur nette produite est constitutivement rattachée à sa répartition.* Or, toute règle de répartition n'engendre pas le capital. Smith, le premier sans doute, a posé la relation existant entre le concept de profit (et donc de capital) et les modalités de la détermination de la grandeur de la valeur nette : il s'agit de la règle de *l'uniformité du taux de profit.*

> "Les Profits, dira-t-on peut-être, ne sont autre chose qu'un nom différent donné aux salaires d'une espèce particulière de travail, le travail d'inspection et de direction. Ils sont cependant d'une nature absolument différente des salaires ; ils se règlent sur des principes entièrement différents et ne sont nullement en rapport avec la quantité et la nature de ce prétendu travail d'inspection et de direction. Ils se règlent en entier sur la valeur du capital employé, et ils sont plus ou moins forts, à proportion de l'étendue de ce capital" (4).

Si on retient cette conception du capital, alors il est clair qu'une telle notion n'est pas présente dans l'œuvre de Quesnay (5) où, ainsi que nous le verrons, une autre règle de répartition du prix du surproduit est exposée. Ainsi "le capital dans les limites de l'horizon bourgeois" ne paraît pas devoir être une notion évidente à rechercher chez Quesnay ; l'analyse du contenu du système des Physiocrates que nous propose Marx paraît biaisée au départ.

Toutefois une interprétation plus large de l'idée développée par Marx dans la phrase rapportée plus haut pourrait être suggérée. Celle-ci indiquerait, de façon elliptique, que les mouvements réels de la société française sous Louis XV (et Louis XVI) trouvent une expression théorique spécifique dans le système des Physiocrates, exposant, à la différence de maints auteurs contemporains, l'extension et le développement dans une société en transition de rapports de production capitalistes, au sens de Marx cette fois, et prenant parti en faveur de ces derniers. Cette apologie du capitalisme resterait cependant limitée en raison du caractère non encore dominant du capitalisme. C'est bien entendu cet aspect de la question qui est essentiel. Mais il faut noter que nous ne sommes pas pour autant dispensés d'examiner soigneusement l'analyse que donne Marx du contenu du système de Quesnay. Marx établit, en effet, une relation entre les contradictions qu'il pense déceler dans le *Tableau économique* et les contradictions de la société.

Dans un premier temps, il importe donc d'examiner l'interprétation théorique que développe Marx de la pensée physiocratique. La critique qu'elle appelle obligera à esquisser rapidement une construction différente. Il sera alors possible dans une troisième étape, de tenter une appréciation de la portée historique que Marx donne à Quesnay. Ceci nous conduira à proposer quelques éléments pour une interprétation très différente du *Tableau économique* en le situant notamment par rapport à la contradiction principale de la Société française d'Ancien Régime.

1 - LA CONTRADICTION CONSTITUTIVE DU SYSTEME PHYSIOCRATIQUE SELON MARX

Le système physiocratique est constitué, selon Marx, autour de la contradiction suivante : il contient une *théorie de la plus-value* - et donc une théorie *générale* de l'exploitation capitaliste - mais les effets en sont limités à la seule agriculture. Formulée en d'autres termes, la contradiction réside en ce que le *Tableau économique* tout en étant apte à l'analyse de la production capitaliste en général, confine celle-ci dans un seul secteur, celui précisément où elle est le moins développée.

Voyons cela plus en détail. Pour Marx, la compréhension du capitalisme, c'est-à-dire du mode particulier d'exploitation qui le caractérise, passe par la possibilité de montrer "la différence entre la *valeur* de la puissance de travail et sa *mise en valeur*".

> "Il est donc fondamental pour l'économie moderne, qui a pour tâche d'analyser la production capitaliste, de concevoir la *valeur de la puissance de travail* comme quelque chose de fixe, comme une grandeur donnée (...). C'est pourquoi le *salaire minimal* constitue à juste titre la pierre angulaire de la doctrine des Physiocrates" (pp. 32-33).

On doit remarquer ici la perspicacité de Marx car la question du salaire minimal occupe peu de place - en nombre de pages - dans les textes de Quesnay, alors qu'elle est effectivement décisive : c'est sur elle que repose la possibilité de définir le surproduit. Mais, dans cette fonction, le salaire minimal peut fort bien ne pas être défini en monnaie (par un poids d'or ou d'argent), en *valeur*, mais être donné comme un *vecteur de quantités* de biens (salaire réel) : cela suffit dans l'économie politique ricardienne par exemple, pour déterminer le niveau du taux de profit. Or, selon Marx, ce n'est pas cette voie qui est choisie par les Physiocrates qui utilisent la notion de *valeur* de la puissance de travail. Toutefois, précise-t-il, c'est "sans avoir élucidé la nature de la valeur en général" (p.33) qu'ils procèdent ainsi.

Ne peut-on dès lors s'interroger sur l'intérêt d'avoir une théorie de la valeur de la force de travail, si on ne peut rapporter cette valeur à celle créée par la mise en oeuvre de la force de travail ? En d'autres termes si les Physiocrates n'ont pas une conception correcte de la valeur (celle de Marx) peuvent-ils avoir une théorie de la plus-value ? Il le semble bien pour Marx qui les dote d'une théorie du travail productif fondée précisément sur l'idée de plus-value :

> "Ils (les Physiocrates) ont eu tout à fait raison de poser ce principe fondamental : seul est *productif* le travail qui crée une *plus-value*, dont le produit contient donc une valeur supérieure à la somme des valeurs consommées pendant sa production" (p. 33).

La deuxième partie de la citation appelle une interrogation : s'il est assuré qu'en cas de plus-value positive la valeur du produit est supérieure à la valeur consommée productivement, la réciproque est-elle vraie ? Si l'on préfère : la théorie marxiste de la plus-value est-elle la seule représentation possible d'une valeur nette ? L'examen de l'économie politique classique suggère une réponse nuancée car s'il est vrai qu'une valeur nette peut être fort bien *représentée* dans un système de prix clas-

sique, la structure logique en est telle qu'il est douteux qu'elie y soit *expliquée* (notamment en raison du fait que sa grandeur est liée à sa répartition).

Quoi qu'il en soit, c'est sans doute parce qu'il considère que seule la théorie de la plus-value est adéquate pour la représentation d'une valeur nette que Marx pense la déceler chez Quesnay qu'il loue précisément d'en avoir situé l'origine dans la production.

> "Les Physiocrates ont recherché l'origine de la plus-value non plus dans la sphère de la circulation mais dans celle de la production immédiate, jetant ainsi les bases de l'analyse de la production capitaliste" (p. 33).

Que Marx s'efforce de justifier sur la base de ses propres concepts les conclusions de Quesnay n'est évidemment pas choquant. Quand elle est possible une telle démarche est féconde puisqu'elle conduit à une généralisation par "enveloppement" des théories antérieures. La question est justement d'apprécier, dans chaque cas, la justification d'une telle entreprise. Dans le cas qui nous occupe, ceci revient à se poser la question de la spécificité du discours de Marx sur la valeur et la plus-value par rapport à celui de Quesnay sur le produit net : y a-t-il enveloppement ou coupure ?

La réponse à cette question d'ordre très général dépend d'un point très précis : si la théorie physiocratique du *produit net* est formulable dans les termes de Marx, il faut alors expliquer pourquoi, d'un point de vue logique (6), la plus-value n'apparaît pour Quesnay que dans l'agriculture. C'est à cette question fondamentale que Marx va s'attacher principalement dans la première section de son chapitre consacré aux économistes de la "secte", car d'elle dépend la validité de sa lecture.

x x

x

Dans l'ordre du texte de Marx, trois réponses sont apportées à la question qui vient d'être posée. Les deux premières concernent la théorie physiocratique proprement dite tandis que la dernière, qui sera évoquée ultérieurement, fait référence à l'environnement économique et idéologique.

La première raison qui permet de comprendre, selon Marx, pourquoi les Physiocrates n'ont perçu la plus-value que dans l'agriculture, serait à rechercher dans une conception incorrecte de la valeur.

> "leur représentation est nécessairement déterminée par leur conception générale de la nature de la valeur, qui ne constitue pas chez eux un mode déterminé, un mode social de l'activité humaine (le travail), mais dans la composition de laquelle intervient la terre, la nature, la matière et les différentes modifications de celle-ci" (p.33).

Le lyrisme à l'égard de la nature et maintes incertitudes dans l'expression théorique ont pu produire chez les disciples des textes auxquels la citation de Marx s'applique parfaitement (on peut songer à Baudeau ou à Mirabeau). Mais c'est aux écrits du Maître qu'il convient de s'attacher. Or on voit assez mal quels sont les textes de Quesnay qui autorisent l'exposé, au demeurant assez vague, que Marx fait de la théorie physiocratique de la valeur. Par contre certains textes existent dans lesquels le

"divin docteur" expose des idées très nettes sur la valeur, qui démentent totalement l'accusation de réduction de la valeur à la valeur d'usage.

On songe bien sûr à l'article *Hommes* rédigé primitivement pour l'Encyclopédie (ignoré de Marx puisque ce texte ne fut publié qu'en 1908 par les soins de E. Bauer) :

> "*Le prix est la valeur vénale des richesses commerciales.* Ainsi on ne doit pas confondre le prix des richesses commerciales avec leur valeur usuelle, car ces deux valeurs n'ont souvent aucune correspondance entre elles..." (p. 526).

Quesnay parle ensuite du diamant et des subsistances, exemple qui se retrouvera ensuite chez Smith !

D'autres textes connus de Marx, contiennent des vues aussi nettes. Ainsi trouve-t-on dans le chapitre VII de la *Philosophie rurale* (chapitre rédigé par Quesnay) le passage suivant (souligné dans le texte) :

> "La valeur vénale en argent est la base de toute estimation et de toute supputation dans l'économie politique, et de tous rapports de richesses entre les nations... *si vous faites abstraction de cette valeur en argent (...) vous n'avez plus de mesure pour évaluer vos richesses, ni celles des autres Etats, et le mot de richesses n'a plus de signification déterminée*" (p. 692).

La valeur pour Quesnay n'est pas quelque chose de vague ni de métaphysique : il s'agit de la valeur vénale. Certes cela est insuffisant et on ne peut sur cette base créditer Quesnay d'une théorie complète et satisfaisante de la valeur. Mais il convient de remarquer que le concept de valeur comme forme d'existence des "valeurs usuelles" est pour la première fois, semble-t-il, proclamé comme absolument essentiel car constitutif de l'économie politique.

La première réponse que Marx apporte à la question posée plus haut est donc assez malheureuse. Le fait que Quesnay n'ait pas parlé du travail est sans doute à l'origine du contresens commis par Marx et lui a masqué la cohérence de sa théorie des prix.

Beaucoup plus précise et argumentée est la seconde réponse : si les Physiocrates peuvent à la fois présenter une théorie de la plus-value et restreindre son domaine d'application à l'agriculture c'est en raison des *caractéristiques matérielles particulières de la production agricole :*

> "... dans la manufacture, d'une manière générale, on ne voit pas l'ouvrier produire directement, ni ses moyens de subsistance, ni l'excédent par rapport à ses moyens de subsistance. Achat, vente, les différents actes de la circulation constituent pour ce procès une médiation nécessaire, et sa compréhension requiert une analyse de la valeur en général. Dans l'agriculture, au contraire le procès se manifeste immédiatement dans l'excédent de valeurs d'usage que produit l'ouvrier par rapport à celles qu'il consomme : il peut donc être compris sans procéder à une analyse de la valeur en général, sans avoir une claire compréhension de la nature de la valeur. Donc même alors que la valeur est ramenée à la valeur d'usage et celle-ci à la matière produite. C'est pourquoi le travail agricole est pour les Physiocrates le seul *travail productif*, car c'est le seul

travail qui *crée une plus-value* et la *rente foncière* est la seule *forme de plus-value* qu'ils connaissent".

Ce texte appelle un certain nombre de commentaires. Présentons en quelques uns.

Remarquons tout d'abord que si le salaire ou valeur de la force de travail se ramenait pour les Physiocrates à une *quantité physique* de subsistance on ne pourrait plus affirmer, comme le fait Marx, que le salaire minimal, comme théorie de la *valeur* de la force de travail, est la pierre angulaire de leur système : ou bien le concept de valeur existe de façon autonome dans le système des Physiocrates et, dans ce cas, on ne peut réduire la valeur du salaire à une quantité physique, ou bien il n'existe pas et il vaut mieux ne pas parler d'une valeur de la force de travail.

Une seconde remarque, plus importante, concerne les conditions dans lesquelles il est possible de substituer à une comparaison entre la *valeur* de la force de travail et la *valeur* produite par son usage, une comparaison entre la *quantité* de subsistance nécessaire au travailleur agricole et la *quantité* de subsistance produite.

Marx raisonne toujours en supposant que les grandeurs de valeurs sont connues. Dans ces conditions, étant donné la valeur de la force de travail et la valeur produite par sa mise en oeuvre, le montant de la plus-value créée est parfaitement déterminé, car la deuxième grandeur est par définition une *grandeur nette*. Il n'en va pas évidemment de même à propos du calcul en quantités : la quantité de blé que produit le travailleur agricole n'est nullement une quantité disponible (même abstraction faite du prélèvement de sa subsistance) : il faut tenir compte des semences et des autres matières premières et outils utilisés. Dès lors la différence entre quantité produite et quantité consommée par le travailleur n'a de correspondance avec la plus-value que si l'on ignore l'existence du capital constant. Telle n'est pas la position de Quesnay que Marx loue précisément sur ce point tandis qu'il pourfend Smith et Ricardo pour avoir omis le capital constant dans l'équation de la valeur.

Les deux premières remarques laissent entendre que la pensée de Quesnay doit subir de grandes violences pour être exprimée dans les termes de Marx. Ceci va se confirmer puisqu'on peut montrer qu'une telle reformulation n'est obtenue qu'en détruisant la théorie des prix présente dans le *Tableau économique*.

Il a été noté précédemment que la substitution d'une comparaison en *quantité* à une comparaison en *valeur*, dans le cas de l'agriculture, exigeait que la quantité produite soit envisageable comme une *production nette*. Ceci exige, dans le cas général, que le capital constant soit nul. Toutefois une circonstance peut se présenter, favorable à Marx, dans laquelle cette condition s'assouplit : ceci se produit si la production des subsistances (blé) s'effectue *seulement* au moyen des subsistances (blé), donc si les valeurs d'usage composant le capital constant, le capital variable et le produit sont *homogènes*. Dans ce cas en effet, *la production nette* agricole est obtenue sans référence à la valeur par différence entre quantité produite et quantité utilisée dans la production (autrement que pour nourrir les travailleurs). La "plus-value" en blé peut alors se calculer, comme cas particulier de la théorie de Marx, par la différence entre quantité produite nette et quantité (minimale) nécessaire aux travailleurs.

En d'autres termes, la logique de l'interprétation de Marx - qui trouve à la fois chez Quesnay la théorie de la *plus-value* et une réduction de la valeur à la *valeur d'usage* - exige que le système physiocratique soit fondé sur l'existence dans l'agriculture d'une *marchandise homothétique*, c'est-à-dire sur l'idée que le blé est produit avec du blé et avec du blé seulement.

Naturellement une telle caractéristique n'existe pas chez Quesnay qui affirme à de très nombreuses reprises l'idée contraire. L'agriculture est pour lui d'autant plus productive qu'elle recourt à un outillage perfectionné nécessairement produit en dehors de la branche. D'ailleurs le *Tableau économique* - que Marx analyse dans sa "digression" (TPV I pp. 357-399) - montre clairement que sur les trois milliards de *reprises* (coût de la production du blé) un milliard est imputable a des éléments matériels provenant de la classe stérile.

Dès lors, le calcul en *quantité* n'a plus le sens que lui attribue Marx : il porte sur des *vecteurs* et non sur des *salaires*. La *production nette physique* de l'agriculture résulterait d'un calcul du type suivant :

	production	= (10 M de quintaux de blé, 0 tonne de fer)
—	"capital constant"	= (2 M de quintaux de blé, 1 M tonnes de fer)
=	production physique nette	= (8 M de quintaux de blé, —1 M tonnes de fer)

La production physique nette de l'agriculture apparaît donc sous une forme vectorielle. Rien ne peut être dit dans ces conditions indépendamment des rapports d'échange entre le blé et le fer. Du fait que ce vecteur contient, dans le cas général, des éléments négatifs, on ne peut même pas conclure à une quelconque productivité de l'agriculture *indépendamment des prix* (7).

La théorie du *produit net* ou bien n'existe pas - et il n'est pas nécessaire d'en parler - ou bien existe mais ne peut en aucun cas ne pas reposer sur une théorie des prix plus ou moins explicite. La persévérance avec laquelle la quasi-totalité des commentateurs de Quesnay a non seulement ignoré mais nié la théorie des prix contenue dans le *Tableau économique* repose, au delà des causes diverses, non rationnelles, sur la méconnaissance d'une des exigences les plus élémentaires de la logique économique (soulignée par Quesnay) : la réduction des valeurs d'usage en une expression commune : la valeur. En attribuant à tort une telle méconnaissance à Quesnay, Marx a interdit toute interprétation acceptable du *Tableau économique*. Ceci n'a pas peu contribué à fonder l'idée selon laquelle il n'y avait pas d'économie politique rationnelle en dehors des catégories de Marx, ou, ce qui revient au même à répandre la conception du marxisme comme "enveloppement" et "dépassement" de l'économe classique et non comme *critique et rupture*.

x x
x

S'il n'apparaît pas possible de trouver la plus value chez Quesnay (et donc de réduire le discours de Marx à celui de Quesnay) ni de comprendre comme contradictoire la théorie de la productivité exclusive de l'agriculture, il convient de rechercher quelle est alors la cohérence du système physiocratique. Celle-ci peut être trou-

vée dans sa conformité à la structure logique de l'économie politique classique en général dont le *Tableau économique* ne représente qu'une expression possible. Tel est l'objet des brefs développements qui suivent (8).

On sait que pour Quesnay, la production n'a de sens qu'en *valeur* : c'est la différence entre la *valeur vénale* et la *valeur fondamentale* (i.e. coût de production). Dans toutes les branches de la production sociale existe une parfaite égalité (dans l'ordre naturel) entre ces deux valeurs ; seule l'agriculture fait exception. Telle est la thèse du produit net.

> "Ce ne sont donc pas simplement les productions du territoire d'un royaume qui forment les revenus de la nation, il faut encore que ces productions aient une valeur vénale qui excède le prix des frais de l'exploitation de la culture. Il n'y a que cet excédent qui puisse fournir le revenu ou le produit net" (9).

Que Marx ne l'ait pas reconnue pour telle et qu'il ait systématiquement sous-estimé le fait que les raisonnements de Quesnay sont menés en valeur n'est peut-être pas totalement inexplicable. Marx combattait sans doute à juste titre, toutes les théories qui faisaient du profit un revenu né de la circulation par majoration du coût de production. De prime abord la définition de la production (nette) comme étant la différence entre valeur vénale (prix de vente) et valeur fondamentale (coût de production) ne pouvait lui apparaître que comme une faiblesse indigne de Quesnay et en tout cas incompatible avec la thèse du chef de la "secte" pour qui la circulation ne produisait pas de valeur (n'oublions pas que pour Marx le coût (la valeur) d'une marchandise représente une dépense sociale de travail et qu'il contient nécessairement tous les revenus) (10).

Quoi qu'il en soit la définition que donne Quesnay de la production (de valeur nette) indique très clairement la direction dans laquelle il faut chercher une rationalisation de la théorie du produit net : la théorie des prix, puisqu'il a été noté que ce sont les prix (et notamment le rapport d'échange du "fer" au "blé") qui décident de la grandeur et du lieu d'apparition du produit net. Les prix du *Tableau économique* sont une version particulière du *système de prix classique* ce qui interdit de les rapprocher des valeurs de Marx mais aussi ce qui les oppose au sein de l'économie politique aux prix déterminés par l'offre et la demande.

Dans le système classique en général, la détermination des prix exige qu'un certain nombre d'éléments soient donnés (la nature de ces données définit très exactement le statut théorique de ces prix : on remarquera qu'ils ne sont ni ceux de Marx, ni ceux des néo-classiques) :

> . sont connues les quantités des diverses marchandises produites et utilisées dans la production (de ceci on déduit le vecteur du *surproduit).*
>
> . s'impose la contrainte de *reproduction* du système,à savoir, pour chaque activité le prix de vente du produit (valeur vénale) est supérieur ou égal au coût de production (valeur fondamentale) : il ne suffit pas en effet pour garantir la reproduction du système que le surproduit soit un vecteur semi positif : nous avons affaire ici à une production de marchandises, ce qui exclut un *déficit* pour toute activité.

> . dans la mesure où un surproduit existe - ce qui entraîne avec des prix positifs un prix du surproduit ou *produit net* positif - il est nécessaire de se donner une modalité de répartition de ce *produit net* entre les branches. Faute de cette règle de répartition, le système d'équations chargé de déterminer les rapports d'échange ne pourrait être constitué.

Dans le cas particulier de Quesnay et du *Tableau économique*, il est aisé d'identifier tous ces éléments. Le point important ici est de réaliser que *la thèse de la productivité exclusive de l'agriculture n'est autre chose que la règle de répartition indispensable à la détermination des rapports d'échange* (11).

Cette rationalisation de la théorie de Quesnay permet de comprendre le lien existant entre la politique du "bon" prix du blé préconisée par les Physiocrates et leur théorie du produit net (la liaison demeurait une énigme avec l'interprétation de Marx). S'éclaire par la même occasion la dualité existant entre la productivité de l'agriculture et la stérilité de l'industrie qui ne constituent que deux formulations équivalentes de la même règle de répartition.

Mais on peut réaliser également que la thèse du produit net physiocratique loin d'être un *résultat* de leur système en est un présupposé, un *postulat* (cette caractéristique se retrouve d'ailleurs pour tous les économistes classiques, ce qui les distingue radicalement de Marx). Le système des Physiocrates n'est pas victime de la contradiction notée par Marx mais bien plutôt d'une indétermination qui prend la forme de *l'impossibilité de démontrer la thèse du produit net* puisque la mise en évidence du produit net exige que l'on ait déterminé les prix et que la détermination des prix exige elle-même que l'on ait déjà adopté la règle de répartition du prix du surproduit.

Cette conclusion, relative à l'analyse que Marx fait du *contenu* du système physiocratique, ne peut rester sans conséquence sur l'interprétation sociale et historique qu'il en donne : les deux éléments sont en effet étroitement liés dans son esprit : la contradiction entre le caractère général de la plus-value et sa réduction par Quesnay à la seule activité agricole reflète de façon spécifique une contradiction réelle, celle de la société d'Ancien régime dans la deuxième moitié du XVIIIe siècle. C'est l'examen de cette spécificité qui doit nous retenir maintenant.

2. QUESNAY OU LE CAPITALISME TRAVESTI

L'interprétation due à Marx, selon laquelle Quesnay représente et annonce une société capitaliste déguisée en féodalisme se compose de plusieurs éléments, d'une part d'une explication historique de la contradiction examinée au point précédent, d'autre part et surtout en décryptage du système de Quesnay : l'identification du capitaliste sous les traits du propriétaire foncier.

x x
x

En présentant son hypothèse sur la contradiction majeure du système physiocratique, Marx évoque quelques éléments lui paraissant devoir l'expliquer ; toutes ces remarques vont dans le même sens : c'est un développement insuffisant du capitalisme à l'époque de Quesnay qui serait à l'origine de la limitation à l'agriculture de la théorie de la plus-value.

Quatre arguments sont présentés par Marx. Considérés en termes très généraux leur pertinence est incontestable. Nous allons voir cependant qu'ils rendent très imparfaitement compte de la spécificité de la pensée de Quesnay.

21. Si les Physiocrates insistent sur la rente c'est que la rente foncière apparaît comme un élément particulier à l'agriculture, qui s'ajoute à ceux qui sont communs à toutes les productions. L'importance quantitative de cet élément relativement au profit, lié au caractère embryonnaire du capitalisme, fait qu'il s'impose à l'attention des observateurs.

22. C'est le surcroît de subsistance qui permet l'existence d'un secteur industriel ou artisanal (les *free hands* de Steuart).

> "Le travail agricole étant ainsi la base naturelle non seulement du surtravail dans sa propre sphère mais aussi de l'accession à l'autonomie de toutes les autres branches du travail, donc aussi de la plus-value qui y est créée, il va de soi qu'il ne pouvait qu'être considéré comme le créateur de la plus-value aussi longtemps du moins qu'un travail concret déterminé, et non pas le travail abstrait et sa mesure, le temps de travail, étaient considérés comme substance de la valeur" (p. 36).

23. La plus-value ne peut apparaître qu'avec un certain développement de la productivité. La productivité de l'agriculture est immédiate (c'est l'argument exposé par Marx pour justifier l'analyse de la plus-value sans recours au concept de valeur) et apparaît comme un don de la nature. A cet égard, à ce stade du capitalisme la différence entre l'agriculture et l'industrie est évidente :

> "Ici, dans l'agriculture, la collaboration des forces naturelles - la multiplication de la force de travail humaine par l'emploi et l'exploitation des forces naturelles - a quelque chose d'automatique, est en gros, donnée au départ. Dans la manufacture cette utilisation à grande échelle des forces de la nature n'apparaît qu'avec le développement de la grande industrie" (p. 37).

24. Les Physiocrates saisissant la plus-value dans la production et non dans la circulation,

> "... ne peuvent manquer (...) de commencer par le secteur de production qui peut être saisi en lui-même, indépendamment de la circulation et de l'échange entre l'homme et la nature, et non pas l'échange entre les personnes" (p. 37).

S'il est assez évident que le caractère très limité du développement des éléments capitalistes dans la France de Louis XV pèse sur la théorie de Quesnay, les remarques présentées par Marx ne suffisent cependant pas à établir la *spécificité* de la relation existant entre l'état de la société française et la représentation de Quesnay : d'autres expressions théoriques étaient possibles et on les trouve chez les contemporains.

Ainsi, le premier argument présenté par Marx est parfaitement juste et il correspond, en outre, à certaines affirmations des Physiocrates, notamment dans les polémiques qu'ils ont entretenues avec leurs adversaires : l'observation empirique d'un surcroît de revenu particulier à l'agriculture est parfois perçue comme la preuve de la productivité exclusive de l'agriculture ou, en tout cas, comme l'indice de la supériorité de cette activité sur toutes les autres.

Une telle thèse n'exclut cependant pas qu'une théorie du *profit*- voire, si l'on en croit Marx lui-même, une théorie de la plus-value - soit élaborée qui généralise l'exploitation à l'ensemble de l'économie. L'exemple le plus significatif est bien sûr celui de Smith : la spécificité de la rente se reflète chez lui dans la théorie de la *rente absolue (Richesse des Nations*, L I., Ch. XI) et dans l'idée que les capitaux mis en oeuvre dans l'agriculture ajoutent une valeur plus grande que tous les autres au produit annuel de la terre et du travail du pays (id. L II, Ch. V). Ces considérations, héritées peut-être des Physiocrates, ne l'ont pas empêché d'être le premier économiste à fournir une conceptualisation adéquate (à la logique de l'économie politique) du *profit*, en en faisant l'expression d'une règle particulière de répartition du prix du surproduit, à savoir l'uniformité du taux de profit (id. L.I., Ch. VI).

Bien sûr, on remarquera que si Smith et Quesnay sont contemporains, ils vivent néanmoins dans des sociétés différentes : le développement plus avancé du capitalisme en Angleterre permet de comprendre la différence entre ces auteurs. Cela est vrai mais jusqu'à un certain point seulement. Le contre exemple qui vient immédiatement à l'esprit est TURGOT. Bien que politiquement lié aux Physiocrates, Turgot élabore une théorie de l'uniformité du taux de profit, soulignant la généralité de la mise en valeur possible du capital, depuis l'agriculture jusqu'à la finance, faisant même de la rente foncière une sorte de profit sur le capital investi dans l'agriculture (12) (voir par exemple les paragraphes LVII et LVIII de ses *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*).Bref, l'argument évoqué par Marx, s'il explique la possibilité d'existence d'une représentation théorique à la Quesnay,il n'en indique pas la nécessité.

Le second argument de Marx se heurte évidemment aux objections présentées plus haut, liées à l'existence d'inputs "industriels" dans l'agriculture : la quantité de subsistance nette produite dans l'agriculture n'est qu'un élément de son *produit net* car une portion doit s'échanger contre ces inputs. La relation existant entre l'agriculture et l'industrie est complexe et ne saurait être réduite à une question de valeur d'usage : elle dépend des rapports d'échanges et la représentation théorique que l'on peut en donner passe par la théorie des prix et de la répartition.

Une telle représentation a été fournie par deux auteurs notamment, Boisguilbert et J. Steuart. Ces deux auteurs tout en soulignant la primauté de l'agriculture *du point de vue de la valeur d'usage* montrent parfaitement la nécessité de "prix proportionnels" destinés à produire une répartition équitable, pour toutes les branches du revenu net produit dans *l'ensemble* de l'économie (et non dans la seule agriculture). Bref, la reconnaissance de la primauté des valeurs d'usage agricole ne débouche pas sur une théorie de la productivité exclusive de l'agriculture. Pourquoi le ferait-elle chez Quesnay ?

Le troisième argument de Marx, concernant l'intervention de la nature, paraît plus intéressant en ce qu'il a été effectivement évoqué par les Physiocrates sous la forme de *don gratuit de la nature*. Bien plus, il semble bien cette fois que l'on soit en présence d'une spécificité des Physiocrates. Si l'on en croit Weulersse, ils sont à peu près les seuls à développer ce point de vue (13).

Il est parfaitement possible que l'idée de don gratuit de la nature - associée davantage à l'agriculture qu'à l'industrie pour la raison avancée par Marx - ait joué un

rôle important dans le processus qui a abouti à l'élaboration du *Tableau économique*. Cependant la place qu'occupe cette idée dans le système physiocratique paraît pouvoir être expliquée autant par les caractéristiques logiques du système. En effet, on sait que la thèse de la productivité exclusive de l'agriculture est un *postulat* et non un *résultat théorique*. Cette absence de démonstration ouvre la voie à toutes les justifications possibles, y compris celle du don gratuit de la nature. Et il faut remarquer que ce n'est pas la seule puisque tour à tour ont été évoquées le rôle des avances foncières (par Baudeau notamment) (14), d'un rendement des avances des fermiers (par Quesnay dans *l'Analyse de la formule arithmétique du Tableau économique)* ou la primauté de la propriété foncière.

Le quatrième argument de Marx a peu de pouvoir explicatif, ne serait-ce que parce que les adversaires de Quesnay - qui affirmaient la productivité de l'industrie et du commerce - ne niaient pas celle de l'agriculture. De toutes les façons, l'argument n'a rien à voir avec le concept physiocratique de production qui est fondé en *valeur*, comme différence entre *valeur vénale et valeur fondamentale*. Or c'est là sans doute le caractère particulièrement original du système physiocratique, celui dont il faut vraiment rendre compte (autrement que logiquement) : l'affirmation de la productivité exclusive de l'agriculture fondée sur une représentation des relations sociales en *valeur*.

Que les divers arguments évoqués par Marx ne soient pas concluants n'est guère surprenant ; dans la mesure où ils concernent en effet des éléments très généraux communs à tous les contemporains, ils ne peuvent avoir un pouvoir explicatif, c'est-à-dire discriminant d'une formation théorique particulière. C'est d'ailleurs bien pourquoi ils ne constituent pas l'élément essentiel.

La compréhension historique du système de Quesnay exige qu'on le situe non par rapport à une description générale d'une certaine situation mais plutôt par rapport à ce qui produit le mouvement de la société, c'est-à-dire les contradictions qui existent en son sein. C'est ce que va tenter Marx dans les deuxième et troisième sections du chapitre sur les Physiocrates.

x x

x

La contradiction essentielle de la société d'Ancien Régime semble être, aux yeux de Marx, celle qui oppose le féodalisme (15) au capitalisme. La généralisation de la marchandise, le développement des rapports capitalistes se heurtent au féodalisme et en même temps le ruinent. Dans cette période pré-révolutionnaire l'antagonisme s'accroît. Or, il existe précisément un lien entre cette contradiction dans la société et la contradiction que Marx pense trouver dans le système physiocratique. Ce lien est le suivant : c'est parce que le capitalisme analysé par Quesnay (théorie de la plus-value) est déguisé en féodalisme - reflétant ainsi le développement des nouveaux rapports de production sous le masque des anciens - caractérisé par la prédominance de la terre, que le champ d'application de la théorie de la plus-value est confiné à l'agriculture.

Le rapport de Quesnay à la société, qui révèle une prise de position progressive même limitée, se saisit par décryptage du *Tableau économique : le capitalisme y est mis en scène sous les traits du propriétaire foncier.*

Cette thèse de Marx est développée dans les textes suivants qu'il convient de reproduire en dépit de leur longueur.

> "La première condition du développement du capital, c'est que la propriété foncière se sépare du travail, que, face au travailleur libre, la terre - cette condition originelle du travail - apparaisse en tant que puissance autonome, qui se trouve dans la main d'une classe particulière. Dans cette façon de présenter les choses, le propriétaire foncier apparaît en conséquence comme le véritable capitaliste, celui qui s'approprie le surtravail. La féodalité se retrouve ainsi reproduite et expliquée sous la forme de la production bourgeoise, tandis que l'agriculture apparaît comme la branche de production où la production capitaliste - c'est-à-dire la production de plus-value - se manifeste exclusivement. Tandis que la féodalité acquiert de la sorte un aspect bourgeois, la société bourgeoise prend des allures féodales" (pp. 37-38).

Marx précise un peu plus loin son analyse.

> "... on sous-entend comme une évidence que le propriétaire affronte le travailleur en qualité de capitaliste. Il paie la puissance de travail que l'ouvrier lui offre en tant que marchandise, et en retour il obtient, non seulement un équivalent, mais il s'approprie la mise en oeuvre de cette puissance de travail. On présuppose que lors de cet ouvrage il y a eu séparation entre la condition objective du travail et la puissance de travail elle-même, devenues étrangères l'une à l'autre. On part du propriétaire foncier féodal, mais c'est en qualité de capitaliste qu'il entre en scène ; simple possesseur de marchandises, il met en valeur les marchandises qu'il a échangées contre du travail, et il reçoit en retour non seulement un équivalent, mais un excédent sur cet équivalent, parce qu'il se contente de payer la puissance de travail comme une simple marchandise. (...). La vérité du système des Physiocrates réside en ceci que la condition fondamentale de la production capitaliste et de la production du capital, c'est que le travailleur soit totalement détaché de la terre et de la propriété foncière" (p. 39).
>
> "... la rente foncière - donc la véritable forme économique de la propriété foncière - est dépouillée de sa coquille féodale, elle est réduite à une simple plus-value, l'excédent sur le salaire du produit du travail. D'autre part, conformément au mode de pensée féodal, on déduit cette plus-value de la nature et non pas de la société, du rapport avec la terre et non pas du commerce" (p. 40).
>
> "Toutes ces contradictions sont celles de la production capitaliste en train de se dégager de la société féodale et ne donnant plus de cette dernière qu'une interprétation bourgeoise sans avoir pour autant trouvé encore sa forme caractéristique..." (p. 40).

Cette interprétation de Marx pose au moins deux types de questions. La première est celle-ci : le décryptage suggéré par Marx est-il acceptable du point de vue des catégories de Marx lui-même ? En d'autres termes, les rapports de production, tels qu'on peut les saisir dans le *Tableau économique* sont-ils justiciables de l'analyse qu'en fait Marx ? Une réponse négative sera donnée à cette première question,

l'ambiguité de la représentation que donne Quesnay de la société étant cependant soulignée. La seconde question, qui sera examinée plus loin, concerne la justesse de l'appréhension de la position (objective) de Quesnay et de son oeuvre dans la contradiction majeure de la société : est-il vraiment l'annonciateur des temps nouveaux ou exprime-t-il l'ultime effort de sauvetage du féodalisme ?

x x
x

La plus-value, comme différence entre la valeur de la force de travail et celle créée par sa mise en oeuvre, échoit à celui qui achète la force de travail i.e à celui que la possession des moyens de production met en mesure de salarier le travail de ceux qui en sont dépourvus.

Dans le système de Quesnay, la classe des propriétaires a effectivement le monopole de l'appropriation du moyen de production principal de l'agriculture : la terre. Mais cela ne leur confère nullement la possibilité de salarier ni de dominer le travail d'autrui : *ce ne sont pas les propriétaires qui achètent et qui mettent en oeuvre la force de travail.*

Ceci est vrai dans les deux grands types d'exploitation dont parle Quesnay (voir notamment l'article *Fermiers) : le fermage* et le *métayage.*

Le métayage, qui ne figure pas en tant que tel dans le *Tableau économique*, représente pour Quesnay la situation où le propriétaire foncier possède la *totalité* des moyens de production. Cette caractéristique paraît a priori éminemment favorable à l'apparition du travail salarié. En fait il n'en est rien : *le métayer n'est pas un salarié.* Il s'agit d'une sorte de mise en commun des moyens de production et du travail dont l'effet est un *partage en nature des produits.* On est à l'opposé du rapport capitaliste. En outre, même si on soutenait que le rapport de métayage contient comme embryon, le rapport de salariat - ce qui est certainement abusif - il ne produit, selon Quesnay pas ou peu de produit net.

Le fermage est, par contre, le rapport de production qui a la faveur de Quesnay celui qui est décrit dans le *Tableau économique.*

Dans ce rapport ce n'est pas face aux travailleurs que se dresse le propriétaire foncier mais face au *fermier.* Il ne possède en effet que la terre (et les bâtiments) et le fermier, lui, possède les autres moyens de production. Une fois le fermage conclu, c'est le fermier, et non le propriétaire, qui achète et met en oeuvre la force de travail et qui exerce la *domination réelle* sur la production.

Si le rapport qui s'exprime juridiquement par le fermage et matériellement par la mise en oeuvre de techniques exigeant d'importantes *avances*, doit être analysé comme capitaliste et comme donnant naissance à la plus-value, c'est alors le *fermier* et non le propriétaire foncier qui est le capitaliste. C'est à lui que revient la plus-value, quitte à ce qu'il en cède une partie au propriétaire foncier, sous la forme d'une rente.

Si le capitaliste est présent dans le *Tableau économique*, c'est en fermier qu'il est déguisé et non en propriétaire (16). Mais on peut se demander si le capitaliste est bien présent.

Il ne paraît guère possible de donner une réponse tranchée à cette question. En faveur de l'assimilation des fermiers aux capitalistes il faut bien sûr invoquer le fait que le fermier salarie le travail d'autrui et recueille de ce fait la plus-value. Mais, en sens contraire, la place des "profits" (i.e revenus des fermiers) dans le coût de production (et non dans le surplus) tend à rapprocher les fermiers davantage des travailleurs que les bénéficiaires de la plus-value, ce que note Marx :

> "Profit et *salaires* entrant dans les *frais de culture*, seul le *surplus* constituant le revenu du propriétaire, celui-ci est en fait exclu des *frais de culture* - et par là même exclu aussi comme agent de la production..." (p. 49).

Ceci rejoint d'ailleurs tout à fait le point de vue des Physiocrates selon que c'est la même concurrence qui règle le revenu des fermiers et établit le salaire minimal :

> "La balance à la main (la concurrence) ne manquera jamais d'apprécier et de déduire à sa juste valeur ce qui doit appartenir (aux fermiers) dans les produits bruts soit comme *salaires de leurs travaux*, soit comme indemnités et intérêts (17) de leurs avances : ils seront donc constamment assujettis par elle à ne prendre dans ces produits bruts que la portion qu'on ne peut absolument pas leur refuser ; et *cette portion étant ainsi la plus modique qu'il soit possible*, celle qui procurera le produit net (...) sera toujours aussi forte qu'elle peut et doit l'être".

Bref, le fermier qui salarie le travail d'autrui se trouve lui-même dans une position assez voisine ce qui le rend difficilement assimilable aux capitalistes.

Veut-on pousser le raisonnement plus loin, jusqu'à l'absurde, et soutenir que les fermiers sont des capitalistes touchant un taux de profit uniforme nul parce que se trouvant en position de faiblesse vis à vis des propriétaires fonciers qui parviennent à confisquer la totalité de la plus-value ? On se trouve alors confronté à l'objection suivante : pourquoi les maîtres-artisans et industriels (qui sont ceux qui salarient le travail dans la classe stérile) se retrouvent dans la même situation que les fermiers,eux qui n'ont pas de propriétaires fonciers à appointer ?

Bref, les rapports de production tels qu'ils sont représentés dans le *Tableau économique* sont difficilement interprétables, du point de vue des catégories de Marx, comme de type capitaliste. Mais il convient également de reconnaître leur ambiguïté : tantôt pour Quesnay ce sont les fermiers qui jouent le rôle décisif - tout semble partir des avances des fermiers et particulièrement des avances annuelles - tantôt ce sont les propriétaires fonciers qui par leur rôle prééminent confèrent une rationalité à la société.

Quoi qu'il en soit, le décryptage proposé par Marx semble se heurter à de sérieuses difficultés, ce qui oblige à reposer le problème fondamental de la compréhension historique du système physiocratique. Si sa structure logique - qui n'est pas celle de la théorie marxiste - et si sa mise en scène des rapports sociaux de production ne constituent pas une annonce, une prise de position en faveur du capitalisme quelle peut être la place du *Tableau économique* dans la société française d'Ancien Régime ?

Il est hors de question d'apporter une réponse assurée à cette question dans les pages qui suivent. Tout au plus peut-on suggérer une ligne d'interprétation qui bien

qu'étant tout à fait opposée à celle esquissée par Marx, n'est pas nécessairement contraire à une analyse marxiste de l'histoire de la période.

3. QUESNAY OU LE CAPITALISME ASSERVI

La tâche consistant à situer historiquement une construction théorique est malaisée. La tentation est grande de plaquer une analyse toute faite sur un matériel qui exige, toujours, une investigation spécifique. Dans le cas présent, éviter cette tentation implique la reconnaissance de la *spécificité* de Quesnay et du *Tableau économique* dont le contenu n'est pas exprimable dans les termes d'une théorie qui pour l'essentiel en constitue une critique radicale (celle de Marx).

Mais cette spécificité est double : elle ne concerne pas seulement le contenu et la structure logique de la théorie mais également la place qu'elle occupe par rapport aux contradictions essentielles de la Société d'Ancien Régime. C'est dire combien l'interprétation de la signification historique d'une théorie en général et de celle de Quesnay en particulier est tributaire aussi bien de la lecture faite de l'auteur que du diagnostic porté sur la période. En outre, la liaison entre ces deux points est aussi délicate que nécessaire.

Faute de pouvoir apporter une contribution utile et détaillée sur l'ensemble de la question, deux éléments seulement seront examinés et leur liaison esquissée : la notion de *royaume agricole*, fondamentale chez Quesnay, sera interrogée et sa mise en perspective tentée au moyen d'un diagnostic suggéré sur l'état de la contradiction féodalisme/capitalisme à la fin de l'Ancien Régime.

x x

x

L'agrarianisme des Physiocrates est tellement évident que, paradoxalement, il a été assez rarement mis en évidence dans sa *spécificité* (l'ouvrage de Weulersse, exemplaire là comme ailleurs, fait exception). L'époque est à l'agriculture - à l'agromanie - disent certains. Comment s'en étonner dans une nation dont plus des quatre cinquièmes de la population en vit et où les auteurs les plus favorables à l'industrie et au commerce reconnaissent l'importance voire le caractère primordial de l'activité agricole ?

Mais la position de Quesnay et de ses disciples ne saurait être réunie dans une telle affirmation. Leurs thèses relatives à l'agriculture sont en effet l'expression d'une théorie cohérente et originale donnant une représentation de l'ensemble de la société fondée sur le système du *Tableau économique*.

On sait que pour Quesnay, c'est la base matérielle qui détermine la structure de la société, le droit, les institutions politiques et la morale sociale (ce point de vue est nettement exprimé dans *Hommes* et *Droit naturel*). La façon particulière dont la base matérielle est analysée - c'est-à-dire l'économie politique du Tableau - commande une conception spécifique de la société, dont l'un des aspects essentiels est contenu dans la notion de *royaume agricole* ou de *nation agricole*.

L'activité agricole étant seule productive, c'est elle seule qui peut fonder une nation. Le négoce (qui s'oppose pour Quesnay au commerce de première main) est nécessairement second, extérieur au procès fondamental qui assure l'existence d'un royaume : la production de produit net.

De nombreux textes de Quesnay traitent cette question (notamment le *Premier dialogue sur le commerce)*. La théorie générale est bien résumée par la citation suivante, extraite de *l'Analyse de la formule :*

> "Ainsi un royaume agricole et commerçant réunit deux nations distinctes l'une de l'autre, l'une forme la partie constitutive de la société attachée au territoire, qui fournit le revenu, et l'autre est une addition extrinsèque qui fait partie de la république générale du commerce extérieur, employée et défrayée par les nations agricoles" (19).

Ce texte est théorique ; "royaume agricole" n'y a pas un sens purement descriptif et empirique : c'est le *concept* permettant de penser la société contenue dans le *Tableau*. Le royaume agricole ne se limite pas en effet aux seuls agriculteurs : il comprend également le commerce "des denrées du cru" et autres activités liées au *produit net* ainsi que les propriétaires. Il exclut par contre le *négoce* et plus généralement l'ensemble de la *classe stérile*.

L'extériorité du commerce est fondée, analytiquement, sur la non productivité de l'échange et elle est, de ce point de vue, l'autre expression du postulat de la productivité de l'agriculture (20).

Elle correspond, semble-t-il, dans l'ordre historique à une prise de position non ambiguë de Quesnay : la prospérité du capital commercial a un caractère dérivé ; le commerce et l'industrie n'existent que comme conséquence du produit net ; ils correspondent à une circulation possible du prix du surproduit mais ne participent pas en tant que tels à sa production. Dans son *Dialogue sur le commerce* Quesnay résume cette idée par la formule :

> "Les commerçants participent aux richesses des nations, mais les nations ne participent pas aux richesses des commerçants" (p. 827).

Il faut dire que dans la France de l'époque, l'industrie et le grand commerce sont orientés essentiellement vers les biens de luxe ou vers les fournitures de l'Etat (pour les armées notamment), donc existent essentiellement grâce à la dépense du prix du surproduit, soit directement par les propriétaires fonciers soit indirectement au travers des finances royales. L'absence de retour à l'agriculture est une caractéristique majeure de la circulation.

> "(La rente foncière) se fait le moteur de l'artisanat et du grand commerce urbain, car elle est investie en tissus, en mobilier, en bâtiments, en carosses et en chevaux, en denrées exotiques. Consommation de luxe pour une large part, produits des manufactures nouvelles ou de l'artisanat le plus traditionnel, importation des pays d'outre-mer ou circulation européenne proche, c'est bien l'ensemble de la vie économique urbaine qui se trouve étroitement lié au revenu foncier des rentiers du sol" (21).

Le clivage de l'agriculture/commerce-industrie se double d'une opposition campagne/ville et surtout d'un rapport entre modes de production voire entre sociétés

totales. La notion de *royaume agricole* exprime en effet la totalité de la société souhaitée par Quesnay : des conditions de la production nette de valeur, les Physiocrates déduisent l'ensemble des institutions juridiques d'abord, politiques ensuite, la morale sociale enfin (22). On connaît les justifications de la trilogie : propriété, liberté, sûreté. On sait que la préférence pour la forme monarchique n'est pas réductible à une prudence et un calcul politique : elle repose également sur l'idée de la copropriété foncière (ce qui permet de ne pas poser la question du consentement à l'impôt). L'inégalité, phénomène naturel, y est indispensable et souhaitable.

De ce *royaume agricole* sont naturellement exclus politiquement les membres de la classe stérile : ne produisant pas de valeur nette, ils ne paient pas d'impôts et ne sauraient en aucune façon être impliqués dans les affaires communes. Au demeurant le despotisme légal, c'est-à-dire la monarchie se conformant aux lois de l'ordre naturel, aura tôt fait de les tenir en lisière établissant la concurrence pleine et entière du commerce et en supprimant donc la cause des profits d'aliénation que constituent les divers monopoles et entraves à la circulation.

Le *Tableau économique* constitue donc bien une représentation de l'articulation entre deux modes de production : le *royaume agricole* qui est le mode dominant et la *république commerçante mondiale*, mode dominé.

C'est dire que le *Tableau économique* n'est nullement un reflet passif de la société française ni une "stylisation du réel". Il en est une représentation *spécifique* traduisant une prise de position déterminée, très différente de celle d'un Boisguilbert ou d'un Steuart où le prix du surproduit est "justement partagé" entre tous les secteurs.

C'est au nom de l'économie politique originale mais cohérente que le capitalisme, dont l'image est celle d'un capitalisme principalement commercial, est rejeté aux confins de la société réelle, le *royaume agricole*. Le capital marchand, agent actif de la généralisation de la marchandise comme forme de la richesse, est exclu au nom de sa *stérilité en valeur*. C'est grace à la *libre concurrence* que Quesnay pense pouvoir rendre cette exclusion effective : en établissant les vrais prix - correspondant à l'ordre naturel - elle supprime ce qui accroît l'importance du capitalisme : les profits d'aliénation.

> "... la doctrine économique sur le *commerce* consiste à soutenir : 1° que l'intérêt du commerce est précisément le même que celui de l'agriculture ; mais que l'un est toujours effet, et l'autre toujours cause... ; 2° que l'intérêt particulier des trafiquants est toujours opposé à celui de l'agriculture et du commerce ; 3° qu'il existe un moyen naturel, mais efficace, de concilier autant qu'il est possible, ces intérêts opposés, et que ce moyen est la plus grande concurrence possible" (23).

Au total le mode d'articulation du royaume agricole et de la classe stérile donné dans le *Tableau économique* loin de pouvoir être interprété comme un travestissement du capitalisme est au contraire un asservissement de ce dernier qui n'existe que par le féodalisme. Sur une des principales contradictions qui travaillent la société française d'Ancien Régime - celle opposant les éléments capitalistes à la structure seigneuriale - Quesnay a une position très claire qui n'en fait certainement pas un des apôtres du capitalisme mais bien plutôt un allié objectif de la réaction nobiliaire

et de la politique de récupération entreprise par les classes dominantes. Que cette position s'appuie sur un système de pensée et de valeurs qui deviendra, plus tard, celui du capitalisme libéral explique la difficulté de la "lecture historique" des Physiocrates. Cela témoigne également de la récupération idéologique dont l'économie politique peut être l'objet. En ce sens d'ailleurs, il y a travestissement, mais certainement pas celui auquel pensait Marx.

x x
x

Est-ce à dire que le concept de *royaume agricole* ne contient aucune ambiguïté ? Certainement pas.

L'oeuvre de Quesnay en porte la trace et témoigne d'une des contradictions du féodalisme qui passera par une phase aiguë lors de la Révolution : il s'agit de la place respective des Fermiers et des Propriétaires dans le système.

Schématiquement, deux formulations de la théorie des prix contenue dans le *Tableau économique* sont possibles. La première, fondée sur l'appropriation du *produit net* par les propriétaires, peut s'écrire :

$$a_{11} P_{11} + a_{12} P_{21} + (\bar{a}_1 P_{11} + \bar{a}_2 P_{21}) = P_{11}$$

$$a_{21} P_{11} + a_{22} P_{21} = P_{21}$$

où les aij représentent les quantités de marchandise j entrant dans la production de la marchandise i (l'unité *physique* dans laquelle est exprimée la quantité de chacune des marchandises est constituée par la production totale), les Pij sont les rapports d'échange de la marchandise i à la marchandise j (Pii = 1) et les $\bar{a}j = 1 - \sum_i aij$ sont les éléments du surproduit (vectoriel). Ce système est homogène (les deux équations ne sont pas indépendantes) ; il peut déterminer une inconnue P_{21} (c'est la seule) :

$$P_{21} = \frac{a_{21}}{1 - a_{22}}$$

La seconde formulation - également compatible avec le *Tableau économique* - repose sur l'idée d'un rapport entre le *prix du surproduit* et les *avances annuelles* des fermiers.

> "(les données) d'où nous sommes partis fixent, d'après la règle la plus constante dans l'ordre naturel, à *cinq milliards* la reproduction totale que la *classe productive* fait renaître annuellement avec *deux milliards* d'avances annuelles sur un territoire tel que celui que nous avons décrit, selon cette hypothèse, les avances annuelles reproduisent deux cent cinquante pour cent" (24).

On peut alors écrire en généralisant le principe d'un rapport du *produit net* à la totalité des *reprises* (25)

$$(a_{11} P_{11} + a_{12} P_{21}) (1 + \alpha) = P_{11}$$

$$(a_{21} P_{11} + a_{22} P_{22}) = P_{21}$$

où α indique le rapport produit net/reprises. Le système permet la détermination, à l'aide de la deuxième équation, de P_{21} (qui comme précédemment est égal à $\frac{a_{21}}{1-a_{22}}$ et de α donné par la première équation une fois P_{21} connu :

$$\alpha = \frac{(1-a_{11})(1-a_{22}) - a_{12}\, a_{21}}{a11\,(1-a_{22}) + a_{12}\, a_{21}}$$

En tout état de cause, la règle de répartition qui postule l'égalité de la valeur vénale et de la valeur fondamentale dans toutes les activités autres que l'agriculture suffit à la détermination des rapports d'échange et, donc, à l'évaluation du produit net. La différence porte seulement sur la première équation : elle est donc interne à l'agriculture, ou mieux, au *royaume agricole*.

L'indifférence du système du *Tableau économique* à ces deux formulations traduit une ambiguïté : le rôle actif, moteur, revient-il aux propriétaires - suivant en cela la tradition de Boisguilbert et de Cantillon - ou aux fermiers ?

Ne doutons pas qu'il s'agit là d'une ambiguïté assez profonde qui ne saurait rester sans effets sur l'interprétation de l'articulation entre *royaume agricole* et *capitalisme commercial*.

Il est incontestable que dans la plupart de leurs écrits les Physiocrates ont affirmé la primauté absolue de la propriété foncière. La société est totalement fondée sur elle et, politiquement et socialement, la prééminence la plus absolue leur est reconnue. Qu'il suffise de rappeler la quatrième des *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole :*

> "Que la propriété des biens fonds et des richesses mobilières soit assurée à ceux qui en sont les possesseurs légitimes ; car *la sûreté de la propriété est le fondement essentiel de l'ordre économique de la société*" (26).

et que :

> "Les productions appartiennent aux propriétaires, et non au corps de la société, qui n'a rien à statuer par rapport à elles" (27).

Mais, dès que l'on recherche - conformément aux idées de Quesnay - la base matérielle de leur prééminence, l'analyse est moins assurée. Certes les propriétaires perçoivent le *produit net*. Mais, justement, leur domination est subordonnée aux conditions de la production. En conséquence, les propriétaires ne peuvent faire ce qu'ils veulent : l'ordre naturel commande leur comportement nécessaire.

Pour faire sentir la spécificité de la représentation que donnent les Physiocrates de la prééminence des propriétaires fonciers, le mieux est de la comparer à celle qu'en donne Cantillon. Pour ce dernier, les échanges et la détermination des productions matérielles sont entièrement dominées par les goûts et les caprices des propriétaires fonciers exactement comme si ces derniers décidaient *directement* (i.e sans passer par la régulation marchande) de tout sur leur domaine.

Ici rien de tel. Les propriétaires fonciers doivent prendre garde à ne pas transgresser l'ordre naturel car celui ruinerait les fondements mêmes de leur suprématie. Il n'est pas bon, par exemple, d'esquiver la charge fiscale et de la reporter sur les cultivateurs ; ni de privilégier les dépenses en biens de luxe. De tels agissements sont en effet de nature à gêner la *reproduction des avances* des fermiers et donc la production du produit net. La prééminence des propriétaires fonciers n'est pas absolue : elle dépend d'un rapport de production particulier, qui est le *fermage*, et est subordonnée à l'existence d'une classe de *fermiers*.

D'un autre côté les fermiers aussi indispensables soient-ils et bien qu'ayant la *domination réelle* sur le procès de travail (dans certaines régions riches la pratique du "mauvais gré" et les coutumes leur confèrent une véritable possession de la terre) n'ont pas la propriété de la terre).

A ce point il semble bien que diverses attitudes sont possibles. Turgot, incidemment, relèguera la domination des propriétaires à n'être qu'un phénomène *conventionnel* et non naturel - ce qui réactivera l'argument idéologique des avances foncières. C'est également, et de façon plus virulente, en cet endroit précis que s'appliquera la critique de Mably qui, tout en se déclarant d'accord avec les idées économiques des Physiocrates, contestera le bien fondé des conceptions politiques et sociales qu'ils en ont tirées.

On peut se demander si en présentant le *royaume agricole* comme dominé par les propriétaires et les fermiers dans une liaison réciproque, Quesnay ne s'inscrit pas, là encore, dans une tentative destinée à masquer un antagonisme profond, qui s'est accentué tout au long du XVIIe siècle par le développement de deux tendances remarquables (et non indépendantes) : 1) Le renforcement de la classe des propriétaires par une concentration des terres au détriment des petits tenanciers victimes de l'usure et des conditions difficiles de l'époque, 2) l'extension d'un groupe jouant un rôle de plus en plus actif : celui des entrepreneurs d'agriculture, les fermiers, dont l'existence apparaît de plus en plus comme une condition de la mise en valeur des propriétés nouvellement concentrées (28). Leur savoir faire, la place éminente qu'ils occupent dans les communautés rurales, leur richesse fait d'eux un groupe social charnière dans la société d'Ancien Régime.

Il est bien clair que l'intérêt immédiat des uns et des autres est strictement opposé : plus les fermages sont élevés et plus la rente foncière (dont ils constituent l'élément le plus dynamique et le plus important) est importante et moins les revenus des fermiers sont élevés. Dans la période qui nous intéresse, celle des Physiocrates, les conditions économiques sont favorables à une atténuation de cet antagonisme dans la mesure où la hausse des prix des grains permet tout à la fois une hausse substantielle de la rente et des revenus intéressants pour les fermiers (baisse réelle des salaires payés aux travailleurs agricoles ou pouvoir d'achat accru des produits restants aux mains des fermiers).

Néanmoins ceci ne peut masquer l'antagonisme dans la mesure où d'autres phénomènes propres au féodalisme interviennent que ce soit au plan de la réactivation des droits féodaux ou au niveau de l'inégalité et des privilèges fiscaux et surtout en raison de l'inadéquation totale entre les rapports réels de production qui se développent dans les pays de grande culture (domination réelle du procès de travail par les

fermiers) et les rapports juridiques et sociaux qui tendent à rejeter les fermiers dans la populace.

E. Le Roy Ladurie a schématisé ainsi les perspectives d'évolution qui s'ouvraient :

> "...vers 1789, deux solutions, théoriquement, s'offraient à l'agriculture dans l'hexagone : solution "anglaise" (alliance des grands propriétaires et des fermiers, conclue au détriment des exploitations parcellaires et familiales) ; solution "française" (alliance au moins momentanée des paysans parcellaires et des fermiers contre le régime seigneurial ou ses survivances" (29).

Ce serait donc une solution "à l'anglaise" qu'exprimerait le système physiocratique. Que cela préfigure le capitalisme paraît assez difficilement soutenable dans la mesure où, la suite de l'histoire le montrera, c'est *contre* ces éléments que la grande industrie et la bourgeoisie industrielle combattront, à partir notamment de la monarchie de Juillet et, plus tard, sous le Second Empire. Ni le propriétaire foncier, ni le fermier ne sont des capitalistes travestis. La contradiction qui les oppose est certes liée étroitement à la monétarisation et à la généralisation de la marchandise ; mais la façon dont elle les oppose ou, si l'on préfère, l'état de la contradiction au moment où écrit Quesnay exprime davantage l'aptitude des propriétaires fonciers, en tant que classe, à maintenir leurs positions en les fondant sur la marchandise et la valeur que la dissolution par l'argent de l'ancien système social.

Les développements qui précèdent, relatifs à la notion de royaume agricole et l'ambiguïté des relations entre propriétaires et fermiers, tendent à former de Quesnay et de la direction sociale de sa pensée une image très différente, voire opposée à celle proposée par Marx.

Au delà de lectures différentes, de conceptualisations opposées n'y a-t-il pas une correspondance entre la signification historique attribuée au système des Physiocrates et l'analyse ou le diagnostic effectué sur la période ? C'est ce point qu'il convient d'évoquer maintenant.

x x
x

Sans vouloir entrer dans une controverse qui dépasse largement nos compétences, on peut noter que différentes conceptions existent sur la nature et le rôle de la Révolution française, non seulement chez les historiens en général (30) mais même chez ceux qui se réclament du marxisme.

Une mise au point particulièrement claire a été faite par E. Guilbert-Sledziewski dans un article récent (31) où la question fondamentale est présentée comme étant, à propos de la nécessité de la Révolution,celle-ci :

> "- ou bien le mode de production à dominante féodale, saturé et miné d'avoir trop "digéré" et récupéré des tendances corrosives, lâche du terrain pour pouvoir se maintenir partiellement et retarder l'avènement du mode de production capitaliste (...)
> - ou bien la coexistence des tendances capitalistes et de la domination féodale débouche sur l'aporie d'une surenchère féodaliste et d'un blocage du circuit des échanges, dont seule permet de sortir la rupture révolutionnaire" (32).

En d'autres termes, la société française d'Ancien Régime, à l'époque de Quesnay, peut-elle être caractérisée par une enveloppe féodale à l'intérieur de laquelle les éléments capitalistes s'affirment progressivement, ou bien, au contraire, comme une formation sociale où le féodalisme domine et fait la preuve de son aptitude à se renforcer en récupérant les éléments bourgeois, censés favoriser sa dénaturation ?

Si on incline pour la première de ces thèses, on est conduit à rechercher les diverses manifestations de la transition effective du féodalisme au capitalisme. Dans l'ordre intellectuel une correspondance peut sembler possible entre le caractère avancé de la transition sur le plan économique et son blocage dans la sphère politique. Le travestissement du capitalisme s'expliquerait alors fort bien de même que la superstructure politique que Quesnay et ses disciples donnent au *Tableau économique* : la prééminence des propriétaires fonciers et la préférence pour la monarchie absolue héréditaire. Il ne semble pourtant pas qu'une telle analyse soit conforme à ce que l'on peut connaître de la société française d'Ancien Régime.

Sans revenir sur le caractère dérivé de l'activité urbaine, il convient de noter que ce trait général, par lui-même est révélateur. Certes, les effets en retour sur l'agriculture et sur les transformations des rapports de production ne sont pas négligeables. Mais ils ne semblent pas remettre en cause le caractère dominant du rapport seigneurial. Bien mieux ces éléments modernes que sont la généralisation de la marchandise et des transactions monétaires vont être récupérés et utilisés par les propriétaires fonciers pour renforcer leur domination.

> "... si l'exploitation des terres subit, même au sein de la seigneurie, certaines transformations au cours du XVIIIe siècle, si des tendances capitalistes s'y font jour, encouragées par les gros fermiers, il n'en reste pas moins que la hausse des revenus féodaux que ces tendances favorisent, provoquent en retour un regain d'avidité chez les féodaux, bien décidés à ne pas se priver (ils ne sont pas, eux d'austères capitalistes) de bénéfices que d'autres consacreraient à des investissements (...) il nous faut bien affirmer que, pour capitalistes qu'elles fussent, les tendances à une rationalisation de l'exploitation seigneuriale avaient pour objet et pour lieu d'élaboration le seul féodalisme : il restait un hiatus irréductible entre les fins mêmes de la production (faire rendre leur maximum à des endroits séculaires) et le mode de valorisation (vente organisée d'articles naguère destinés à la consommation)" (33).

On sait d'ailleurs que la croissance agricole française après 1720 n'est pas due pour l'essentiel à une révolution des techniques, à un changement profond des forces productives mais bien plutôt à une série de petites améliorations variées qui ne remettent pas en cause le système général de la production agricole alors en vigueur (34).

Il est à cet égard notable que parmi les facteurs qui rendent compte de cette croissance figurent en bonne place les influences d'une généralisation de la production marchande qui a permis, notamment, une spécialisation des cultures et une meilleure rentabilisation des productions. Or, loin de renforcer un "capitalisme agrico-

le" ces tendances ont abouti à une augmentation de la rente foncière dont on sait qu'elle ne s'investit pas dans l'agriculture. En d'autres termes, la croissance agricole pour réelle qu'elle soit à cette époque, n'est pas, sauf exception, un processus susceptible de s'élargir par accumulation des gains nets. Ce trait qui révèle bien le caractère subordonné des éléments capitalistes, se retrouve dans le *Tableau économique :* dans l'ordre naturel, le *produit net* est au plus haut niveau mais il ne *progresse pas.*

Dès lors que l'on admet que le type de transition du féodalisme au capitalisme qui caractérise la société française d'Ancien Régime débouche nécessairement sur la Révolution (les tendances capitalistes ne peuvent dissoudre le féodalisme qui les récupère et les détourne à son profit), on est conduit à situer Quesnay et son système très différemment de Marx. Loin d'être l'annonciateur des temps nouveaux, Quesnay paraît fournir sous le concept de *royaume agricole* et par le *Tableau économique* une rationalisation de la réaction féodale. Par là serait confirmée l'idée selon laquelle le système physiocratique constitue une *utopie réactionnaire* en ce sens qu'il asservit les catégories issues des éléments nouveaux à l'expression de la perpétuation de la société ancienne.

Une telle interprétation se heurte à moins de difficultés que celle de Marx, non seulement sur le plan de l'histoire mais également sur le plan de l'analyse du système physiocratique lui-même.

Il convient néanmoins de reconnaître qu'il ne s'agit là, pour l'instant, que d'une suggestion. Il est assez clair en effet que si l'argumentation développée dès les pages qui précèdent est relativement étayée en ce qui concerne l'analyse du système de Quesnay lui-même, elle reste très allusive à propos de l'étude proprement historique de la période. Or, seule une telle étude est de nature à fonder ou à invalider la thèse qui vient d'être défendue.

NOTES DU TEXTE 2

(1) Il s'agit ici d'un prolongement à des réflexions esquissées dans un chapitre de J. Cartelier *Surproduit et reproduction.* PUG-Maspero - Paris 1976. Ceci explique qu'un certain nombre de développements aient été réduits ici à leur formulation la plus elliptique.

(2) p. 31, souligné dans le texte.

(3) "Eléments d'économie politique pure", Paris, LGDJ, 1952, p. 177.

(4) "Richesse des Nations", Ed. Guillaumin, 1881, I, p. 61.

(5) La même affirmation serait excessive pour Turgot. Mais on sait que cet auteur n'est pas, scientifiquement parlant, un Physiocrate.

(6) La question de l'effet de l'état de développement de la société sur la théorie sera examinée plus loin.

(7) Rappelons que pour Quesnay, la théorie de la productivité de l'agriculture n'est qu'une autre façon d'énoncer la stérilité de l'industrie (et réciproquement). L'interprétation que suggère Marx, même dans le cas favorable de production du blé au moyen de blé seulement, ne permet absolument pas de rendre compte de cette dualité essentielle de la construction physiocratique.

(8) On reprend ici sous une forme très condensée la conception défendue dans l'ouvrage déjà cité : *Surproduit et Reproduction.*

(9) Ph. rurale, pp. 691-692.

(10) Dans un article récent, par ailleurs intéressant, "Les physiocrates dans l'Ancien Régime", *La Pensée*, décembre 1975, J. P. Terrail écrit que la valeur fondamentale englobe, selon Quesnay, le revenu du propriétaire. Ceci est évidemment faux mais révèle surtout combien les catégories de Marx faussent jusqu'à la lecture littérale. Ceci se produit toujours dans le même sens : nier la théorie des prix du "Tableau économique".

(11) On trouvera dans *Surproduit et Reproduction* (ouvr. cité) l'application directe au "Tableau économique".

(12) La théorie de Turgot n'est toutefois pas la théorie de Smith. Notamment en ce que le profit n'est pas considéré chez le premier comme un élément du prix du surproduit.

(13) G. Weulersse : *Le mouvement physiocratique en France*, Paris, Ed. Mouton, 1968 (Réédition d'ou ouvrage paru en 1910), I, p. 276.

(14) Dans l'explication du Tableau économique à Madame de.

(15) Par féodalisme on entend ici la domination du rapport seigneurinal.

(16) Ce que Marx semble parfois soutenir : voir la citation qu'il donne de Quesnay p. 56 où il assimile très souvent (fermiers) et capitalistes.

(17) Rappelons que les intérêts des avances des fermiers représentent les *reprises* sur les biens de production durables, c'est-à-dire, si l'on préfère, des amortissements et non des profits.

(18) Cité par Weulersse, II, pp. 324-325, souligné par nous.

(19) A.F.T.E., p. 806.

(20) Là sans doute réside "l'anomalie" décelée par Marx dans le Tableau économique où le produit brut est compté cinq milliards par Quesnay, alors que Marx estime qu'il est de sept milliards en comptant les deux milliards de la classe stérile.

(21) R. Mandrou, *La France aux XVIIème et XVIIIème siècles*. PUF, 1974, p. 80.

(22) Pour une présentation détaillée de tous ces points voir Weulersse, ouvr. cité, II, pp. 1-119.

(23) Quesnay, Lettre de M. Alpha ... INED, II, p. 935.

(24) A.F.T.E. INED., p. 797.

(25) Il n'y a pas de raison a priori pour se limiter au cas particulier envisagé par Quesnay, dans lequel les avances primitives sont négligées. On sait, en effet, l'importance qu'il leur accorde et cela, dans le même texte (voir pp. 798-799).

(26) INED, p. 950.

(27) Le Trosne cité par W. II, p. 37.

(28) Sur tous ces points, on peut consulter le tome 2 de l'*Histoire de la France rurale* publié sous la direction de G. Duby et A. Wallon, Seuil, 1976.

(29) in *Histoire de la France rurale*, ouvr. cité. tome 2, p. 441.

(30) Voir A. Soboul "L'Historiographie classique de la Révolution française", *La Pensée*, octobre 1974.

(31) Elisabeth Guibert-Sledsiewski, "Du féodalisme au capitalisme, transition révolutionnaire ou système transitoire", *La Pensée*, février 1974.

(32) Elisabeth Guibert-Sledsiewski, art. cité., p. 23.

(33) E. Guibert-Sledziewski, art. cité., p. 26.

(34) Un exposé synthétique sur ce point se trouve dans l'*Histoire de la France rurale*, ouvr. cité, tome 2.

3

MARX ET A. SMITH A PROPOS DU TRAVAIL PRODUCTIF ET DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE

A. Berthoud

Il s'agit ici d'introduire à la lecture du long chapitre intitulé "Théories sur le travail productif et le travail improductif" (1)*. Ce chapitre comprend deux parties très inégales. D'abord, une présentation concise de la distinction que propose A. Smith dans "La Richesse des Nations" entre travail productif et travail improductif. Ensuite, un exposé long et souvent ennuyeux du débat classique sur le sujet, où Marx note, sans essai de classement, d'une part les positions de Ricardo, Sismondi, Say, Lauderdale, Chalmers et J. S. Mill auxquelles il ne consacre que quelques pages, d'autre part, les positions de Garnier, Ganilh, Ferrier, Destutt de Tracy, Storch, Nassau Senior et P. Rossi sur lesquelles il s'étend beaucoup plus. Tout au long, A. Smith reste au centre des commentaires, car c'est sa distinction et ses critères qui servent de référence à tous ses successeurs. L'interprétation d'A. Smith par Marx se prolonge donc bien au-delà des seules vingt pages qu'il lui consacre explicitement au début et c'est par une dernière remarque à son propos que s'achève le chapitre.

Il faut dire d'emblée que parmi les grands commentateurs de la Richesse des Nations sur la question du travail productif, Marx est le seul à dire clairement que la distinction d'A. Smith est à la fois décisive et confuse (2). Elle est décisive en ce sens qu'elle a pour objet l'objet central de la recherche d'A. Smith : le caractère particulièrement productif du régime moderne de production. "Garnier ... n'a pas non plus idée de ce qui constitue l'essence de la "Wealth of Nations" - à savoir que le mode de production capitaliste est le plus productif (ce qu'il est incontestablement, comparé aux formes antérieures)"(3). La distinction reste en même temps confuse en ce sens que les critères qui doivent marquer la différence entre le travail productif et le travail improductif ne sont pas regroupés dans une conception fermement délimitée. Ce qui fait la différence entre les deux types de travail, c'est tantôt le fait de produire un surplus de valeur, tantôt le fait de produire une marchandise ou de produire une valeur. "Tout ce que A. Smith a écrit nous a, jusqu'à présent, paru équivoque : il en va de même pour la définition de ce qu'il appelle travail productif par opposition au travail improductif. On trouve chez lui une confusion entre deux définitions de ce qu'il appelle le travail productif ..." (4). Marx trouve donc dans la Richesse des Nations la leçon d'un échec.

La distinction d'A. Smith est essentielle, mais faute d'un concept assez précis concernant la différence entre ce qui est productif et improductif dans le travail, la distinction manque son but et reste inutilisable pour l'analyse de la productivité du capitalisme.

Marx annonce ainsi par son commentaire le destin contradictoire de la distinction d'A. Smith. D'un côté, son imperfection pousse plus ou moins secrètement les classiques et leurs successeurs à l'abandonner peu à peu. Elle perd progressivement sa place centrale - ouvertement, comme on le voit par exemple chez Ricardo, ou de manière plus souterraine, comme on peut le constater chez Malthus. Elle s'efface ailleurs totalement - ainsi dans le Traité de J. B. Say qui n'en voit plus l'avantage - jusqu'à ne plus mériter bientôt qu'une allusion ironique ou ennuyée - ainsi Marshall puis Schumpeter (5). Inutilisable, puis inutilisée, la distinction d'A. Smith paraît donc assez vite inutile. A l'inverse, son imperfection incite Marx à construire les concepts qui lui donneront sa cohérence et sa validité. Il s'agit, d'une part, de consolider la différence entre les deux types de travail par une réflexion sur les caractères absolument productifs et plus ou moins productifs de la production capitaliste. Il s'agit, d'autre part, de préciser ce sur quoi porte exactement la distinction en remplaçant le travail d'A. Smith par l'opposition force de travail-capital. La construction de la distinction entre travail productif et improductif devient chez Marx la voie d'accès à l'intelligence du procès de production dans le capitalisme.

Ainsi, d'un côté l'obstacle qu'A. Smith ne réussit pas à franchir détourne ses disciples du chemin sur lequel s'était engagé le Maître. D'un autre côté, le même obstacle est forcé par celui qui trahit toute la tradition libérale de l'économie classique. Pierre d'achoppement ou pierre d'angle, cet obstacle n'est rien d'autre que le concept cardinal qui, fixant le destin de la distinction entre travail productif et travail improductif, donne son titre aux recherches historiques de Marx : le concept de plus-value. La différence, entre travail productif et travail improductif est que l'un produit la plus-value et que l'autre ne la produit pas. L'objet de la distinction est de permettre l'étude de la reproduction de la plus-value.

On peut se poser à propos des commentaires de Marx plusieurs questions. D'abord, une question concernant le contenu de la distinction d'A. Smith. En quoi, d'après Marx, la distinction d'A. Smith est-elle confuse et comment apprécier les différents éléments qui la composent ? Cette question se circonscrit auteur de ce que Marx appelle le point de vue de la distinction. Ensuite, une question concernant ce que Marx appelle "la polémique" contre la distinction d'A. Smith. Sur quels points exacts porte-t-elle et quel est son enjeu ? Les notes de Marx à ce sujet soulèvent le problème des rapports entre économie classique et économie vulgaire. Enfin, une question concernant la nature de l'échec chez A. Smith. Comment sa pensée, d'après Marx, s'enferme-t-elle dans des limites qui lui interdisent l'accès à des conceptions plus rigoureuses. C'est le problème de la nature de l'économie politique. Or ces trois questions à leur tour, ont pour base, comme le montrera peu à peu cette étude, le fait central de la division en deux parties opérée par Marx sur la définition unique avancée par A. Smith à propos du travail productif. En ce sens, elles se ramènent toutes les trois à la seule question de la signification de cette scission.

Il est clair que ces questions débordent, et de plus en plus largement de la première à la dernière, le cadre du seul chapitre 4 des *Théories sur la plus-value*. On ne prétend donc en aucune manière les traiter ici de manière systématique. Il s'agit seulement de les considérer comme des horizons plus ou moins proches dans la lecture des commentaires de Marx. Les remarques qu'elles inspirent ne sont en conséquence que des pièces versées au dossier plus général des rapports de Marx et d'A. Smith.

Mais il faut au préalable prendre un moment le parti d'A. Smith - contre Marx ; ou plus exactement, il faut tenter de trouver ou, mieux, de reconstruire, en-deçà des commentaires de Marx, la notion de travail productif qui, du point de vue d'A. Smith, n'a évidemment pas la confusion ou l'incohérence que Marx y voit. Démarche périlleuse, infinie et vouée aux effets de miroir, sans doute, mais nécessaire si l'on veut donner aux commentaires de Marx leur caractère et leur originalité ou si l'on veut en d'autres termes, faire ressortir dans toute sa force la scission opérée par Marx sur la notion d'A. Smith. Trois textes de la Richesse des Nations seront soumis à cette lecture imaginaire (6).

1 - LES TEXTES D'A. SMITH

11 - Premier texte : Le travail dans la manufacture

Il se trouve au début du chapitre 3 du Livre II. Ce passage célèbre mérite d'être cité intégralement :

> "Il y a une sorte de travail qui ajoute à la valeur de l'objet sur lequel il s'exerce ; il y en a un autre qui n'a pas le même effet. Le premier, produisant une valeur, peut être appelé travail productif ; le dernier, travail non productif.
>
> Ainsi le travail d'un ouvrier de manufacture ajoute, en général à la valeur de la matière sur laquelle travaille cet ouvrier, la valeur de sa subsistance et du profit de son maître. Le travail d'un domestique au contraire n'ajoute à la valeur de rien. Quoique le premier reçoive des salaires que son maître lui avance, il ne lui coûte, dans le fait, aucune dépense, la valeur de ces salaires se retrouvant en général, avec un profit de plus dans l'augmentation de valeur du sujet auquel ce travail a été appliqué. Mais la subsistance consommée par le domestique ne se trouve nulle part. Un particulier s'enrichit à employer une multitude d'ouvriers fabricants ; il s'appauvrit à entretenir une multitude de domestiques. Le travail de ceux-ci a néanmoins sa valeur et mérite sa récompense aussi bien que celui des autres.
>
> Mais le travail de l'ouvrier se fixe et se réalise sur un objet quelconque, ou sur une chose vénale qui dure au moins quelque temps après que le travail a cessé. C'est pour ainsi dire une quantité de travail amassé et mis en réserve pour être employé, s'il est nécessaire, dans quelque autre occasion. Cet objet, ou ce qui est la même chose, le prix de cet objet peut ensuite, s'il en a besoin, mettre en activité une quantité de travail égale à celle qui l'a produit originairement. Le travail du domestique, au contraire, ne se fixe ou ne se réalise sur aucun objet sur aucune chose qu'on puisse vendre ensuite. En général, ses services périssent à l'instant même où il les rend, et ne laissent presque jamais après eux aucune

trace ou aucune valeur qui puisse servir par la suite à procurer une pareille quantité de services" (7).

A. Smith mène dans ce passage une réflexion sur le rapport entre travail et valeur produite. Est dit productif le travail qui entretient une relation précise avec la valeur produite. Le terme de "productif" caractérise cette relation. Son sens se tire donc d'une réflexion sur cette relation et non sur le travail seul ou sur le produit seul.

Comme on le voit dans le texte, ni la qualité du produit comme valeur d'usage particulière, ni la qualité du travail comme exercice d'un sujet n'intervient à aucun moment.

Quels sont les caractères par lesquels A. Smith définit le travail productif et le travail improductif ?

Il faut distinguer, ici, deux sortes de caractères. Les premiers concernent la production de valeur proprement dite. Ils interviennent surtout dans la première partie du texte correspondant au deuxième paragraphe. Ils font suite aux quatre premières lignes du texte dans lesquelles A. Smith annonce l'ensemble de son développement. Ils précisent l'expression d'A. Smith selon laquelle il existe deux sortes de travail, l'un "ajoutant à la valeur de l'objet ..." et "produisant une valeur", l'autre "n'ayant pas le même effet". Les notations qu'A. Smith introduit ici ont donc pour objet de répondre à la question suivante : de quoi le travail est-il productif ?

Les seconds caractères interviennent surtout dans la deuxième partie du texte, correspondant au troisième paragraphe. Ils concernent la relation du travail au produit. Ils précisent le terme utilisé dès la deuxième ligne du paragraphe introductif, le terme d' "objet" - "le travail qui ajoute à la valeur de l'objet" - qui réapparaît dans la première phrase du troisième paragraphe - "le travail de l'ouvrier se fixe et se réalise dans un objet quelconque" -. Les notations par lesquelles A. Smith précise la nature de l'objet dans sa relation au travail productif ou improductif dont il est le résultat, ont pour but de répondre à la question : comment le travail est-il productif ?

Appelons les premiers caractères les éléments d'une définition formelle du travail productif et du travail improductif. Appelons les deuxièmes caractères les indices d'une condition d'existence du travail productif et improductif. Cette terminologie évoque ainsi les distinctions proposées par l'empirisme du XVIIIème siècle. Nous allons voir quel regroupement on peut effectuer entre caractères d'un même type de travail et quelle relation entretiennent les deux sortes de caractère qui apparaissent dans ce texte.

- Eléments d'une définition formelle

Cherchons d'abord les caractères propres à la production de valeur. Est productif, dit A. Smith, le travail qui produit une valeur - par exemple le travail de l'ouvrier dans la manufacture. Cette valeur produite comprend deux éléments : la valeur de la subsistance et le profit du maître.

La présence du premier élément permet à A. Smith de dire que le travail productif ne coûte en fait aucune dépense à celui qui l'emploie, puisque la valeur

des salaires avancés, correspondant à la valeur des subsistances consommées, se retrouve dans la valeur du produit détenu par le maître à la fin de l'opération. Voilà le premier caractère.

La présence du deuxième élément permet de dire que le travail productif enrichit celui qui l'emploie puisque l'augmentation finale de la valeur du produit correspond au profit qui revient au maître. Voilà le deuxième caractère.

Ces deux caractères sont apparemment distincts. Selon le premier caractère, A. Smith peut dire du travail productif qu'il a pour caractéristique de reproduire une valeur qui "peut mettre en activité une quantité de travail égale à celle qui l'a produite originairement" ; par opposition, le travail improductif est le travail qui ne produit aucune valeur et qui ne peut, en conséquence, "servir par la suite à procurer une pareille quantité de services". Selon le deuxième caractère, A. Smith peut dire du travail productif qu'il a pour caractéristique d'enrichir celui qui l'emploie. "Un particulier s'enrichit à employer une multitude d'ouvriers fabricants". Est donc productif le travail qui produit un profit pour un maître. Pour le dire d'une manière plus générale, est productif le travail d'où provient un surplus de valeur pour celui qui l'emploie.

On retrouve donc ici le sens physiocratique de "productif" lié à l'apparition d'un produit net attribué sous le nom de rente à une classe définie. Mais deux précisions sont nécessaires. L'exemple de la manufacture laisse entendre qu'à la différence des Physiocrates le surplus de valeur n'est pas seulement une rente mais qu'il trouve plus encore sa forme privilégiée dans le profit. De plus, ce qui est opposé à ce caractère productif ou à cette productivité n'est pas une stérilité absolue frappant comme chez les Physiocrates tout travail simple reproducteur de valeur.

Au travail productif dont le caractère est de produire un surplus de valeur - deuxième caractère - A. Smith n'oppose pas un travail improductif qui reproduirait au moins sa propre valeur. Il oppose un travail improductif qui, ne reproduisant rien, appauvrit celui qui l'utilise : "Un particulier s'appauvrit à entretenir une multitude de domestiques".

On a donc les deux oppositions suivantes :

Travail productif reproducteur de valeur - travail improductif ne reproduisant aucune valeur.

Travail productif producteur d'un surplus de valeur et enrichissant son maître - Travail improductif appauvrissant celui qui l'utilise.

En fait, les deux caractères que nous avons distingués ne sont pas séparés. Reproduction de valeur et production de surplus de valeur sont étroitement liées par A. Smith dans l'expression unique de production de valeur et d'addition de valeur à l'objet sur lequel s'exerce le travail productif. De même et par opposition, le travail improductif est qualifié par une expression unique "le travail improductif n'ajoute à la valeur de rien".

On peut donc apporter une réponse à la question posée : de quoi "le travail productif" est-il productif ? Ici, dans ce texte, productif de valeur comprend de manière indivise la reproduction de valeur et la production d'un surplus de valeur.

- Conditions d'existence

Examinons maintenant les caractères propres au produit donnant lieu au travail productif. Comment le travail est-il productif ?

Trois caractères semblent apparaître. L'objet dans lequel se fixe le travail productif est un objet matériel : "le travail d'un ouvrier de manufacture ajoute en général à la valeur de la matière ...". Il est un objet qui a une certaine durée : ..." qui dure au moins quelque temps après que le travail a cessé". Il est enfin un "objet vénal". Par opposition, l'objet correspondant au travail improductif n'est "rien" - objet immatériel ou service, comme on dit le plus souvent pour traduire A. Smith sur ce point. Il n'a aucune durée : "ses services périssent à l'instant même où il les rend". Il est invendable : "... aucune chose qu'on puisse vendre ensuite".

111 - La première question qui se pose est de savoir si le texte d'A. Smith autorise d'une manière ou d'une autre à séparer ces trois caractères, comme le font les commentaires qui privilégient un des deux premiers caractères aux dépens des autres. On peut poser la question de la façon suivante : existe-t-il dans le texte d'A. Smith des indications permettant de définir un des deux premiers caractères indépendamment du troisième ? La réponse semble assurément négative.

La seule manière dont on pourrait expliquer dans ce texte en quoi consiste la matière invoquée par A. Smith serait de la rapporter à la dimmension temporelle de l'objet. Est "matériel" un objet susceptible d'une certaine durée ou d'une certaine permanence de forme. La matière se résoud ainsi en durée.

Mais, à son tour, la seule façon dont on pourrait expliquer dans ce texte en quoi consiste cette permanence invoquée par A. Smith serait de rapporter l'objet à sa destination pour la vente. Est "durable" un objet qui s'offre sur le marché comme "chose vénale".

Si les deux premiers caractères n'étaient pas de simples attributs de la chose vénale, on pourrait dire alors qu'un objet matériel ou qu'un objet durable, consommé quelque temps après sa production est l'effet d'un travail productif, indépendamment de la question de savoir s'il y a eu autoconsommation ou vente. Il n'existe dans le texte aucune indication de ce genre qui introduirait d'ailleurs une contradiction flagrante entre les éléments de la définition formelle et les conditions d'existence du travail productif. Comment un travail pourrait-il produire une valeur si son produit n'a pas même le caractère d'une valeur d'échange ?

Les deux caractères naturels sont donc ici des manifestations du caractère économique de l'objet. Comme tels, ils lui sont soumis. La seule condition d'existence du travail productif, à ce niveau, est une condition économique. Le travail est productif quand son produit est une chose vénale, c'est-à-dire pour A. Smith,quand il est un objet ayant un prix ou quand il est une marchandise. Au contraire, il y a travail improductif parce qu'il n'existe pour A. Smith et à son époque aucun marché de service. Ce qui distingue le violon et la musique, c'est le fait qu'il y ait un marché de violons et qu'il n'y ait pas de marché de musique.

Pour résumer ce développement : il n'y a production de valeur et travail productif - au sens déjà dit de reproduction de valeur et de production de surplus de valeur pour un maître - que si le produit du travail est une valeur d'échange.

112 - Il faut alors poser une deuxième question : que faut-il entendre par chose vénale, quelle est la notion de marchandise qui se fait jour dans ce texte ou encore quel est exactement ce caractère économique qui précise la notion de travail productif ?

Il faut relire la citation à partir du troisième paragraphe. Le travail, dit A. Smith, se fixe sur une chose vénale qui dure un certain temps. Et il continue ainsi : "c'est pour ainsi dire une quantité de travail amassé et mis en réserve pour être employé s'il est nécessaire dans quelque autre occasion. Cet objet ou ce qui est la même chose, le prix de cet objet peut ensuite s'il en est besoin, mettre en activité une quantité de travail égale à celle qui l'a produite originairement".

Ainsi la chose vénale n'est pas un objet vendu pour permettre à son producteur d'échanger une valeur d'usage impropre à son besoin contre la valeur d'usage qu'il désire, mais elle est un objet vendu pour donner à son vendeur de quoi "mettre en activité" une certaine quantité de travail. Le marché sur lequel apparaît le produit du travail productif ne met pas en présence des producteurs indépendants qui échangeraient leurs produits pour satisfaire leurs besoins variés, mais il relie l'un à l'autre des agents qui trouvent dans la valeur qu'ils possèdent et font circuler de quoi engager chaque fois à nouveau une quantité de travail au moins égale à la précédente.

Il y a ici une allusion remarquable à la circulation du capital. La valeur ne circule pas pour la satisfaction des besoins mais elle est elle-même sa propre fin. Ce que produit le travail productif est en même temps ce qui peut l'employer. Le travail productif d'A. Smith se rattache ainsi à un circuit d'échange complètement différent de celui qui caractérise la simple économie de marché. Il est inclus dans un rapport de la valeur avec elle-même. Est productif le travail engagé par le capital et produisant du capital.

Mais il ne s'agit que d'une simple allusion. Rien dans le passage que nous étudions ne nous permet de dire qu'A. Smith distingue l'économie de simple échange et l'économie capitaliste, la valeur marchande et la valeur capital, la chose vénale et le produit du capital. Dans le texte, le passage est continu des caractères naturels au caractère économique de la marchandise et du caractère économique de la marchandise à la valeur ou, comme dit A. Smith, au prix de l'objet qui peut mettre en activité une certaine quantité de travail égale, ou au moins égale - comme le précisent d'autres passages du même chapitre - à celle qui l'a produite originairement. On s'aperçoit, en outre, qu'au travail productif dont la situation est ainsi spécifiée s'oppose un travail improductif à propos duquel A. Smith se borne à préciser qu'il est hors marché. Si la distinction entre la valeur marchande et la valeur capital correspondait pour A. Smith à un concept, on devrait pouvoir trouver dans son texte les indices d'un travail improductif correspondant à du travail indépendant, par opposition à un travail productif propre au mode de production capitaliste. On retrouve ici ce qu'on a vu tout-à-l'heure : il n'existe qu'une seule notation à propos du travail improductif. Il n'existe donc aucune séparation entre les éléments d'une condition économique unique qu'A. Smith entend de manière indivise comme marchandise et capital.

- Unité de texte

Il est assez clair qu'A. Smith opère des liaisons étroites entre le deuxième et le troisième paragraphe de son texte, c'est-à-dire entre les caractères de la définition formelle et les caractères précisant les conditions d'existence du travail productif.

On peut reconstruire la double opposition suivante :

reproduction de valeur et marchandise/pas de valeur et hors marché
production de valeur et chose vénale
surplus de valeur et valeur capital/pas de valeur et hors marché.

Les caractères à gauche définissent le travail productif.
Les caractères à droite définissent le travail improductif.

A la répétition des mêmes caractères à propos du travail improductif correspondent, pour le travail productif, les deux expressions de "production de valeur" et de "chose vénale".

Par contre, il apparaît impossible de découvrir dans ce texte le principe ou la notion qui commande ces différentes liaisons et qui donne unité à ce tableau d'ensemble. Faut-il en rester là et conclure sur le caractère arbitraire des liaisons et des notations d'A. Smith ? On manquerait alors le trait principal de ce passage.

Il existe, en effet, dans ce texte un élément frappant sur lequel nous n'avons encore rien dit. Il s'agit de la répétition, à travers les deux paragraphes, d'un exemple unique à deux volets : d'un côté la manufacture, de l'autre le service domestique, qui sert à chaque fois d'illustration aux différentes notations d'A. Smith. Or, si l'on examine cet exemple, on s'aperçoit qu'il est fait d'une identité et d'une différence dans la relation d'un individu au travail qu'il met en œuvre. L'identité est la suivante : dans les deux cas, la relation est une relation de maître à serviteur. Dans la manufacture, il y a un maître qui emploie un salarié - "to employ" - Dans le service domestique, il y a un particulier, qu'A. Smith n'appelle maître que dans un autre passage du même chapitre, qui entretient - "to maintain" - un domestique. Dans les deux cas, il s'agit donc d'une relation de pouvoir entre deux types d'hommes dont l'un tient son pouvoir sur l'autre de la chose vénale dont le prix lui permet de mettre en activité le travail d'autrui. C'est cette relation de pouvoir sur le travail d'autrui qu'il soit productif ou improductif, qu'A. Smith désigne tout au long de la Richesse des Nations par l'expression "to command labour" - pouvoir d'acheter et de se soumettre du travail.

La différence est la suivante : dans le cas de la manufacture, le pouvoir du maître aboutit à son enrichissement. Dans le cas du service domestique, le pouvoir du maître aboutit à son appauvrissement. C'est à cette différence, que correspond la distinction entre travail productif et travail improductif. Les notions de travail productif et de travail improductif ne disent rien des raisons pour lesquelles il y a ici enrichissement et là appauvrissement. Elles désignent plutôt le problème : pourquoi le pouvoir de l'argent peut-il être parfois le vrai pouvoir et parfois un faux pouvoir ?

L'exemple de la manufacture et du service domestique permet ainsi de comprendre ce qui est en jeu dans ce passage et dans le reste du chapitre qu'il introduit :

pourquoi ici une accumulation du capital et, pourquoi là la déchéance d'une nation ? L'insistance de l'exemple témoigne de l'importance de la question. Permet-il aussi de répondre à la question posée sur le principe d'unité donnant sa cohérence au tableau d'ensemble ? C'est le point sur lequel on peut conclure le commentaire de ce passage.

Il semble qu'en effet, à sa manière, l'opposition entre la manufacture et le service domestique gouverne la distinction entre travail productif et travail improductif et les différents éléments qu'A. Smith y associe. En ce sens, cet exemple tient lieu du concept de mode de production qu'A. Smith manque d'introduire ici.

Mais précisément, le régime de production qu'il traduit, en confondant sous une même notion de pouvoir ce qui relève de l'argent - pouvoir d'achat - et ce qui relève du capital - despotisme du capital - interdit en définitive d'apporter une réponse à la question posée. Nulle part dans ce chapitre, A. Smith n'explique clairement comment il y a accumulation du capital.

12 - Second texte : Travail et nature

Examinons une série de textes qui se trouvent dans le chapitre 5 du Livre II intitulé "des différents emplois des capitaux". Dans ce chapitre, A. Smith se propose de rechercher quels sont les secteurs d'activités économiques les plus propres à augmenter la richesse ou la puissance du pays.

A cette fin, A. Smith commence par définir quatre secteurs différents où le capital peut trouver un emploi. Le critère du classement correspond au degré d'élaboration du produit. A. Smith distingue ainsi le secteur de la culture, mine ou pêcheries, le secteur manufacturier, le secteur du transport et du commerce en gros et le secteur du commerce de détail.

> "Chacun de ces quatre moyens d'employer un capital est essentiellement nécessaire, tant à l'existence ou à l'extension des trois autres genres d'emploi, qu'à la commodité générale de la société" (8).

A. Smith suppose ensuite qu'un capital égal s'engage dans chacun de ces quatre secteurs, ramené à une entreprise unique par élimination des échanges internes. Chaque capital se divise alors en deux parties. La première partie est utilisée pour l'achat de produits d'autres secteurs nécessaires à l'activité du secteur considéré. La seconde partie du capital est consacrée à l'activité propre au secteur. C'est cette activité qui est désignée par le terme de "travail productif". Selon les secteurs, la partie du capital réservée à l'achat de travail productif est plus ou moins importante. Or c'est exactement la quantité de travail productif mise en œuvre qui détermine la variation dans la valeur du produit annuel de chaque secteur. Plus il y a de capital réservé à l'achat de travail productif, plus il y a de richesse ajoutée au bénéfice de la nation.

> "Quoique tous les capitaux soient destinés à l'entretien du travail productif seulement, cependant la quantité de ce travail, que des capitaux égaux sont capables de mettre en activité, varie extrêmement d'après la nature différente de l'emploi qu'on leur donne, et il y a la même variation dans la valeur que

cet emploi ajoute au produit annuel des terres et du travail du pays" (9).

Suivons un moment le raisonnement d'A. Smith.

Examinons le capital investi dans le commerce de détail. La plus grande partie du capital est consacrée à l'achat de la marchandise et remplace ainsi le capital du marchand en gros - en l'augmentant en outre d'un profit. Une partie très limitée est consacrée à l'activité propre de parcellisation et de mise en détail de la marchandise. Il ne se trouve en fait "pas d'autre ouvrier productif que la personne du détaillant lui-même (10)" qui se paie sur le profit de son propre capital. D'où la conclusion tirée par A. Smith : "c'est dans le profit de celui-ci que consiste toute la valeur que le capital ainsi employé ajoute au produit annuel de la terre et du travail de la société (11)".

Le même raisonnement s'applique aux autres secteurs. Une partie du capital du marchand en gros remplace avec leurs profits les capitaux des fermiers et des "manufacturiers" dont il achète le produit brut et le produit manufacturé sur lequel il commerce ; de plus, il emploie avec le reste de son capital les voituriers et les matelots qui transportent ses marchandises d'un lieu à un autre. "Il augmente ainsi le prix de ces marchandises de la valeur des salaires de ces ouvriers, aussi bien que de celle de ses propres profits. C'est là, continue A. Smith, tout le travail productif que ce capital met immédiatement en activité, et toute la valeur qu'il ajoute immédiatement au produit annuel. Sous ces deux points de vue, ses opérations sont beaucoup au-dessus de celles du capital détaillant (12)". De la même manière, A. Smith peut conclure à la supériorité du capital engagé dans les manufactures par rapport au capital engagé dans le commerce en gros.

A. Smith aborde alors l'exposé des avantages du capital engagé dans l'agriculture. Tout le capital est utilisé dans l'activité propre au secteur, puisqu'il n'y a rien à acheter à un secteur antérieur et peu de choses au secteur manufacturier - quelques outils seulement - Il en résulte que "le capital employé à la culture de la terre met en activité une plus grande quantité de travail productif que tout autre capital pareil employé en manufactures (13)". Mais une particularité remarquable s'ajoute à cette première sorte d'avantage. En effet, pour une même quantité de travail productif employé par des capitaux engagés dans l'agriculture et dans tout autre secteur, le capital engagé dans l'agriculture ajoute une beaucoup plus grande valeur au produit annuel des terres et du travail du pays, à la richesse et au revenu réel de ses habitants (14)".

Il n'y a donc pas ici la même proportionnalité qu'ailleurs entre la quantité de travail productif employé et, selon l'expression d'A. Smith "la variation dans la valeur que cet emploi ajoute au produit annuel des terres et du travail du pays (15)". Pourquoi cela ? L'explication d'A. Smith est la suivante : dans l'agriculture, "ce sont non seulement les valets de ferme, mais aussi les bestiaux de labour et de charroi qui sont autant d'ouvriers productifs. En outre, dans la culture de la terre, la nature travaille conjointement avec l'homme ; et quoique son travail ne coûte aucune dépense, ce qu'elle produit n'en a pas moins sa valeur, aussi bien que ce produisent les ouvriers les plus chers (16)". Cette valeur qui provient du travail de la nature et qu'on peut facilement connaître "après avoir fait la déduction ou la balance de tout ce qu'on peut regarder comme l'œuvre de l'homme" (17), correspond à la rente.

"On peut considérer la rente comme le produit de cette puissance de la nature, dont le propriétaire prête l'usage au fermier (18)". En somme, d'après A. Smith à une quantité donnée de travail productif, considéré comme "œuvre de l'homme" - et dans lequel d'ailleurs est rangé le travail du bétail - s'ajoute une certaine quantité de travail fourni gratuitement par la nature. Or ceci ne se retrouve nulle part ailleurs. A. Smith prend soin de préciser en particulier que dans la manufacture "la nature ne fait rien ; la main de l'homme fait tout, et la reproduction doit toujours être nécessairement en raison de la puissance de l'agent (19)". On comprend dans ces conditions comment A. Smith au début de son paragraphe consacré à toute cette question peut dire - en regroupant sous le même terme toute l'activité propre au secteur agricole - : "Aucun capital, à somme égale, ne met en activité plus de travail productif que celui du fermier (20)".

On peut dégager deux remarques de l'étude de ces passages.

Le terme " productif" qualifie le travail engagé par le capital. Les éléments propres de la définition formelle, notés dans l'examen du texte précédent disparaissent. Aucune allusion n'est faite à une différence entre reproduction de valeur et production de surplus de valeur d'une part, entre valeur marchande et valeur capital d'autre part. Le chapitre ignore la distinction entre travail productif et travail improductif. A. Smith semble utiliser ici une notion de travail productif qui n'inclue aucune opposition. Il ne marque en particulier aucune différence entre l'activité productive du détaillant et l'activité productive des travailleurs des trois autres secteurs. C'est là un point de divergence remarquable avec les Physiocrates.

Le caractère "productif" du travail est un caractère absolu. Ce qui apparaît dans le classement des capitaux, ce n'est pas un caractère productif variable ou une productivité relative, mais c'est une quantité de travail différente qu'un même capital peut mettre en œuvre selon les secteurs. Autrement dit, et en dehors du cas particulier de l'agriculture, une quantité de travail productif donné produit un montant donné de valeur, correspondant à la somme des revenus perçus par les agents exerçant une activité dans le secteur. A. Smith ne dit pas que le travail est plus ou moins productif selon qu'il donne plus ou moins de valeur sous cette forme de valeur ajoutée. Il ne dit pas plus que le capital ou le secteur où il s'engage est plus ou moins productif selon l'augmentation de la valeur du produit annuel. Le terme "productif" s'applique uniquement à la relation du capital au travail et ne s'accompagne d'aucune idée de variation. Ce que la quantité de valeur ajoutée mesure, et avec elle la valeur du produit annuel, c'est la quantité de travail mise en œuvre et non le caractère productif de ce travail. Autrement dit, dans ce chapitre, "productif" qualifie le type de travail ou son mode d'exercice et non la dépense d'un temps de travail par rapport à son résultat.

Le cas particulier de l'agriculture ne change rien à cette conclusion. Ici, une même quantité de travail productif "humain" - "l'œuvre de l'homme", bétail compris - produit plus de valeur ajoutée que dans d'autres secteurs. Mais A. Smith n'en conclut nullement à la productivité supérieure du travail agricole. Il fait au contraire intervenir, pour expliquer le phénomène, du travail productif additionnel : le travail de la nature.

Mais en quoi le travail de la nature est-il productif ? Faut-il rapprocher ici,

comme on le fait parfois, la nature productive des Physiocrates et le travail productif de la nature d'A. Smith ? Ce serait là un contre-sens. Chez A. Smith, en effet, la production n'est plus le fait de la nature, mais le fait du travail. La nature n'est pas productive par elle-même et en collaboration avec un travail qui ne fait que préparer les conditions nécessaires à son activité. La nature est à l'inverse productive parce que le travail la fait entrer dans son "œuvre" de production, dominée à son tour par le capital qui l'engage. Ce qui vise confusément A. Smith c'est la relation entre forces de la nature - comme le dit le premier J. B. Say (21) - et forces de travail consommées par le capital. Son insuffisance est patente et se traduit notamment par le fait de parler d'un caractère productif absolu et sans opposition alors qu'il conviendrait d'introduire dans un chapitre sur le classement des capitaux à la fois la distinction productif-improductif et la notion d'une productivité variable. Mais cette insuffisance sur ce point ne tient en rien à l'influence des Physiocrates. L'avantage qu'A. Smith confère à l'agriculture ne vient pas des restes d'un agrarianisme acquis sur le continent, il traduit plutôt de manière négative les limites de la pensée d'A. Smith en matière de machine. Comme l'a bien vu J. B. Say sur ce point, la critique qu'on doit lui adresser est d'avoir cru que dans la manufacture "la nature ne fait rien (22)".

13 - Troisième texte : Travail et produit net

La troisième série de textes permet de préciser les relations entre A. Smith et les Physiocrates. Ces textes sont tirés du chapitre 9 du Livre IV dans lequel A. Smith expose sa critique de ce qu'il appelle "le système agricole". On le voit tout de suite : cette critique est extrêmement décevante. Le tort principal des Physiocrates d'après A. Smith vient de leur excès. Pourquoi ont-ils commis "l'erreur capitale" (23) "d'avoir appliqué à la classe des artisans, manufacturiers et marchands la dénomination humiliante de classe stérile ou non productive" (24) ? Parce qu'ils ont exagéré leur réaction, au demeurant légitime, contre les positions de Colbert et des mercantilistes. Pourquoi cet excès, quel est le principe qui le domine, quelle rationnalité lui donne forme ? A. Smith n'a pas de réponse à ces questions et ne se les pose pas. Une "maxime triviale" peut rendre compte du système physiocratique :

> "Si la branche est trop courbée dans un sens, dit le proverbe, il faut, pour la redresser, la courber tout autant dans le sens contraire. Il semble que ce soit sur cette maxime triviale que se sont dirigés les philosophes français, auteurs du système qui représente l'agriculture comme l'unique source du revenu et de la richesse d'un pays ; et si, dans le plan de M. de Colbert, l'industrie des villes avait certainement été évaluée trop haut en comparaison de celle des campagnes, aussi, dans leur système, ils paraissent non moins certainement avoir compté celle-ci pour trop peu (25)".

Il faut pourtant exposer avec quelques détails le résumé que propose A. Smith et la critique qu'il formule parce qu'on y voit apparaître à de nombreuses reprises le terme de "productif" dans une acception un peu différente de celles que nous avons déjà rencontrées.

On peut ramener à quatre points le résumé du système physiocratique par A Smith.

131 - La classe improductive des Physiocrates ne fait pas apparaître une valeur nouvelle, "la dépense que l'on fait pour employer et faire subsister des artisans et ouvriers de manufacture, ne fait autre chose que de continuer, pour ainsi dire, l'existence de sa propre valeur, et elle ne produit aucune valeur nouvelle. C'est donc une dépense absolument stérile et non productive (26)". La classe des agriculteurs au contraire rembourse non seulement les dépenses nécessaires le capital comme le précise A. Smith - mais rapporte aussi un produit net sous la orme de rente. C'est la raison pour laquelle elle est "distinguée par l'honorable dénomination (27)" de classe de travailleurs productifs. Pourquoi le profit du capital utilisé dans l'industrie ne compte-t-il pas comme une partie du produit net ? A. Smith explique que pour les Physiocrates le profit n'est que "le remboursement de la subsistance que s'avance à soi-même celui qui emploie le capital pendant le temps qu'il l'emploie ou jusqu'à ce qu'il en ait reçu la rentrée (28)". Autrement dit, pour les Physiocrates et d'après A. Smith le profit est la rémunération de l'activité du capitaliste.

132 - En second lieu, le travail stérile de l'industrie chez les Physiocrates est décrit par A. Smith comme un travail qui "n'ajoute jamais la moindre chose à la valeur de la somme totale du produit brut de la terre (29)". Par exemple, la valeur qu'un ouvrier ajoute au lin par le travail de chaque jour, de chaque mois ou de chaque année, ne fait que remplacer la valeur de ce qu'il consomme pendant ce jour, ce mois ou cette année. Il n'y a donc aucune période pendant laquelle le travailleur ait ajouté la plus petite chose à la valeur de la somme totale du produit brut de la terre, "la portion de ce produit qu'elle va consommant continuellement étant toujours égale à la valeur qu'elle va produisant aussi continuellement (30)". Il n'y a donc qu'une seule manière par laquelle les ouvriers de l'industrie peuvent ajouter à la richesse et au revenu de la société : il faut qu'ils "se privent de jouir d'une partie du fonds destiné à leur subsistance personnelle (31)". Autrement dit, il leur est nécessaire de faire des économies, des épargnes ou comme le rapporte A. Smith en insistant sur l'origine physiocratique de l'expression, "des privations" (32).

133 - Le troisième point de l'exposé d'A. Smith concerne la dépendance de la classe improductive par rapport aux classes des propriétaires et des cultivateurs. A. Smith indique que, pour les Physiocrates, les ouvriers de l'industrie et ceux qui les emploient sont les serviteurs des propriétaires et des cultivateurs. "Ce sont des serviteurs qui sont employés au dehors de la maison, comme les serviteurs domestiques le sont au dedans. Les uns et les autres sont également entretenus aux dépens des mêmes maîtres (33)" ... "sur le produit superflu de la terre, ou ce qui reste du produit, déduction faite premièrement de la subsistance des cultivateurs, et secondement de celle des propriétaires (34)".

134 - Enfin, A. Smith explique que chez les Physiocrates le travail improductif des ouvriers de l'industrie ne signifie pas que la classe des artisans, manufacturiers et commerçants soit inutile. Cette classe est au contraire "extrêmement utile" (35) aux deux autres classes, car elle leur permet de se procurer des denrées étrangères et les produits manufacturés de leur propre pays, "moyennant le produit d'une bien moindre quantité de leur travail, que celle qu'ils se trouveraient obligés d'y employer s'il leur fallait essayer, sans en avoir l'adresse ni l'habilité, soit d'exporter les unes,

soit de fabriquer les autres pour leur usage personnel (36)". A. Smith résume encore ce point en écrivant que la classe stérile "augmente les facultés productrices du travail productif (37)" en lui permettant de se consacrer entièrement à son emploi véritable qui est la culture de la terre.

A. Smith distingue lui-même cinq points dans la critique qu'il adresse aux Physiocrates, dont quatre ont trait à la question du travail productif.

- En premier lieu, A. Smith admet que le travail agricole est productif, mais il ne voit pas comment il en découle, chez les Physiocrates, que le travail de l'industrie ne le soit pas. Comment parler de stérilité, en effet, si l'on convient que la classe des artisans reproduit annuellement la valeur de sa propre consommation annuelle, et continue au moins l'existence du fonds ou du capital qui la tient employée et la fait subsister. Comme l'écrit A. Smith, un mariage n'est pas appelé stérile ou non reproductif s'il ne donne naissance qu'à un garçon et une fille pour remplacer le père et la mère, sans augmenter le nombre total des individus. A. Smith conclut : "de même qu'un mariage qui donne trois enfants est certainement plus productif que celui qui n'en donne que deux, de même le travail des fermiers et ouvriers de la campagne est assurément plus productif que celui des marchands, des artisans et des manufactures. Toutefois, ajoute A. Smith la supériorité de l'une de ces classes ne fait pas que l'autre soit stérile et non productive (38)".

- Or, si l'on s'en tient à cette manière de voir, il apparaît en second lieu à A. Smith, que les Physiocrates ont tort de confondre dans la même catégorie le travail de l'artisan et le travail du domestique. Le travail d'un domestique, en effet, ne continue pas l'existence du fonds qui lui fournit son emploi et sa subsistance. Lui seul est donc véritablement entretenu "aux dépens de son maître". Pourquoi ? A. Smith rappelle ici le chapitre III du Livre II ; l'ouvrage du domestique, dit-il, consiste en services qui disparaissent dans le temps où ils sont rendus et qui ne se fixent pas dans une marchandise dont la vente puisse assurer le remboursement du gage.

- "Troisièmement, écrit A. Smith, dans toutes les suppositions, il semble impropre de dire que le travail des artisans, manufacturiers et marchands n'augmente pas le revenu réel de la société (39)". A. Smith reprend ici l'exemple du travailleur de lin. En se plaçant sur le terrain même des Physiocrates, et en supposant que la valeur consommée est à tout instant égale à la valeur produite, il ne s'en suit pas que le travail de l'artisan n'ajoute rien "au revenu réel de la société, à la valeur réelle du produit annuel des terres et du travail du pays (40)". Il suffit pour le comprendre, ajoute A. Smith, de l'opposer au domestique et au soldat. 10 Livres produites et 10 Livres consommées par le travailleur de lin ne font pas zéro en fin d'année, ou en fin de période, comme c'est le cas pour le domestique ou le soldat. Ainsi "quand même on supposerait que la valeur produite par l'artisan n'est jamais, à quelque moment que ce soit, plus grande que la valeur par lui consommée, cependant la valeur totale des marchandises actuellement existantes sur le marché, à quelque moment qu'on la prenne, se trouve être, en conséquence de ce qu'il produit, plus grande qu'elle ne l'aurait été sans lui (41)".

- Dernier point de la critique d'A. Smith : Il n'existe aucune différence du point de vue du rôle de l'épargne dans l'augmentation du produit annuel de la

terre et du travail, entre les fermiers et les ouvriers agricoles d'une part, les ouviers de l'industrie d'autre part. L'augmentation du travail productif - comme d'ailleurs l'augmentation du pouvoir productif du travail - ne peut venir, que de l'augmentation du capital et "à son tour l'augmentation de ce capital doit être précisément égale au montant des épargnes que font sur leurs revenus, ou les personnes qui dirigent et administrent ce capital, ou quelques autres personnes qui le leur prêtent (42)". S'il existe de ce point de vue une différence entre les deux classes, elle se fait plutôt à l'avantage des artisans et des ouvriers de l'industrie, naturellement plus disposés, d'après les Physiocrates eux-mêmes, à l'économie et à l'habitude d'épargner que ne le sont les propriétaires et les cultivateurs.

Ce qui frappe dans l'exposé et la critique d'A. Smith est le fait qu'il ignore complètement ce qui paraît le trait spécifique de la doctrine physiocratique à propos de la distinction entre productif et improductif. A. Smith semble ne pas remarquer que cette distinction n'opère pas un partage entre les différents travaux d'une société mais entre la nature et la société elle-même. Il interprète, en outre, le produit net des Physiocrates comme surplus physique, d'où l'idée qu'il leur prête d'une dépendance naturelle des ouvriers d'industrie à l'égard de la classe des cultivateurs et des propriétaires. Ces deux erreurs d'interprétations, largement répandues à la suite d'A. Smith, permettent de se faire de la position des Physiocrates une idée si naïve que la réfutation devient alors d'une grande facilité. Pourquoi le travail des cultivateurs et des fermiers est-il seul travail productif ? Parce qu'il est le seul à dégager en cours de production le surplus alimentaire sur lequel vit tout autre travailleur.

A. Smith sans doute voit bien la différence entre produit net et surplus. Le produit net n'est que la partie restante du produit brut après déduction de tout ce qui est nécessaire, d'une part à la subsistance des ouvriers et des cultivateurs, d'autre part à l'achat des moyens de production agricoles. Le produit net est donc le surplus ou comme le dit A. Smith "le superflu" diminué de tout ce qui donne lieu à échange avec d'autres secteurs (43). Mais pour lui la distinction physiocratique ne trouve pas son critère dans le fait du produit net mais dans la nature alimentaire du produit net ou dans le fait que le produit net se compose de matières alimentaires produites en plus de ce qui est directement consommé dans le secteur agricole. Il suffit alors de remarquer que la division du travail entraîne nécessairement dans chaque secteur qu'elle affecte l'apparition de surplus indispensables à tous les autres secteurs pour supprimer le privilège accordé au surplus alimentaire et confondre aussitôt la position exclusive des Physiocrates.

C'est de cette manière qu'on peut comprendre l'axe essentiel de la critique d'A. Smith. Pourquoi A. Smith n'insiste-t-il pas sur la forme du produit net comme profit ? Pourquoi sa critique ne consiste-t-elle pas seulement à élargir la distinction physiocratique en faisant entrer dans le travail productif toute activité donnant lieu à une augmentation de la valeur du capital avancé ? Pourquoi, en somme, sa critique n'est-elle pas dominée par le premier point de son exposé où il semble dénoncer chez les Physiocrates le fait d'interpréter le profit comme la rémunération de l'activité capitaliste ?

La seule réponse qu'on puisse donner est précisément d'invoquer l'incompréhension d'A. Smith à propos du produit net physiocratique. S'il l'avait entendu

comme surplus de valeur, tout son chapitre aurait sans doute été dominé par une discussion sur la rente et le profit comme deux formes différentes d'un même surplus de valeur. En construisant son exposé et sa critique autour de l'idée que l'ouvrier d'industrie reproduit sa valeur et qu'à ce titre, il est totalement différent du domestique, A. Smith témoigne au contraire que le caractère central du travail productif ne se trouve pas dans le surplus de valeur - dans un produit net entendu comme valeur - mais dans le surplus physique, la partie du produit total donnant lieu à échange ou la marchandise. Ici, pour A. Smith et à la différence du premier texte étudié, le travail productif semble défini principalement comme travail reproducteur de valeur.

Il faut noter, pourtant, dans ce chapitre sur les Physiocrates, l'utilisation du terme "productif" en un sens que nous n'avions pas encore rencontré. On le retrouve dans le passage où A. Smith illustre son propos par l'exemple du mariage. Il existe des mariages "plus productifs" que d'autres. De même, "le travail des fermiers et ouvriers de la campagne est assurément plus productif que celui (des autres secteurs)". Il y a donc pour A. Smith des degrés de productivité, mesurés dans le volume du produit, auxquels correspond un classement des différents secteurs. Mais le caractère productif relatif ne supprime pas le caractère productif absolu : "la supériorité de l'une de ces classes ajoute A. Smith ne fait pas que l'autre soit stérile ou non productive". Par cette indication, A. Smith suggère quelque chose de nouveau par rapport aux textes sur le classement des capitaux. La "productivité" du travail se prête à des variations mesurables dans la mesure du produit. La notion peut-être utilisée d'un point de vue quantitatif.

On peut maintenant réunir les trois textes. Il se dégage une définition du travail productif dont la formulation est double. Première formulation : le travail productif a pour effet dans certaines circonstances indiquées par les notions de marchandises et de capital, de reproduire sa valeur et de produire un surplus de valeur sous la forme de profit ou de rente au bénéfice du maître qui l'emploie. Deuxième formulation : est productif, dans les mêmes circonstances, le travail qui produit une valeur. D'après ces textes, la "production de valeur" est une expression qui recouvre une activité où la "reproduction d'une valeur antérieure" et "la création d'une valeur nouvelle" sont deux éléments indissociables. De même, les notions de marchandises et de capital se conjuguent dans la notion unique de chose vénale. Selon les textes, et l'objectif qu'ils poursuivent, A. Smith met l'accent sur l'un ou l'autre élément. Dans le premier texte étudié, l'accent est mis sur l'enrichissement du maître ; dans le chapitre sur les Physiocrates, sur la simple reproduction de valeur ; dans les passages concernant l'emploi des capitaux, la seule expression de production de valeur paraît suffire.

Si l'on admet que les trois textes présentés ici constituent un bon échantillon de "La Richesse des Nations", la définition du travail productif, son unité et son sens paraissent suspendus aux notions de "production", "valeur", "marchandise" et "capital". Rien n'indique à ce stade de la lecture que les formulations soient en elles-mêmes contradictoires et qu'A. Smith n'ait pu y voir un instrument d'intelligibilité suffisant pour son enquête. Plus exactement, la double formulation ne permet pas par elle-même de porter une appréciation sur le concept mis en jeu. Il

faut pour ce faire procéder à une analyse concernant la compatibilité de ses éléments en fonction des concepts et des catégories qui les soutiennent. Est-ce de cette manière que Marx conduit sa lecture ? On va voir qu'il n'en est rien.

2 - LES DEUX DEFINITIONS D'A. SMITH

A l'idée qu'il existe du point de vue d'A. Smith une définition unique du travail productif - définition unique à double formulation - le commentaire de Marx oppose d'emblée le fait de deux définitions différentes à l'intérieur de la Richesse des Nations. L'une est correcte et "scientifique" ; l'autre ne l'est pas. Autrement dit, A. Smith ne connaît pas la confusion de sa pensée. Trois points à préciser : contenu, critique et validité de la définition du travail productif chez A. Smith d'après les commentaires de Marx.

21 - Contenu

"On trouve (chez A. Smith) une confusion entre deux définitions de ce qu'il appelle travail productif" (44). Il suffit ici de continuer à citer Marx. Première définition à plusieurs formulations équivalentes : "le travail productif ... produit de la plus-value pour le capitaliste ... Il produit de la marchandise en tant que capital... Il produit du capital ..." (45). Plus loin : "Seul est productif le travail salarié qui crée plus de valeur qu'il n'en coûte" (46). Et plus loin encore : A. Smith définit "le travail productif comme travail qui s'échange immédiatement contre le capital" (47). A l'inverse, le travail improductif est le travail qui ne crée pas de plus-value, qui ne produit pas de capital et qui ne s'échange pas contre du capital. Marx tire cette définition du premier texte cité ici - texte dit "du travail dans la manufacture" -. La définition que Marx reproduit se formule sans distinction entre contenu formel et conditions d'existence. Tout laisse croire dans le commentaire de Marx que les formulations qu'il avance correspondent exactement aux formulations d'A. Smith. Le profit et le surplus de valeur d'A. Smith sont donc ici pour Marx ce que, lui, appelle plus-value. Le maître de manufacture est ce qu'il appelle le capitaliste ou l'agent du capital.

Marx donne deux formulations à ce qu'il appelle la deuxième définition d'A. Smith. "Le travail productif ... produit des marchandises" (48). "Le travail productif produit une valeur, crée de la valeur ... ou est productif de valeur" (49). A l'inverse, le travail improductif ne produit aucune marchandise et n'est pas productif de valeur. Marx tire encore ces deux formulations du premier texte cité dans cette étude. Ici sont encore confondus, sans note justificative, les éléments formels de la définition et leurs conditions d'existence. Par contre, Marx s'attache à analyser les notions de marchandise et de production de valeur chez A. Smith. Cette analyse constitue sa critique de la deuxième définition d'A. Smith.

22 - Critique

A propos de la marchandise, Marx reproche à A. Smith d'en avoir ici - dans la deuxième définition - une notion à la fois confuse et trop matérielle. Confuse puisqu'il ne peut en tirer les éléments qui lui permettraient d'expliquer pourquoi la production de la "puissance de travail" qu'A. Smith définit par ailleurs comme marchandise est ici exclue de la "rubrique du travail productif" (50) : "exclusion

arbitraire" affirme Marx, "mais faite avec la certitude instinctive que s'il l'y incluait, il ouvrirait la porte toute grande à des (falses prétensions) au titre de travail productif" (51) - ce à quoi cède J. S. Mill par exemple (52). Notion trop matérielle de la marchandise aussi, en ce sens qu'elle commande de mettre à part la production de services et de les ranger dans la catégorie qui regroupe les travaux improductifs. La matière de la marchandise chez A. Smith est d'après Marx une réalité "non pas imaginaire ou sociale mais "physique" et "extérieure" (53). Les producteurs de services ou de production immatérielle ne produisent donc pas de marchandises.

Or, cette conception confuse et matérielle de la réalité sociale de la marchandise ou, mieux, cette conception qui croit échapper à la confusion par un recours à une définition matérielle de la marchandise, affecte à son tour la conception qu'A. Smith se fait de la production de valeur. D'après Marx, A. Smith n'a pas, dans le cas de la deuxième définition, une conception sociale ou économique de la production de valeur mais une conception seulement physique ou géographique qui le conduit à accepter que les distinctions sectorielles des Physiocrates entre agriculture et industrie valent comme distinctions économiques. "A. Smith retombe donc dans la conception des Physiocrates" (54). Il se place en les combattant sur leur propre terrain, ne sait plus comment s'opposer à eux et en vient parfois à reprendre leur définition de ce qui est productif. Si la production de valeur s'effectue de manière privilégiée dans l'agriculture alors "la deuxième définition du travail productif s'oppose à la définition des Physiocrates et en est tributaire" (56). Chez A. Smith d'après Marx - et ici la formulation de Marx évoque la distinction empirique entre éléments formels et conditions d'existence - "le travail productif proprement dit qui crée une plus-value et donc un produit net est le travail agricole" (56).

Marx note ainsi comment les formulations de la deuxième définition d'A. Smith décrivent un cercle purement verbal qui ne la dégage pas de ce qu'elle cherche à combattre. Pourquoi le travail productif dans l'industrie est-il productif de valeur ? Réponse : parce qu'il y a production de marchandises. Que signifie production de marchandises ? Réponse : c'est la production d'une matière physique et extérieure. Où se trouve cette production de matière physique et extérieure ? Réponse : partout où il y a activité de transformation, dans la nature et dans le travail des hommes, dans l'industrie et dans l'agriculture. En définitive, le caractère productif du travail de manufacture s'explique par ce qui explique encore mieux le caractère éminemment productif de l'agriculture. La deuxième définition d'A. Smith est donc incorrecte d'une incorrection qui évoque l'erreur en matière politique : elle n'a pas les moyens de son ambition.

23 - Validité

Quelle est par contre pour Marx le mérite scientifique de la première définition ? Il provient de ce que la définition du travail productif est construite dans ce cas "du point de vue de la production capitaliste". Cette expression qu'on retrouve plusieurs fois dans le commentaire de Marx signifie deux choses. Elle signifie d'abord que le surplus de valeur qui constitue l'élément formel de la définition du travail productif est conçu par A. Smith, d'après Marx, comme un surplus qui en se reproduisant continuellement lui-même transforme l'argent en capital et son bénéficiaire

en capitaliste. D'où, pour rendre compte de la définition d'A. Smith, les formulations de Marx selon lesquelles le travail productif de surplus de valeur est le travail productif de capital au bénéfice du capitaliste. Le point de vue de la production capitaliste signifie donc que le caractère productif est décidé et formulé par le capitaliste, en fonction de ce qui lui importe et au moyen de ce qui le constitue comme agent du capital. Autrement dit, la distinction de la définition scientifique sont celles qui sont construites par et pour le capitaliste. Elles sont donc de ce fait bourgeoises et appartiennent à l'économie bourgeoise. "Le travail productif est ici défini du point de vue de la production capitaliste et A. Smith a touché juste : sur le plan des concepts il a épuisé la question. Un de ses plus grands mérites scientifiques est d'avoir défini le travail productif, etc ..." (57). Et Marx ajoute en fin de paragraphe : "Ainsi que Malthus le fait remarquer à juste titre, toute l'économie bourgeoise reste fondée sur cette distinction critique entre travail productif et improductif" (58).

L'expression signifie ensuite que le travail productif n'existe que là où les conditions d'existence du capital sont réunies. D'après Marx, A. Smith a assigné pour lieu et époque du travail productif les lieux et époques où les rapports marchands deviennent des rapports capitalistes et où la marchandise est d'abord un produit du capital. D'où la formulation de la première définition selon laquelle "le travail productif produit de la marchandise en tant que capital". Le point de vue de la production capitaliste signifie ici que le travail productif est repéré à partir "des rapports sociaux de production dans lesquels le travail s'accomplit réellement" (59) ou encore à partir d'une "forme sociale déterminée" (60).

"Le point de vue de la production capitaliste" est ainsi l'expression que Marx utilise à la place de la distinction empirique entre contenu formel et conditions d'existence. La première définition d'A. Smith n'est pas, d'après Marx, d'une universalité formelle réalisée uniquement dans des conditions historiques précises. Elle n'intéresse que les capitalistes et l'économie bourgeoise et elle ne vaut que pour l'époque capitaliste. C'est précisément là son mérite scientifique. La valeur de la première définition d'A. Smith ou l'intelligibilité suffisante qu'elle entraîne - "sur le plan des concepts, il a épuisé la question"... (61) - découle de sa parfaite correspondance avec une époque et la classe qui la domine. Elle éclaire les caractères d'une formation sociale déterminée où ce qui est bon ou mauvais à produire est affirmé et décidé par ceux dont l'argent se capitalise ou non à cette occasion. Avec cette définition, l'économie politique d'A. Smith dépasse donc l'universalité abstraite de la pensée bourgeoise en général. Elle dit un moment ce qui est vrai de la bourgeoisie et du capitalisme. C'est en ce sens, comme on le verra plus loin, que Marx l'appelle économie politique classique.

A l'inverse, la deuxième définition n'a pas de valeur "scientifique" parce qu'elle n'est pas composée du point de vue de la production capitaliste. En perdant leur caractère de classe, les éléments de la définition reprennent un caractère formel qu'A. Smith n'arrive plus à délimiter correctement. Il passe ainsi du surplus de valeur à la simple reproduction ou production de valeur parce qu'il oublie de poser la question de savoir pour qui est créée la valeur. Seule cette question et le point de vue de l'intérêt de classe qu'elle traduit sauveraient A. Smith des glissements de pensée dus au point de vue abstrait pour lequel tout est relatif et par lequel la

création de valeur peut aussi bien apparaître comme reproduction simple ou création de surplus.

De même, en perdant leur caractère de classe, les conditions historiques d'existence du travail productif reprennent un caractère où nature et histoire dérivent l'une de l'autre. A. Smith passe de la production de marchandise en tant que capital - première définition - à la production de marchandise comme matériel physique extérieur - deuxième définition - parce qu'il confond alors la forme historique des rapports de production, qu'on ne peut saisir que d'un point de vue de classe, avec la forme physique des conditions de production qui relèvent d'une simple "histoire naturelle". Les rapports capitalistes sont alors confondus avec les rapports marchands, les rapports marchands sont définis comme forme historique de la division sociale du travail et cette forme historique est à son tour présentée comme forme universelle connue de toutes les sociétés humaines. La deuxième définition relève directement du fantasme bourgeois selon lequel tout homme est à la fois capitaliste, commerçant et travailleur. Marx pourtant ne dit pas uniquement que la deuxième définition est fausse et sans valeur scientifique. Il dit aussi à son propos autre chose. "La deuxième définition correspond à un point de vue bien plus élémentaire que celui qui explique qu'est productif le travail qui produit du capital" (62). Elles est une expression significative d'un glissement de pensée ou "d'une association d'idées" (63) qui, de ce fait, ne la rend pas radicalement étrangère à la pensée qui produit par ailleurs la première définition. Elles est "moins profonde" (64) ; elle est "une deuxième détermination secondaire distincte de sa caractéristique décisive" (65). Elle traduit "la limite" de la production capitaliste (66), lorsque celle-ci s'est soumise tous les rapports marchands, qu'il n'y a plus de marchandises qui ne soient produites et vendues comme produits de capital et que la notion de service correspond exactement à la notion d'une valeur d'usage achetée par consommation du revenu (67). Autrement dit, la deuxième définition d'A. Smith manque de valeur "scientifique" mais elle n'est pourtant pas sans valeur : elle traduit aveuglement une vérité de la production capitaliste, elle indique à travers et à cause de sa "vulgarité" un caractère propre de l'économie politique. Ici, A. Smith s'en tient à ce qu'il y a de plus commun et de plus réactionnel dans la pensée bourgeoise de son temps.

On peut ainsi résumer les trois points du commentaire de Marx sur le contenu de la définition du travail productif chez A. Smith. Il s'agit d'abord d'une double définition dont Marx donne plusieurs formulations et où seules les formulations de la deuxième définition donnent lieu à une analyse de notions. Il s'agit ensuite d'une définition dont une partie correspondant à ce que Marx dégage comme deuxième définition n'a aucune valeur scientifique, parce qu'elle reste verbale et sans portée. Il s'agit enfin d'une définition hétérogène puisqu'elle est faite à la fois d'éléments à valeur scientifique et d'éléments à valeur non scientifique.

On obtient donc un résultat assez nuancé. D'après Marx la définition d'A. Smith ne constitue assurément pas une unité, mais elle n'est pas pour autant incohérente ou contradictoire - Marx n'utilise jamais ces expressions - puisqu'un certain nombre d'éléments que Marx regroupe dans ce qu'il appelle la deuxième définition ne s'opposent pas parfaitement aux éléments de la première définition. Ils manquent de valeur scientifique ; ils ne manquent pas totalement de valeur.

La nature du concept de travail productif est donc d'après Marx assez particulière. Est-ce possible d'en saisir un peu mieux le caractère ?

3 - LA POLEMIQUE DE L'ECONOMIE VULGAIRE

Ce qui frappe dans le commentaire de Marx, ce qui frappe d'ailleurs à la lecture de toutes les notes qu'il consacre aux auteurs des livres qu'il lit, c'est une certaine brutalité de son interprétation et un certain irrespect pour les formulations antérieurs. Il cite sans doute abondamment, mais sans exégèse et semble traduire directement dans sa pensée la pensée des autres, s'appropriant sans nuance ce qui lui paraît bon, rejetant sans égard ce qui lui paraît mauvais - ou mieux, séparant d'un trait tracé au scalpel deux domaines ou deux mouvements. D'un côté, il relève le mouvement et les étapes du concept et de la "science" ; de l'autre, il marque les piétinements ou les rechutes de la représentation et de l'apologie.

Le travail productif d'A. Smith est d'emblée découpé en deux parties, formulées dans le langage de Marx sans commentaire sur les équivalences terminologiques et interprétées sans référence au cadre et aux catégories empiristes. Une partie de la définition hésitante d'A. Smith devient la définition qu'on retrouve dans "le Capital". Le profit du maître de manufacture devient la plus-value. Le capital d'A. Smith devient un rapport social de production. La production devient la reproduction sociale des conditions de production. Nulle part - ni dans ce chapitre, ni dans les autres - Marx ne justifie sa violence. Nulle part, il ne tente d'examiner, du point de vue de l'auteur, s'il n'existe pas des définitions de la valeur et de la production, de la marchandise et du capital qui donneraient au concept de travail productif une unité assez lâche, sans doute, mais suffisante pour éclairer la nature de la richesse des nations. Marx ne se pose pas les questions architectoniques, axiomatiques ou fonctionnalistes par lesquelles un commentaire remonte, avant tout jugement de validité, des propositions qu'il examine aux conditions et aux catégories qui leur donnent sens et qui leur permettent de fonctionner. Pour le dire autrement, Marx ne pratique pas la lecture néo-kantienne dans laquelle la plupart des historiens de la pensée trouvent encore aujourd'hui leur modèle.

Marx ne fait donc pas problème de l'unité de la pensée d'A. Smith. Il ignore son point de vue. Il ne tente pas d'imaginer par identification de conscience la représentation qu'A. Smith se fait de sa propre pensée. Sa raison semble se construire dans le parcours d'un texte. Elle ne se saisit pas elle-même dans la confrontation avec une architecture intérieure ou la cohérence formelle d'une autre conscience. Car pour Marx A. Smith ne sait pas ce qu'il dit, comme toute conscience individuelle, s'il ne sait pas d'abord que le savoir est l'attribut d'une classe et, en cela, un moyen de pouvoir exercé par ceux qui dominent leur époque. A. Smith pour Marx, est simplement le nom d'un regroupement de propositions ou de discours qui appartiennent à l'histoire, c'est-à-dire pour Marx, à la lutte des classes, avant d'appartenir à la conscience. C'est en ce sens qu'il faut comprendre les connotations plus politiques qu'épistémologiques des remarques de Marx sur les mérites scientifiques et les erreurs d'A. Smit. D'un côté, le mérite scientifique est directement lié au fait de poursuivre un mouvement de libération engagé avant lui. En suivant l'orientation dans laquelle se sont engagés les physiocrates et même les mer-

cantilistes ou encore en se débarrassant un peu plus des représentations qui les encombrent (68), il donne sa voix à la bourgeoisie industrielle, il formule pour elle la conception la plus avancée qu'elle peut avoir d'elle-même, il est l'expression de ce savoir qui est immédiatement leur forme propre de pouvoir dans sa phase ascendante. La science économique d'A. Smith est une forme spécifique de libération et d'ascension bourgeoise. A l'inverse, l'erreur d'A. Smith est directement liée à un mouvement de rechute dans les représentations physiocratiques ou mercantilistes (69) qui fait de son discours un discours décalé par rapport à son temps ou un discours impuissant.

Le concept de travail productif est ainsi constitué, d'après Marx, d'une sorte d'espace et de distance historique parcourus dans leurs deux directions opposées par ses différents éléments. La répétition dans le commentaire de Marx des termes signalant l'ascension ou la chute laisse entendre que la métaphore ici est première et qu'elle perdrait à se traduire dans la terminologie habituelle de l'épistémologie. Il y a pour Marx, comme pour Hegel, une vie dans chaque concept, une lutte et un déchirement qui engage nécessairement tout lecteur. A lui seul le partage brutal qu'opère Marx dans la définition d'A. Smith traduit sa forme de lecture. Dans ce discours où s'affirment et se disputent des pouvoirs, Marx prend le parti de la bourgeoisie industrielle. A cette étape, la raison marxiste qui ne se développe que dans le parcours des discours antérieurs, n'est qu'une raison bourgeoise. On va voir que l'attention prêtée à ce qui est apparemment dépassée par l'économie scientifique la situe maintenant en dehors des cadres de la pensée bourgeoise.

31 - La polémique

La distinction proposée par A. Smith entre travail productif et improductif n'a pas manqué de susciter des réactions. Faut-il s'en étonner et mettre au compte de la seule inintelligence de ceux que Marx appelle des "dieux mineurs" (70) des économistes improductifs (71) et des apologètes bavards du capitalisme cultivé (72) ces débats filandreux qui se poursuivent pendant quarante ou cinquante ans ? Quel sens, quelle importance donner à cette polémique ? Quelle est, pour le dire autrement, la valeur qu'on doit accorder, d'après Marx, à ces discours plus ou moins prétentieux, tautologiques et vides qui constituent, face à l'économie politique classique ou scientifique ce qu'il appelle l'économie vulgaire.

On a de bonnes raisons de penser que Marx attribue à l'économie vulgaire et aux notions qu'elle produit une valeur autre et supérieure à ce que suggèrent seulement ses sarcasmes incessants. Marx ne s'arrête jamais de pourfendre l'économie vulgaire, mais son intérêt pour elle semble ne jamais s'épuiser. Voilà le fait frappant à la lecture de ce chapitre des Théories sur la plus-value. La plus grande partie en est occupée par des notes plus ou moins hâtives concernant les critiques adressées à A. Smith par des auteurs que Marx au demeurant méprise. C'est que la bataille idéologique qui fait rage à chaque percée d'un nouveau concept scientifique ne constitue pas pour Marx une autre histoire ou une infra-histoire par rapport à une histoire de la vérité scientifique. C'est la même histoire. Il n'y a pas d'un côté l'histoire des résistances, des confusions et des platitudes et, de l'autre, la voie royale de la science économique ; d'un côté, l'ombre, les erreurs et les impasses et, de l'autre, la lumière des rectifications ou des corrections. Il y a ici percée, élan, attaque qui renforcent

le pouvoir et il y a là et en même temps recul, affaissement, défense qui signalent une diminution de pouvoir. Si l'économie politique est "le langage de la bourgeoisie" (73), alors son histoire est l'histoire des contradictions de ce langage, de ses moments forts et de ses moments faibles et de ce qui signale, du début à la fin de son règne, l'intensité respective de ses caractères progressistes et réactionnaires. Pour Marx l'économie classique ou scientifique et l'économie vulgaire se définissent et se constituent l'une l'autre comme verbe du capital.

Dans cette polémique contre A. Smith, Marx repère deux grandes orientations. D'une part une tendance à contester le contenu des deux notions de travail productif et improductif pour permettre une redistribution d'un certain nombre de groupes sociaux défavorisés ou outrageusement favorisés par le classement d'A. Smith. D'autre part, une tendance à minimiser la place de la distinction dans l'analyse des phénomènes économiques de la croissance pour donner à la consommation et à ses circuits une importance qu'A. Smith ne lui accorde pas. Ici, il s'agit, comme Malthus de "défendre directement la nécessité et l'utilité des travailleurs improductifs et des parasites purs et simples" (74). Là, il s'agit, comme Garnier ou Ganilh de refuser que "le travail de certaines personnes occupées aux plus hautes fonctions" soient situées, comme le dit A. Smith, que Marx cite "dans la même classe que les comédiens, clowns, musiciens, chanteurs d'opéra, danseurs de ballet" (75). Dans les deux cas, il s'agit de défendre la position économique de classes sociales menacées par l'exposé "d'un point de vue bourgeois parvenu avec sa franche brutalité" (76). Dans les deux cas aussi, il s'agit plus ou moins consciemment et malgré toutes les révérences faites au maître d'enlever son importance à la distinction d'A. Smith, soit en noyant peu à peu dans un débat sans fin tous les critères de distinction pour affirmer en fin de compte que tous les travailleurs sont utiles dans le meilleur des mondes, soit en substituant des analyses en termes d'équilibre à l'analyse de la croissance.

Or toute cette polémique se développe autour de ce que Marx appelle la deuxième définition. "Les adversaires ont laissé de côté la première formulation pourtant adéquate pour s'en tenir à la deuxième" (77). Pourquoi en est-il ainsi ? La première définition est-elle inattaquable ? Assurément non. Toute sorte de contre-feu - incorrect du point de vue scientifique - pourrait être imaginé pour résister aux menaces qu'elle implique. Prendre pour cible la première définition placerait le débat sur le terrain visiblement dangereux de la nature du profit et du surtravail ouvrier ? La réponse est insuffisante et trop générale car certains auteurs à propos d'autres notions n'ont pas craint de faire front aux vérités d'A. Smith en guerroyant sur ce terrain précis - voir J. B. Say. La discussion a porté sur le point le plus faible de la notion d'A. Smith ? Sans doute, mais il s'agit là d'une simple constatation. Il faut pour voir plus clair sur ce point, poursuivre la citation précédente : "Les adversaires d'A. Smith ont laissé de côté sa première formulation ... pour s'en tenir à la seconde, dont ils ont souligné les contradictions et inconséquences inévitables. Ils se sont donnés des facilités dans leur polémique, en insistant sur le contenu matériel du travail, et principalement sur la détermination précisant que le travail doit nécessairement se fixer dans un produit plus ou moins durable (78). Ce qui caractérise la deuxième définition, ce n'est pas d'abord sa faiblesse, mais ce qui en elle brouille et amortit la force de la première définition ; ce n'est pas d'abord l'erreur dont elle

témoigne, mais le temps passé auquel elle fait référence - ou plus exactement sa faiblesse et son erreur sont de briser l'élan d'A. Smith, de l'enlever à son temps et à la classe qui le domine et de le replacer sur les positions de ce qu'il combat par ailleurs. La polémique s'en prend au point de chute du concept d'A. Smith, là où A. Smith est son propre adversaire. Elle prolonge immédiatement avec ses arguties et ses sophismes sur la matérialité "les contradictions et les inconséquences inévitables" qui minent l'argumentation propre à la deuxième définition. Elle n'est qu'un ensemble de cercles concentriques au cercle verbal qui ramène A. Smith à ce qu'il s'agit d'expliquer et l'abandonne ainsi aux représentations précisément matérielles des mercantilistes et des physiocrates. Elle n'est en somme que le tracé insistant de cette chute intérieure au concept même d'A. Smith. Garnier chute, dit Marx (79). De même, Ganilh (80), toute l'économie vulgaire n'est qu'un mouvement vers le passé, l'imaginaire ou la limite du capitalisme, une régression ou une ligne de fuite vers des temps sans histoire où les rapports capitalistes peuvent se confondre avec les rapports marchands. Chute en deçà de la réalité du temps présent qui est en même temps une chute hors de l'histoire. C'est en ce sens que pour Marx le mercantilisme hante l'économie politique, comme ce moment de la naissance dans l'histoire où l'histoire en même temps paraît soudain céder. La polémique autour de la deuxième définition témoigne pour Marx de ce qui fait la vie du concept économique. Ici encore, dans ses copies et dans ses notes, il ne voit en Garnier, Ganilh, Senior etc ... que les porte-voix d'un langage dont nulle conscience ne sait vraiment ce qu'il dit parce qu'il est d'abord une forme sociale. Marx ne s'intéresse ni aux influences d'A. Smith sur ses successeurs, ni aux malentendus d'une génération à l'autre, ni aux présupposés conceptuels de chaque auteur qu'il fait entrer en lice. Ce qui lui importe seulement est de dessiner pour lui-même les deux mouvements contraires et différents qui composent d'A. Smith à A. Smith et à ses adversaires le verbe unique de la bourgeoisie.

La signification que Marx accorde à la polémique contre la notion de travail productif d'A. Smith laisse ainsi penser que les deux parties qu'il distingue sous le nom de première et de seconde définition ne sont pas susceptibles d'indépendance l'une par rapport à l'autre. Distinction de raison et non séparation réelle, pourrait-on dire. En particulier, la définition scientifique n'a pas d'existence autonome et ne peut donc pas, telle quelle, rejoindre un autre corps théorique ou une autre science qui l'accueillerait sans la transformer. Autrement dit, les notions de la science économique bourgeoise ne s'exportent pas. S'il en était autrement, l'intérêt de Marx pour l'économie vulgaire et, dans le cas présent, pour la polémique autour du travail productif resterait inexplicable ou relèverait de motivations psychologiques qui n'ont pas leur place ici. Cette idée a cependant besoin d'être consolidée, s'il est possible, par des références aux propositions explicites de Marx sur le sujet. Jusqu'à présent elle découle d'une interprétation concernant seulement la forme de lecture pratiquée par Marx. Examinons donc, en dépassant le cadre des "Théories sur la plus-value" les rapports entre économie scientifique et économie vulgaire.

32 - Economie scientifique et économie vulgaire

On peut invoquer trois séries de textes pour présenter à grands traits la distinction de Marx entre économie classique ou scientifique et économie vulgaire.

Les premiers textes ont le caractère d'une fiche signalitique assorti d'un jugement de valeur assez simple.

> "Je fais remarquer une fois pour toutes que j'entends par économie politique classique toute économie qui, à partir de William Petty, cherche à pénétrer l'ensemble réel et intime des rapports de production dans la société bourgeoise, par opposition à l'économie vulgaire qui se contente des apparences, rumine sans cesse pour son propre besoin et pour la vulgarisation des plus grossiers phénomènes les matériaux déjà élaborés par ses prédécesseurs, et se borne à ériger pédantesquement en système et à proclamer comme vérités éternelles les illusions dont le bourgeois aime à peupler son monde à lui, le meilleur des mondes possibles" (81).

L'identité des deux économies se précisent à l'aide de quelques indications supplémentaires. D'un côté se rangent A. Smith, Ricardo, Malthus sans doute et quelques autres encore. De l'autre, J. B. Say, Senior, Bastiat, J. S. Mill etc ... Jugement de valeur assez simple, qui n'indique pas grand chose d'autre : les classiques sont profonds, ils vont au fond des choses ; les autres sont superficiels, ils s'en tiennent aux apparences.

Les seconds textes ont le caractère de propositions épistémologiques. L'économie classique est scientifique au sens où le processus de production des connaissances est conduit par une critique réglée des illusions et des apparences communes, par la construction concommittante de son objet et sous l'empire d'une catégorie ou d'un point de vue correspondant à la fois à la méthode et à l'objet "le point de vue du capital" (82). L'économie vulgaire est apologétique au sens où elle traduit "didactiquement des idées familières aux agents de la production ... (83), coordonne des représentations sans critique et sans construire d'objet, raisonne d'un point de vue marchand et dans les termes mêmes du capital, présente de ce fait toute chose de manière inversée - c'est le cas à propos de la concurrence (84), des formes du capital (85), de la productivité de la production capitaliste (86), de la détermination du prix par l'offre et la demande (87), de la détermination du taux de profit unique (88) etc ...

Les troisièmes textes donnent des indications historiques qui relativisent les propositions épistémologiques en faisant apparaître "la scientificité" et "la vulgarité" de l'économie politique comme les attributs politiques d'un langage de classe. D'une part, l'économie classique et l'économie vulgaire s'affrontent plus ou moins vivement selon les moments ; d'autre part, elles caractérisent par leur dominance respective des époques différentes de la domination bourgeoise : "l'économie politique ne peut rester une science qu'à condition que la lutte des classes demeure latente ou ne se manifeste que par des phénomènes isolés" (89). Ainsi, la Grande-Bretagne a connu un état de la lutte des classes jusqu'en 1830 qui a favorisé le développement de "la science bourgeoise de l'économie politique" (90). Plus généralement, l'économie classique représente "le langage de la bourgeoisie révolutionnaire alors qu'elle n'a pas encore soumis à sa loi toute la société, l'Etat, etc ..."(90). Par contre, dès que la lutte contre la société féodale est terminée, quand "la bourgeoisie a conquis tout le terrain" et quand le capital cesse de "représenter le travail", alors "la page est tournée et la bourgeoisie cherche à justifier sur le plan économique de son

propre point de vue ce qu'elle avait combattu et critiqué naguère" (92). Avec l'économie vulgaire la bourgeoisie copie la féodalité sur plusieurs points.

Les premiers textes présentent donc une distinction de nom portant valeur : économie scientifique, économie vulgaire. Les seconds textes présentent une distinction formelle : connaissance par construction de concepts, méconnaissance par répétition de représentations. Les troisièmes textes présentent une distinction réelle : la forme scientifique est l'aspect progressiste de la pensée bourgeoise ; la forme vulgaire, son aspect réactionnaire. L'économie classique et l'économie vulgaire forment ainsi une opposition qui constitue la pensée économique bourgeoise et parcourt tout son développement. L'une et l'autre s'inscrivent donc dans les limites de cette pensée - dont on peut à son tour présenter l'unité d'une triple façon. C'est de cette manière qu'on fera apparaître la nature de l'échec chez A. Smith.

4 - LES LIMITES D'A. SMITH

41 - La pensée économique bourgeoise

D'abord la pensée économique bourgeoise est une pensée marchande en ceci que ses catégories fondamentales sont celles de la propriété privée et du contrat. Quand l'économie politique considère que le travail est "l'âme de la production", selon l'expression que Marx utilise dans ses textes de jeunesse, elle le conçoit sous les espèces de la propriété privée et d'une distribution sociale qui rend chaque homme égal à tous les autres. D'une part, le travail concret est privé et il ne se socialise qu'à travers l'abstraction de l'échange. Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir dans l'économie politique un travail social qui ne soit pas abstrait. D'autre part, la division sociale du travail procède de l'échange et précède logiquement et historiquement toute autre forme de division du travail. Toutes les divisions du travail que l'économie politique repère - travail intellectuel ; travail manuel ; travail parcellaire ; travail nécessaire et surtravail - sont chaque fois rapportées à ce modèle antérieur. Au mieux, l'économie politique peut décrire l'extorsion du surtravail et la division des tâches sous l'autorité du maître de manufacture et au bénéfice du capital d'entreprise. Elle ne peut intégrer dans le cadre global et les schèmes de son raisonnement la notion d'une expropriation par violence. Ainsi, chez A. Smith, le travail est "la plus sacrée et la plus inviolable de toutes les propriétés" (93). Comme telle, il est l'exercice d'un pouvoir inaliénable. Tout homme est travailleur ; chacun exerce un pouvoir. Une division de la société entre travailleurs et non-travailleurs est donc inconcevable. Le capital qui commande le travail sur le marché et dans la manufacture ne peut pas être défini par opposition au travail et comme le pouvoir arraché au travail. Tout laisse entendre plutôt qu'A. Smith a conçu le pouvoir du capital sur le travail dans les termes utilisés par Locke, pour définir un régime de représentation parlementaire. Le pouvoir du capital dérive du pouvoir du travail sans le contredire : il le représente sans le supprimer.

Ensuite, la pensée économique bourgeoise est une pensée marchande au sens où le progrès matériel, l'enrichissement et l'accumulation du capital correspondent à un élargissement régulier des mêmes formes et à la simple extension des rapports marchands. L'homme sans doute se construit et les sociétés se développent. Mais ni les rapports de production qui constituent celles-ci, ni les qualités essentielles qui

définissent celui-là ne se transforment. Les résultats durables de l'histoire ne sont au mieux que des copies agrandies de la nature commerçante des hommes. La notion d'échange ou la règle d'équivalence qu'elle implique interdit la conception d'une rupture, d'une inégalité, d'un changement qualitatif ou d'un passage d'un mode de production à l'autre. La fin du capitalisme pour la pensée bourgeoise serait la fin de l'histoire. Il est frappant de constater comment chez A. Smith ses descriptions de la manufacture où sont notées avec vigueur les traits essentiels du mode de production capitaliste sont toutes reprises en termes de rapports marchands lorsqu'il s'agit d'analyses globales. L'exploitation, le surtravail, la fonction du capital constant et l'accumulation sous le pouvoir d'un maître de manufacture disparaissent dans le régime de production marchande qui peu à peu s'étend au bénéfice de tous les hommes. Le pouvoir du capital qui n'est exercé que par quelques uns devient dans ce cadre général le pouvoir d'achat d'une monnaie dont tous sont en possession. La contradiction intérieure à la manufacture devient le rapport d'égalité qui définit l'échange marchand. Il n'y a donc pas d'envers à la croissance. Aucune rupture n'est concevable dans la ligne infinie du progrès des richesses.

Enfin la pensée économique bourgeoise est une pensée marchande en ce sens que la logique qui commande ses observations, ses inductions, ses déductions ou ses conceptions décisives est une logique de l'identité et de la simple opposition. Les notions sont posées dans la conscience comme des représentations de choses ou d'idées qui entretiennent les unes avec les autres et toutes par rapport à ce qu'elles réfléchissent des relations d'extériorité mutuelles. Toutes sont des valeurs dont la différence peut à la limite se ramener aux seules différences de grandeur. L'extension ou la compréhension de leur contenu permettent ainsi des classements des hierarchies ou des ordres qui copient le mouvement et le classement des marchandises. La pensée marchande est essentiellement formalisable comme un tableau d'échange de comptabilité nationale. Aucun concept ne s'engendre l'un l'autre dans un mouvement qui tout à la fois le divise sans le perdre et diminue progressivement son degré d'abstraction. Au mieux, l'économie classique peut repousser par simple opposition les notions superficielles de l'économie vulgaire. Mais ignorant la production de concepts concrets par scission successive de concepts antérieurs plus abstraits, elle est incapable d'apprécier le mouvement qui conduit à l'erreur. Sa critique s'oppose à l'apparence ; elle ne la comprend pas. On le voit bien chez A. Smith et chez tous ceux qui polémiquent contre lui. La logique de leur pensée leur empêche de saisir que les effets d'erreur dûs aux représentations matérielles des notions économiques appartiennent à l'objet qu'ils étudient. Aucun ne peut comprendre d'où vient l'erreur - comme représentation de l'apparence coupée de son histoire. Aucun ne peut donc la dépasser en reproduisant la genèse des formes sous lesquelles se présente le travail productif. A. Smith et les économistes vulgaires opposent leurs profondeurs ou les superficialités de leurs consciences comme des marchands plus ou moins riches s'opposant sur un marché - dans l'ignorance ou la dénégation du processus de production qui les précède.

Pour la pensée marchande, tout homme est essentiellement commerçant et la société est un vaste commerce. L'homme jouit de son travail comme d'un bien propre dont l'aliénation n'est jamais qu'un autre moyen de confirmer son essence. Tous sont égaux : la pensée qui les occupe, le langage qui les unit et le régime poli-

tique qui les rassemble ont la forme d'un immense marché où chaque petit ou grand propriétaire comptabilise sa richesse. Ni la violence qui permet de produire le concept cardinal de force de travail, ni les sauts qualitatifs qui appellent une analyse historique des formes et des rapports de production, ni la dialectique qui assure, en deçà des contenus de conscience, la reproduction du réel par engendrement des formes ne sont intégrables dans la pensée marchande. La force, la rupture et la contradiction que Marx avance comme concept économique, catégorie historique et méthode logique restent totalement extérieurs à l'économie politique. C'est ce qui pour Marx constitue sa limite. Elle ne peut pas articuler les rapports marchands au processus de production et de reproduction parce qu'elle ne peut pas comprendre comment la force de travail se vend, se consomme et se reproduit. Elle ne peut pas concevoir les lois de l'accumulation du capital comme les lois d'une époque où se développent parallèlement les richesses matérielles et la misère sous d'autres formes, parce qu'elle ne connaît d'autres lois que les lois naturelles de l'échange. Elle ne peut pas faire l'analyse de la forme valeur et des formes contradictoires sous lesquelles le capital se reproduit, parce qu'elle reste enfermée dans les limites d'un entendement qui ne construit sa pensée que par accumulation des représentations de la conscience.

En ce sens, tout concept économique, tout concept appartenant à l'économie politique classique ou vulgaire est frappé d'une impuissance radicale à dire autre chose que la forme du capitalisme. Mieux, il fait partie de cette forme, il en est l'expression et la conscience. Quelle soit classique ou vulgaire, l'économie politique est coextensive au capitalisme. Aucun de ses éléments ne peut donc être incorporé tel quel dans un langage qui décrit les formes capitalistes du point de vue de leurs fins, de l'avenir qu'elles portent en elles et de ce dont elles vont accoucher. L'unité et les limites de la pensée économique bourgeoise confirment ainsi les déductions tirées du seul examen de la lecture de Marx. Les deux définitions du travail productif ne constituent pas pour Marx une séparation réelle préparant la reprise de la définition scientifique d'A. Smith dans sa propre "science". D'une science à l'autre, la rupture est totale - quelque soit par ailleurs la forme de cette rupture.

C'est précisément le problème concernant la forme de cette rupture d'A. Smith à Marx que la présentation précédente de l'unité et des limites de l'économie classique et vulgaire ne permet pas de poser complètement. Cette présentation a sans doute un avantage. Elle marque assez le naturalisme essentiel à la pensée marchande pour suggérer les liens avec l'état de nature d'où la pensée politique bourgeoise tire vers la même époque, ou peu avant, sa méthode, ses concepts, ses aspirations et ses droits. Elle permet donc de comprendre comment la limite de la pensée économique est en même temps le prix ou le revers de ce qui fait plus généralement l'opposition de la bourgeoisie à la féodalité. Elle indique, en somme, les limites du caractère révolutionnaire de la science économique. Mais cette présentation manque par ailleurs quelque chose d'essentiel. Elle décrit l'économie politique comme forme de savoir, non comme forme spécifique d'une domination. Elle montre comment l'économie est politique et comment le savoir qu'elle propose s'inscrit dans le cadre d'un autre savoir - qu'elle déborde d'ailleurs sur plusieurs points. Elle ne dit pas comment l'économie politique en impose et de quelle manière elle est à la fois pouvoir et soumission. C'est aussi pourquoi, elle ne dit rien de l'opposition de Marx à l'égard de l'économie politique. D'une certaine manière, le concept de force de travail, la catégorie historique et la dialectique ne sont que les formes de cette opposition ou des formes de savoir confrontées à d'autres mais qui masquent en même temps, comme toute forme, la nature de la force qui les constituent. On voudrait suggérer ici que l'économie politique exerce son pouvoir comme discours religieux, et plus exactement comme théologie, et que l'opposition réelle de Marx à son égard a le caractère d'une lutte contre un dieu précisément défini. A l'époque de la bourgeoisie, l'opium du peuple n'est pas la religion en général ni même le christianisme sous sa forme séculaire, mais la religion de la valeur ayant, en quelque sorte, subverti les formes chrétiennes. Quelques remarques sur le sujet feront saisir la nature de la pensée marchande et de l'économie politique en-deçà des caractères de savoir présentés auparavant.

42 - Economie politique et théologie chrétienne

La plupart des passages que Marx consacre à l'économie classique et à l'économie vulgaire sont mal compris si l'on en soustrait les références ou les connotations chrétiennes. Leur portée est considérablement réduite si l'on ne voit qu'une figure de style dans leurs allusions théologiques. Les relations que Marx établit d'un côté entre l'économie vulgaire, le catholicisme et le système monétaire et, d'un autre côté, entre l'économie classique, le protestantisme et le système de crédit n'ont pas un caractère rhétorique ou pédagogique. D'un bout à l'autre de cette nouvelle et anti-phénoménologie de l'Esprit s'insinue d'ailleurs, comme chez Hegel, la présence sourde et obsédante de la religion chrétienne, de ses rites centrés sur le dieu incarné, de son langage à structure trinitaire et de son histoire faite de toutes les luttes autour de l'articulation des deux grands dogmes de l'incarnation et de la trinité. Le christianisme n'est pas dans les textes dits "économiques" de Marx une source privilégiée d'illustrations ou de bons mots. Il est, comme forme idéologique immédiatement antérieure à la pensée marchande, ce qui permet le mieux d'en comprendre la position dans les rapports de pouvoir. L'économie politique, cette pointe extrême de la pensée économique bourgeoise, est la nouvelle théologie de la classe dominante. Dans les deux cas, christianisme et pensée économique mêlent la pratique et le discours. Dans les deux cas, le discours justifie, enseigne et prépare la soumission des classes dominées. Dans les deux cas, la pratique trouve dans la foi et dans l'adoration le principe de toutes ses formes.

Il faut préciser davantage. Car pour Marx l'analogie entre l'économie politique et la théologie chrétienne n'est pas tout à fait aussi simple. L'économie politique ne prend pas la place que la théologie chrétienne occupait dans la société féodale. Elle est moins une autre théologie que la théologie chrétienne dont le dieu, les dogmes, les rites et l'histoire auraient été souterrainement creusés, vidés et remplacés par leur double. Marx reprend après Hegel - d'ailleurs sans le citer et en l'utilisant un peu autrement - un passage de Diderot dans le neveu de Rameau : à l'orée du capitalisme, la suprématie commerciale et plus précisément le régime colonial "fut le dieu étranger qui se place sur l'autel, à côté des vieilles idoles de l'Europe ; un beau jour il pousse du coude ses camarades et patatras ! Voilà toutes les idoles à bas" (94). Le nouveau dieu de l'époque bourgeoise, c'est la valeur ; mais fondamentalement, le christianisme reste en place. Il se double seulement de sa grimace qui vient puiser

en lui sa force de persuasion. Prolétaires et bourgeois sont tous invités, chacun à sa manière, à adorer avec leur foi chrétienne la marchandise et la valeur - comme Israël était invité à adorer avec sa foi yahwiste le veau d'or. Marx peut donc bien à la fois affirmer la permanence du christianisme à l'époque du capitalisme (95) et présenter l'économie politique comme une théologie chrétienne subvertie.

Quelques allusions suffisent ici pour suggérer cette relation que Marx établit entre l'économie politique et la théologie chrétienne. Ici comme là, la domination d'une classe se réfléchit et se consolide dans un discours scientifique. Le langage savant de l'économie politique est de même type que la science théologique. Depuis l'époque des Physiocrates, l'économie politique dit ouvertement ce qui est et ce qui doit être. Positif comme la dogmatique, normatif comme l'éthique, elle révèle la nature de la loi en même temps qu'elle la prêche. Aux lois naturelles de l'enrichissement des nations correspond l'impératif de l'épargne et de l'accumulation : "accumulez, accumulez ! C'est la loi et les prophètes" (96).

Ici comme là, cette science se définit et se situe comme moment de verbalisation d'une forme qui l'enveloppe plus largement. Comme la théologie est un moment de Dieu qui se dit par elle, de même l'économie politique est un moment de la valeur qui s'exprime ou s'affirme par sa voix. L'économie politique tire ses catégories du "langage des marchandises" (97) ; "l'économiste emprunte ses paroles à l'âme même de la marchandise" (98).

Ici comme là, cette forme divine "est douée d'une vie propre" (99), s'engendre elle-même et donne à connaître son unité essentielle en trois figures réellement distinctes. "La formule générale du capital", c'est l'article du credo sur le dieu un et trois de la théologie chrétienne. (La valeur) distingue en soi sa valeur primitive et sa plus-value de la même façon que dieu distingue en sa personne le père et le fils et que tous les deux ne font qu'un et sont du même âge car ce n'est que par la plus-value de L0 L. que les 100 premières L. avancées deviennent capital ; et dès que cela est accompli, dès que le fils a été engendré par le père et réciproquement, toute différence s'évanouit et il n'y a plus qu'un seul être : 110 L." (100). Le mouvement de cet engendrement n'est que "le rapport privé (de la valeur) avec soi-même" (101), qui s'exprime à son tour dans la figure de l'amour et ou de la raison intérieur au capital. La plus-value est engendrée par la valeur ; la raison, le but ou l'amour immanent du capital procède de la valeur et de la plus-value (102).

Ici comme là, cette vie divine opère en dehors d'elle-même sous une double forme sensible et supra-sensible "qui tombe et ne tombe pas sous les sens" (103). Le dieu-homme devient ici "chose sociale". La valeur est d'un côté une "substance" divine en tant que travail social abstrait, de l'autre, elle est une forme dont les métamorphoses à travers la circulation font des agents qu'elle engage les servants du capital et les bénéficiaires de la vie qu'il dispense. A Jésus-Christ, son église et ses sacrements correspondent la forme valeur, le marché et l'or.

Ici et là enfin, l'obscurité du mystère chrétien ou la complexité de la marchandise "pleine de subtilités métaphysiques et d'arguties théologiques" (104) appellent les disputes sans fin, la multiplication des hérésies et les schismes les plus variés. A la grande cassure de la Réforme fait écho le partage de l'économie politique consommé à la fin du XVIIIème siècle. A. Smith est "le Luther de l'économie politique" (105) qui rappelle au mercantilisme - "phénomène catholique" (106) - égaré dans la religiosité extérieure et la superstition la plus grossière, la nature subjective de la valeur et le salut par la foi. "C'est la foi qui sauve : la foi en la valeur monétaire considérée comme l'esprit immanent des marchandises, la foi dans les agents individuels de la production tenus pour de simple personnification du capital qui croît de lui-même" (107). Les adversaires d'A. Smith sont par rapport à la science économique ce qu'était le mercantilisme par rapport aux tentatives de Petty - sorte de préréformateur -. "Le système mercantiliste qui avec son réalisme grossier représente véritablement la science économique vulgaire de l'époque, dont les préoccupations pratiques rejetaient dans l'ombre les premières tentatives d'une analyse scientifique faites par Petty et ses successeurs ..." (108). L'économie vulgaire est donc, comme mercantilisme anachronique, une sorte de catholicisme à la fois attardé et indépassable, dont le rejet brutal par l'économie politique classique a pour effet d'interdire à cette dernière la compréhension des phénomènes de la circulation. "L'or et l'argent, incarnation immédiate du travail social, c'est-à-dire mode d'existence de la richesse abstraite, affrontent les autres marchandises, les marchandises profanes : voilà bien un phénomène catholique, de nature à blesser le point d'honneur protestant de l'économie politique bourgeoise, qui redoute les préjugés du système monétaire et s'interdit pour longtemps de juger sainement des phénomènes de la circulation monétaire ..." (109). Ailleurs, on lit : "le système monétaire est essentiellement catholique, le système du crédit essentiellement protestant ... Pas plus que le protestantisme ne peut s'émanciper des fondements du catholicisme, le système du crédit ne peut s'émanciper des fondements du système monétaire" (110).

L'économie classique ne peut donc dépasser l'économie vulgaire. Elle la critique et détruit d'une certaine manière "cette religion profane" (111). "Pourtant, les meilleurs porte-parole de cette école n'en restent pas moins - et il ne pouvait guère en être autrement du point de vue bourgeois - prisonniers de cet univers illusoire qu'ils ont détruit par leur critique" (112). A. Smith ne peut s'émanciper des représentations mercantilistes et physiocratiques parce que sa critique s'en nourrit secrètement. Comme l'évonomie vulgaire, l'économie scientifique est liée aux illusions des agents du capital ; comme elle, elle reproduit les effets du "fétichisme inhérent au monde marchand" (113).

Toutes ces citations de Marx ne sont sans doute que des comparaisons. Au mieux, elles ont la structure propre à l'analogie : il en est de l'économie politique comme de la théologie chrétienne ... Est-ce une raison pour en diminuer la valeur ? Ou n'est-ce pas plutôt la forme convenant à l'ironie dont Marx comprend peut-être qu'elle est plus corrosive en matière de lutte anti-religieuse que les argumentations rationnalistes de ses premiers écrits ? Il n'est pas question d'aborder ici le problème de la nature des écrits dits économiques de Marx et de développer davantage la relation étonnante qu'on décèle dès la première lecture entre la dialectique du "Capital" et la structure particulière de la théologie chrétienne. Une étude systématique sur le sujet devrait, semble-t-il, se poser trois questions concernant la position de Marx par rapport au prophétisme juif, la critique par Marx des liaisons hégéliennes entre la structure trinitaire et la dialectique et le caractère religieux de la théorie chez Marx dans son rapport aux pratiques de masse. Est-il concevable de dénoncer une perversion religieuse sans être soi-même d'une manière ou d'une autre dans un

rapport positif avec la religion ? Les affirmations de Marx dans "la question juive" sont trop péremptoires pour ne pas faire naître le soupçon que sa judaïcité reste pour lui, une question ouverte où viennent se nourrir les forces iconoclastes. La fonction accordée, par ailleurs, au prolétariat, à son avenir et au travail social concret dont il marque l'avènement s'exprime parfois, comme on l'a dit souvent mais presque toujours comme motif à polémique antimarxiste, avec les accents étranges du vieux prophétisme d'Israël - comme si, au langage de la valeur et à la science construite du point de vue du capital succédait avec Marx le langage du travail socialiste et une science développée du point de vue prolétarien, comme si, en d'autres termes, la rupture formelle évidente entre les deux "sciences" n'atteignait pas toujours ce qui constitue pour l'une et l'autre leur caractère de discours. L'économie politique ne serait-elle dépassée dans la science de l'histoire qu'en transmettant quelque chose de ce qui fait son pouvoir comme la théologie chrétienne n'est peut-être dépassée chez Hegel qu'en transmettant ce qui fait sa fascination ? Tout le problème des places respectives de la théorie et de la pratique surgit ici. Les concepts, catégories et méthodes qui permettent à Marx de dépasser les limites de la pensée bourgeoise ne seraient ainsi que les formes d'une volonté de pouvoir "ou d'une force assez semblable à ce qui constitue le caractère de domination de la pensée antérieure. Le discours de Marx resterait ainsi un discours religieux ... ?

Mais quelque soit la réponse sur ces trois points - position religieuse de Marx, rapport de Marx à Hegel, liaison de la théorie aux masses, -, les citations reproduites ici, suffisent pour définir, de ce point de vue de Marx qui reste donc assez problématique, la nature de l'économie politique. Elle est dans et sous ses formes particulières de savoir - où les concepts de travail, le progrès historique et la méthode sont constitués sur le modèle marchand - un discours de classe qui appelle tous ceux qui écoutent à l'adoration soumise du dieu-valeur.

On comprend mieux alors pourquoi l'économie classique et l'économie vulgaire sont indissociables et pourquoi le traitement du matérialisme dialectique resterait impuissant à transformer le concept économique même scientifique. Il n'y a pas d'échec à proprement parler chez A. Smith. Le problème n'est pas en effet un problème de passage à la science par les défilés héroïques de la coupure épistémologique : de l'économie vulgaire à l'économie scientifique bourgeoise et de celle-ci à la science des modes de production. Car s'il est vrai, d'après Marx, que l'économie politique vulgaire et scientifique est la parole du dieu-valeur, le langage du travail qui se constitue comme "mesure de la richesse" ou l'énoncé "des lois du travail aliéné" qui traduit la particularité du pouvoir de la bourgeoisie, alors il devient impossible de vouloir s'y opposer sans le préalable de l'anéantissement effectif de l'idole et des conditions historiques qui l'autorisent. Dans l'état de correspondance actuel des forces productives et des rapports de production, une science économique, quelle quelle soit, est inconcevable, sans les effets de pouvoir propres au discours religieux. "La découverte scientifique ... ne dissipe point la fantasmagorie" (114). La lecture de Marx dans cette perspective invite donc moins à la science qu'à chasser de toute parole économique le dieu qui s'y cache et qui fait son pouvoir.

NOTES DU TEXTE 3

(1) *Théories*... Tome 1, chapitre 4, p. 161-349.

(2) On pense notamment aux commentaires de Cannan : *Histoire des théories de la production et de la distribution dans l'économie politique anglaise de 1776 à 1848*, Paris, 1910, p. 24 ss. ; Gonnard : *Histoire des doctrines économiques*, Paris, 1943, p. 147 ss. ; L. Robbins : *Essai sur la nature et la signification de la science économique*, Paris, 1947, chapitre I ; E. Roll : *A history of economic thought*, Londres, 1950, p. 16 ss. ; Myint : *Theories of wellfare economics*, New York, 1963, p. 73 ss. ; Schumpeter : *History of economic analysis*, Londres, 1954, p. 629 ss. ; Blaug : *Economics in retrospect*, Homewood, 1968, 56 ss. A l'exception de Roll, qui suit les positions de Marx, tous les autres ramènent la question du travail productif à un simple problème de facteur de croissance, comme Blaug, ou à un problème de répartition de revenus comme Cannan. Quant aux confusions d'A. Smith, elles se ramènent à des différences entre les couches rédactionnelles variées de la Richesse des Nations.

(3) *Théories*... I, p. 219.

(4) *Théories*... I, p. 161.

(5) Marshall : "La distinction n'a pas mérité la peine qu'elle a coûté" *Economics of Industry*, Londres, 1894, p. 42. - Schumpeter : "Elle est une pièce poussiéreuse de musée" *History*... p. 628.

(6) Nous citons d'après le texte anglais de l'édition Everyman, Londres 1964, et d'après la traduction française de G. Garnier - 5ème édition, Guillaumin, Paris 1880-1881. Le premier chiffre correspond au texte anglais annoncé par un A ; le second au texte français annoncé par un F.

(7) *Richesse*... A, I,/294, F, I/397. Nous avons coupé volontairement le texte en trois paragraphes pour les besoins du commentaire. Marx prit deux fois référence à ce texte : *Théories*... I, p. 165 et 171.

(8) *Richesse*... A, I/321, F, I/436, Référence chez Marx : *Théories*... I, p. 299.

(9) *Richesse*... A, I/321, F, I/435.

(10) *Richesse*... A, I/323, F, I/438.

(11) *Richesse*... A, I/323, F, I/438.

(12) *Richesse*... A, I/323, F, I/438.

(13) *Richesse...* A, I/325, F, I/440.

(14) *Richesse...* A, I/325, F, I/440.

(15) *Richesse...* A, I/325, F, I/440.

(16) *Richesse...* A,I/324, F, I/439.

(17) *Richesse...* A, I/324, F, I/439.

(18) *Richesse...* A, I/324, F, I/439.

(19) *Richesse...* A, I/325, F, I/440.

(20) *Richesse...* A, I/324, F, I/439.

(21) Par ex. J. B. Say, *Traité d'Economie Politique*, Paris 1972, châpitre 7.

(22) Voir aussi la note de Mc Culloch "On s'étonne qu'un esprit aussi pénétrant que celui d'A. Smith ait pu admettre une proposition aussi erronée que celle-ci : "la nature ne fait rien pour l'homme dans les manufactures". La puissance de l'eau et du vent qui mettent en mouvement nos machines, supportent nos vaisseaux et les poussent sur la mer, la pression de l'atmosphère, etc ... ne sont-ils pas des dons spontanés de la nature" *Richesse...* F, I/440.

(23) *Richesse...* A, II/168 ; F, II/312 ; Référence à ces textes chez Marx *Théories...* I/p. 173.

(24) *Richesse...* A, II/158 ; F, II/300.

(25) *Richesse...* A, II/158 ; F, II/299.

(26) *Richesse...* A, II/161 ; F, II/303.

(27) *Richesse...* A, II/158 ; F, II/300.

(28) *Richesse...* A, II/161 ; F, II/303.

(29) *Richesse...* A, II/161 ; F, II/303.

(30) *Richesse...* A, II/161 ; F, II/304.

(31) *Richesse...* A, II/162 ; F, II/304.

(32) *Richesse...* A, II/162 ; F, II/304.

(33) *Richesse...* A, II/162 ; F, II/305.

(34) *Richesse...* A, II/163 ; F, II/306.

(35) *Richesse...* A, II/163 ; F, II/305.

(36) *Richesse...* A, II/163 ; F, II/305.

(37) *Richesse...* A, II/163 ; F, II/306.

(38) *Richesse...* A, II/169 ; F, II/313.

(39) *Richesse...* A, II/169 ; F, II/314.

(40) *Richesse...* A, II/169 ; F, II/314.

(41) *Richesse...* A, II/170 ; F, II/314.

(42) *Richesse...* A, II/171 ; F, II/316.

(43) D'où l'idée développée par J. B. Say que la différence entre produit brut et produit net n'est qu'une question de point de vue. Cf. par ex. Traité ..., p. 354 ss et cette formule de l'Epitomé : "Pour une nation, le produit net et le produit brut sont la même chose parce que les frais remboursés par un entrepreneur sont des profits acquis par un autre" Ed. Daire des Grands Economistes, tome 9, p. 596.

(44) *Théories...* I/161.

(45) *Théories...* I/161.

(46) *Théories...* I/163.

(47) *Théories...* I/167.

(48) *Théories...* I/175, 184, 185, 186.

(49) *Théories...* I/166, 173.

(50) *Théories...* I/185.

(51) *Théories...* I/185.

(52) *Théories...* I/199.

(53) *Théories...* I/184, 185.

(54) *Théories...* I/174.

(55) *Théories...* I/174.

(56) *Théories...* I/174.

(57) *Théories...* I/167.

(58) *Théories...* I/167.

(59) *Théories...* I/167.

(60) *Théories...* I/168.

(61) *Théories...* I/167.

(62) *Théories...* I/186.

(63) *Théories...* I/479.

(64) *Théories...* I/338.

(65) *Théories...* I/479.

(66) *Théories...* I/479.

(67) *Théories...* I/168, 171.

(68) *Théories...* I/162.

(69) *Théories...* I/174, 187.

(70) *Théories...* I/188.

(71) *Théories...* I/331.

(72) *Théories...* I/329.

(73) *Théories...* I/344.

(74) *Théories*... I/190.

(75) *Théories*... I/344.

(76) *Théories*... I/329.

(77) *Théories*... I/186.

(78) *Théories*... I/186.

(79) *Théories*... I/222.

(80) *Théories*... I/226.

(81) *Le Capital*, Livre I ... Ed. de la Pleiade, I/603 note a.

(82) *Le Capital*, Livre III ... II/1438, 9.

(83) *Le Capital*, Livre III ... II/1439.

(84) *Le Capital*, Livre III ... II/1014.

(85) *Le Capital*, Livre III ... II/1091.

(86) *Le Capital*, Livre III ... II/1193.

(87) *Le Capital*, Livre I ... I/840.

(88) *Le Capital*, Livre III ... II/878.

(89) *Le Capital*, Postface de la 2ème édition allemande ... I/553.

(90) *Le Capital*, Postface de la 2ème édition allemande ... I/554.

(91) *Théories sur la plus-value*... I/344.

(92) *Théories sur la plus-value*... I/221 ; cf. aussi I/188,9.

(93) *Richesse*... A, I/110 ; F, I/149.

(94) *Le Capital*, Livre III ... II/1216 ; Hegel : *La Phénoménologie de l'Esprit*, Paris 1941, tome 2, p. 98.

(95) *Le Capital*, Livre I ... I/613.

(96) *Le Capital*, Livre I ... I/1099 ; voir aussi *Le Capital*, Livre II ... I/518 note b.

(97) *Le Capital*, Livre I ... I/581.

(98) *Le Capital*, Livre I ... I/618.

(99) *Le Capital*, Livre I ... I/700.

(100) *Le Capital*, Livre I ... I/701.

(101) *Le Capital*, Livre I ... I/701.

(102) Les allusions au St-Esprit - comme cela se doit - sont plus nombreuses dans les passages sur la métamorphose où "la marchandise aime l'argent" ... Livre I, I/646.

(103) *Le Capital*, Livre I ... I/606.

(104) *Le Capital*, Livre I ... I/604.

(105) Manuscrits de 1844 ... II/71.

(106) *Critique de l'Economie Politique*... I/421.

(107) *Le Capital*, Livre III ... II/1265.

(108) *Le Capital*, Livre III ... II/1393.

(109) *Critique de l'Economie Politique*... I/421.

(110) *Le Capital*, Livre III ... II/1265.

(111) *Le Capital*, Livre III ... II/1439.

(112) *Le Capital*, Livre III ... II/1439.

(113) *Le Capital*, Livre I ... I/617.

(114) *Le Capital*, Livre I ... I/608.

4

LA GENÈSE DE LA THÉORIE DE LA REPRODUCTION-CIRCULATION DE LA VALEUR

Carlo Benetti

1 - L'étude de la génèse théorique (et non seulement historique ou circonstantielle) des schémas de reproduction, dont l'ébauche se trouve dans les *Théories sur la plus-value* tome 1, présente un intérêt en ce qu'elle permet l'élaboration d'importants éléments d'interprétation de la théorie marxiste de la valeur telle qu'elle est à l'œuvre dans le Livre II du *Capital* (sans que pour autant soient discutées ici les nouvelles déterminations introduites par Marx dans ce texte) et dans la majeure partie du Livre I.

L'élaboration des principales propositions sur la théorie de la reproduction et circulation de la valeur coïncide, dans les *Théories sur la plus-value*, avec la critique que Marx adresse à une thèse d'A. Smith selon laquelle la valeur produite est égale à la valeur du revenu. Dans les pages qui suivent nous proposons une interprétation des propositions théoriques de Marx, en prenant pour point de départ une idée centrale que Marx expose dans la plupart de ses écrits, à savoir que la valeur se constitue à travers l'échange par abstraction des travaux particuliers, ce qui se traduit par leur transformation en parties (fractions) du travail abstrait social (désigné ci-après par T). (Sauf indications contraires, toutes les références utilisées sont tirées de l'édition française des *Théories sur la plus-value*, T.1, Ed. Soc.).

2 - La "difficulté" que doit surmonter la théorie de la circulation de la valeur (et qui selon ce que Marx affirme dans le *Capital* "se résout très simplement" [I] p. 74) justifie dans les *Théories sur la plus-value* de longs développements qui, à trois reprises, interrompent la discussion sur la plus-value (cf. p. 109-160 : digression à propos de la position de Smith ; p. 206-218 : digression à propos de la position de Garnier ; p. 258-282 : digression sans référence à des auteurs particuliers).

Ce n'est qu'une fois la difficulté résolue que Marx pourra reprendre et approfondir la discussion du Tableau Economique de Quesnay.

La "difficulté" est énoncée de deux façons qui expriment les deux aspects différents de la même chose :

a) Une première fois elle est présentée en relation avec la valeur du capital constant (qu'on désignera désormais par C).

"La véritable difficulté ... réduite à sa plus simple expression consiste en ceci : la totalité du capital (en tant que valeur) se résout en travail ... Or le travail payé est égal au salaire des ouvriers, le travail non payé égal au profit du capitaliste. La totalité du capital doit donc se résoudre en salaire et profit, immédiatement ou médiatement. Ou bien accomplit-on quelque part du travail qui ne se résolve ni en salaire ni en profit et n'ait d'autre fin que de remplacer des valeurs consommées dans la production, qui sont les conditions de la reproduction ? Mais qui donc ferait ces travaux puisque tout le travail de l'ouvrier se résout en deux parties, l'une reproduisant sa propre puissance de travail, l'autre formant le profit du capital (p. 108-9).

La difficulté est donc due au fait que le capital est à la fois valeur et condition de reproduction. Dès lors la précision suivante est essentielle :

"Ce qui constitue une difficulté, c'est la reproduction du *capital constant existant* et non pas la formation d'un capital constant nouveau ... [ce dernier] ... à la différence de la reproduction du capital constant existant a sa source dans le profit ... fait partie de l'accumulation du capital et ne présente aucune difficulté" (p. 109 et 110). On en déduit que la question de l'accumulation n'est donc pas pertinente ici : le nouveau capital constant doit, pour exister, être produit par du nouveau temps de travail. En conséquence, ces marchandises supplémentaires sont posées en même temps que leurs équivalents (T et plus-value), alors que le problème de la reproduction est de savoir "qui travaille pour remplacer l'équivalent du capital constant déjà employé dans la production ?" (p. 111).

Evidemment pas le travail qui correspond à la plus-value, puisque dans ce cas serait logiquement supprimée toute possibilité d'accumulation.

Il en résulte que l'on ne peut aborder la question de l'élargissement de la reproduction qu'une fois résolue la difficulté de la reproduction elle-même. Le problème posé est alors celui de la reproduction simple. Non pas parce que la prise en compte de l'accumulation entraîne des difficultés supplémentaires, ce qui justifierait des simplifications initiales. La raison en est que l'on peut faire abstraction de l'accumulation car, qu'elle ait lieu ou pas, ou quel que soit son taux, le problème posé reste rigoureusement le même.

(C'est pourquoi la position de Marx dans le Capital (cf. [I] p. 48) est tout à fait ambiguë : il désigne la reproduction simple comme une "abstraction", et, pire, une "hypothèse étrange", qui peut être étudiée en elle-même, puisqu'elle forme toujours une "partie" de la reproduction élargie. Prise à la lettre, cette position conduit nécessairement à de grossières erreurs d'interprétation de la théorie de la reproduction).

b) Le même problème est posé par Marx en relation avec la formation et la circulation du revenu. On en trouve un premier énoncé p. 159 :

"Comment, la valeur du produit vendu étant égale à tous les éléments de valeur qui s'y trouvent contenus - travail ajouté et capital constant - se peut-il que le consommateur ne paie pas le capital constant et pourtant achète le produit ?". Cette difficulté, qui a pour source la différence entre la valeur du

produit annuel et la valeur annuellement produite, est plus clairement encore exprimée dans le chapitre 49 du Livre III du Capital : "Comment se peut-il que la somme de valeur résultant de l'addition du salaire, du profit et de la rente, donc des trois sources de revenu ensemble, puisse acheter les marchandises entrant dans la consommation globale des bénéficiaires de ces revenus, étant donné que ces marchandises contiennent, outre ces trois éléments de valeur, une portion de valeur en plus : du capital constant. Comment peuvent-ils avec une valeur de trois acheter une valeur de quatre ?" (p. 220, Ed. Soc.).

De quelque façon qu'on la considère, on voit aisément que ce qui apparaît comme "difficulté" dans la théorie de la circulation est l'expression, à ce niveau, de l'analyse de la marchandise, en particulier du double caractère du travail (cf. en particulier le chapitre 49 cité, p. 213), qui dans le même temps crée la valeur (travail abstrait) et conserve l'ancienne (travail concret).

3 - L'analyse de Marx se développe dans le cadre défini par les hypothèses suivantes :

- reproduction simple (cf. par.2) ;
- abstraction est faite du commerce extérieur (cf. [II] p. 247) ;
- ainsi que de la circulation monétaire qui n'est traitée que dans le Livre II du Capital à propos des échanges entre les deux sections et le remplacement du capital fixe ;
- absence de capital fixe :

"Pour simplifier la question, supposons que ... [le capitaliste] ... ait à remplacer quotidiennement en nature la partie de son outillage égale à la valeur de la fraction de son outillage détruite quotidiennement" (p. 142).

Cette simplification est légitime puisque :

"Le problème soulevé ici ne concerne que la partie du capital constant qui est effectivement consommée au cours de l'année et doit donc être remplacée dans l'année" (p. 112).

On retrouve, au niveau du capital fixe, ce qu'on a dit plus haut à propos de l'accumulation.

- On néglige toute divergence entre valeurs et prix (cf. chapitre 49 cité, p.210)

- Il est supposé, "pour simplifier" (p. 114) que dans toutes les sphères de production la proportion C/T est la même, étant entendu que ce qui compte est "l'existence d'un certain rapport (a/b) déterminé et déterminable" (p. 129) entre C et T. Remarquons que cette hypothèse ne saurait être confondue avec la précédente, bien que (pour un taux de plus-value donné et unique) elles soient formellement impliquées l'une par l'autre. Elles devraient être, ici, séparées en ce que, quelles que soient les proportions C/T dans les diverses sphères, le problème de la circulation et sa solution restent tout à fait inchangés.

- La totalité du travail vivant est traitée comme source de revenu sans distinction entre salaires et profits. Celle-ci, ainsi que la détermination du salaire comme partie du capital circulant (cf. p. 281) seront étudiées dans *Le Capital*. C'est pour-

quoi, malgré leur utilisation par Marx, on ne fera usage d'aucune de ces catégories. Les raisons plus profondes de cette position apparaîtront plus loin (cf. § 20).

4 - Marx commence l'étude de la circulation à partir de l'exemple suivant : soit la production de 12 aunes de toile, qui correspond à 24 h. C et 12 h. T. Soit aussi 1 h. T =1 sh. Il s'ensuit que le revenu distribué dans la production de toile (12 sh.) permet l'achat d'1/3 de la production, soit 4 aunes de toile. Il reste à réaliser 8 aunes. A qui le producteur de toile ; "les vendra-t-il ? A qui appartient l'argent contre lequel il les échange ?" (cf. p. 116 et aussi 117).

Cette question surgit après que Marx ait présenté la difficulté de la façon suivante : les 8 aunes de toile représentent à la fois la valeur de la totalité de C dans la production de toile, mais sous la forme de toile et non des éléments matériels dont se compose ce capital constant (filé, métier à tisser ...) (cf. p. 115). (C'est l'exclusion de toute hypothèse d'homogénéité physique de la production, c'est-à-dire du cas du "blé" ricardien).

La parenthèse ouverte par Marx aussitôt après avoir posé cette question est de grande importance pour l'intelligence de la démarche suivie. Imaginons que ces valeurs d'usage (filé et métier) existent du fait de leur "production simultanée" (à celle de la toile). Cette notion est fondamentale en ce qu'elle :

> "Explique que la fraction de la *valeur* de la toile égale à la valeur des matériaux, métier à tisser etc ... employés dans sa production puisse se reconvertir en fil, métier à tisser etc... Si cette production des éléments de la toile ne se déroulait pas simultanément à la production de la toile elle-même, les 8 aunes de toile, même si elles ont été vendues, donc si elles ont été métamorphosées en argent, ne pourraient pas être de nouveau retransformées, d'argent qu'elles sont, en éléments constants de la toile" (p. 118).
>
> Mais, ce qui, pour nous, est plus important encore c'est que :
>
> "Malgré cette production simultanée de fil et de métier à tisser d'une part et de toile de l'autre, les 8 aunes de toile ne peuvent être reconverties en ces éléments matériels du capital constant du tissage avant d'avoir été vendues, avant d'avoir été métamorphosées en argent. La production réelle constante des éléments de la toile ne nous apporte donc aucune lumière sur la reproduction du capital constant, tant que nous ne savons pas d'où vient le *fonds* servant à acheter les 8 aunes de toile, à leur rendre la forme d'argent, la forme de valeur d'échange autonome" (p. 119).

Quelques observations sont ici nécessaires. Du point de vue matériel, la production est saisie comme production simultanée des éléments (valeurs d'usage) de la production ; comme processus circulaire, selon l'expression de Sraffa. C'est là que s'arrête la théorie économique classique (ancienne et moderne) si la quantité de filé et de métier est juste suffisante pour remplacer ce qui a été utilisé dans la production de la toile, seule cette dernière entre dans le produit net ; dans le cas où elle serait supérieure, le produit net comprendra aussi du filé et (ou) du métier à tisser. (Si aucun de ces deux cas ne se vérifie, le système n'est pas viable). Ainsi est défini le produit net, notion centrale de la théorie de la production. C'est sur cette seule base que l'on prétend construire un système de "valeurs" à travers une comptabilité en

temps de travail. Ce système, auquel on adjoint une hypothèse sur le salaire, déterminerait aussi la "plus-value". Enfin, cette représentation de la production et une règle de répartition sont considérées suffisantes pour déterminer les "valeurs d'échange". En termes clairs, il suffit, en théorie économique, que la production soit production simultanée viable, pour que, sans médiation aucune, elle soit conçue et interprétée comme production de valeur.

On mesure aisément à quel point cette conception est étrangère à celle de Marx, pour qui tout cela n'apporte "aucune lumière" sur la reproduction. Il est évident que si, pour Marx, la reproduction du capital constant se réduisait à la reconstitution de ses éléments matériels, son affirmation serait vide de sens, puisque, précisément, ces objets sont supposés être reproduits. La position de Marx n'est donc intelligible que sur la base d'une radicale distinction entre production physique et production de valeur. C'est uniquement cette dernière qui, dans le cas particulier, se présente à Marx comme "difficulté", identifiée à la reproduction *en valeur* du capital constant.

Il n'est évidemment pas permis d'éviter le problème en arguant que, puisque des valeurs d'usage ont été reproduites, du travail a donc été dépensé et, par conséquent, de la valeur a été formée. Cette idée s'exprime en économie politique par l'hypothèse centrale de reproduction, à savoir, dans le cas général : $\forall i,\ V_i \geqslant \sum_j a_{ij}\ V_j$. Il importe de souligner que cette hypothèse implique non seulement la reproduction physique des objets, déjà assurée par l'hypothèse de viabilité, mais surtout une conception de la reproduction de la valeur fondée sur l'*évidence* de sa "transmission". Mais cela revient à admettre que la production de valeur *présuppose la valeur elle-même*, ce qui a pour conséquence immédiate la nécessité de formuler la théorie de la reproduction de la valeur en dehors de sa circulation. L'analyse de Marx conduit, nous semble-t-il, à une interrogation précisément sur ce point fondamental de l'économie politique (qu'elle soit "bourgeoise" ou "marxiste"). C'est ce que nous essayerons de montrer à travers une réinterprétation de la démarche suivie par Marx et des principales propositions, souvent fort ambiguës, qu'il avance dans les T.P.V. en matière de théorie de la reproduction et circulation. En tous les cas, ce qui est exprimé avec clarté, dès le début, est que, tant que la valeur ne circule pas, elle ne peut être "métamorphosée en argent", et on reste au point de départ. Il s'ensuit que, pour Marx, la reproduction ne pose de problème (cf. plus loin § 26) que parce qu'elle est en même temps circulation de la valeur. (Cf. aussi, p. 108 où il est question du "procès de circulation du capital qui est en même temps procès de reproduction"). C'est en ce sens que, dans ce qui suit, est utilisée la notion de reproduction ou de circulation. (Cf. plus loin, § 24 l'importance de cette conception de la production simultanée comme reproduction de la valeur). On peut conclure en disant que pour Marx, contrairement à l'économie politique, la valeur ne se forme pas sur la base unique de la dépense de travail, mais comme *unité* de la production et de la circulation. Ce qu'exprime d'ailleurs la notion de travail abstrait.

5 - Reprenons l'étude du texte de Marx. Après avoir ainsi réglé la question des valeurs d'usage, Marx présente le concept central de la théorie de la reproduction : celui de "sphère de production (p. 119 et suiv.) ou de "sphère de production, donc de sphère d'échange" (p. 125). Il n'en donne pas de définition. Mais nous pensons

que l'on peut construire le concept à partir des indications que Marx fournit sur le mode d'élaboration des sphères.

Les 8 aunes de toile (24 h. de travail) ne peuvent circuler qu'en se métamorphosant en argent. Cela implique une formation de valeur dont la forme permette cette métamorphose. La sphère de production peut être, en première approximation, désignée comme le lieu de formation de cette valeur. Etant logiquement construite à partir de la nécessité de circulation de la toile, la sphère est donc le point de départ d'une quantité d'argent équivalente à la valeur de la toile en circulation, et qui représente une quantité équivalente de travail abstrait. Si, avec Marx, on appelle A la sphère de la toile, les sphères qui lui sont logiquement consécutives sont alors construites sur la base : $C_A = T_{B+C}$: Marx : "Tout son produit, les 12 aunes de toile ... a été remplacé uniquement par des salaires et des profits, c'est-à-dire par la somme du temps de travail nouvellement ajouté au capital constant dans les sphères de production A, B et C" (p. 119).

Poursuivons, en regroupant les sphères B et C en une seule sphère 2, (on a $C_1 = T_2$). Le problème est réglé pour la toile, plus précisément pour la valeur qu'elle représente. Mais ce même problème se retrouve au niveau de la sphère 2, aggravé par le fait que, par construction, toute circulation à l'intérieur de celle-ci a été exclue (il n'y a aucun rachat des produits 2 par les revenus qui sont distribués dans 2). C'est donc la valeur 2 qui doit maintenant se transformer en argent, ce qui exige la construction d'une sphère 3 sur la base du principe $V_2 = T_3$. Et ainsi de suite pour les sphères suivantes.

6 - Deux observations semblent maintenant nécessaires :

- Il importe de souligner que les sphères de production sont construites *indépendamment* de la notion de valeur d'usage. Peu importe que B et C (la sphère 2) soient "par exemple un cordonnier et un boucher" (p. 119). La seule condition pertinente est $C_1 = T_2$. Cette sphère 2 est donc complètement définie sur la base de la circulation de la valeur et non des objets. (On verra au §8 quelle est la relation entre les valeurs d'usage et la valeur).

- Que représentent alors ces objets, ou encore le travail du tisserand, du cordonnier ou du boucher ? La réponse à cette question est dans la théorie de la marchandise, i.e. la constitution de travaux indépendants en fractions du travail abstrait social. Les T_1, T_2 etc ... sont ces fractions, et les sphères les lieux de leur formation. D'où la notion de sphère de production comme expression et réalisation d'un *mode déterminé de décomposition du travail social ou de la valeur globale.* Dans l'exemple que l'on vient d'évoquer, ce mode de décomposition est défini par la norme $V_i = T_{i+1}$. (Ce point sera ultérieurement développé au § 8).

7 - Ce mode de décomposition de la valeur se heurte à une difficulté : "Dans l'exemple précédant nous avons déplacé la difficulté de A à B et C. Mais ainsi elle s'est compliquée au lieu de s'être simplifiée". (p. 120) "A chaque pas la difficulté ne fait qu'augmenter" (p. 121). Cette difficulté consiste dans le fait que ce mode de décomposition de la valeur conduit à une "belle progression in infinitum"

Après de laborieux calculs pour illustrer cette progression, qui "était à prévoir

dès le début" (p. 128), sur la base de la construction de 6 sphères de production (cf. plus loin §9), Marx conclut : "Il est donc impossible que la valeur du revenu puisse coïncider avec la valeur du produit tout entier" (p. 128). (On discutera au § 19 cette conclusion).

8 - Rassemblons et généralisons les résultats obtenus. La relation $V_i = T_{i+1}$ définit un mode de décomposition de la valeur (ou un *système de circulation*). Elle fournit le critère de construction des sphères de production (ou circulation) à savoir : pour n'importe quelle marchandise (sauf celle que l'on choisit au hasard comme point de départ de la circulation) la sphère de production est construite de telle sorte que la forme de la valeur dans une sphère soit équivalente à la valeur formée dans la sphère (logiquement) antérieure. En d'autres termes, la valeur circule dans le sens $V_i \rightarrow T_{i+1}$ et l'argent dans le sens contraire. C'est cette équivalence valeur-argent entre sphères qui assure la circulation. En ce qui concerne plus précisément la construction des sphères, elle est fondée sur le repérage de fractions V_i de la valeur globale définies à partir des T_i. En effet, chaque fraction V_i dépend de la fraction "précédente" V_{i-1}, qui détermine T_i, et du rapport C_i/T_i existant dans la sphère i.

Il s'ensuit que les "supports matériels" du travail social abstrait associés à ce mode de fractionnement de la valeur sont des "biens de consommation". En effet, V_i ne peut, par hypothèse, consister en une marchandise dont l'utilisation dans la production se traduirait par la variation de la valeur globale. Comme d'autre part V_i est en équivalence avec T_{i+1}, l'argent qui correspond doit être intégralement échangé contre ce type de marchandises, qui ne peuvent donc être que des biens de consommation *non* productive, plus simplement des biens de consommation. Et puisque cela est vrai quel que soit i, la totalité de la valeur produite doit avoir pour support des biens de consommation.

Arrêtons-nous un instant sur ce point, qui présente d'intéressants éléments de compréhension de la relation valeur-valeur d'usage. Il apparaît que : a) la notion de valeur d'usage n'a de signification que *relativement* à celle de valeur, et la valeur d'usage relativement au *mode de décomposition* de la valeur ; b) la valeur d'usage ne saurait donc être confondue avec les (ou, pire, élaborée à partir des) objets tels la toile, la viande, les chaussures ... Cela implique qu'elle ne saurait être mise en une quelconque relation avec les "besoins".

La particularité de la construction des deux premières sphères est alors facilement explicable. Si l'on désigne une quelconque fraction de la valeur $V_1 = C_1 + T_1$ comme point de départ, il s'ensuit de l'application à cette valeur du mode de fractionnement que $C_1 = T_2$; ce qui permet, sur la base de la connaissance de C_2/T_2, de déterminer la formation de la valeur V_2 correspondant au revenu T_2. A partir de la sphère 3 s'applique la règle mentionnée plus haut.

9 - La progression in infinitum est le résultat du mode de décomposition de la valeur $V_i = T_{i+1}$. Un petit schéma l'illustre clairement :

$$V_1 = T_1 + C_1$$
$$\| $$
$$T_2 + C_2 = V_2 = C_1 + C_2$$
$$\| $$
$$T_3 + C_3 = V_3 = C_1 + C_2 + C_3$$
$$\| $$
$$T_4 + C_4 = V_4 = C_1 + C_2 + C_3 + C_4$$
$$\| $$
$$\text{etc ...}$$

Il importe de souligner que la difficulté croissante inhérente à ce mode de fractionnement de la valeur a son origine dans l'effet attribué par Marx au "double caractère du travail" : puisque la valeur du produit de chaque sphère est supérieure à la valeur produite correspondante ($V_i > \neq T_i$) la construction des sphères sur la base de l'égalité entre la valeur produite et la valeur du produit de la sphère (logiquement) précédente implique nécessairement à la fois l'accroissement de la différence (C_i) et l'impossibilité de sa circulation.

Supposant que le rapport C_i/T_i est le même dans toutes les sphères, l'accroissement du capital constant a "substituer" est donné par l'expression suivante :

$$C_n = \frac{C}{T}\left(1 + \frac{C}{T}\right)^{n-2} C_1$$

où C_n est la valeur qui reste à substituer (faire circuler) dans n'importe quelle sphère considérée comme la "dernière", en partant donc de l'idée que la sphère n est obtenue sur la base de la circulation de la totalité de la valeur des sphères précédentes, étant donné le mode de décomposition de la valeur $V_i = T_{i+1}$. Dans cette sphère est produite la valeur :

$$V_n = \frac{C}{T}\left(1 + \frac{C}{T}\right)^{n-2}\left(1 + 1/\frac{C}{T}\right) C_1$$

qui, par construction, est égale à $\sum_{i=1}^{n} C_i$.

(On vérifie aisément l'exemple numérique de Marx (p. 122-128) où $C_i/T_i = 2$; $C_1 = 2$ journées de travail. On obtient par exemple pour la sphère F (la sixième) $C_F = 324$ et $V_F = 486$).

On peut donc conclure à l'impossibilité de circulation de la valeur sur la base du fractionnement $V_i = T_{i+1}$ en ce sens que celui-ci conduit à la définition de sphères construites de façon à assurer la circulation de toute la fraction de valeur qui y correspond et le résultat obtenu est l'accroissement de la valeur qui ne peut pas circuler.

10 - Nous pouvons maintenant examiner un cas particulier, signalé par Marx, où, apparemment, la difficulté disparaîtrait. Imaginons que dans la dernière sphère n la valeur du produit soit égale à la valeur produite (i.e. $V_{n-1} = T_n = V_n$). D'après Marx, dans ce cas :

> "Notre calcul tomberait certes juste, mais nous aurions résolu la question de savoir qui paie la partie de la valeur contenue dans le produit qui constitue le

capital constant en supposant un cas où le capital constant = 0" (p. 127).

Cette position de Marx ne semble pas justifiée. L'argent distribué dans la sphère n est, par construction, suffisant pour métamorphoser la valeur V_{n-1}. Mais le problème n'est nullement résolu, il est simplement déplacé, puisqu'il reste à assurer la métamorphose de V_n. Il est évident que la question ne saurait être réglée en ajoutant une sphère n +1 du même type que n. Dans ce cas la progression à l'infini continuerait avec pour seule différence que la "difficulté" au lieu de croître resterait constante, sans toutefois s'épuiser.

La seule solution acceptable est alors la suivante : puisque la valeur produite dans la sphère n ne peut pas circuler, il faut admettre qu'elle *n'existe pas*. En d'autres termes, il ne suffit pas que dans la sphère n aucun capital constant n'existe, encore faut-il qu'aucune marchandise ne soit produite, ou que T_n soit exclu du travail social. On peut alors le désigner comme "travail improductif" : cette quantité T_n exprime une quantité équivalente d'argent sans formation de la valeur correspondante. Il s'ensuit que la nécessité du travail improductif apparaît comme conséquence non pas de la circulation de la valeur, mais du mode de décomposition de la valeur à partir duquel la circulation est construite.

11 - Essayons maintenant d'interpréter la "difficulté", inhérente au mode de fractionnement de la valeur examiné, en termes de la théorie marxiste de la valeur. On peut montrer qu'il s'agit de la rupture du rapport nécessaire entre la valeur et sa forme.

La progression à l'infini ne serait supprimée que si la marchandise n pouvait être réalisée autrement que par construction d'une sphère n +1. Considérons, pour simplifier, le cas particulier examiné ci-dessus. Apparemment, la possibilité de réalisation de la marchandise n existerait puisque sa valeur existe, sous forme d'argent, entre les mains des capitalistes des sphères précédentes. En effet, ceux-ci ont réalisé la totalité de la valeur du produit à travers la "vente" à la sphère suivante et ont "acheté" seulement pour la fraction T_i/V_i à la sphère précédente. Il en résulte qu'une quantité d'argent égale à C_i s'est accumulée entre les mains des capitalistes de chaque sphère. Puisque, comme on l'a vu, $\sum_{i=1}^{n-1} C_i = V_n$ on a bien la valeur et l'argent équivalent.

Or, c'est précisément ce mode de réalisation de V_n, le seul qui soit compatible avec la suppression de la "difficulté", qui est incompatible avec le mode de fractionnement de la valeur que nous discutons. Pour qu'un tel échange soit possible, il faudrait poser un système de circulation de la valeur construit à partir de la norme $C_i = V_{i+1}$ (ou $C_i = T_{i+1}$). Mais cela implique la redéfinition des sphères, et donc l'abandon du type de circulation déduit de la norme adoptée jusqu'à présent.

On peut conclure que le mode de décomposition de la valeur $V_i = T_{i+1}$ est logiquement impossible en ce qu'il implique la formation de quantité de valeur et de quantité équivalente d'argent dont la seconde *n'est pas la forme* de la première. (L'argent susceptible d'acheter V_n n'existe pas, ce qui existe est une quantité d'argent qui n'est pas forme de V_n). Cela est en totale contradiction avec la théorie de la valeur. La conclusion de Marx p. 128 citée au § 7 est donc incorrecte. La

démonstration fournie ne prouve ni l'égalité ni l'inégalité entre la "valeur du revenu" et la "valeur du produit tout entier". La difficulté entraînée par le mode de décomposition de la valeur $V_i = T_{i+1}$ signifie uniquement l'absence de l'équivalence immédiate entre la valeur du produit et le revenu. C'est ce qui s'exprime par l'impossibilité de circulation de la valeur (qui est en même temps impossibilité de sa formation) sur la base de cette équivalence. Dans les termes de Smith, cela veut dire que la valeur ne se résout pas immédiatement en revenus. Ce qui est bien différent de la proposition (que Marx se propose de critiquer) selon laquelle cette résolution s'effectue "directement ou en dernière analyse" (Smith).

12 - Il n'est pas exclu que l'analyse que l'on vient de proposer de la circulation puisse fournir des éléments de discussion de la théorie économique qui affirme la nécessité du travail improductif en tant que moyen de surmonter le déficit de consommation (excès d'épargne) qui accompagne la croissance capitaliste. Cette théorie est toujours présentée en relation avec le problème de la "réalisation" de la plus-value. Mais d'autres éclairages sont sans doute possibles.

Dans la mesure où la théorie de la sous-consommation a pour origine la conception malthusienne du processus économique, elle est nécessairement liée à une théorie de la valeur en termes d'offre et de demande. Cela se traduit par l'idée que le processus de production est, dans les termes de Sraffa, un processus "à sens unique" (cf. [V] Appendice) : il part des facteurs pour aboutir aux biens de consommation dont la valeur est la rémunération des facteurs. Traduite dans les termes de la théorie de la circulation, cette conception implique la proposition (évoquée au § précédent) que la valeur est immédiatement revenu. C'est ce que semble exprimer la position de Malthus, reprenant Smith :

> "La portion du produit qu'on économise annuellement est aussi régulièrement consommée que celle qui est dépensée pendant l'année, mais elle est consommée par une différente classe d'individus" (cf. [III] p. 17-8).

Cela revient à établir un système de circulation de la valeur fondé sur le mode de décomposition $V_i = T_{i+1}$. Cette circulation est également "à sens unique" : on a vu en effet que la construction des sphères implique un mouvement de la valeur tel que l'argent qui lui correspond ne peut pas circuler en sens contraire, ce qui empêche de réaliser la circularité de la reproduction. Par ailleurs, on a observé que ces sphères définissent de façon univoque une circulation de la valeur "portée" uniquement par des biens de consommation (cf. aussi [III] p. 257 et suiv.).

Il semble donc que le système de circulation précédemment étudié soit logiquement impliqué par la théorie de Malthus et de ses successeurs (avoués ou inavoués). Si on le désire, on pourrait même admettre une interprétation de la succession des sphères comme accroissement de la valeur du produit, qui équivaut à une utilisation toujours plus grande de travail. Dans ce cas, l'accroissement du capital constant correspondrait à l'augmentation de l'épargne, définie comme ce qui n'est pas consommé.

Puisque la production est production de biens de consommation, la seule possibilité logiquement cohérente d'existence d'un tel processus est la présence d'une "dernière sphère" de "travailleurs improductifs". Une telle idée est évidemment associée à cette conception de la production et donc aussi de la circulation "à sens unique". Dans le cas contraire, la valeur produite dans la "dernière sphère" serait échangeable contre l'argent-épargne accumulée et la démonstration de la nécessité de travailleurs improductifs devrait, par là-même, être rejetée.

13 - Les développements des paragraphes précédents ont conduit à la nécessité d'élaborer un schéma de circulation qui soit cohérent avec la notion de production simultanée. Dès lors la "toile" ne représente plus une quelconque fraction de la valeur produite, mais la totalité de la valeur produite.

Revenons aux textes de Marx. Reprenant l'exemple utilisé plus haut :

> "L'entrepreneur de filature et le fabricant du métier à tisser doivent vendre tout leur produit annuel ou journalier ... à l'entrepreneur de tissage, car c'est le seul pour qui leur marchandise a une valeur d'usage. C'est leur unique consommateur" (p. 131).

Plus précisément :

> "Si nous prenons la toile pour exemple, elle représente pour nous le total des produits entrant annuellement dans la consommation individuelle" (p. 150 et aussi p. 151, 267).

Elle ne représente que ceux-ci car

> "Afin de couper court à tout échappatoire et au subterfuge des transactions intermédiaires, nous avons supposé par ailleurs que cette toile était uniquement destinée à la consommation individuelle et ne pouvait constituer par exemple la matière première d'un nouveau produit" (p. 141).

Ce qui à son tour justifie l'hypothèse que "tous ceux qui participent directement ou indirectement à la production ... de toile ... soient payés en toile" (p. 133).

Le point de départ de la construction des sphères de production est donc maintenant la valeur produite correspondant à 12 aunes de toile, soit 36 h. de travail (24 C et 12 T). Toute l'énigme :

> "Trouvera donc sa solution sans que nous ayons à tenir compte de l'échange entre les biens de consommation, quand nous saurons comment les 12 aunes de toile se répartissent entre tous les producteurs qui ont pris part à sa production ou à la production de ses éléments" (p. 134).

(Ce point important sera repris plus loin, cf. § 24).

Aucun problème ne se pose pour les 4 aunes de toile dont la valeur correspond à l'argent distribué dans la sphère de production de la toile. Le "véritable problème" (p. 142) vient après : c'est celui de la conversion en argent (donc de la circulation) des 8 autres aunes qui représentent le capital constant dans la production de toile. La procédure de construction des sphères de production adoptée par Marx est la suivante : les producteurs de fil et de métier à tisser (disons la sphère 2) achètent la totalité des 8 aunes de toile en vendant la valeur correspondante à la sphère 1 (toile). Le problème, réglé pour celle-ci, se représente pour la sphère 2, qui a été, comme on l'a vu, construite sur la base de l'équivalence $C_1 = V_2$ (= 24 h. de travail qui se décomposent en 8 T et 16 C). Cette sphère 2 ne peut donc "réaliser" qu'1/3

de la valeur des 8 aunes de toile. Il reste 5 et 1/3 aunes (soit 16 h. de travail) qui vont circuler, par l'échange avec une troisième sphère construite à partir du même principe. Après quelques exemples numériques illustratifs, Marx conclut : "Nous aurons toujours un reste et un progressus in infinitum" (p. 146).

14 - Synthétisons les résultats que l'on peut tirer de cette analyse de Marx. La relation $C_i = V_{i+1}$ est une norme de décomposition de la valeur (à laquelle est associé un système de circulation) qui fournit le critère de construction des sphères de production sur la base suivante : pour n'importe quelle marchandise (en tant que fraction de la valeur du produit) la sphère correspondante est telle que la valeur de son produit équivaut à la partie de la valeur du produit de la sphère (logiquement) antérieure représentée par le capital constant.

On en déduit que les marchandises désignées par ce mode de décomposition de la valeur doivent avoir pour "support matériel" des moyens de production (i.e. des objets destinés à la consommation productive). Ceci est évident lorsqu'on pense que toute la fraction de valeur i se définit à partir de la reproduction de ce qui est présupposé dans le processus de production de la marchandise (i-1). Comme dans le cas précédant, les sphères sont donc définies sur la seule base de la circulation de la valeur (et non des objets) et l'*association* des valeurs d'usage au mode de fractionnement de la valeur est immédiate et univoque.

(Toute différente semble la démarche suivie dans le Capital (cf. [I] p. 49), où Marx commence par poser les "deux sections de la production sociale" à partir de leur production de valeurs d'usage : "moyens de production" et "moyens de consommation". On voit à quel point peut être ambiguë la lecture de ce texte du Capital lorsqu'elle est faite dans l'ignorance de la génèse des schémas de reproduction).

15 - Ce type de circulation se heurte à la difficulté suivante que l'on peut illustrer à l'aide d'un petit schéma :

$$\begin{array}{lll} V_1 = T_1 + C_1 & & \\ \| & & \\ V_2 = T_2 + C_2 & & \\ & \| & \\ & V_3 = T_3 + C_3 & \\ & & \| \\ & & \text{etc ...} \end{array}$$

d'où $V_1 = T_1 + T_2 + T_3 + C_3$

Le "reste" C_i ne disparaît pas, aussi loin que l'on pousse la progression. On remarque cependant qu'il est *de plus en plus petit* (contrairement au cas précédant). En effet, quels que soient les rapports C_i/T_i dans les différentes sphères, on a : $C_i < V_i$ donc $V_{i+1} < V_i$, d'où $C_{i+1} < C_i$.

Comme dans le cas précédant, la difficulté présente est l'expression du "double caractère" du travail. Le problème surgit du fait que pendant l'acte de formation du travail abstrait il y a "transmission" de la valeur préexistante.

La progression à l'infini serait donc supprimée si, lors de la construction des sphères, on aboutissait à une sphère n où $V_n = T_n$, ce qui implique $C_{n-1} = T_n$ et donc la disparition de tout résidu.

L'implication évidente de cette "solution" est que la valeur produite ne circule que du fait de l'existence d'une sphère sans capital constant, où donc le travail ne présente pas son double caractère, mais s'identifie à la seule formation de travail abstrait. Cela se traduit par l'égalité $V_1 = \sum_{i=1}^{n} T_i$ au niveau global : la valeur produite est égale à la valeur du produit. Les effets que Marx attribue au double caractère du travail disparaissent donc non seulement dans la sphère n, mais aussi au niveau social, pour n'être vérifiés, et seulement en apparence, que dans les sphères particulières 1 ..... (n-1). Cela ôte nécessairement aux propositions de Marx sur la transmission de la valeur leur portée générale. Cette remarque nous sera utile lors de nos développements ultérieurs.

(Il est surprenant que Marx n'évoque pas cette pseudo-solution à propos de ce mode de décomposition de la valeur, dont l'analyse a pour point de départ explicite la position de Smith sur le partage du produit annuel en revenus ou sur la circulation "entre commerçants" et "entre commerçants et consommateurs" (p. 130-131). Il s'agit en effet d'un cas où les propositions de Smith seraient vérifiées).

16 - Revenons à la difficulté soulevée par ce mode de décomposition de la valeur, i.e. à la persistence d'un "reste". Il n'est pas sans intérêt de comparer ce "reste" avec les marchandises fondamentales de Sraffa. Car c'est bien à cette notion que parvient Marx, mais elle acquiert dans son analyse une signification totalement différente.

Chez Sraffa, la marchandise fondamentale est élaborée à partir des conditions de reproduction d'un système sans surplus et surtout et plus explicitement au § 6 en relation avec le problème de la détermination des prix et du taux de profit. La définition donnée dans ce § 6 est d'ordre exclusivement technologique : c'est par le repérage de la place des valeurs d'usage dans la reproduction que l'on désigne les marchandises fondamentales (cf. [V]).

Marx suit une tout autre démarche : la notion de "reste" est dégagée à partir de l'analyse de la circulation de la marchandise et de l'effet attribué au double caractère du travail. On obtient donc la succession logique suivante : théorie de la marchandise - valeur et circulation - "marchandise fondamentale". Dès lors cette notion ne saurait être liée à une quelconque caractéristique technique des objets, donc à des valeurs d'usage. Comme on l'a vu, ces caractères sont déduits du mode de fractionnement de la valeur et de la construction des sphères de production.

(On retrouve évidemment la différence fondamentale entre Marx et Sraffa, qui concerne la conception de la marchandise : effet sur les objets techniquement définis de la norme de distribution du produit net pour le second ; mode de socialisation de producteurs séparés pour le premier).

Il en résulte que l'interprétation du passage p. 145-146 ne saurait donc être littérale. Marx y décrit les échanges réciproques entre "producteurs de fer et de bois" et "constructeurs de machines", dont les produits entrent dans la production directe les uns des autres, et donc dans la production indirecte de tous les autres produits, puisqu'il s'agit de "dernières sphères". Nous ne pensons pas que, malgré l'apparence, il y ait ici analyse en termes de valeurs d'usage. Il s'agirait plutôt d'une

illustration de la persistance du capital constant à partir d'un exemple de valeurs d'usage qui ont préalablement été désignées par le mode de décomposition de la valeur globale.

17 - Arrivons maintenant à la solution du problème proposée par Marx. Rappelons que :

> "La partie du problème qui reste encore à résoudre se réduit donc à ceci : qu'advient-il des 2/3 d'aune de toile correspondant ... au déchet de la machine qui fabrique des machines ? En d'autres termes : dans quelles conditions ce constructeur de machines peut-il consommer ces 2/3 d'aune = 2 sh. = 2 heures de travail en toile, tout en remplaçant en même temps son outillage ? Telle est la vraie question. Le fait a lieu. Il a lieu nécessairement. Donc problème : comment s'explique ce phénomène ?" (p. 149).

Compte tenu de l'analyse faite du précédant mode de décomposition de la valeur, Marx peut ajouter que :

> "Le calcul ne peut tomber juste que si ce qui doit être remplacé grâce à la dernière partie de la toile ... c'est seulement du revenu, du travail nouvellement ajouté et non pas du capital constant" (p. 152).

Cela implique que pour la toile :

> "La somme de sa valeur doit se résoudre en salaire et profit, c'est-à-dire en travail ajouté à tous les stades de sa production" (p. 152-3 ; cf. aussi p. 216-7).

La solution de Marx consiste à construire pour le "reste" des sphères de production *sui generis* : afin que la totalité de la valeur produite puisse circuler, le "reste" doit être reconstitué *en dehors* de la circulation. A cette fin Marx utilise deux procédés :

- le "remplacement *in natura* d'une partie du capital constant" (p. 153). Cette possibilité est d'abord évoquée à propos de l'agriculture. En ce qui concerne par exemple, le "producteur de lin", une partie de son capital constant consiste en objets de même nature physique que sa production, tel la semence. Dans ce cas :

> "Nous trouvons ici une partie du capital constant qui se remplace elle-même, n'est jamais vendue, n'est donc ni payée ni consommée, n'entre pas dans la consommation individuelle ... La valeur de la semence entre bien dans la valeur du produit total, mais cette même valeur, puisqu'il s'agit de la même masse de produits ... est de nouveau déduite du produit total, rendue à la production, n'entre pas dans la circulation" (p. 133).

Cette fraction du capital constant "n'est donc remplacée par quelque forme de revenu que ce soit" (ibid.) La substitution en nature, déjà qualifiée de "considérable" puisqu'elle concerne

> "La matière première de l'agriculture ... branche importante de la production annuelle - la plus importante même par son volume et par la masse du capital qu'elle enferme" (ibid.),

est ensuite étendue à d'autres secteurs, tels les mines les charbonnages et autres industries extractives (p. 153).

- l' "échange de capital constant contre du capital constant" (p. 154), que Marx illustre d'abord par l'exemple de l'utilisation des "déchets de coton" comme "engrais" ou "qui peuvent servir de matières premières dans d'autres industries, ainsi les chiffons de toile (servant à la fabrication) du papier" (p. 153) et développe ensuite en prenant pour exemple l'échange entre producteur de matières premières (fer et charbon) et producteur de machines. Chacun commence par effectuer la substitution en nature pour la fraction du capital constant correspondant à la valeur d'usage produite. Ensuite le producteur de matière première a déduit une quantité de fer "pour une valeur équivalente" à celle de la machine usée (p. 155 et 156). En ce qui concerne la partie de son capital constant qui correspond au fer reçu elle est

> "Pour lui exactement ce que la semence est pour le paysan. C'est une partie de son produit annuel qu'il se remplace in natura et qui, pour lui, ne se résout pas en revenu" (p. 156).

C'est ce qui caractérise cet échange :

> "Toute la quantité de charbon, de fer, de bois et de machines se remplacent ainsi respectivement par échange de capital constant contre du capital constant, de capital constant sous une forme naturelle contre du capital constant sous une autre forme naturelle ... Cet échange joue exactement le même rôle que la semence dans l'agriculture, ou, dans l'élevage, les fonds, le capital représenté par du bétail" (p. 209).

Il s'ensuit que "ces deux fabricants se paient réciproquement *in natura* et ce procès n'a rien à voir avec la répartition du revenu entre eux" (p. 155), ce qui est possible uniquement parce que :

> "Leurs produits, bien que l'un constitue le stade précédant de l'autre, entrent réciproquement en tant que moyens de production dans leurs capitaux constants respectifs" (p. 156).

Le résultat est que :

> "Dans la réalité le remplacement du capital constant est assuré par le fait que du capital constant est sans cesse nouvellement produit et qu'il se reproduit partiellement lui-même. Mais s'agissant du paiement, la fraction du capital constant qui entre dans le produit consommable est payée sur le travail vivant qui entre dans les produits non consommables. Parce que ce travail n'est pas payé en ses propres produits, il peut décomposer en revenu tout le produit consommable. Considérée annuellement, une fraction du capital constant n'est qu'apparente. Une autre, tout en entrant dans le produit total n'entre ni comme élément de valeur, ni comme valeur d'usage dans le produit consommable, mais est remplacée in natura et reste toujours incorporée à la production" (p. 155-6). Ainsi "tous les éléments de la toile se résolvent en une somme de quanta de travail = à la somme du travail nouvellement ajouté" (p. 157). Il en résulte qu' "Il n'est pas vrai que le produit annuel du travail, dont le produit du travail de l'année ne constitue qu'une partie, se résolve en revenu" (p. 159).

Conclusion que Marx, cette fois, justifie à partir de la solution du remplacement du capital constant qui a été trouvée.

18 - Résumons. Le "reste" est a) en partie remplacé en nature. C'est le cas de tous les X_{ij} pour lesquels $i = j$. b) en partie remplacé à travers l'échange de capital constant contre du capital constant. Dans l'exemple envisagé par Marx c'est le cas de tous les X_{ij} dans les branches où la marchandise i produite ne figure pas dans le produit net. Dans le premier cas il y a purement et simplement substitution en nature, et donc exclusion de toute circulation (ce qui désigne cette fraction du capital constant comme "apparente") ; dans le second cas, il y a "échange" de valeurs d'usage entre elles. C'est ce "reste" qui entre dans la valeur du produit et non dans la valeur produite.

Le problème semble alors résolu en ce sens que la totalité de la valeur produite pourrait (logiquement) circuler sur la base de son équivalence avec le travail social abstrait, et cette circulation serait cohérente avec l'inégalité entre la valeur du produit et la valeur produite.

19 - Avant de poursuivre il est utile de supprimer une éventuelle ambiguïté qui pourrait surgir sur l'articulation entre valeur d'usage et valeur à propos de l'échange de capital constant contre capital constant. On pourrait penser que c'est la quantité de "valeur" restant à substituer qui détermine les valeurs d'usage échangées entre les producteurs d'éléments entrant réciproquement dans leurs capitaux constants ; et que, par conséquent, cet échange *sui generis* reposerait sur une base analogue à celle des échanges jusqu'ici étudiés. Cette impression peut être aisément dissipée.

Observons en premier lieu que l'application de la catégorie de valeur à ce qui est, par construction, exclu de la circulation est en totale contradiction avec toute l'analyse de la reproduction/circulation de la valeur. En second lieu, cette interprétation de la solution de Marx est, par lui, absolument exclue. La définition qu'il donne de l'échange de capital contre du capital est sans ambiguïté : "Il se produit donc un remplacement de capital constant ; dans la mesure où il s'opère indirectement, sans échange, il s'agit donc ici d'un échange de capital contre capital, c'est-à-dire, en ce qui concerne la valeur d'usage, d'un échange de produits contre des produits qui entrent réciproquement dans les procès de production respectifs" (p. 280). D'autre part, p. 274-7, c'est à partir d'innombrables exemples (dont une infime partie a été évoquée au § 16) minutieusement détaillés que Marx "démontre" l'effectuation des échanges entre producteurs d'éléments du capital constant sur la seule base des caractéristiques physiques des produits. Une confirmation ultérieure de tout cela sera fournie au par. suivant lors de l'analyse de l'argent.

20 - D'après tout ce qui précède, trois sortes d'échanges ont été distinguées. Il convient maintenant de les réexaminer d'un point de vue différent, dans le but de préciser la signification des catégories utilisées par Marx. On se réfère plus particulièrement à la section 9 du chapitre 4 (p. 258-282). On se propose donc de discuter la désignation de ces échanges par Marx comme : échange de revenu contre du revenu, de revenu contre du capital, de capital contre du capital.

a) Le premier type d'échange correspond au premier mode de fractionnement

de la valeur. Dans ce cas, l'échange est simplement "métamorphose formelle de la marchandise M-A-M' " (p. 261). Puisque dans ce type d'échange "il ne s'agit que de satisfaire des besoins" (p. 263), c'est-à-dire qu'il ne s'agit que d'un "échange simple de marchandises" (p. 261) la question se pose de la signification de cette circulation en tant que circulation de "revenus".

Sur ce point la position de Marx est tout à fait ambiguë. Il désigne continuellement cet échange comme échange de revenus, mais, lorsqu'il en précise le contenu il dit :

> "Ce qui détermine le procès d'échange ce n'est pas qu'ils [les produits] soient dans les deux cas du revenu, mais qu'ils soient dans les deux cas des articles consommables. Leur détermination formelle comme revenu ne joue ici aucun rôle. Elle se manifeste sans doute dans la valeur d'usage des marchandises réciproquement échangées, en ce que toutes deux entrent dans la consommation individuelle, mais cela revient seulement à dire qu'une fraction de produits consommables s'échange contre une autre fraction de produits consommables. La forme de revenu ne peut intervenir ou se manifester que là où la forme du capital lui fait face" (p. 262).

Or, non seulement la forme capital est ici absente, mais encore on a montré que la valeur d'usage des marchandises participant à cet échange est univoquement impliquée par le mode de décomposition de la valeur $V_i = T_{i+1}$. On doit alors conclure qu'ici la catégorie "revenu" n'a aucune pertinence, en ce qu'elle ne fournit aucune détermination supplémentaire de l'argent en circulation sur la base de ce mode de fractionnement de la valeur. Cet échange n'est donc pas un "échange de revenu contre du revenu", sauf à ne prendre le terme de "revenu" que dans un sens métaphorique.

b) Passons au troisième type d'échange, celui entre les sphères *sui generis* par lequel s'épuise le "reste". Considérons "le produit total de B [qui] représente le total du capital constant dans toutes ses formes naturelles" (p. 279). Deux sortes d'échanges ont lieu :

- une partie du produit de B "n'entre pas dans la circulation (en tout cas n'a pas besoin d'y entrer et ne peut y entrer que formellement) ... [puisque] ... de produit qu'il était, il devient son propre moyen de production" (p. 279).
- pour une autre partie :

> "Lorsque le produit d'une sphère particulière de B ne peut pas remplacer in natura son propre capital constant, l'achat et la vente, en changeant les produits de mains, remettent ici chaque chose à sa place" (p. 279-80).

Dans ce cas, il s'agit d' "un échange naturel (masqué par l'argent)" (cf. [II] p. 268). L'argent "n'apparaît ici que comme moyen de paiement ... et ne paie que le solde" (p. 209).

La question qui se pose à ce point porte, comme dans le cas précédent, sur la pertinence de la désignation en tant que capital des marchandises qui "circulent" sur la base de ces règles. Marx n'en dit mot. Mais on peut facilement avancer que

si la forme revenu ne peut être définie que par opposition à la forme capital, le contraire doit aussi être vrai. Il en résulte que la catégorie "capital" n'a ici aucune pertinence et que son usage ne peut être que métaphorique.

c) C'est alors le deuxième type d'échange qui devrait permettre, a priori, d'éclairer les problèmes posés ci-dessus et de tester la validité des positions que nous avons avancées. Il s'agit en effet de l'échange "revenu contre capital", où donc pourrait s'affirmer, par opposition réciproque, la détermination de revenu et de capital des marchandises échangées.

Dans cet échange il y a nécessité absolue de conversion en argent des produits, puisque leurs propriétaires n'en peuvent consommer (industriellement pour les producteurs de biens de consommation et individuellement pour les producteurs de moyens de production) que la "valeur d'échange" (p. 265). Ce sont donc des produits qui représentent pour un échangiste du revenu (en tant que valeur) et du capital (en tant que valeur d'usage) et pour l'autre du capital (en tant que valeur) et du revenu (en tant que valeur d'usage). (cf. p. 264-266).

Ce résumé de la description de cet échange que fait Marx fournit des éléments pour élucider la signification que l'on doit attribuer dans la théorie de la circulation à la définition, en termes d'opposition, des formes revenu et capital. On voit tout de suite que cela n'a rien à voir avec les "oppositions" utilisées en économie politique (telle par exemple entre stock et flux). L'opposition dont il s'agit ici n'est autre que l'expression de ce qui est pour Marx la contradiction de la marchandise, valeur d'usage et valeur. Cette observation est utile pour éclairer ce qui suit :

> "Dans l'échange lui-même ... seules les marchandises se font face - et il s'agit d'un échange de marchandises simple - les seuls rapports qu'elles entretiennent l'une avec l'autre sont des rapports de marchandises, qui ne se soucient nullement des déterminations de revenu et de capital. Seule la différence de valeur d'usage de ces marchandises indique que les unes ne servent qu'à la consommation industrielle, les autres, qu'à la consommation individuelle ... [Rappelons que ces valeurs d'usage sont déduites du mode de décomposition de la valeur] ... Quant à la différence d'utilisation des différentes valeurs d'usage des différentes marchandises, elle ressortit à la consommation et n'a rien à voir avec les procès d'échange comme marchandises. Il en est tout autrement lorsque le capital du capitaliste se transforme en salaire du travail et le travail en capital. Ici, les marchandises ne se font pas face comme simples marchandises, mais le capital [apparaît] en tant que capital. Dans l'échange que nous venons d'examiner, vendeur et acheteur ne se font face qu'en tant que tels, uniquement comme simples possesseurs de marchandises" (p. 266-7).

Cet important texte apparaît de prime abord contradictoire avec la notion d'échange de revenu contre capital. Mais c'est à notre avis une fausse impression une fois que l'on admet (ce que l'on essaye de prouver) que dans la théorie de la circulation jusqu'ici élaborée, revenu et capital ne sont pas des catégories ayant un contenu théorique défini, et que ces termes ne renvoient pas à autre chose qu'à la contradiction de la marchandise. Essayons un instant de penser autrement. Si l'on désigne comme capital ce qui n'est que la marchandise en sa détermination en tant que valeur d'usage on identifie purement et simplement le capital et les moyens de production. C'est à ce résultat que l'on aboutit en appliquant la notion de capital à la sphère de la production des moyens de production. En ce qui concerne la sphère de production de la "toile" le capital serait alors défini par son opposition (au sens économiste) au revenu, ce qui signifie uniquement que cette définition a pour seule base la notion de produit net (c'est le produit net de "toile" qui définit la quantité de toile dont la "valeur" représente les moyens de production utilisés). Dans les deux cas on définit le capital en dehors du rapport capitaliste, en retrouvant par là la conception néo-classique (par la valeur d'usage) ou classique (par le produit net).

Il est certain que la terminologie utilisée par Marx est tout à fait ambiguë. Mais elle ne doit pas nous induire en erreur en ce qui concerne la véritable signification du système de circulation élaboré dans les *Théories sur la plus-value*. Il s'agit d'une *théorie de la circulation de la valeur et non du mouvement ou circulation du capital* ; les "contradictions" que l'on pourrait y trouver ont pour unique détermination la contradiction de la marchandise et non pas celle qui est inhérente à la forme capital. On peut également observer que rien ne change fondamentalement selon que l'on considère cette circulation comme répétitive (circulation d'une valeur inchangée) ou élargie, puisque la "variation" de la valeur ne peut ici apparaître que comme effet de la combinaison de divers modes de décomposition de la valeur globale. (On reviendra sur ce point au § 22 lors de la discussion de l'interprétation des schémas de reproduction comme système d'équilibre).

21 - L'analyse de Marx pose de délicats problèmes d'interprétation. Rappelons qu'elle consiste pour l'essentiel en la recherche d'une solution au problème de la circulation de la valeur, qui, pour Marx, se ramène à la construction de sphères de pseudocirculation de la valeur, uniquement déterminées sur la base de la valeur d'usage. En d'autres termes, la circulation de la valeur appelle (ou exige) la *sortie* de la sphère de la valeur.

Cet énoncé suffit à montrer clairement à quel point la "solution" fait problème. Cela peut nous fournir la base de discussion des fondements logiques des interprétations jusqu'à maintenant proposées des schémas de Marx, qui, toutes, d'une façon ou d'une autre, impliquent la suppression du problème posé. Cette discussion nous fournira aussi des éléments supplémentaires pour une meilleure intelligence de la théorie marxiste de la circulation.

Commençons par examiner les deux principales façons de "régler" la question : l'interprétation du schéma de reproduction en termes d'équilibre (pseudo-keynésien) ou en termes de la théorie des prix de production (sraffaienne).

22 - L'interprétation de la théorie marxiste de la circulation en termes de système d'équilibre a une importance considérable, à la fois sur le plan historique (cf. les grands débats au sein du marxisme sur l'impérialisme et les crises) et sur le plan de la théorie (en ce qu'elle repose sur la notion fondamentale d'équilibre, ce qui implique une conception très particulière de la valeur).

Ce courant fonde, en définitive, sa théorie sur la représentation de la circulation à partir de la relation $c_2 = v_1 + pl_1$ interprétée comme condition d'équilibre.

Illustrons cette position à l'aide de l'exemple choisi par Marx (sect. 10, chapitre 3) de la production de toile, qui représente la valeur produite (qu'on désigne par l'indice 5), en utilisant directement ou indirectement du filé (marchandise 3), du lin (marchandise 4), des machines (qu'on peut ici considérer comme produites par une seule branche ; marchandise 2), du fer-bois-charbon (qu'on attribue aussi au même producteur ; marchandise 1). On obtient le système suivant :

$$V_{11}+V_{12}+T_1 = V_1$$
$$V_{21}+V_{22}+T_2 = V_2$$
$$V_{32}+V_{34}+T_3 = V_3$$
$$V_{42}+V_{44}+T_4 = V_4$$
$$V_{52}+ V_{53}+ V_{54}+ T_5 = V_5$$

où V_5 est la valeur produite et $V_1 = \Sigma\ V_{i1}$; $V_2 = \Sigma\ V_{i2}$; $V_3 = \Sigma\ V_{i3}$; $V_4 = \Sigma\ V_{i4}$. On déduit de ces conditions et du schéma ci-dessus :

I) $V_5 = T_1+T_2+T_3+T_4+T_5$

II) $V_{52}+V_{53}+V_{54} = T_1+T_2+T_3+T_4$

C'est cette "égalité fondamentale" (II) qu'exprime la condition $c_2 = v_1 + pl_1$ du schéma du Capital.

Pour que la relation (II) exprime une condition d'équilibre, il faut admettre que les grandeurs des deux termes de la relation puissant être différentes, ce qui, à son tour, présuppose qu'elles se déterminent indépendamment l'une de l'autre.

Supposons un moment qu'elles soient différentes. Cela signifie la non équivalence entre d'une part la valeur produite et en circulation et d'autre part le travail abstrait social : il faudrait alors admettre qu'une partie de la valeur se forme en l'absence de tout travail, ou que du travail abstrait social se forme sans équivalent en valeur.

L'école de l'équilibre pense éviter cette conclusion absurde en arguant que le non respect de la condition (II) implique un déséquilibre entre production et échanges, la valeur produite est soit "excessive", soit "insuffisante", d'où vente au-dessus, ou en dessous de la valeur.

Suivons cette voie. Un tel raisonnement n'est logiquement fondé que si l'on accepte l'idée de la détermination de V_5 et de $\sum_{i=1}^{n} T_i$ de façon indépendante l'une de l'autre. Mais cela signifie nécessairement que la valeur produite doit être connue en dehors de sa circulation, c'est-à-dire à partir de la relation de production de la cinquième marchandise, donc sur la base de l'idée de "transmission" d'une valeur *supposée déjà connue* (les V_{ij} de la relation 5), à laquelle s'ajoute une quantité de travail vivant T_5. Dès lors, V_5 ne peut avoir d'autre signification que celle de représenter le contenu en travail, lui même déterminé comme "coût de production" en termes de travail, d'une production physique donnée.

On aboutit à une première conclusion : puisque la détermination indépendante des deux termes de l'égalité (II) implique la détermination de la valeur produite sur la seule base de la comptabilisation en termes de travail des produits physiques usés et de la quantité de travail vivant dépensé, le schéma de formation de la valeur n'est plus que le déguisement d'un système de quantités physiques $X_{ij} \to X_i$, qui n'a rien à voir avec la valeur.

Allons plus loin en examinant de plus près la relation (II) en tant que condition d'équilibre. On pourra s'appuyer sur un important texte de Marx où il examine les effets d'une variation de la "productivité du travail" (ce point est repris au paragraphe suivant). Considérons le système suivant : du charbon est produit avec du fer, bois, machines. Le "charbon" peut représenter à la fois la valeur produite ou du capital constant pour d'autres secteurs. Considérons-le uniquement comme représentant de la valeur produite. Les quantités physiques X_{ij} et X_i ne varient pas. Marx imagine une augmentation de la valeur du capital constant utilisé dans le secteur du charbon. L'école de l'équilibre dirait que, puisque dans les égalités (I) et (II) les deux termes se déterminent de façon indépendante, la hausse de la valeur du capital constant se traduirait par un déséquilibre du type "vente du charbon en dessous de la valeur".

L'analyse de Marx contredit de la façon la plus absolue cette interprétation. "La diminution de la productivité doit se résoudre en une augmentation de la quantité de travail vivant employé" (p. 214). Nous avons là une confirmation supplémentaire de notre interprétation du schéma de reproduction. Le seul effet de la variation de la productivité est la variation de la valeur de la même quantité physique de charbon, variation qui n'est pas en relation avec un quelconque déséquilibre, mais avec la nécessaire équivalence entre la valeur produite et la quantité de travail social. Les deux termes de la relation (I) sont *indissociables* l'un de l'autre. En disant que la valeur des X_{ij} utilisés dans la production de charbon augmente on établit par là-même la nécessaire augmentation des T_i dans les autres secteurs. L'interprétation en termes d'équilibre doit donc être abandonnée.

Concluons. La conception des relations (I) et (II) comme conditions d'équilibre implique la détermination des deux termes de ces relations de façon indépendante l'un de l'autre, donc la conception ricardienne de la formation de la valeur comme pur phénomène de production (comptabilité en temps de travail des valeurs d'usage). Le déséquilibre serait alors la "contradiction" (au sens le plus plat du terme) entre les valeurs d'usage et leur recouvrement en termes de travail. Mais dans ces conditions la prétendue égalité fondamentale n'est plus ni condition nécessaire, ni condition suffisante de l'équilibre. Elle n'est pas suffisante puisque l'égalité des "valeurs" peut parfaitement être compatible avec des disproportions des valeurs d'usage, ce qui se traduit par l'incompatibilité entre l'équivalence des valeurs et la reconstitution des valeurs d'usage. Elle n'est pas nécessaire puisque toute variation du premier terme de la relation ne se traduit nullement par un déséquilibre de reproduction, car elle implique nécessairement et uniquement la variation de la valeur globale en circulation : les mêmes valeurs d'usage circulent (différemment, cf. § suiv.) en tant que "porteurs" de valeurs différentes, et c'est tout.

L'erreur fondamentale de l'école de l'équilibre est donc de n'avoir pas compris

le processus de formation de la valeur comme unité de production et circulation et d'avoir, par là, interprétée la circulation comme rencontre de valeurs déjà formées *indépendamment* les unes des autres, et donc pouvant ou non s'équilibrer (cf. aussi § 25).

A notre avis, elle ne pourrait avoir raison que sur un seul point, à savoir que les schémas de la reproduction ont sans doute quelque chose à voir avec la question de la crise. Son erreur est alors d'avoir été prise au piège de l'économisme vulgaire, qui ne peut concevoir la crise qu'en termes de déséquilibre.

23 - Avant de passer à la discussion de la position de l'école "sraffaienne", il est utile d'examiner la notion de productivité qu'on vient d'utiliser, et d'avancer quelques observations à propos de la notion de travail incorporée (cf. § 24).

En économie politique, la productivité est conçue généralement comme relation entre la quantité des objets produits et la quantité des facteurs utilisés (d'où le fameux problème de l'imputation). Cette conception en termes physiques de la productivité se heurte à l'objection évidente que, la production étant physiquement hétérogène, seuls des rapports entre grandeurs en termes de prix sont significatifs. Puisque les prix sont l'expression à la fois des conditions de production et de la règle de répartition des revenus, on en déduit que la "productivité" résulte elle aussi de ces deux déterminations.

La notion de productivité qui se dégage de l'analyse de la reproduction de la valeur diffère radicalement de ces deux conceptions. Reprenons l'exemple utilisé ci-dessus. Considérons une augmentation de la valeur du capital constant dans la production de charbon.

> "Le travail des ouvriers des mines de charbon ne serait pas devenu plus improductif, mais serait devenu plus improductif le produit de leur travail plus celui du travail préexistant" (p. 212).

Ici le terme "improductif" est pris au sens courant de l'économie politique, à savoir comme rapport entre la quantité de charbon et la quantité de travail vivant utilisée dans ce secteur. En termes de valeur les choses se passent différemment :

> "Un accroissement de valeur du capital constant (provenant d'une diminution de la productivité dans les branches de travail qui le fournissent) augmente la valeur du produit dans lequel il entre en tant que capital constant, et diminue la fraction du produit (in natura) qui remplace le travail nouvellement ajouté, le rend donc moins productif dans la mesure où il serait évalué en termes de son propre produit" (p. 214-5).

D'autre part, puisque "pour la fraction du capital constant qui s'échange in natura il n'y a rien de changé" (ibid.), il se dégage un excédent de charbon (correspondant à la quantité de charbon déduite des achats des ouvriers de ce secteur du fait de la diminution du rapport T/V).

> Cet excédent "qui constitue maintenant une partie du capital constant du charbonnier et qui n'entre pas dans cet échange en nature, est échangée, comme auparavant, contre du revenu ..., avec cette restriction que ce revenu, au lieu de revenir aux consommateurs antérieurs, revient aux producteurs dans

> les sphères desquels on a employé une plus grande quantité de travail" (ibid.).

L'idée qui se dégage est que dans la théorie de la reproduction de la valeur il n'y a de place ni pour l'une ni pour l'autre des deux conceptions de la productivité évoquées plus haut. Pour la première, puisqu'elle s'enferme dans un tissus de contradictions, que Marx résume ainsi :

> "Evalué dans son propre produit le travail est donc devenu moins productif, bien que sa productivité soit restée la même" (p. 218).

Le travail est moins productif, si on le rapporte au produit net de charbon, et également productif puisque la même quantité de charbon est produite avec la même quantité de travail. Pour la seconde, en ce que le changement de productivité ne saurait être rapporté à une variation de la répartition, puisque la formation de la valeur est indépendante de la manière dont elle se répartit.

Quelle signification peut-on donc attribuer à la variation de la productivité (comment peut-elle être saisie) dans la théorie de la reproduction? Elle ne peut être conçue qu'à partir de la variation de la valeur globale qui est *en même temps* sa redistribution entre les sphères, dont le principe de construction demeure identique, mais dont se modifie la dimension (certaines s'élargissent et d'autres se contractent).

24 - Considérons maintenant la notion de "travail incorporé". En général elle est exprimée comme c+v+pl et interprétée en termes de comptabilité d'entreprise, ou plus généralement comme application de la théorie des composantes. Dire, sans plus, que l'ouvrier, en travaillant 8 heures transmet une valeur de 2 heures, c'est obtenir la valeur de 10 heures par l'addition de 2 et 8. C'est d'ailleurs l'extension de ce genre de calcul au niveau global qui permet l'interprétation des schémas de reproduction en termes d'équilibre. Les valeurs d'usage étant données, c_2 est conçu comme valeur existante, qui est transmise ; et v_1+pl_1 est la valeur nouvellement créée. L'une est calculée indépendamment de l'autre (puisqu'il s'agit de deux calculs effectués à deux moments différents, au début et à la fin de la période), elles peuvent donc être comparées.

Cette conception est incompatible avec la notion de "production simultanée" qui, comme on l'a vu, est fondamentale dans la théorie de la reproduction (cf. § 4, 8, 14, 18).

Par ailleurs, comment interpréter, en termes de la théorie des composantes, une variation de la productivité au sens précisé au paragraphe précédent, puisque la composante de la valeur du produit qui correspond à la "transmission" est déjà déterminée au début de la période ? (Rappelons que, par hypothèse, tout le "capital" est "circulant"). La seule variation admise ne peut porter que sur la quantité de travail directement utilisé, ce qui, compte tenu de la prédétermination de la valeur transmise, implique l'adoption de la notion de productivité comme relation entre quantité de produit et quantité de travail (qui est dans ce cas le seul "facteur" non produit).

Etant incompatible avec la théorie de la reproduction de la valeur, cette conception du travail incorporé doit être rejetée. Elle est de nature purement technicis-

te en ce qu'elle redouble du mot "valeur" (qui dans ce cas n'est qu'un mot) le fait banal que des matières premières sont consommées et des machines usées dans la production des industries de "transformation". En termes de valeur, elle implique donc que la valeur se présuppose elle-même.

Il découle de la théorie de la reproduction, telle que nous l'avons interprétée, que la seule signification acceptable de la notion de "conservation" de la valeur est d'être l'expression, au niveau de chaque branche, de l'idée centrale de production simultanée. Dire que dans une sphère de production il y a "conservation" de la valeur du fait du travail concret, c'est dire que du travail abstrait s'est formée simultanément dans la production d'une valeur dont celle qui est "conservée" est l'expression au niveau de la sphère considérée. En se référant au schéma de reproduction simple du *Capital*, la conséquence de cette interprétation est la suivante : la comparaison entre c_2 et la valeur produite dans la section I ne saurait signifier que deux valeurs sont confrontées, dont la grandeur peut être égale ou différente, mais qu'il s'agit *d'une seule* valeur, dont le travail vivant "dépensé" dans la section I est la mesure (Marx dirait la "substance"). A cette unique valeur correspondent deux "supports matériels" distincts, l'input dans le département II et la production du département I.

25 - L'interprétation en termes de prix de production est une autre façon, plus subtile, de supprimer le problème signalé au paragraphe 21. Tout comme pour la transformation des valeurs en prix, elle repose sur la conception du système de reproduction de la valeur comme système de production simultanée de valeurs d'usage. Dans ces conditions, le système présenté au paragraphe 22, réecrit en termes physiques X_{ij} et X_i devient identique à un sous-système de Sraffa, où la marchandise 5 est le produit net et les autres valeurs d'usage sont prises dans les proportions et quantités obtenues par la contrainte de self-replacing system. Puisque, selon cette école, les valeurs d'usage sont valeurs du simple fait de leur production, on peut obtenir, par agrégation, la quantité de travail (concret !) totale qui correspond à la quantité de valeur d'usage dont se compose le produit net. Dans ce cas, la reproduction de la "valeur" ne pose plus aucun problème, puisque toute difficulté a été supprimée lors de la construction du sous-système.

Cette interprétation se heurte à la critique générale qui aboutit au rejet de la conception ricardienne fondée sur la réduction de la théorie de la valeur à simple comptabilité en temps de travail. On peut y ajouter quelques observations particulières. On remarque que la solution proposée est logiquement fondée sur l'interprétation de la totalité du système de circulation à partir de la pseudo-circulation que Marx propose pour le remplacement du "reste". Dans le sous-système seul circule, sur la base indiquée, la totalité du capital constant, le produit net étant, par définition, ce qui ne circule pas. On voit facilement qu'il s'agit là d'un renversement complet de la théorie de Marx dans laquelle ne circule pas ce qui, seul, circule dans le sous-système, afin d'assurer la circulation de ce qui, dans le sous-système, ne circule pas. En tant qu'interprétation de la théorie de la reproduction de Marx, la conception sraffaienne de sous-système (ou celle, analogue, de secteur verticalement intégré) doit donc être rejetée.

Pour la même raison, la théorie des prix de production doit être écartée en tant qu'instrument d'interprétation de la transformation des valeurs en prix. En effet, l'expression du système en termes de "valeurs", $A\,v + t = v$, se révèle dépourvue de sens, puisque le produit $A\,v$ est *impossible* (et non pas nul) du fait de la nécessaire reconstitution en valeurs d'usage des composantes du capital constant utilisé, c'est-à-dire des éléments de la matrice A à l'exclusion des biens-salaire, qui, toutefois, ne peuvent pas non plus être représentés comme "coût" en termes de valeur.

26 - Nous avons essayé de montrer aux § 22, 24 et 25 que le problème posé par la "solution" de Marx à la question de la circulation (cf. § 21) ne peut être évacué sans contredire les principes fondamentaux de la théorie marxiste de la marchandise et de la circulation. En d'autres termes, on se trouve dans la situation suivante, en apparence seulement paradoxale : ou bien admettre comme solution ce qui est présenté comme telle, et dans ce cas c'est renoncer à la théorie marxiste de la valeur ; ou bien convenir que la "solution" n'en est pas une, qu'elle n'est pas, en tout cas, solution du problème posé, qu'elle est peut-être l'indice d'un problème autre. C'est cette deuxième voie qui nous semble la seule ouverte. Les quelques remarques qui suivent ont pour seul objectif de proposer des éléments de discussions sur ce point.

Rappelons d'abord qu'une fois établie (à la fois comme point de départ et d'arrivée de la circulation) l'égalité entre la valeur produite et le travail social abstrait (travail vivant) des sphères de "circulation" sui generis peuvent être construites, dans lesquelles les éléments de l'échange sont bien des produits qui résultent de la dépense de travail vivant mais qui ne représente pas de travail vivant, en lesquels la moindre parcelle de travail vivant n'est "incorporée". Il s'ensuit que la relation qui s'établit entre ces produits est nécessairement fondée sur autre chose que la valeur d'échange. Puisque ces objets ne peuvent être pensés que comme produits du travail vivant en sa seule qualité de travail "concret", la seule règle qui préside à leur relation est leur valeur d'usage particulière : la reconstitution de cette fraction du produit consiste purement et simplement en la reproduction des éléments *physiques* de la production dans les proportions et quantités qui sont celles établies par la situation initiale.

Concluons : la valeur du produit ne pourrait circuler qu'en rejetant hors de soi une fraction de la production. (Remarquons encore une fois qu'aucune symétrie n'existe entre ces sphères sui generis et les sphères de circulation dans lesquelles la valeur d'usage se trouve associée de façon univoque au mode de décomposition de la valeur. Dans le cas présent, aux quantités et proportions dans lesquelles sont reproduites les valeurs d'usage afin d'assurer "l'échange de capital constant contre du capital constant", ne peut être associée aucune valeur).

27 - L'interprétation qui semble s'imposer de l'analyse même de Marx est alors celle-ci : si des valeurs d'usage différentes sont en relation sans se représenter comme valeur, c'est que, sauf à contredire la théorie de la valeur, cette relation *n'exprime pas* une circulation. Il en résulte que ces objets constituent une *unique* valeur d'usage composite, dont les éléments singuliers sont déterminés à partir de la théorie de la

circulation de la valeur. Cette théorie débouche alors sur celle de la *formation* de la valeur, en ce sens que se trouve fondée la conception du processus de formation de la valeur sur la base de l'*exclusion de la transmission* de celle-ci.

C'est en effet à cette interprétation qu'a abouti l'analyse que nous avons proposée des schémas de reproduction et circulation de la valeur ébauchés par Marx dans les T.P.V. Laissant le soin à des travaux ultérieurs de la développer, nous voudrions, en conclusion, signaler la grande ambiguïté de la critique de Marx à la position de Smith. Son objectif explicite est d'établir la fausseté de la proposition selon laquelle la valeur du produit est égale à la valeur produite (ou valeur du revenu). D'après Marx, cela peut être fait une fois que l'on en a démontré l'incompatibilité avec la reproduction en valeur du capital constant, elle-même liée à la conception du double caractère du travail, par lequel sont assurées simultanément la transmission et la formation de la valeur. C'est dans ce but que Marx ébauche la théorie de la reproduction en termes de schémas qui, malgré l'imperfection de leur élaboration, expriment l'idée fondamentale que la circulation est un processus de décomposition de la valeur, aux modalités duquel est conceptuellement associée la catégorie de la valeur d'usage. Or, ces schémas démontrent non seulement que la reproduction en valeur du capital constant contredit l'égalité smithienne, mais aussi et surtout, que l'idée de reproduction *en valeur* du capital constant doit être abandonnée. Cette conclusion contredit l'objectif poursuivi par Marx et son interprétation du double caractère du travail ; surtout, elle constitue une critique décisive de l'économisme qui fonde la plupart des interprétations des schémas de la reproduction.

NOTES DU TEXTE 4

[I] *Le Capital*, Livre II, tome 2, Ed. Soc., Paris.

[II] *Theories of Surplus Value*, tome 3, Progress Publishers, Moscou.

[III] *Principes d'Economie Politique*, Calmann-Levy, Paris.

[IV] *Le Capital*, Livre I, tome 3, Ed. Soc., Paris.

[V] *Production de marchandises par des marchandises*, Dunod, Paris.

5

MESURE INVARIABLE DES VALEURS ET THÉORIE RICARDIENNE DE LA MARCHANDISE

Carlo Benetti et Jean Cartelier

1. La question des rapports qu'entretiennent les théories de Marx et de Ricardo est posée le plus souvent à propos de la transformation de la plus-value en profit. Il est tout aussi essentiel de la saisir en amont, c'est-à-dire à propos du concept de marchandise, concept dont la constitution détermine la nature de tout discours économique. C'est ce qui est proposé dans les pages qui suivent, à travers l'examen de la mesure invariable des valeurs, traitée par Ricardo dans les *Principes* et dans *Valeur absolue et valeur d'échange* (1), et des commentaires qu'en propose Marx dans les *Théories sur la plus-value*.

Les rapports Marx-Ricardo sont ceux de l'économie politique et de sa critique. Ricardo représente pour Marx à la fois l'achèvement et le point de départ de l'économie politique scientifique.

L'achèvement de l'économie politique n'est pas le résultat du développement interne de cette discipline qui aurait produit un ensemble cohérent et généralement admis de propositions fondamentales (c'est par contre à ce genre d'achèvement de la science proclamé par J. S. Mill et A. Marshall que se réfèreront S. Jevons et J. M. Keynes dans leur critique de la doctrine dominante) ; il est le résultat de l'histoire et, de ce fait, radical et irréversible. Les limites de l'économie politique comme activité scientifique sont déterminées par l'état de la lutte des classes dans l'Angleterre de 1820 (voir la postface à la deuxième édition allemande du *Capital*). La science dégénère dans l'idéologie, instrument de justification d'un pouvoir de classe à la fois établi et contesté.

C'est avec Ricardo que la science économique s'achève ; c'est en interrogeant son œuvre que Marx peut poser la question cruciale : "comment l'économie politique scientifique est-elle possible ?". Il le fait en restant à l'intérieur de la discipline, c'est-à-dire en questionnant l'économie politique tout en la pratiquant. Là se trouve la difficulté de saisir la signification de la "critique" qui ne saurait s'interpréter comme énumération des imperfections ou des erreurs ni comme pure et simple récusation.

Pour Marx, la réponse est à rechercher dans l'analyse du commencement de la science. Ce point de vue est notamment exprimé dans la célèbre *Introduction* de 1857 (troisième partie).

Or, achevée avec Ricardo, l'économie politique scientifique a également son point de départ chez lui, et non chez Smith empêtré dans la confusion et la contradiction entre les "deux manières de concevoir" qui sont à l'origine du caractère à la fois "ésotérique et exotérique" de son œuvre. Pour Marx, le point de départ de la science est la "détermination de la valeur par le temps de travail" et ce point de départ n'est posé que chez Ricardo (voir T.P.V. II p.185).

L'interprétation de Ricardo que propose Marx est ambiguë et ceci peut être saisi en se plaçant de deux points de vue (aboutissant à deux analyses d'abord séparées puis convergentes) :

- celui de la critique fondamentale que fait Marx à Ricardo concernant le point de départ de la science économique ;

- celui de la reconstitution de la logique de l'entreprise ricardienne du point de départ.

Auparavant un bref exposé préliminaire sera consacré à la question de la constitution d'un espace homogène, celui de la valeur et des marchandises.

1 - LA CONSTITUTION D'UN ESPACE HOMOGENE : LA VALEUR

2. Pour la plupart des économistes lecteurs de Marx, la conviction selon laquelle il est nécessaire, pour pouvoir penser l'échange marchand, de mettre en évidence l'*élément commun* à l'ensemble des marchandises, s'appuie sur les analyses du début du chapitre I du *Capital*. L'exigence d'une telle conceptualisation qui revient à construire un espace homogène où une mesure ait un sens, est en fait commune à toute représentation de l'échange ; que Marx ait eu le mérite de l'établir avec une précision inégalée à l'époque a incité à la confondre totalement avec la construction du concept de *travail abstrait* ou *travail socialement nécessaire*, de telle sorte que pour les "économistes marxistes" travail abstrait et "substance de la valeur" sont des expressions strictement équivalentes.

3. Le renouveau des débats sur la valeur (2) est l'occasion d'esquisser une analyse plus exacte et plus précise de la question. En particulier, il apparaît que la phrase souvent citée de Marx sur "le travail humain comme élément commun à toutes les marchandises" répond non pas à *une* mais à *deux* questions successives qu'il importe de distinguer soigneusement.

La première est constitutive de toute réflexion portant sur *l'équivalence dans l'échange marchand* : comment peut-on penser une telle équivalence et, plus généralement, comment peut-on constituer un discours portant sur des quantités de marchandises (3).

Pour exprimer que "du blé s'échange contre du fer", on ne peut se contenter d'écrire : x quantité de blé = y quantité de fer. Cette expression n'implique par elle-même nullement l'échange : elle pourrait tout aussi bien signifier que x blé et y fer ont le même poids, le même volume, occupent la même surface dans un entre-

pôt etc ... Si on tient à spécifier que x blé et y fer sont *équivalents dans l'échange*, il convient de préciser ce qu'on égale, à savoir la *valeur*. Ceci s'écrit :

$$v\,(x\ \text{blé}) = v\,(y\ \text{fer})$$

ce qui oblige à expliquer ce que l'on entend par valeur (et que l'on ne saurait réduire à l'échange sous peine de circularité : l'échange s'explique par ... l'échange !), c'est-à-dire à construire le concept par lequel l'opération d'échange devient pensable.

Plus généralement encore, la notion d'une quantité de marchandises exige, pour être intelligible, que par une opération d'abstraction - liée aux procédures qui rendent la mesure possible théoriquement - le concept de marchandise ait été formé.

L'économie politique, toute économie politique, en tant que discours sur des *grandeurs* ne peut esquiver ce type de question et, de fait, s'efforce d'y répondre plus ou moins explicitement et de façon plus ou moins contestable. Pour s'en tenir à des théoriciens particulièrement profonds, deux cas peuvent être cités en exemple : Walras élaborera le concept de *rareté* et Ricardo de la *difficulté de production* pour rendre compte de l'espace homogène autorisant la représentation de la marchandise.

La seconde question à laquelle répond Marx en formant le concept de *travail abstrait* est donc postérieure à la première. Mieux, elle la fait éclater en établissant les conditions dans lesquelles elle se pose : non seulement est évoquée la "substance" de la valeur mais surtout est révélée la particularité d'une division sociale du travail qui est à l'origine de la représentation des produits de l'activité humaine comme *grandeurs de valeur*, comme *marchandises* (4). Pour faire bref et se limiter à la valeur, on pourrait dire que par le concept de travail abstrait - et sa nécessaire expression dans le travail concret producteur de l'équivalent général - Marx forme *un concept de marchandise qui est plus large que celui de valeur*, alors que, par contraste, l'économie politique ne met en scène la marchandise que comme *quantité de valeur*.

4. Que la nécessité de constituer un espace homogène de valeur soit distincte de la théorie du travail abstrait est d'ailleurs implicitement affirmé par Marx dans le célèbre passage des *Théories sur la plus-value* consacré à Bailey. A la différence du *Capital*, Marx y traite uniquement de la *commensurabilité*, indépendamment de ce qui la fonde, répondant à Bailey qui affirmait le caractère uniquement relatif de la valeur en se fondant sur l'analogie avec la notion de distance, Marx écrit :

> "Lorsqu'un objet est éloigné d'un autre, la distance constitue certainement un rapport entre les deux ; mais la distance est distincte de ce rapport. C'est une dimension de l'espace, une longueur déterminée, qui peut s'appliquer à la distance entre n'importe quels objets. Mais ce n'est pas tout. Lorsque nous parlons de la distance comme d'un rapport entre deux choses, nous supposons quelque chose de spécial, une propriété des choses qui les met à même d'être éloignées l'une de l'autre. Qu'est-ce que la distance entre la lettre A et une table ? La question est absurde. Quand nous parlons de la distance de deux objets, il s'agit d'une distance dans l'espace. Nous les supposons tous deux contenus dans l'espace comme points de cet espace. Nous les établissons

égaux comme existences de l'espace, et ce n'est qu'ensuite que nous les distinguons en tant que points différents de l'espace. Leur unité consiste en ce qu'ils font partie de l'espace". (H D E. VI. pp. 218-219).

5 - Confronté à ce problème de la marchandise, Ricardo va avoir une position complexe parce qu'originale, suffisamment complexe et originale en tout cas pour être demeurée largement incomprise.

Héritant de la théorie smithienne de l'*échange*, Ricardo va, sur cette base, formuler certaines questions concernant la *mesure des valeurs* : recherche de ce qui est commun à la pièce de un franc et à ce qui est mesuré par elle dans l'échange (*Principes* I. p. 284), quête d'une mesure invariable etc ... Préoccupé en fait du problème de l'*accumulation du capital* et de son effet sur le *niveau du taux de profit*, Ricardo poursuit une voie de rupture avec la problématique smithienne : la notion de marchandise sera construite non pour répondre aux questions relevant de l'*échange* mais à celle relevant de la *production du profit*.

La compréhension de la théorie ricardienne (postérieure à 1813) exige que soit reformulée la question à laquelle Ricardo répond *effectivement* et que soit reconstruit le principe qui fonde l'unité des marchandises, principe totalement étranger à Marx et incompatible avec sa théorie de la marchandise. Un indice de cette incompatibilité est formé par les incertitudes et les difficultés de lecture que Marx rencontre dans son étude de Ricardo. Néanmoins, au delà de ces quiproquos, la critique de fond qu'adresse Marx à l'auteur des *Principes* s'avèrera profondément justifiée. Ceci ne peut apparaître toutefois qu'une fois dissipés les effets d'une lecture postsmithienne et pré-marxienne de Ricardo qui masque la signification de la marchandise dans son œuvre. La constitution d'un espace homogène - celui de la production de marchandises - ne s'effectue pas sur la base de la présupposition de l'échange mais sur celle de la production. L'unité des marchandises sera affirmée antérieurement à la valeur par le concept de *difficulté identique de production*. La nécessité de la fonder hors de l'échange et hors de la valeur constitue le fil directeur de l'ensemble de la théorie ricardienne, de l'*Essai sur les profits à Valeur absolue et valeur d'échange*, en passant par les *Principes*. La quête d'une "mesure invariable" répond en fait à la structure logique de la théorie ricardienne ainsi esquissée. L'aboutissement de cette recherche révèle à la fois l'impuissance de la théorie ricardienne concernant l'échange et la valeur et l'originalité de sa vision du capitalisme.

2 - LA MESURE INVARIABLE DE RICARDO : L'ANALYSE DE MARX

6 - Prenons pour point de départ ce qui constitue à nos yeux la critique fondamentale de Marx à la théorie de la valeur de Ricardo. On peut la résumer ainsi :

- "Ricardo part de la détermination des valeurs relatives (ou valeurs d'échange) des marchandises par la quantité de travail (T.P.V. II p. 183),

- en négligeant "la nécessité de représenter le travail contenu dans les marchandises comme travail social uniforme" (T.S.V. III p. 131), c'est-à-dire, en présupposant "une homogénéité qui les rende mêmes, qui les rende valeurs, qui les rende qualitativement égales en tant que valeur (ibid. p. 134),

- ce qui est lié au fait que Ricardo pose d'emblée et ne pose que la question de la "grandeur de la valeur (cf. T.P.V. II p. 183, 192 ; et T.S.V. III p. 131, 137).

La critique de Marx a donc pour fondement la nécessaire distinction qui doit être faite entre la "qualité d'être conçue comme valeur et la "grandeur de valeur" ; en d'autres termes entre la qualité qu'a la valeur d'être représentée comme grandeur et le niveau de celle-ci, ou encore entre la qualité de recevoir une expression numérique et le nombre particulier qui lui est associé lors d'un échange déterminé. En tous les cas, elle ne saurait être ramenée à l'opposition bien connue et tout à fait ambiguë entre "valeur relative" et "valeur absolue". Sur ce point, Marx est clair (cf. T.P.V. II p. 192 ; T.S.V. III p. 129, 130, 132-33) : déterminer la valeur comme expression du temps de travail n'est pas attribuer aux marchandises une qualité "absolue", une sorte de "propriété des choses" ; c'est établir une *relation* entre ces choses en tant que marchandises d'une part et travail abstrait social de l'autre. Cette relation est évidemment distincte et logiquement antérieure à celle impliquée par la "grandeur de valeur", qui est une relation quantitative entre éléments appartenant à la même unité (cf. T.S.V. III p. 127-8). Concluons : ayant pris pour objet de la théorie de la valeur la détermination de sa grandeur, Ricardo n'a pas pu établir la relation qui seule peut la fonder : la science économique constituée a donc manqué son point de départ scientifique.

Cette position de Marx ne souffre que d'une seule exception, dont l'interprétation n'est cependant pas évidente. Il s'agit du commentaire que Marx fait d'un passage de Ricardo extrait du chapitre XX des *Principes* :

> "Le franc n'est une mesure de la valeur que pour les choses faites du même métal que lui, à moins que les francs et la chose que l'on doit mesurer puissent être rapportés à une autre mesure qui leur soit commune. Cela, je pense, est possible car les francs et la marchandise à mesurer sont tous deux le produit du travail ; et, par conséquent, le travail est une mesure commune qui peut servir à estimer leur valeur réelle aussi bien que leur valeur relative" (I. 284).

Marx reconnaît que Ricardo envisage la détermination de la grandeur de valeur à partir du travail en tant que ce par quoi les marchandises se représentent comme unité : "ce n'est que parce que le travail est l'élément commun des marchandises, ce n'est que parce qu'elles sont, toutes, de simples expressions du même élément commun, i.e. du travail, que le travail est leur mesure" (T.S.V. III p. 138). Mais cela se heurte à deux objections. L'une venant de Marx lui-même qui, dans le même commentaire, dénonce la confusion que fait Ricardo "entre le travail en tant qu'il se représente dans la valeur d'usage et en tant qu'il se représente dans la valeur d'échange" (ibid.). Or, si cette distinction n'est pas faite, on reproduit, en ce qui concerne le travail, la confusion entre choses hétérogènes et marchandises, d'où l'impossibilité de concevoir la marchandise en tant qu'unité. La deuxième objection découle de l'analyse de la logique de la construction ricardienne telle que nous l'interprétons ; et qui peut se résumer, en partie, dans la proposition suivante : ce n'est pas le travail qui, chez Ricardo, fonde les marchandises en unité et mesure leur valeur relative.

Nous essayerons de fournir une démonstration de cette proposition dans la troisième partie de cet article. On examinera dans cette deuxième partie en quoi

sa méconnaissance est à l'origine des difficultés rencontrées par l'interprétation que Marx propose de la théorie de Ricardo dans les T.P.V. II.

7 - Dans ce texte, Marx est pris dans le double piège de l'exposé que Ricardo fait de sa théorie et de sa propre théorie à lui. Le point de départ critique est toujours le même : Ricardo ne s'occupe que de la grandeur de valeur. Mais cette fois, au lieu de poser le problème en termes d'unité de marchandises et discuter de ce point de vue la théorie de Ricardo, Marx va construire son interprétation critique autour des trois points suivants :

1) "Ricardo part de la détermination des valeurs relatives des marchandises par la quantité de travail" (p. 183),

2) "examine ensuite si les autres rapports ; catégories économiques, contredisent cette détermination de la valeur ou dans quelle mesure ils la modifient" (ibid.),

3) "dans ce premier chapitre des *Principes* on ne suppose pas seulement l'existence des marchandises ... mais on suppose le salaire, le capital, le profit, le taux de profit général même" (p. 187).

Cette orientation a pour effet principal de réduire à presque rien la portée de la principale critique de Marx à Ricardo. Cette dissolution a pour point de départ le commentaire de Marx sur les expressions de la valeur qui figurent chez Ricardo, toutes deux désignées par lui sous le terme de valeur relative :

> "C'est la quantité comparée des marchandises que le travail peut produire qui détermine leur valeur relative, présente ou passée ..." (I. p. 17).
>
> "Deux marchandises varient en valeur relative, et nous désirons savoir laquelle a réellement changé de valeur" (id).

La première exprime une relation entre le travail et les marchandises, la seconde une relation entre marchandises. Or, en recherchant quel est le statut de la distinction entre quantité comparée de travail et expression du rapport d'échange, Marx pose que la première expression de la valeur est une *valeur absolue* et que la seconde est l'effet de la première, un peu comme dans la section I du *Capital*, les formes de la valeur sont le développement et l'effet de la nature contradictoire de la marchandise qui se lit dans la nature double du travail qu'elle renferme :

> "Cette valeur relative apparaît donc comme valeur absolue comparée aux valeurs relatives dans le second sens, au sens de la représentation réelle de la valeur d'échange d'une marchandise dans la valeur d'usage de l'autre ou dans l'argent" (T.P.V. II p. 191).

Remarquons que cette interprétation est contredite par Marx lui-même, lorsqu'il écrit :

> "Une chose bien simple a échappé à tous les économistes sans exception c'est que si la marchandise a le double caractère de valeur d'usage et de valeur d'échange, il faut bien que le travail représenté dans cette marchandise possède ce double caractère lui aussi ; tandis que la seule analyse du travail *sans phrase*, telle qu'on la rencontre chez Smith, Ricardo, etc ... se heurte partout fatalement à des problèmes inexplicables" (lettre à Engels du 8 janvier 1868).

Cela est évident puisque chez Marx l'analyse de l'équivalent général (et de la forme équivalente simple) repose tout entière sur la théorie de la nature double du travail contenu dans la marchandise et ne saurait être produite à partir de la catégorie de *travail sans phrase*.

8 - Cette erreur d'interprétation du concept de travail chez Ricardo en engendre une autre : Marx avance qu'en posant le problème de la valeur dans les termes de la détermination de sa grandeur, Ricardo n'encourt que le reproche d'avoir fourni une "démonstration insuffisante" due au caractère incomplètement formulée de la théorie ricardienne et notamment à l'absence d'une théorie des formes de la valeur :

> "Ce ... reproche résulte de la démonstration insuffisante de Ricardo, parce qu'il n'analyse pas du tout la valeur selon sa forme - la forme déterminée que prend le travail en tant que substance de la valeur -, mais seulement les grandeurs de la valeur, les quantités de ce travail en général, abstrait et, sous cette forme, social qui créent la différence dans les grandeurs de valeur des marchandises" (T.P.V. II p. 192).

Mais si la théorie ricardienne avait été développée, c'est-à-dire si elle avait été développée comme le fait Marx (il s'agit d'une extension et non d'une rupture),

> "Bailey aurait vu que la relativité du concept de valeur n'est nullement abolie du fait que toutes les marchandises, dans la mesure où ce sont des valeurs d'échange, ne sont que les expressions relatives du temps de travail social et que cette relativité ne consiste en aucune façon uniquement dans le rapport dans lequel elles s'échangent réciproquement, mais dans le rapport de toutes celles-ci avec ce travail social en tant que leur substance" (T.P.V. II p. 192). Bref, "On doit au contraire reprocher à Ricardo ... d'oublier très souvent cette valeur réelle ou absolue et de s'en tenir seulement aux valeurs relatives ou comparatives" (ibid.).

Les choses semblent claires : le fait de ne pas avoir construit l'homogénéité des marchandises, et par là fondé leur unité, n'apparaît plus aux yeux de Marx qu'un oubli ou une démonstration insuffisante de la part de Ricardo. A trop vouloir le tirer vers lui, Marx annule en fait la portée critique de l'objection qu'il formule à l'encontre du concept ricardien de travail. Ayant manqué sur ce point nodal sa propre critique fondamentale Marx ne peut que glisser dans des confusions inextricables et des contre-sens sur la théorie de Ricardo.

9 - Essayons de les mettre en évidence. Des propositions (1) et (3) du paragraphe 7 et de l'interprétation qu'il donne de la notion ricardienne de travail, Marx déduit tout naturellement que Ricardo confond valeurs et prix de production. Tel est le principal reproche que Marx formule dans les T.P.V. II. Nous discuterons cette position de Marx à travers une double démarche : directement, en confrontant les analyses de Marx et de Ricardo ; indirectement, en examinant les difficultés et incertitudes rencontrées par Marx lors de son étude du débat entre Ricardo et Torrens.

10 - La confusion entre valeurs et prix de production est pour Marx une erreur d'importance capitale. On sait que pour lui, la démarche rigoureuse consiste sur la

base de la détermination de la valeur par le temps de travail socialement nécessaire - qui est un concept général non dépendant logiquement de l'existence du salaire et du profit - à étudier comment se constitue le rapport capitaliste - i.e. la production de plus-value - par transformation de la force de travail en marchandise et comment ceci se réfléchit dans les "catégories économiques" i.e. dans les catégories pratiques du capitalisme : salaire, profit et prix. On reconnaît là l'importante problématique marxienne de la *transformation*.

> "Au lieu de présupposer ce taux de profit général, Ricardo aurait dû rechercher jusqu'à quel point l'existence de ce taux répond à la détermination des valeurs par le temps de travail, et il aurait trouvé que, loin d'y répondre, il y contredit à première vue, qu'il faut donc en développer l'existence par une foule de termes intermédiaires, ce qui est bien autre chose que de la faire entrer simplement dans la loi des valeurs. Il se serait fait une tout autre idée du profit et ne l'aurait pas directement identifié avec la plus-value" (H.D.E. III p. 22).

11 - Remarquons que cette analyse de Marx est évidemment incompatible avec l'appréciation qu'il porte par ailleurs sur Ricardo, en en faisant un théoricien de la valeur travail (voir H.D.E. III p. 9). Il faut que de deux choses l'une :

- ou bien la théorie ricardienne est prémarxiste, en ce sens qu'elle constitue bien un *point de départ* pour l'édification de la théorie contenue au Livre I du *Capital* ; mais il faut alors admettre que la totalité des *Principes* (hormis peut-être la section I du chapitre I) constitue une infraction à la méthode scientifique associée à une véritable théorie de la valeur travail, en ce sens que leur méthode d'exposition (en fait, leur structure logique) interdit de répondre aux questions que la théorie de la valeur travail permet de poser : existence du salaire et du profit ;

- ou bien la théorie ricardienne est reconnue comme logiquement différente de celle de Marx : constituée à partir de présupposés et d'une problématique radicalement autres, formée de concepts spécifiques à son objet et aboutissant à des énoncés particuliers ; mais alors, il convient de préciser tout cela et d'apprécier la rupture que la pensée de Marx introduit par rapport à Ricardo.

On ne peut admettre de faire, avec Marx, de Ricardo un théoricien des "formes de la valeur" et lui reprocher de ne pas avoir dépassé la catégorie de "travail sans phrase", ni de le présenter comme un théoricien de la valeur travail et de la plus-value et lui faire grief de présupposer le taux de profit général et l'existence du salaire (5).

12 - Rappelons la place de la catégorie du taux de profit dans l'analyse ricardienne. Tout lecteur, même occasionnel, des *Principes* sait que la difficulté qui obsède Ricardo - et qui est manifeste à partir de la section IV du chapitre I - est qu'il existe à côté de la quantité relative de travail dépensé dans la production un deuxième élément qui concourt à déterminer la valeur des marchandises : le taux de profit.

Ceci est montré par deux exemples où Ricardo conclut :

a) que le rapport d'échange de deux marchandises produites avec un capital de composition en salaire différente n'est pas proportionnel aux quantités de travail

dépensé dans la production : le coton produit à l'aide de 50 hommes et d'une machine produite elle-même à l'aide de 50 hommes a un prix qui est plus que double du blé produit durant le même temps par 50 hommes ;

b) que la variation des salaires entraîne une modification du rapport d'échange, alors même que les quantités de travail restent inchangées : une hausse des salaires (ce qui revient pour Ricardo à une baisse du taux de profit) entraîne une baisse du taux d'échange du coton en blé, c'est-à-dire de la marchandise produite avec un capital ayant la composition en salaire la plus faible.

13 - Sur ce point, Marx adopte la position suivante :

> "Tous ces exemples permettent simplement à Ricardo d'introduire subrepticement l'idée du taux de profit général. Il le fait au chapitre I, alors qu'il ne prétend traiter du salaire et du profit qu'aux chapitres V et VI. Mais il ne voit pas comment la simple détermination de la valeur des marchandises donne naissance à la plus-value, au profit, au taux de profit général" (H.D.E. III p.47).

14 - Voyons de façon précise comment l'analyse de Marx échoue à nous livrer la logique du discours de Ricardo. Considérons notamment le texte important dans lequel Marx explique que la thèse de Ricardo est fausse selon laquelle une variation du salaire altère les rapports d'échange des marchandises produites par les capitaux à composition-salaire inégale :

> "Cela ne semble pas vrai pour les prix en argent. Si l'or augmente de valeur ou diminue pour une raison quelconque, il diminue de façon égale par rapport à toutes les marchandises qu'il sert à estimer. Par le fait même que, malgré sa variabilité, il est de la sorte un moyen terme relativement inchangé, il est absolument impossible de préciser grâce à laquelle combinaison entre le capital fixe et le capital circulant comparés aux marchandises il pourrait y avoir une différence (...). Remplaçons l'or par le blé. Si une hausse du salaire faisait monter le prix de production relatif du blé en tant que marchandise où il entre du capital supérieur à la moyenne, toutes les marchandises estimées en blé, le seraient à une valeur relative supérieure" (H.D.E. III pp. 62-63).

15 - Il faut remarquer immédiatement que s'il était vrai que pour Ricardo les rapports d'échange étaient proportionnels aux valeurs ($Pij = \omega i/\omega j$), alors la critique de Marx serait fondée. Si l'or est la marchandise j et que la valeur ωj est altérée, alors, ceteris paribus, tous les rapports entre les Pij demeurent inchangés car tous les Pij sont affectés de la même façon.

Il est vrai que dans la section III du chapitre I des *Principes*, Ricardo obtient apparemment une conclusion voisine mais cette identité de vues - dont on sait que la cessation à la section IV est la source de toutes les difficultés - masque en réalité une différence fondamentale dans la théorie.

Reproduisons l'argument de Ricardo, afin de faire apparaître la différence radicale de raisonnement : après avoir évoqué la possibilité pour les profits d'être élevés ou faibles en fonction de la valeur du travail, l'auteur indique que la division entre salaires et profits

> "ne peut affecter la valeur relative de ces marchandises, puisque, que les profits

du capital soient plus ou moins grands, qu'ils soient de 50, 20 ou 10 %, que les salaires du travail soient élevés ou faibles, *l'effet en est le même dans les deux emplois différents*" (6) (I. p. 24).

Un tel argument, repris à plusieurs reprises par Ricardo (7), est strictement incompatible avec une théorie de la valeur travail : si ce sont les quantités de travail incorporé qui déterminent la valeur relative, il est absurde d'admettre qu'une variation du salaire puisse avoir un effet quelconque car *le salaire est absent de la théorie de la valeur*. Or Ricardo admet explicitement le contraire et le résultat de la section III dépend exclusivement d'une hypothèse sur la composition-salaire des capitaux engagés dans les différentes branches : *l'indépendance des prix par rapport au salaire (et au profit) n'est pas fondée sur l'absence du salaire dans leur détermination mais, au contraire, sur sa présence.*

16 - La différence dans l'argumentation respective de Ricardo et de Marx est donc considérable : elle traduit l'hétérogénéité radicale de la structure logique des deux discours.

Au lieu de s'efforcer de la marquer et d'en faire un point de sa critique de l'économie politique, Marx préfère la réduire à une confusion que Ricardo ferait entre valeurs et prix de production. Cette critique, dont le versant positif se retrouve au Livre III du *Capital* à propos de la transformation des valeurs en prix, expliquerait, si on l'admettait, la possibilité d'une influence du salaire sur les prix du fait que la variation des salaires en modifiant le taux de la plus-value et donc le taux de profit agit à la fois sur le "coût capitaliste" (c+v) et sur la marge qui, appliquée à ce coût, permet d'obtenir le prix de production. Mais même dans ce cas, soutient Marx, si le prix du blé s'élève - consécutivement à une hausse des salaires - toutes les marchandises estimées en blé varieraient dans le même sens.

17 - Considérons la chose de plus près. Soit, prise au niveau global, Ω la *valeur* de la production sociale. En tant que *valeur* cette grandeur est insensible à la répartition du travail dépensé en travail payé et travail non payé.

Le prix de production selon Marx est égal, pour une marchandise quelconque i à :

$$Pi = (ci + vi)(1 + r)$$

où $r = \dfrac{pl}{c + v}$

Si P est la somme des prix de production, on a :

$$P = \Sigma(ci + vi)(1 + r) = (c + v)\frac{(c + v + pl)}{(c + v)} = \Omega$$

Par construction, P est donc invariable à toute modification des salaires (et donc de v). Au cas où l'identification de P et de Ω ferait problème, l'invariabilité de P se vérifie sans qu'il soit besoin de sortir de la logique des prix de production. En effet, de l'expression marxienne du taux de profit, il vient :

$$\frac{dr}{dv} = -\frac{(c + v + pl)}{(c + v)^2}$$

et donc, puisque $\dfrac{dP}{dv} = (1 + r) + \dfrac{dr}{dv}(c + v)$,

$$\frac{dP}{dv} = \frac{(c + v + pl)}{(c + v)} - \frac{(c + v + pl)(c + v)}{(c + v)^2} = 0$$

Le même raisonnement appliqué à un prix de production quelconque Pi donne le résultat suivant (8) :

$$\frac{dPi}{dv} = \left(\frac{c + v + pl}{c + v}\right)\left(\frac{vi}{v} - \frac{ci + vi}{c + v}\right) = \lambda\frac{(c + v + pl)}{(c + v)}$$

L'évolution de Pi dépend donc de la place du secteur produisant la marchandise i du point de vue de la composition organique de son capital :

$$\lambda \gtreqless 0 \text{ selon que } \frac{ci}{vi} \gtreqless \frac{c}{v}$$

Dès lors, la comparaison entre deux prix de production quelconques Pi et Pj passe par une référence à la marchandise sociale. Mais, et c'est là le point crucial, dans tous les cas le sens de variation de Pi (ou de Pj) est connu indépendamment de celui de Pj (ou de Pi). On retrouverait dans la théorie des prix de production une propriété identique à celle de la théorie de la valeur, l'*antériorité d'une référence absolue :*

$Pij = Pi/Pj$ reproduisant $Pij = \dfrac{\omega i}{\omega j}$.

18 - L'argument de Marx est donc tout à fait cohérent avec la théorie des prix de production qui est la sienne ; s'il était admis, on pourrait alors soutenir que P n'est autre que la mesure invariable des valeurs tant cherchée par Ricardo.

Mais, à défaut de pouvoir concevoir P comme une autre expression de Ω (à cause de l'*absence* du salaire), il faut s'interroger sur la validité de la construction de P comme prix de production. On sait depuis Bortkiewicz que la méthode utilisée par Marx est incorrecte puisque le coût dit capitaliste (c +v) est déterminé par des *valeurs* et non par des prix de production. La rectification de l'erreur de Marx aboutit, cela est maintenant bien connu, à un système ricardien, formalisable par :

$$(1 + r)(A + B)P = P$$

ou $(1 + r)Ap + (1 + r)Lw = P$

selon que les biens-salaires figurent explicitement ou implicitement dans les moyens de production.

S'agit-il, pour le problème qui nous occupe (9), d'une modification contingente ou bien, au contraire, essentielle ?

19 - Pour se convaincre qu'il s'agit d'une modification essentielle, il suffit de remarquer que dans la version "correcte" de la théorie des prix de production les prix ne sont plus déterminés qu'à un facteur scalaire près, c'est-à-dire qu'ils ne sont obtenus que comme *rapports d'échange*, c'est-à-dire sous la forme valeur

relative (au second sens de Ricardo. Voir § 7).

Disparaît ainsi une propriété typique du système des prix de production de Marx : *par construction* - du fait de la présence des valeurs par c +v - les prix de production de Marx sont exprimés en quantité de travail ; le travail n'ayant pas de valeur, toute modification de cette quantité est non équivoque en termes de valeur ; il est toujours possible d'énoncer : le prix (ou la valeur) de telle ou telle marchandise diminue, ou augmente (ainsi qu'il a été vu au § 17). Dans ces conditions la phrase de Marx selon laquelle la variation du *prix* du blé modifie toutes les valeurs relatives blé a un sens.

Dans le système ricardien (qui est le système de Marx rectifié) *un tel raisonnement est indispensable* et n'a pas de place. Dans la mesure où les prix Pij se déterminent directement comme rapports d'échange, dire que le prix du blé augmente quand le salaire s'élève, c'est dire *en même temps et de façon non dissociable* que le blé est comparé à une marchandise dont la composition salaire est inférieure. Si on le comparait à une marchandise dans le capital de laquelle la part des salaires serait supérieure, le prix du blé s'exprimerait en baisse.

Chez Ricardo, cela n'a aucun sens, semble-t-il, de parler de baisse ou de hausse d'un prix : il s'agit toujours d'un couple de marchandises dont on compare les conditions de productions relatives, *pour un système de prix donné* (l'ordre des marchandises classées selon la composition salaire du capital qui sert à les produire est en effet susceptible de se modifier au fur et à mesure que changent les prix).

20 - Une brève incursion dans les passages que Marx consacre au débat entre Ricardo et Torrens permettra de compléter l'analyse de la "confusion" ricardienne entre valeurs et prix, en même temps qu'elle nous ouvrira la voie pour poser les questions décisives.

On peut résumer la position de Marx en disant que, dans le débat entre Ricardo et Torrens, il adopte sur la théorie de la valeur de Ricardo la même interprétation que Torrens, mais en la retournant en faveur de Ricardo. Cela donne lieu à de curieuses difficultés.

Torrens reproche à Ricardo de s'opposer à la thèse, attribuée à Smith, selon laquelle la valeur n'est plus déterminée sur la base du principe du travail incorporé une fois qu'est apparue la propriété du capital et de la terre ; et de prétendre donc que de tous les temps le travail dépensé dans la production est le seul fondement de la valeur d'échange. Marx suit Torrens et, fort curieusement, attribue à Ricardo une "grande contribution ... à savoir, d'avoir l'intuition qu'il existe une différence entre valeur et cost-price" (T.S.V. III p. 71). C'est cette intuition qui d'après Marx, empêcherait Ricardo de tomber dans l'erreur de Torrens, à savoir d' "énoncer le phénomène comme loi du phénomène" (ibid.). Mais comment concilier, chez Ricardo, l'intuition de la différence et la confusion entre valeur et prix, que Marx réaffirme explicitement p. 69 ? Sur la base de la proposition (2) du paragraphe 7, Marx avance l'étrange idée d' "exception", idée que l'on retrouve dans le compte rendu critique que Torrens consacre en 1818 à la première édition des *Principes* (cf. *Works*, IV, p. 317). Marx prétend que le taux de profit introduit une exception par rapport à la "loi" :

> "Ricardo avait tenté de démontrer que, mises à part certaines exceptions, la séparation entre le capital et le travail salarié ne modifie en rien la détermination de la valeur des marchandises. En s'appuyant sur les exceptions notées par Ricardo, Torrens rejette la loi" (T.S.V. III p. 74 ; cf. aussi p. 70 et 71).

La meilleure preuve de l'erreur de cette interprétation est fournie par Ricardo lui-même qui oppose aux propositions de Torrens, reprises par Marx, les passages correspondants des *Principes* qui les contredisent systématiquement (cf. *Works*, IV p. 315-318). On peut sans doute aller plus loin et penser que Marx n'avait pas entière confiance en son interprétation en termes d'exception. Il l'avoue indirectement, s'appuyant sur Malthus : "... avec le progrès de l'industrie la règle devient l'exception et l'exception devient la règle" (T.S.V. III p. 70).

21 - Complétons la démonstration en examinant les positions respectives de Marx et de Ricardo à propos de la théorie de Torrens d'après laquelle, dans le mode de production capitaliste, c'est le capital et non le travail qui détermine la valeur d'échange. Marx commente :

> "C'est en réalité un beau cercle vicieux que de vouloir déterminer la valeur d'une marchandise par la valeur du capital, puisque la valeur du capital est égale à la valeur des marchandises qui le composent" (T.S.V. III p. 75).

Ricardo, au contraire, dit :

> "Personne ne peut nier la vérité de cette proposition ... [à savoir] ... que si deux capitaux égaux sont investis durant la même période, les marchandises produites par eux auront même valeur ... Mais comment sait-il que ces capitaux ont une valeur égale ? En les comparant avec une troisième marchandise qui déterminera de façon précise leur valeur relative ... [et] ... seule une chose elle-même invariable peut servir de mesure de valeur" (*Works*, IV, p. 393-4 ; C.E.P. n°2, p. 251).

On voit clairement à quel point ces deux positions sont divergentes. Marx revient implicitement au "point de départ" de la science économique, à savoir la constitution des marchandises en unité. "Déterminer" la valeur c'est avant tout élaborer la procédure par laquelle est reconnue aux marchandises la "qualité" de représenter la valeur en général, ce qui ne peut évidemment pas être fait en présupposant la valeur elle-même. Ricardo, quant à lui, raisonne autrement : le problème consiste en la recherche d'un étalon par lequel on peut comparer des grandeurs de valeur dont on connaît le principe de détermination, à savoir l'uniformité du taux de profit.

Il semble donc impossible de maintenir l'idée de confusion entre valeurs et prix chez Ricardo (et son corollaire, l'interprétation en termes d'exceptions). L'évidence s'impose : le seul concept de valeur produit par Ricardo est celui de prix de production. Cela contredit totalement la thèse de la détermination des valeurs par le temps de travail. Celle-ci doit donc être abandonnée (cf. les propositions (1) et (2) du paragraphe 7). Seule peut être acceptée la proposition (3) du paragraphe 7.

22 - Résumons : au point où nous sommes parvenus seule la formulation

suivante de la position de Marx sur la théorie de la valeur de Ricardo nous semble valable : cette théorie a pour objet la "grandeur de valeur" ; sont présupposés 1) l'unité des marchandises ; 2) le taux général de profit et le salaire. L'examen de ces deux présupposés conduira à une formulation pertinente de la question qui doit être posée à la théorie ricardienne.

Commençons par le second. Le reproche de Marx est le suivant :

> "Au lieu de lui reprocher trop d'abstraction, il serait plus juste de lui faire grief du contraire : manque de pouvoir d'abstraction, incapacité d'oublier les profits dans les valeurs des marchandises, fait qu'il a rencontré dans la concurrence" (T.P.V. II p. 214).

Il ne semble pas fondé en ce qu'il résulte de la fausse interprétation en termes de confusion entre valeurs et prix. On doit noter que dans la théorie classique, le taux général de profit n'est pas un fait de concurrence, mais ce par quoi (par la théorie des prix de production) peut être analysée la concurrence. D'autre part, c'est le taux général de profit qui définit le profit comme catégorie distincte des salaires (cf. A. Smith, *La Richesse des Nations*, chapitre 6).

En ce qui concerne la présupposition du travail comme marchandise, associée à la précédente, le reproche de Marx est tout à fait justifié. Mais alors on doit en déduire que la rupture entre Smith et Ricardo n'est pas celle annoncée par Marx dans les T.P.V. II. Il faudra donc la repenser sur la base du texte de Ricardo (cf. plus loin § 25 et 26).

23 - C'est surtout le premier présupposé qui doit retenir l'attention. L'incursion dans le débat entre Ricardo et Torrens a conduit à la question cruciale de la mesure invariable des valeurs. Marx adopte sur ce point deux positions en grande partie contradictoires. Il affirme dans les T.P.V. II que :

> "La Section VI [du chapitre I des *Principes*] "sur une mesure invariable de la valeur" traite de la "mesure des valeurs" sans parler de tout ce qui est important" (p. 228) et dans les T.S.V. III que "le problème de la "meusre invariable de la valeur" n'était qu'une expression fausse pour désigner la recherche du concept, de la nature de la valeur elle-même" (p. 134 ; cf. aussi p. 134-139 ; p. 155-6, p. 163).

Le premier jugement est inacceptable en ce qu'il est lié à la série de contresens que fait Marx à propos de Ricardo. Le deuxième est, par contre, d'importance décisive car, à travers lui, Marx revient à sa critique première dont l'objet est précisément le "point de départ" de la science économique. Mais cette fois la critique est enrichie d'une médiation essentielle : c'est par la recherche de la mesure invariable que Ricardo vise en réalité à fonder les marchandises en tant qu'unité.

On a vu la position de Marx élaborée à partir de l'idée que Ricardo détermine les grandeurs de valeur par le temps de travail ; et nous avons montré qu'elle n'est pas acceptable. Il s'ensuit une nouvelle question, centrale : quelle est la signification et la validité de la critique fondamentale de Marx à Ricardo portant sur l'articulation entre grandeur des valeurs et unité des marchandises, une fois reconstitué le concept ricardien de travail comme travail salarié et une fois admise, comme Marx

le propose, l'idée que c'est à travers la recherche de la mesure invariable des valeurs que Ricardo, tout en partant de la détermination des grandeurs de valeur, essaye de constituer les marchandises en unité.

C'est à la formulation de ce problème, à notre avis tout à fait pertinent et crucial, que conduit finalement l'analyse de Marx, interprétée de façon cohérente avec les textes de Ricardo. La solution de ce problème conditionne la compréhension des rapports entre Marx et Ricardo. Marx ne l'a pas trouvée, non seulement à cause d'erreurs commises dans la lecture de Ricardo, que l'on peut aisément rétablir comme nous avons essayé de faire, mais aussi à cause d'une insuffisance plus générale, à savoir que contrairement à ce qu'il pensait, l'économie politique ricardienne ne s'est pas achevée, du moins formellement, avec Ricardo. Ce n'est que maintenant, sur la base de la contribution de Sraffa, que l'on peut reconstituer la démarche complète de Ricardo et répondre à la question posée.

Rappelons au préalable la réponse de Marx. D'après lui, la recherche de type ricardien de constituer l'unité des marchandises à partir d'une marchandise dont la valeur est "invariable" est logiquement contradictoire. Supposons qu'une telle marchandise existe, par exemple que :

> "L'or ait une valeur invariable. Si la valeur de toutes les marchandises était exprimée en or, on pourrait mesurer les variations des valeurs des marchandises par leur prix en or. Mais pour pouvoir exprimer la valeur des marchandises en or, les marchandises et l'or doivent être identiques en tant que valeur" (T.S.V. III p. 135).

D'où : la "recherche d'une mesure "extrinsèque" de la valeur "présuppose la valeur" (ibid., p. 138), elle ne peut donc pas la fonder. Nous ne pourrons apporter d'appréciation sur cette réponse qu'après avoir examiné la démarche spécifique par laquelle Ricardo forme l'espace homogène des marchandises, concept constitutif de tout discours sur la valeur.

3 - MESURE INVARIABLE ET CONCEPT RICARDIEN DE VALEUR

22 - Les développements qui précèdent ont montré que ce qui est en question entre Marx et Ricardo c'est, finalement, le concept de travail. Là réside le profond malentendu entre Marx et l'économie politique classique. L'équivoque doit être levée qui s'oppose à la prise de conscience de la coupure radicale entre les deux démarches.

La compréhension des théories ricardiennes s'en trouve extrêmement facilitée et il est alors possible de reformuler une théorie que son auteur n'est pas parvenu à exposer dans les termes adéquats, bien qu'il en ait avancé tous les matériaux.

Ces deux points constituent les deux thèmes qui sont abordés dans les pages suivantes.

a) Travail abstrait, travail sans phrase ou travail salarié

23 - Affirmons d'emblée l'idée essentielle. Marx est à la fois perspicace et injuste lorsqu'il reproche à Ricardo de ne pas se préoccuper de la forme que revêt

le travail dans la marchandise. Il est en effet exact que Ricardo ne consacre pas de développements *explicites* à cette question. Mais ceci s'explique assez bien si l'on considère que, pour Ricardo, il va de soi que le travail n'est ni abstrait, ni "sans phrase" mais qu'il est tout simplement du *travail salarié*.

24 - Cette évidence n'est pas apparue comme telle pour au moins deux raisons. Tout d'abord, sans aucun doute, parce que le spectre de Marx hante le lecteur de Ricardo et que l'utilisation qui a été faite des thèses ricardiennes facilite l'amalgame (courant socialiste ricardien anglais, pénétration du marxisme par l'économisme etc...). Mais cette raison ne permet évidemment pas de comprendre pourquoi Marx lui-même a pu lire autre chose chez l'auteur des *Principes*. Aussi il convient d'évoquer une deuxième raison, plus sérieuse, qui concerne le texte même de Ricardo : la façon dont est introduit le concept de travail suggère fortement une interprétation complètement opposée à celle qui est proposée ici.

La compréhension de la section I du chapitre sur la valeur suppose qu'elle soit replacée dans son contexte scientifique ; la nature du débat étant élucidée, la lecture de la suite du chapitre pose moins de problèmes.

25 - Ce débat oppose les théories de la valeur de Smith et de Ricardo. Il est fondamental pour la claire intelligence du problème posé. En effet, c'est sur l'opposition à la théorie de Smith que s'ouvrent les *Principes*, c'est dans cette même opposition que Marx situe, comme nous l'avons vu, le "point de départ" de la science, enfin c'est toujours cette opposition qui est reprise par des auteurs tels Malthus et Torrens comme base critique de la théorie de Ricardo.

Malgré son importance, il faut convenir que la critique de Ricardo à Smith est généralement mal comprise. Ricardo lui-même le reconnaît dans un texte dont l'importance a été notée par Sraffa (cf. *Works*, IV, p. 308 : dans la copie d'une lettre envoyée à Mill " Ricardo made an important comment upon what he considered to be his true difference of opinion with Adam Smith"). Citons-le intégralement :

> "The fact is that Torrens does not represent Smith's opinion fairly he makes it appear that Smith says that after capital accumulates and industrious people are set to work the quantity of labour employed is not the only circumstance that determines the value of commodities, and that I oppose this opinion. Now I want to shew that I do not oppose this opinion in the way that he represents me to do so, but Adam Smith thought, that as in early stages of society, all the produce of labour belonged to the labourer, and as after stock was accumulated, a part went to profits, that accumulation, necessarily, without any regard to the different degrees of durability of capital, or any other circumstances whatever, raised the prices or exchangeable value of commodities ; and consequently that their value was no longer regulated by the quantity of labour nécessary to their production. In opposition to him, I maintain that it is not because of this division into profits and wages, - it is not because capital accumulates, that exchangeable value varies, but it is in all stages of society, owing only to 2 causes : one the more or less quantity of labour required, the other the greater or less durability of capital : - that

> the former is never superseded by the latter, but is only modified by it". (cf. *Works*, VII p. 377, lettre à Mill du 28, Déc. 1818).

Ce texte est dépourvu de toute ambiguïté. On comprend bien pourquoi dans la première et la deuxième édition des *Principes*, Ricardo dit que :

> "Adam Smith, however, has no where analysed the effects of the accumulation of capital, and the appropriation of land, an relative values" (cf. *Works*, I, p. 23, note),

ce qu'il illustre de la façon la plus convaincante dans la fameuse troisième section du chapitre I des *Principes*. C'est précisément elle qui est constamment invoquée pour soutenir l'interprétation de la théorie ricardienne en termes de travail incorporé (directement et indirectement dépensé dans la production des marchandises). Une telle position doit évidemment être écartée : Ricardo démontre, à l'encontre de Smith, que la modification des valeurs relatives ne résulte pas de la division du produit du travail. Celle-ci n'ayant aucun effet sur les valeurs relatives si les conditions de production des marchandises sont les mêmes. Ce qui explique le sens de l'affirmation de Ricardo selon laquelle les "deux causes" de variation des valeurs relatives agissent "in all stages of society", à savoir que la totalité du produit appartienne ou non au travailleur.

26 - La signification de la notion de travail telle qu'elle apparaît dans le débat entre Ricardo et Smith peut maintenant être élucidée. Contre Smith, Ricardo soutient que la valeur relative est déterminée par la quantité comparée de *travail incorporé* et non par la quantité de *travail commandé*.

Rappelons brièvement l'opposition, bien connue, de Ricardo à Smith. La théorie des prix de Smith est fondamentalement une *théorie des composantes* : dans l' "état primitif et rude", seul le *salaire* étant présent - et étant constitué par la totalité de la production - la valeur est déterminée, peut-on penser, par la quantité de travail, cette impression se dissipe dès lors qu'est admise l'accumulation du capital (et l'appropriation du sol) : la valeur est alors déterminée par la nécessité de rémunérer à leurs *taux naturels* le travail, l'avance de capital et la possession de la terre. Que ces composantes continuent d'être *mesurées* en pouvoir d'achat sur le travail n'empêche nullement que la *détermination* de leur somme n'ait rien à voir avec le travail dépensé dans la production.

De cette théorie des composantes, Smith tire une proposition centrale : *la hausse des salaires laisse les profits (et la rente) inchangés et entraîne une hausse des prix de toutes les marchandises* (il en va de même de la hausse du [illegible] dont on sait qu'elle s'identifie à la hausse des salaires).

C'est cette thèse que Ricardo combat et cela, bien avant que le chapitre sur la valeur ait été écrit. Dès l'*Essai sur les profits* (10) il affirme sa position fondamentale, celle qu'il convient de se rappeler en permanence en lisant les *Principes : la hausse des salaires (ou du prix du blé), laisse les prix inchangés et entraîne une baisse du taux de profit.*

Pour établir sa thèse, Ricardo doit soutenir un autre point de vue que Smith sur la valeur : au lieu de s'intéresser à la *mesure par le travail commandé*, il va

s'efforcer *de déterminer* la valeur par la *difficulté de production.* Dans l'*Essai sur les profits*, il écrit :

> "La valeur d'échange de toutes les marchandises augmente lorsque augmentent les difficultés de leur production. Si de nouvelles difficultés surviennent dans la production du blé, alors que la production d'or, d'argent, de drap, de toile, ne requiert pas davantage de travail, la valeur d'échange du blé augmentera nécessairement comparée à celle de ces choses". (IV p. 19).

27 - La quantité de travail entrant dans la production est l'expression retenue par Ricardo pour la notion de *difficulté de production.* Le fait qu'il s'agisse de travail incorporé n'implique nullement qu'il soit du travail sans phrase ou du travail abstrait : il s'agit simplement d'un *travail dépensé* et non d'ou pouvoir d'achat sur le travail. On a voulu retenir ici une opposition sur la *nature* du travail sans réaliser qu'il s'agissait en fait d'une opposition sur *le rôle que joue la quantité de travail* : chez Smith, elle intervient dans une théorie de l'échange, chez Ricardo elle fonde une théorie de la (difficulté de la) production.

Qu'aux yeux de Ricardo, le travail incorporé ne s'oppose pas en nature au travail salarié (pas plus que pour Smith d'ailleurs) est attesté par la phrase souvent citée mais finalement peu analysée :

> "... si la rétribution du travailleur était toujours proportionnée à ce qu'il produit, la quantité de travail incorporé dans une marchandise, et la quantité de travail que cette marchandise peut acheter seraient égales et l'une ou l'autre pourrait mesurer de façon convenable les variations des autres marchandises ..." (I. p. 14).

Là encore on se trouve confronté à la même alternative que précédemment : ou bien le travail incorporé n'est pas du travail salarié mais alors il faut admettre que Ricardo accepte d'égaler les choses non commensurables - ce qui revient à faire de cet auteur un penseur bien peu digne d'être prémarxiste et ce qui conduit à ne pas voir que la question de la commensurabilité est *la* question qui domine son œuvre ; ou bien on admet que le travail incorporé est du travail salarié, et il faut renoncer à la lecture marxienne de la théorie ricardienne.

28 - Si à la lecture de la seule Section I le doute est permis, au fur et à mesure que l'on avance dans le chapitre les choses s'éclairent considérablement, et cela dès la Section II dont le titre "Les travaux de qualité différente sont différemment rémunérés" laisse peu de liberté à l'exegèse et dont les développements contiennent des expressions telles que "if labour fell wery considerably in value" (I. p. 18), "will labour have risen or fallen in value" etc ...

Bref, Ricardo trouve tout naturel d'associer au travail une valeur, de faire du travail une marchandise ; il le pense d'emblée comme salarié et n'en fait pas une notion non marchande comme Marx.

On a d'ailleurs vu que dans la Section III, interprétée traditionnellement comme relevant encore de la théorie "pure" de la valeur travail, l'absence d'influence des variations du salaire sur les valeurs relatives résultait de la *présence du salaire dans la détermination des valeurs et non de son absence.* Aux textes déjà cités (§ 15)

ajoutons celui-ci qui précise quelle est l'hypothèse qui autorise Ricardo à réaffirmer la thèse contenue dans l'*Essai sur les profits* :

> "Une hausse des salaires n'augmenterait pas le prix en argent des marchandises, ni leur valeur relative par rapport aux marchandises dont la production ne requiert pas de quantités additionnelles de travail et qui exigent la même proportion de capital fixe et de capital circulant, et du capital fixe de même longévité" (11). (I. p. 29).

C'est la suppression de cette hypothèse, dans les sections IV et V, qui va susciter les difficultés que Ricardo s'efforcera de réduire par la recherche d'une mesure invariable des valeurs (et qui seront appréciées par Schumpter comme signifiant l'échec de la valeur travail, interprétation renforcée par celle de Marx qui repose sur l'idée de la confusion entre valeurs et prix).

29 - L'affirmation selon laquelle le seul concept de travail présent chez Ricardo (et chez Smith) est celui de *travail salarié* loin d'être surprenante est au contraire logique, du moins pour ceux qui admettent avec Marx que Ricardo érige en concepts naturels et éternels les catégories produites par les rapports de la production capitaliste.

L'économie politique classique, comme tout discours scientifique, a à produire les concepts adéquats à son objet. Si l'on examine les processus d'abstraction employés jusqu'à présent pour former le concept de travail à partir des travaux concrets empiriques, trois possibilités peuvent être retenues :

1. Les différents travaux concrets sont homogénéisés sous l'idée de *facteurs primaires de production* (c'est-à-dire non produits) : c'est la solution de l'économie politique néo-classique. A elle peut s'appliquer, sans doute, la notion de travail sans phrase. Ceci ne concerne évidemment pas Ricardo pour qui le travail est représenté par des biens-salaire qui sont produits comme marchandises.

2. Une certaine division sociale du travail entraîne une homogénéité des travaux privés concrets, pensée sous le concept de *travail abstrait* (ou socialement nécessaire), ce qui rend compte de la forme marchande des produits du travail comme forme *spécifique, historiquement située.* Il s'agit d'un concept de Marx qui constitue un des éléments de sa théorie de la nature nouvelle du travail contenu dans la marchandise.

3. Les différents travaux concrets sont homogénéïsés par leur prix tout comme le sont les différentes marchandises. Les prix de ces travaux sont des salaires. *Le travail est aussi naturellement salarié que les produits du travail sont marchandises.* C'est le point de vue de Ricardo :

> "Le travail, comme toutes les autres choses qui sont achetées ou vendues, et qui peuvent être accrues ou diminuées en quantité, a un prix naturel et un prix de marché" (I. p. 93).

C'est bien parce que Ricardo accepte le troisième point de vue que la critique fondamentale que Marx adresse à l'économie politique classique est intelligible : présupposant le salaire, elle ne peut rendre compte du caractère contingent, historique des rapports capitalistes de production. La méthode d'exposition de Ricardo

n'est donc pas "erronée", elle ne constitue pas une "défectuosité" par rapport à la théorie de la valeur travail ; elle est tout simplement conforme au "mode de pensée bourgeois".

30 - Si ni/j représente la quantité de travail concret d'un type déterminé j dépensé dans la production d'une marchandise déterminée i, et si wj est le taux de salaire associé au travail de type j, la masse salariale correspondant à la production de la marchandise i est

$$W_i = \sum_j nij\ wj$$

tandis que la masse salariable globale est :

$$W = \sum_i Wi = \sum_i \sum_j nijwj$$

En supposant que *la structure des wj est donnée* - ce que font Smith et Ricardo et ce que fait implicitement Sraffa - on peut former des *quantités de travail salarié incorporé* Li en posant :

$$Li = \frac{Wi}{W} \qquad \Sigma\ Li = 1$$

Une variation du salaire s'analyse alors comme une variation du *taux général de salaire, les quantités Li restant inchangées.*

31 - Sur la base de ce concept de travail, toutes les thèses que Ricardo expose dans les trois premières sections des *Principes* sont parfaitement claires. La thèse de "l'état primitif et rude" s'exprime très simplement : le rapport d'échange de deux marchandises est déterminé par les quantités comparées de travail (salarié) incorporé dans leur production, indépendamment du taux de salaire :

$$Pij = Liw/Ljw = Li/Lj$$

Lorsqu'à côté du travail direct, figure du travail indirect contenu dans les moyens de production, la thèse précédente se vérifie pourvu que la composition-salaire du capital soit identique dans toutes les branches. Si aij est la quantité de la marchandise j nécessaire pour fabriquer la marchandise i et si on pose, conformément à l'hypothèse de Ricardo (12), que

$$\alpha ij = \frac{aij\ Pj}{Li\ w} = \alpha j \quad \forall i$$

on a :

$$ai1\ P1 + a12\ P2 + \ldots\ldots + ain\ Pn + Li\ w = Pi \neq (i = 1 \ldots\ldots n)$$

soit :

$$(\alpha 1 + \alpha 2 + \ldots\ldots + \alpha n + 1)\ Li = Pi/w = Pi\ w \quad (13)$$

et donc :

$$Pij = \frac{Pi\ w}{Pj\ w} = \frac{(\alpha 1 + \alpha 2 + \ldots\ldots + \alpha n + 1)\ Li}{(\alpha 1 + \alpha 2 + \ldots\ldots + \alpha n + 1)\ Lj} = Li/Lj$$

Dans ces conditions, une hausse du salaire w entraîne le *même effet* sur tous les Piw et laisse donc les Pij inchangés. A ce stade paraît confirmée la thèse ricardienne de *la détermination des rapports d'échange par la difficulté de production comparée, cette dernière étant exprimée par les quantités de travail salarié dépensé directement ou indirectement dans la production.*

32 - C'est de cette formulation qu'il convient de partir pour comprendre les difficultés que rencontre Ricardo dès qu'il admet, à partir de la Section IV, que les marchandises peuvent être produites avec des capitaux à composition salaire fort diverse. Ces difficultés n'ont rien à voir avec une confusion entre valeurs et prix (Marx) ni avec le nombre de facteurs de production (Schumpeter) : elles sont simplement le signe de l'*impossibilité de réduire la difficulté de production - notion fondamentale - à la dépense pure et simple d'une quantité de travail salarié et de la nécessité de reformuler la première.*

b) La construction de la notion de difficulté de production

33 - Ricardo, à vrai dire, n'interprète pas les obstacles qu'il rencontre comme nous venons de le suggérer. A ses yeux, ce n'est pas parce que la difficulté de production est un concept mal défini par la quantité de travail (salarié) dépensé que des problèmes se posent mais plutôt parce qu'*une influence autre que la difficulté de production pèse sur les prix.* C'est ainsi qu'il écrit dans *Absolute value and exchangeable value :*

> "... la difficulté ou la facilité de production n'est pas l'unique cause de variation de la valeur : il y en a une autre, à savoir l'accroissement ou la diminution des salaires qui, bien qu'elle n'ait que peu de répercussions et qu'elle n'intervienne pas fréquemment, affecte cependant la valeur des marchandises et ne doit par conséquent être omise dans le cadre de cette importante recherche" (IV. p.386) (C.E.P. n° 2 p. 235).

Cette influence, ici désignée par la variation des salaires, peut être tout aussi bien abordée du côté de la variation du *taux de profit* puisqu'il s'agit aux yeux de Ricardo de deux phénomènes concomitants.

34 - Il convient donc ici d'introduire le taux de profit. Ceci ne pose évidemment pas de problème de principe puisque la présupposition du travail salarié implique aussi celle du capital. On sait que le profit dans l'économie politique classique est pensé à travers la règle de l'*uniformité de son taux*, c'est-à-dire de l'égalité du rapport dans toutes les branches (abstraction faite de la rente) de la valeur du produit à la valeur des moyens de production.

L'introduction du taux de profit dans la formulation du § 31 ne modifie évidemment aucune des conclusions puisque les équations concernées deviennent respectivement :

$$Pij = \frac{Liw\ (1 + r)}{Ljw\ (1 + r)} = Li/Lj$$

$$Pij = \frac{Piw}{Pjw} = \frac{(1 + r)\ (\alpha 1 + \alpha 2 + \ldots\ldots + \alpha n + 1)\ Li}{(1 + r)\ (\alpha 1 + \alpha 2 + \ldots\ldots + \alpha n + 1)\ Lj} = Li/Lj$$

35 - Ce qui introduit des difficultés nouvelles c'est l'abandon de l'identité de la composition salaire des capitaux engagés dans la production. Or ces difficultés prennent effectivement la forme d'une influence du taux de profit, influence qui paraît s'ajouter à celle de la difficulté de production interprétée comme quantité de travail (salarié).

Ainsi, pour reprendre l'exemple de Ricardo, si 50 salariés employés pendant une année fabriquent soit une machine soit du blé on aura :

$$Pmw = Pbw = (1 + r)\ 50$$

Si on suppose maintenant que 50 salariés s'aidant de la machine - supposée s'user entièrement dans la production - produisent du coton, on a :

$$Pcw = [(1 + r)\ 50 + 50]\ (1 + r)$$

d'où :

$$Pcb = \frac{50\ (2+r)}{50} = 2 + r$$

Le rapport d'échange Pcb apparaît ici déterminé par *deux influences indépendantes*, la difficulté comparée de production (2 est le rapport des quantités de travail salarié entrant directement et indirectement dans les marchandises considérées) et le taux de profit.

En outre, une variation des salaires, parce qu'elle modifie le taux de profit, ne laisse pas les rapports d'échange invariants.

36 - Non seulement, la thèse que soutient Ricardo dans l'*Essai* en sort amoindrie, non seulement la critique qu'il adresse à Smith est quelque peu émoussée mais aussi et surtout *il apparaît impossible de faire de la difficulté de production le fondement de la valeur*, de former sur cette base le concept de l'homogénéité de la valeur.

Telle est bien la conséquence désastreuse de l'influence du taux de profit que Ricardo lie explicitement au problème de la *mesure de la valeur*, c'est-à-dire à celui de la *commensurabilité*.

Tant que les hypothèses de la Section III sont maintenues, la proposition selon laquelle les rapports d'échange sont déterminés par les quantités comparées de travail (direct et indirect) dépensé dans la production est valable qui signifie, semble-t-il, que ce qui s'échange ce sont non des valeurs d'usage mais des difficultés de production.

Quand X blé sont supposés s'échanger contre Y fer, ce qui est dit en fait est ceci : une difficulté de production s'échange contre une difficulté de production égale , la valeur *est* la difficulté de production, du moins si on raisonne par analogie avec Marx (pour lequel la valeur *est* du travail abstrait).

L'hypothèse sur laquelle est fondée la Section III garantit la commensurabilité. L'abandon de cette hypothèse brise l'espace homogène de la valeur.

> "Il semble donc que nous ne devrions avoir aucune difficulté à choisir une mesure de la valeur ou tout au moins à définir les attributs d'une mesure correcte de la valeur, si toutes les marchandises étaient produites dans des circonstances rigoureusement identiques, c'est-à-dire par exemple si toutes n'exigeaient pour leur production que le seul travail, sans aucune avance, ou si elles exigeaient toutes, non seulement du travail, mais des avances et étaient mises sur le marché exactement au même moment.
>
> "La difficulté que nous éprouvons à trouver une mesure de la valeur applicable à toutes les marchandises provient en effet de la diversité des circonstances dans lesquelles les marchandises sont effectivement produites" (IV. p. 368) (C.E.P. n° 2, p. 235).

37 - L'enjeu de la recherche d'une mesure invariable de la valeur est clair et fondamental : il s'agit, ni plus ni moins, de *la possibilité de construction du concept ricardien de valeur (ou de marchandise)*.

Aussi est-il compréhensible que Ricardo, tout en affirmant l'inexistence d'une telle mesure, s'efforce de déterminer (ou d'approcher aussi près que possible) les propriétés qu'elle doit posséder. Que ce soit dans les *Principes* ou dans son dernier texte, Ricardo suggère la même solution : pour être une mesure presque satisfaisante de la valeur, la marchandise à choisir doit être produite dans des *conditions moyennes*, c'est-à-dire avec un capital ayant une composition salaire moyenne.

La justification de ce point de vue n'est pas immédiate et ne saurait consister dans l'idée selon laquelle la marchandise moyenne se trouvant à la jonction de celles qui "baissent" et de celles qui "montent", à la suite d'une variation de w, doit donc être constante. Cet argument n'est pas en effet très clair : d'une part, celles qui "montent" ou qui "baissent", ne le faisant que par rapport à celles qui ont une composition salaire plus forte ou plus faible (ceci étant d'ailleurs affecté en même temps par les mouvements de prix), par rapport à laquelle la marchandise moyenne resterait-elle constante ? D'autre part quel est le critère incontestable de la hausse (ou de la baisse) du salaire dès lors que la notion de difficulté de production ne joue plus exclusivement ?

Bref, il semble bien que l'argumentation en faveur d'une "marchandise moyenne", si elle existe, doit être fondée sur autre chose que les rapports d'échange. *Elle doit même être logiquement antérieure aux rapports d'échange* car ceux-ci n'ont de sens qu'une fois la commensurabilité garantie. C'est ce qu'il convient d'examiner maintenant.

38 - On sait que l'idée de difficulté de production est présente dès l'*Essai sur les profits* où il est affirmé qu'elle règle la valeur des marchandises.

Considérons donc une marchandise quelconque produite par du travail (salarié) et d'autres marchandises (moyens de production au sens large). Représenter sa valeur comme difficulté de production semble impliquer la possibilité d'exprimer cette difficulté, en dernière analyse, *indépendamment des rapports d'échange*. A défaut, la proposition ricardienne serait entachée de circularité. Bien plus, *la difficulté de production ne doit pas être elle-même un rapport d'échange car elle est ce qui rend possible l'échange*. On retrouve ici une exigence logique mise en avant par Marx mais qui est en fait inhérente à tout discours scientifique sur la valeur.

Critiquant Malthus et Torrens qui se limitent à la considération des valeurs relatives, Ricardo écrit, en 1823 :

> "Cette façon de parler pourrait être correcte s'il (Torrens) ne s'en servait que pour rendre compte de la valeur d'échange, mais en économie politique nous cherchons plus : nous voulons savoir si la réduction du pouvoir d'achat de l'étoffe résulte d'une amélioration technique dans sa production ou d'une plus grande difficulté à produire la monnaie" (IV. 374-375) (C.E.P. n° 2 p. 239).

La difficulté de production d'une marchandise quelconque apparaît d'abord comme relevant du coût de production :

$$(1 + r) \Sigma \text{ aij Pj} = \text{Pi}$$

Elle ne satisfait donc nullement à la condition qui vient d'être mentionnée, puisque non seulement Pi dépend des Pj mais aussi du taux de profit.

Toutefois, il existe un cas particulier intéressant : celui où la marchandise est produite uniquement au moyen d'elle-même. C'est le cas envisagé par Ricardo dans l'*Essai sur les profits* sous le nom de "blé" (14). Les semences et la subsistance des travailleurs (le salaire est du blé) sont les seuls inputs :

$$(1 + r) \text{ a11 P} = \text{P1}$$

Le coût de production strict, obtenu en divisant le coût par la quantité produite, est ici un *nombre pur*, obtenu en formant :

$$\frac{\text{a11 unité de blé}}{\text{1 unité de blé}} = \text{a11}$$

et est indépendant des rapports d'échange. C'est précisément ce nombre, ce rapport, que Ricardo a en tête lorsqu'il parle d'augmentation du prix du blé, dans l'*Essai* (15).

39 - Dans le même texte, Ricardo admet, comme A. Smith l'avait posé quarante ans plus tôt, l'*uniformité du taux de profit* dans toutes les branches de l'économie. Il s'agit, ainsi que Marx l'a fort bien vu, d'un *présupposé*, i.e. d'une proposition non susceptible de démonstration dans le cadre de la théorie ricardienne. C'est par cette hypothèse que se forment les concepts de *profit* et de *capital*, qui ne se construisent pas *après* la théorie de la valeur (comme chez Marx) mais *en même temps*.

On s'aperçoit que la *difficulté de production du "blé"* - c'est-à-dire le nombre pur a11 - *n'est autre*, dès lors que le profit existe par l'uniformité de son taux, *qu'une expression du taux de profit de toute l'économie :*

$$\text{a11} = \frac{1}{1 + r}$$

La proposition fondamentale qui donne son sens à la théorie ricardienne s'énonce : *la difficulté de production, nombre pur indépendant des rapports d'échange, déterminé par le rapport de l'output à l'input physiquement homogène d'un produit particulier, s'exprime au travers du taux de profit* (16).

40 - L'existence d'une telle *marchandise homothétique*, jointe à l'uniformité

du taux de profit, assure l'homogénéité de toutes les marchandises et rend concevable l'existence de l'échange. En effet, toutes les marchandises se trouvent posséder la même difficulté de production que la marchandise homothétique puisque :

$$\frac{\Sigma \text{ aij Pj}}{\text{Pi}} = \frac{1}{1 + r} = \text{a11} \qquad \forall i$$

L'uniformité du taux de profit est ce qui constitue le champ de l'échange ; cette proposition n'est acceptable que si le taux de profit se détermine indépendamment des rapports d'échange (ce qui est le cas dans l'Essai).

41 - Que la formation de l'espace théorique de la marchandise repose sur le taux de profit est l'idée à laquelle aboutit justement Ricardo dans son dernier texte inachevé.

S'efforçant de préciser la notion de *"mêmes circonstances de production"* (constituant une généralisation de l'identité de composition — salaire des différents capitaux), Ricardo fait le raisonnement suivant : si je possède du drap et du vin de valeur égale (même pouvoir d'achat en travail salarié, par exemple) et que, conservant le vin dans ma cave, j'emploie à produire du drap le travail que j'ai acquis avec le drap que je possédais, j'obtiens au bout d'une période une certaine quantité de drap.

> "Si j'avais 100 pièces d'étoffe et disposais en échange de la nourriture, de la matière brute, etc ... ainsi que de la possibilité d'employer 50 hommes pendant un an, j'obtiendrais 120 pièces d'étoffe ; puisque mon étoffe a augmenté d'un cinquième tant en quantité qu'en valeur, est-ce que mon vin ne devrait pas lui aussi voir sa valeur augmenter d'un cinquième" (IV. p. 387) (C.E.P. n° 2, p. 247).

42 - La faiblesse du raisonnement vient simplement ici du fait que le rapport de 20 % dépend des rapports d'échange (taux d'échange entre le drap et le travail, le drap et les matières premières etc ...). On conçoit dès lors l'importance que revêt dans l'*Essai* la détermination du taux de profit indépendamment des rapports d'échange et, plus généralement, par quoi le problème de la mesure de la valeur est explicitement lié par Ricardo à celui du taux de profit.

Dans les *Principes*, Ricardo s'efforcera de généraliser la proposition de l'*Essai* en faisant jouer *aux conditions de production du travail* (salarié) le rôle que jouent celles du "blé" dans l'Essai.

L'introduction, négligée par Ricardo, des hypothèses de diversité des conditions de production dans le chapitre VI (sur les profits) contribue à compliquer le problème mais n'en change pas la nature (17) : il s'agit toujours de déterminer le taux de profit par les conditions de production d'une marchandise particulière, i.e. par sa difficulté de production, indépendamment des rapports d'échange.

43 - Ricardo, à la fin de sa vie encore, recherche toujours dans l'idée de *marchandise moyenne* la solution à son problème (18).

L'inexistence empirique d'une marchandise homothétique renvoie au fait que les divers produits entrent nécessairement dans la production les uns des au-

tres, annulant ainsi une représentation possible des conditions de production du blé : la marchandise homothétique doit être déterminée compte tenu de l'ensemble des conditions de production. C'est pourquoi elle doit être *moyenne*.

Mais elle ne peut être la marchandise moyenne de Marx : ceci résulte du postulat de l'uniformité du taux de profit. Alors que chez Marx, le taux de profit est déterminé par le rapport de la plus-value *totale* au capital *total*, chez Ricardo seules les procès de production fondamentaux (au sens de Sraffa) sont à prendre en considération.

44 - La solution au problème de Ricardo a été indiquée par Sraffa, bien que ce dernier auteur cherche à résoudre un problème très différent de celui qui est posé ici (19).

Elle consiste dans la construction, à partir du système de départ, d'une *marchandise homothétique composée*, c'est-à-dire dont l'input est *une* quantité de diverses valeurs d'usage prises dans une combinaison déterminée et l'output *une* autre quantité de valeurs d'usage ayant même structure.

La méthode de construction est bien connue (20). Elle nous garantit l'existence et l'unicité de cette marchandise.

Si A est la matrice des moyens de production (au sens large) et I la matrice des produits (21), le vecteur des multiplicateurs m permettant de construire la *marchandise homothétique* est donné par :

$$A'm = \lambda m$$

où A' est la transposée de A et λ la valeur propre maximale de A' (qui est aussi celle de A).

On sait que cette valeur propre n'est autre que la *difficulté de production* : $\frac{1}{1+r}$. Certains éléments de m seront nuls car ils correspondent à des branches non fondamentales (m est par ailleurs déterminé à un facteur scalaire près).

45 - La difficulté de la production de la marchandise homothétique est donc cette "mesure invariable des valeurs" dont parle Ricardo. Si les marchandises i, j, etc ..., saisies empiriquement à travers les valeurs d'usage, s'échangent, sont commensurables c'est uniquement parce qu'elles ont même difficulté de production.

Cette difficulté de production ne renvoie pas à un phénomène purement naturel : la construction de la marchandise homothétique suppose l'exclusion d'un certain nombre de branches de la production sociale et ceci n'est intelligible qu'en vertu du présupposé de l'uniformité du taux de profit. Celle-ci est bien la règle constitutive de l'économie politique ricardienne, non pas comme on pouvait le penser à la lecture de Sraffa parce qu'elle permettrait de déterminer les rapports d'échange empiriques (elle est définie par la résolution du système de prix classique), mais plus fondamentalement parce qu'elle constitue la *condition d'existence de l'échange lui-même*.

Réciproquement, l'existence d'une marchandise homothétique permet de

rendre opérante la règle de l'uniformité du taux de profit puisque sans elle le taux de profit ne serait pas indépendant des rapports d'échange.

La relation réciproque entre l'existence de la marchandise homothétique et l'uniformité du taux de profit fait clairement apparaître que le concept de marchandise de Ricardo s'identifie avec celui de *difficulté capitaliste de production*.

46 - Que Ricardo ait cherché à travers la quête de la mesure invariable, la "substance" de la valeur selon Marx et qu'il ait été sur le point de la trouver comme étant la "difficulté de production de la marchandise homothétique" implique-t-il que le problème ainsi résolu est bien le même que celui que Marx élucide par le concept de travail abstrait ? En d'autres termes, y-a-t-il un parallélisme entre la théorie de Marx et de Ricardo : deux théories différentes mais construites de façon analogue ?

C'est à ce point que seront consacrés les développements suivants.

4 - REMARQUES TERMINALES

47 - On sait comment, dans le *Capital*, la question de l'homogénéïté de la marchandise est introduite à partir de la pratique d'échange du fer et du blé. Ce fer et ce blé sont considérés par Marx comme étant des produits utiles, satisfaisant des besoins sociaux. La forme sociale de ces produits - la valeur comme grandeur de travail abstrait - renvoie à une modalité de répartition des travaux : travaux privés effectués indépendamment les uns des autres. L'échange du fer et du blé exprime les modalités de fractionnement du travail social : l'homogénéïté des marchandises est en effet d'une *relation sociale*.

48 - Très différente est la démarche que l'on peut attribuer à Ricardo : l'homogénéïté du fer et du blé n'est pas le résultat nécessaire d'une *organisation sociale*, elle est le sous-produit d'une relation jugée fondamentale entre produits et moyens de production, c'est-à-dire une *relation technique*. L'hétérogénéïté des valeurs d'usage interdit de construire ce rapport : si 0.4 unité de blé et 0.5 unité de fer sont nécessaires pour produire une unité de blé, l'expression $\frac{1 \text{ u blé}}{0.4 \text{ u blé}, 0.5 \text{ u fer}}$ n'a aucun sens clair.

La règle de l'uniformité du taux de profit tend à homogénéïser tous les rapports existants à un moment donné en ce sens qu'ils sont *réputés identiques*. Il n'en reste pas moins que l'écriture de chacun d'eux n'a aucun sens. Cependant, s'il était possible d'en écrire *un seul* de façon acceptable, déterminant *"l'échange fondamental"* entre moyens de production et produits, alors la règle de l'uniformité du taux de profit étendrait à tous les rapports cette détermination. Telle est justement la propriété de la marchandise homothétique qui permet en exprimant la relation produits/moyens de production par un nombre pur de fournir la norme : tous les procès "observables" de production n'apparaissent plus alors que comme des manifestations, des formes du procès qui produit la marchandise homothétique.

Ce qui est homogénéisé chez Ricardo ce ne sont pas des produits des travaux humains, ce sont des conditions techniques "naturelles" de production. Cette identité fondamentale de tous les procès de production, est celle de procès de

production de *profit* qui acquiert ainsi une existence naturelle (22). La phrase célèbre de Ricardo définissant la marchandise prend toute sa signification :

> "Quand nous parlons des marchandises, de leur valeur échangeable et des principes qui règlent leurs prix relatifs, nous songeons seulement à ces marchandises dont la quantité peut être accrue par l'activité humaine et dont la production s'effectue dans une concurrence totale". (I. p. 12).

49 - Que x blé puisse se substituer à y fer ne signifie pas que x blé et y fer "contiennent la même quantité de difficulté de production". Aucune analogie ne peut être avancée ici avec la phrase de Marx sur l'égalité de la grandeur de subsistance renfermée par les marchandises échangées.

La "quantité de difficulté de production" d'une marchandise donnée n'est pas déterminable.

Considérons l'exemple suivant :

0.4 u blé, 0.5 u fer → 1 u blé
0.4 u blé → 1 u fer

La marchandise homothétique associée à cette économie est, approximativement :

(0.69 u blé ⌣ 0,5 u fer) → (1 u blé ⌣ 0,725 u fer) où le signe ⌣ indique ici la composition du blé/fer en une seule marchandise. Les conditions de production de la marchandise homothétique font ressortir un taux de profit d'environ 0,45. En désignant la valeur du blé par ω b et la valeur du fer par ω f, ω b et ω f étant supposés être des "quantités de difficulté de production" on a :

$$\omega\, b = 1{,}45\,(0.4\,\omega\, b + 0{,}5\,\omega\, f)$$
$$\omega\, f = 1{,}45\,(0.4\,\omega\, b)$$

Ce système homogène ne permet évidemment pas de trouver ω b *et* ω f (une seule équation indépendante) mais seulement le rapport de quantités physiques qui ne saurait être confondu avec une équivalence dans l'échange mais qui peut être interprêté comme un coefficient de conversion ou de substitution du type cfb= 0.58, c'est-à-dire une unité de fer peut se substituer à 0.58 unité de blé du fait que le fer et le blé dont il est question sont pris comme *identiquement difficile à produire.*

Là encore, on vérifie bien que, même en ayant résolu le problème de l'unité des marchandises, on ne peut poser chez Ricardo

$$\text{cfb} = \frac{\omega f}{\omega b}$$

50 - La façon dont Ricardo pose le problème semble contredire l'interprétation qui vient d'être donnée de sa théorie. La différence est notamment perceptible à deux niveaux :

- la question à laquelle Ricardo s'efforce de répondre lui apparaît être celle de l'échange de marchandise en général,

- la réponse qu'il avance est en termes de substance commune aux divers objets.

Les textes que nous avons évoqués au cours des développements précédents confirment que la question que posait en fait Ricardo est celle de l'*unité des capitaux* et non celle de l'unité des marchandises. Ceci implique :

- que les objets considérés au départ ne sont pas tant des objets empiriques que des différences de quantités physiques de ces objets (vecteur de surproduit),

- que ces différences vont exprimer l'accroissement des produits en tant qu'ils sont du capital sur la base de l'uniformité du taux de profit *et* de l'existence de la marchandise homothétique.

De ceci il résulte qu'une quelconque notion de substance commune qui serait incorporée dans les objets en tant que valeur n'a pas de raison d'être.

51 - Quelques conséquences surprenantes, au premier abord, se dégagent de cette interprétation.

La plus intéressante paraît être la suivante : l'unité des marchandises-capital par le taux de profit permet en fait de fonder l'existence de systèmes globaux de production, chacun étant exprimé par un nombre (la difficulté de production de la marchandise homothétique associée). Il en résulte :

- l'impossibilité de penser les rapports d'échange à *l'intérieur* du système, contrairement à ce que prétend faire Sraffa,

- la possibilité d'établir des comparaisons entre systèmes différents, caractérisés chacun par un nombre exprimant la difficulté (unique) de production propre de chaque système (ceci n'est évidemment possible qu'en renonçant aux comparaisons faites sur la base d'une relation d'échange).

Ceci conduit à évoquer une deuxième conséquence, relative à la pertinence de l'économie néo-ricardienne contemporaine. Aucune théorie correcte inspirée de Ricardo ne peut être construite concernant l'accumulation ou la croissance, dès lors qu'elle utilise une comparaison dans le temps entre les grandeurs économiques faisant référence à l'échange (valeurs ou prix).

De même, en ce qui concerne l'échange "international", c'est-à-dire entre espaces différents, il paraît inconcevable de s'appuyer sur une théorie ricardienne : ou bien la difficulté de production des marchandises homothétiques caractéristiques des espaces envisagés est identique et en fait il n'y a qu'un espace, sans échange ou bien elle est différente et aucun échange n'est non plus pensable et l'unité des marchandises-capital est rompue (23).

Il semble que les illusions existant au sujet de la possibilité d'une théorie scientifique, de type néo-ricardienne, du capitalisme actuel ne sont entretenues qu'en vertu du mépris le plus total de la question portant constitution de tout discours économique : la commensurabilité ou, plus généralement, l'unité des marchandises.

NOTES DU TEXTE 5

(1) Les références sont faites sur l'édition de Sraffa : *Works and Correspondence* of *David Ricardo*. X vol. + index. Cambridge University Press. Une traduction française de *Absolute value and Exchangeable value* a été donnée par S. Denamy et P. Maurisson dans les *Cahiers d'Economie Politique* n° 2 : la référence à ce texte sera indiquée en second.

(2) Il convient de signaler le rôle important qu'a joué ici la réhabilitation de l'économie politique classique, ainsi que certains théoriciens originaux, tels B. Schmitt et J. Fradin.

(3) On trouvera dans la thèse de C. Rouzaud *Les origines de la notion de prix*, un exposé extrêmement clair sur cette question de fond (thèse, Paris 1976).

(4) Voir en particulier dans l'*Introduction* de 1857 les développements que Marx consacre à la question du travail.

(5) La volonté manifestée par Marx, dans les *Théories sur la plus-value*, de s'annexer Ricardo facilite aujourd'hui l'annexion de Marx par les économistes ...

(6) Souligné par nous.

(7) Voir également I, p. 27, p. 28 et p. 29.

(8) En considérant que la hausse de vi, consécutive à une hausse de v est strictement proportionnelle à cette dernière : $\frac{vi}{v}$ = constante.

(9) En ce qui concerne le problème de la transformation, on sait que ce point est tout à fait capital.

(10) Le titre exact de la brochure parue en 1815 est : *An Essay on the Influence of a low Price of Corn on the Profits of Stock.*

(11) C'est-à-dire que le capital est supposé avoir une composition salaire uniforme.

(12) Pour l'instant, nous faisons abstraction du profit.

(13) La notation Piw est préférable à Pi/w car cette dernière paraît impliquer que Pi existe indépendamment des autres marchandises, ce qui est faux.

(14) En fait, ceci n'est pas rigoureusement exact. Pour une interprétation un peu plus élaborée, voir J. Cartelier *Surproduit et reproduction.*

(15) Voir l'échange de lettres avec Malthus (VI lettres 80 et 81).

(16) Cette proposition est logique. La difficulté de production en tant que fondement de l'unité des marchandises ne peut être réduite à la notion de travail incorporé. En effet ce dernier est, pour Ricardo, du travail salarié, c'est-à-dire une marchandise. Afin d'éviter le paralogisme qui consisterait à fonder l'unité des marchandises sur l'existence d'une ... marchandise particulière, il est indispensable de penser le travail lui-même comme marchandise et donc de lui associer une difficulté de production. Ce travail salarié renvoie à l'existence du profit et plus précisément à celle d'un *taux général de profit.* Là est la nécessaire expression, si elle existe, de la difficulté de production.

(17) Voir *Surproduit et reproduction*, ouvrage cité.

(18) Voir par exemple IV, p. 405 (C.E.P. n° 2, pp. 259-260).

(19) Sraffa lie ne effet la question de la marchandise-étalon aux valeurs relatives et à l'échange.

(20) Voir Sraffa *Production of commodities by means of commodities* C.U.P., 1960 (trad. fr. chez Dunod).

(21) Le cas général est traité chez Sraffa.

(22) La commensurabilité des marchandises fondée sur une *chose* physiquement homogène est sans doute une des expressions théoriques les plus achevées du fétichisme de la marchandise.

(23) Ricardo exprime cela sur un mode mineur en écrivant au chapitre VII des *Principes* : "La règle qui détermine la valeur relative des marchandises dans un pays, ne détermine pas les valeurs relatives des marchandises échangées entre deux ou plusieurs pays" (I. 133).

6

MARX ET LE PROFIT CHEZ RICARDO (ou : CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET CRITIQUE DU CAPITALISME)

Ghislain Deleplace

Marx et l'économie politique

1. La démarche de Marx dans les *Théories sur la plus-value* est évidente, même si ses mobiles sont plus difficiles à cerner : il s'agit pour lui de rechercher dans l'économie politique l'écho d'un concept central dont il s'attribue par ailleurs la découverte : la *plus-value*.

Ce qu'il y trouve ne relève pas seulement de l'histoire de la pensée économique mais contribue à préciser chez Marx l'image d'un projet plus général : *la critique de l'économie politique*. Telle qu'elle ressort des T.P.V., cette critique apparaît *ambivalente*, puisque ces écrits affirment aussi bien la continuité que la rupture de leur auteur avec les économistes classiques, en particulier Ricardo.

2. Cette pertinence des T.P.V. quant au rapport de Marx à l'économie politique emporte une signification plus large encore, puisque s'y montrent indirectement les éléments d'un problème considérable : *comment produire un discours critique sur le capitalisme, à travers la critique d'un autre discours : l'économie politique* ?

3. Ce problème est en effet l'enjeu de *trois questions* dont les analyses des T.P.V. peuvent constituer le prétexte, en même temps qu'elles leur apportent des éléments plus ou moins satisfaisants de réponse :

a) Même si elle est une fable, l'économie politique, comme toute fable, véhicule du réel en l'exprimant de manière mystifiée. Quoi, du réel, et comment le découvrir ? Donc : quel est le rapport de l'économie politique au réel ?

b) S'il en est bien ainsi, en quoi la critique de l'économie politique peut-elle fonder une connaissance du réel ? Donc : quel est le rapport de la connaissance du capitalisme à la critique du discours bourgeois dominant ?

c) Peut-on alors comprendre pourquoi et comment les rapports internes du capitalisme apparaissent inversés dans l'observation des phénomènes (1) ? Donc : quel est le rapport de l'apparence ("la concurrence") à la structure interne de ce système ("les lois immanentes de la production capitaliste") ?

4 - *L'analyse du profit est un lieu privilégié pour se poser ces trois questions.* Rapporté au capital avancé par le capitaliste, et non au surtravail, le profit dans l'économie politique falsifie son origine. Mais, en même temps, cette mystification exprime un fait "pratiquement juste" (T.P.V. II. p. 510) : la rémunération des capitaux proportionnellement à leur grandeur. On ne peut rendre compte de ce fait que si l'on remonte, à travers la critique de l'économie politique, aux "lois immanentes de la production capitaliste", i.e. la valeur et la plus-value.

5 - Tout ceci justifie une réflexion sur le rapport de Marx à l'économie politique, tel qu'il s'exprime dans son analyse du profit chez Ricardo.

Une critique à deux faces

6 - Dans les chapitres X, XV et XVI des T.P.V. (tome II), la critique de Marx à Ricardo souligne chez celui-ci une *double confusion*, qui est à l'origine de ses autres erreurs (sur la rente, les lois du profit etc ...) :

- une confusion entre valeur et coût de production, qui interdit de voir que les valeurs doivent être transformées en coûts de production (cost-prices) ;

- une confusion entre plus-value et profit, qui interdit de voir que les lois du profit sont différentes des lois de la plus-value.

Cette double confusion traduit selon Marx :

- un *manque d'abstraction* dans l'étude de la valeur, qui est d'emblée perçue dans sa détermination capitaliste, le taux de profit général étant posé dès la détermination de la valeur ,

- un *défaut d'analyse* de la structure de la production capitaliste, i.e. des différences entre capitaux dans la production, dont Ricardo ne tient pas compte puisqu'il ne traite pas du capital constant.

7 - Au premier abord, ces deux arguments de la critique de Marx (présupposition du taux de profit général, oubli du capital constant) semblent contradictoires. Marx souligne lui-même que poser le taux de profit général revient à rapporter le profit à l'ensemble du capital et non au seul salaire (c'est ce qui rend nécessaire la transformation des valeurs en coûts de production) ; cela suppose que Ricardo ne fasse pas abstraction du capital constant mais au contraire en tienne compte.

Un examen plus attentif permet d'interpréter cette contradiction comme *différence entre deux niveaux de critique.*

Dans l'analyse du coût de production chez Ricardo, Marx ne reproche à son prédécesseur de poser le taux de profit général dès sa théorie de la valeur que parce qu'il prétend traiter ainsi de la loi fondamentale du capitalisme. Il lui reproche donc, non pas de considérer le taux de profit général, mais de ne pas le déduire de la loi de la valeur. *Marx critique ainsi Ricardo de croire qu'il analyse la structure interne du capitalisme, alors qu'il en traite en fait l'apparence* (2).

Dans l'analyse du profit chez Ricardo, Marx ne lui reproche à présent de faire abstraction du capital constant que parce qu'il prétend traiter du profit. Mais cette abstraction serait tout à fait fondée - il ne faudrait donc considérer que le capital variable - si Ricardo traitait de la plus-value, ce qu'il fait en réalité sans le savoir.

Marx critique ainsi Ricardo de croire qu'il analyse l'apparence du capitalisme, alors qu'il traite en fait de sa structure interne.

8 - Ces deux niveaux de critique définissent chez Marx une critique de fond :

"Ricardo ne considère nulle part la *plus-value* à part et séparée de ses formes particulières - profit (intérêt) et rente". (II. p. 443).

L'auteur classique n'analyse donc pas *pour elle-même* la structure interne du capitalisme en dehors de son apparence ; il "ne pousse pas assez loin l'abstraction juste et il est amené par là à la fausse" (II. p. 523).

9 - De cette critique à deux faces, Marx tire deux conséquences :

a) il existe chez Ricardo une théorie (certes imparfaite) de la plus-value ; elle constitue, malgré son auteur, une analyse scientifique de la structure interne du capitalisme.

b) la théorie du profit doit être chez Ricardo, contre son auteur, déduite de cette théorie de la plus-value (et non présupposée), comme l'apparence du capitalisme doit être déduite de sa structure interne.

Continuité et rupture

10 - Ces positions de Marx dans les T.P.V. ont une grande importance, en ce qu'elles permettraient de justifier une interprétation fréquente du rapport de Marx à Ricardo, qu'on peut formuler en deux propositions :

c) le profit chez Ricardo, en ce qu'il est relié au salaire (structure interne) *est* la plus-value chez Marx (moyennant certaines corrections qui en font une catégorie historique).

d) le profit chez Ricardo, en ce qu'il est rapporté à l'ensemble du capital (apparence) *se déduit* de la plus-value chez Marx (moyennant une transformation correcte des valeurs en prix).

Le projet général de Marx aurait ainsi un double objet :

- rétablir une cohérence dans le discours ricardien (3) : l'analyse du profit chez Ricardo pourrait ainsi, grâce à certaines corrections, être déduite logiquement d'une analyse ricardienne de la plus-value.

- transformer ce discours en une science du capitalisme comme système historiquement déterminé.

Ainsi serait démontrée la *continuité* (logique) et la *rupture* (historique) de Marx par rapport à l'économie politique.

11 - Cette démonstration, si elle peut être faite, a des implications idéologiques variées, selon qu'on insiste sur la continuité ou la rupture.

Selon qu'on accorde aux "corrections" peu d'importance économique ou beaucoup d'importance politique, la proposition c) conduit à penser que Marx ne fait que plagier Ricardo (c'est un piètre économiste) ou qu'il le retourne contre sa classe (c'est un bon critique prolétarien).

Selon qu'on accorde à la "transformation" une signification économique ou politique, la proposition d) conduit à penser que Marx prolonge et développe Ricardo (c'est un bon économiste) ou qu'il subordonne l'économique à la lutte de classes (c'est un bon révolutionnaire).

Il faut remarquer qu'en interprétant le rapport de Marx à l'économie politique à travers deux propositions qui affirment *simultanément* la continuité logique *et* la rupture historique avec Ricardo, on serait amené ainsi à considérer les deux aspects qu'on distinguerait chez Marx - économiste et théoricien de la lutte de classes - non comme contradictoires, mais *complémentaires*. Une lutte contre l'économisme en général, au nom du second Marx, pourrait très bien alors se conjuguer avec l'acceptation des analyses où le premier Marx prolonge avec génie Ricardo. Une telle double *défense* de Marx apparaîtrait ainsi symétrique de la position aujourd'hui dominante : son double *rejet* comme mauvais économiste et idéologue de la révolution.

Une erreur significative

12 - De telles conclusions ne sont évidemment pas contenues dans les T.P.V., mais on peut les extrapoler de a) et b)(supra§ 9), i.e. des conséquences que tire Marx de son analyse du profit chez Ricardo. *On est donc amené à s'interroger sur la pertinence de cette analyse, par rapport aux écrits de Marx (en particulier dans* Le Capital*) où s'affirme sa rupture radicale avec l'économie politique.*

Or, autant l'examen de la logique interne de la théorie ricardienne du profit que la prise en compte des concepts marxistes de valeur et de plus-value conduisent à la conclusion que cette analyse est erronée. Cette erreur consiste en une projection par Marx sur Ricardo de concepts qui lui sont propres, ce qui provoque une incompréhension de la nature véritable de la théorie ricardienne du profit.

Contre les propositions c) et d) (supra§ 10), on montrera ici que :

- le profit chez Ricardo *ne peut être identifié* (quelles que soient les corrections) à la plus-value chez Marx, dans une analyse de la structure interne du capitalisme.

- le profit chez Ricardo *ne peut être déduit* (quelle que soit la transformation) de la plus-value chez Marx, dans une analyse du rapport de l'apparence à la structure interne du capitalisme.

Ces propositions seront démontrées dans les deux premières parties de cet essai.

13 - L'erreur ici dénoncée concerne donc l'appréciation faite par Marx dans les T.P.V. de son rapport à Ricardo. Elle implique du même coup des erreurs sur l'évaluation du caractère scientifique de l'économie politique et sur l'expression de la relation entre la structure interne du capitalisme et son apparence.

Mais il convient de souligner que la compréhension de ces erreurs n'est possible que sur la base des concepts de valeur et de plus-value dans *Le Capital*. Elle s'inscrit donc dans une perspective non de rejet, mais de développement de la théorie de Marx. Ceci se manifestera en ce qu'elle doit permettre de dégager la nécessité

d'une *théorie marxiste du profit* (en rupture avec la théorie ricardienne) : c'est ce que nous verrons en conclusion.

I - LE PROFIT CHEZ RICARDO NE PEUT ETRE IDENTIFIE A LA PLUS-VALUE CHEZ MARX, DANS UNE ANALYSE DE LA STRUCTURE INTERNE DU CAPITALISME

J'examinerai d'abord la critique de Marx à Ricardo, avant d'en proposer une évaluation.

A - LA CRITIQUE DE MARX A RICARDO

Une critique de confusion entre concepts

14 - La critique que Marx adresse à Ricardo dans les chapitres XV et XVI des *Théories sur la plus-value* peut être résumée de la manière suivante : Ricardo confond plus-value et profit, car il ne tient pas compte du capital constant ; les lois qu'il établit sont donc invalidées en tant que lois du profit ; elles constituent cependant une analyse à peu près correcte de la plus-value, bien qu'elles ne concernent en fait que la plus-value relative, en raison de l'hypothèse de fixité de la journée de travail.

Nature de la confusion

15 - L'objectif de Marx, énoncé au début du chapitre XV, est de montrer que "Ricardo ne considère nulle part la *plus-value* à part et séparée de ses formes particulières - profit (intérêt) et rente" (II. p. 443). On pourrait donc s'attendre à ce que soit soulignée l'absence d'une théorie de la plus-value chez Ricardo ; au contraire, Marx cherche à prouver qu'il en existe une, et que l'erreur de son auteur est de la prendre pour ce qu'elle n'est pas : une théorie du profit. C'est donc d'une *confusion* entre concepts qu'il s'agit - et non d'une *absence* de l'un d'eux.

16 - La source de cette confusion est à trouver selon Marx dans un héritage fâcheux de Smith : l'oubli du capital constant, qui témoigne de ce que Ricardo "n'aborde ou ne connaît nulle part les différences de la composition organique à l'intérieur du véritable procès de production" (II. p. 443). En effet :

> "Profit et plus-value ne sont identiques que dans la mesure où le capital avancé est identique au capital dépensé directement en salaire (...). Dans ses considérations sur le profit et le salaire, Ricardo fait abstraction de la fraction constante du capital qui n'est pas avancée en salaire. Il traite la question comme si tout le capital était avancé en salaire. *En ce sens*, c'est donc la *plus-value* et *non le profit* qu'il considère, et on peut, par conséquent, parler chez lui d'une théorie de la plus-value (4). Mais il croît, d'autre part, parler du profit en tant que tel et, en fait, partout se glissent des points de vue qui partent de l'hypothèse du profit et non de celle de la plus-value (...). Lorsque nous parlons de sa théorie de la plus-value, nous parlons donc de sa théorie du profit, dans la mesure où il confond ce dernier avec la plus-value, où il ne considère donc le profit que par référence au capital variable, la partie du capital dépensée en salaire. Nous traiterons plus tard de ce qu'il dit du profit différencié de la plus-value" (II. p. 443-444).

Ce point de vue de Marx est répété tout au long du chapitre XV et rappelé au chapitre XVI, où il traite justement "du profit différencié de la plus-value".

Interprétation de la confusion

17 - Il convient de préciser l'interprétation que donne Marx de cette confusion, car elle a une portée considérable. Il observe à juste titre que le capital constant n'est pas systématiquement oublié, même dans l'analyse du profit : "il est occasionnellement mentionné" (II. p. 444), et fait l'objet de "quelques réflexions que l'on rencontre de-ci de-là" (II. p. 510).

Ces escapades sont d'abord interprétées comme des cas particuliers, relevés par Ricardo à propos de certaines branches ; et Marx a beau jeu d'observer que "si l'on admet cependant l'exactitude de son point de vue et, d'une manière générale, l' "equality of profits", comment peut-il [Ricardo] distinguer des branches où les profits sont proportionnels au capital et d'autres où ils sont proportionnels à la quantité de travail employé ?" (II. p. 446).

Mais le diagnostic devient ensuite plus sérieux : la confusion entre plus-value et profit ne véhicule pas tant un raisonnement en termes de "loi générale" et d' "exceptions" (5) qu'un mélange de points de vue "scientifique" et "vulgaire":

> "Parce qu'il [Ricardo] ne fait pas cette distinction, il semble parfois, comme nous l'avons déjà indiqué en analysant le chapitre I "On value", adopter le point de vue vulgaire qui considère le profit comme un simple supplément s'ajoutant à la valeur de la marchandise, par exemple, lorsqu'il parle de la détermination du profit par un capital dans lequel le capital fixe prédomine, etc... De là proviennent de grandes sottises chez ses successeurs. Il est inévitable que s'introduise dans le raisonnement le point de vue vulgaire, si la formule - pratiquement juste, qu'en moyenne *des capitaux de même grandeur fournissent des profits égaux*, ou encore que le profit dépend de la grandeur du capital employé - n'est pas mise en relation, par une série de propositions intermédiaires, avec les lois générales régissant les valeurs, etc..., bref lorsqu'on identifie profit et plus-value, ce qui ne vaut que pour la totalité des capitaux" (II. p. 510).

Cette interprétation - que Marx illustre par quelques exemples pris dans les *Principes* - est plus subtile. Aussi bien la confusion qu'il fait généralement entre plus-value et profit que les escapades où "il flanque par terre (cette) identification" (II. p. 516) seraient chez Ricardo le résultat d'une *juxtaposition* de deux notions : l'une, *scientifique*, que l'auteur baptise profit bien qu'elle renvoie au seul capital variable (Marx la rebaptise donc plus-value) ; l'autre, *vulgaire car non reliée à la précédente*, qui porte le même nom bien qu'elle renvoie cette fois à l'ensemble du capital.

L'erreur de Ricardo n'apparaît donc pas à Marx comme une simple sous-évaluation du rôle du capital constant (6) ; elle ne procède pas d'un excès d'abstraction mais de la *conjugaison d'une méprise sur l'abstraction juste* (l'analyse est scientifique quand Ricardo traite de la plus-value ; mais elle est faussée par l'identification de celle-ci comme profit) *et d'un manque d'abstraction* (l'analyse est vulgaire

quand Ricardo traite de ce que Marx définit comme profit) :

> "Lorsqu'il présente correctement les lois de la plus-value, il les fausse en les exprimant immédiatement comme lois du profit. D'autre part, il veut exposer les lois du profit immédiatement, sans les moyens termes que représentent les lois de la plus-value". (II. p. 444).

18 - La nature de cette critique explique d'abord son succès auprès des marxistes soucieux d'ancrer la "coupure" entre Ricardo et Marx dans une sociologie de la connaissance : l'ambivalence sociale de Ricardo (homme de science *et* bourgeois) se retrouverait dans sa théorie du profit. Mais surtout elle permet de préciser la spécificité que Marx assigne à sa démarche, par rapport à son prédécesseur : redresser les lois de la plus-value, "faussées" chez lui ; leur faire soutenir les lois du profit, "non reliées" chez lui. La pertinence de la démarche ne peut trouver sa source que dans la pertinence de la critique ; or celle-ci s'avère en fait fautive.

Les conséquences de cette confusion : des lois erronées et une analyse juste

19 - Avant de le montrer, il faut rappeler les deux conséquences qu'a selon Marx la confusion entre plus-value et profit : l'invalidation des analyses ricardiennes en tant que lois du profit ; leur aptitude à expliquer la plus-value relative.

Une analyse juste de la plus-value

20 - Commençons par ce dernier point : il existerait chez Ricardo une théorie de la plus-value, qui s'exprimerait par "la loi selon laquelle plus-value et salaire (il dit par erreur profit et salaire) - considérés d'après leur valeur d'échange - peuvent uniquement augmenter ou baisser *inversément* proportionnellement" (II. p. 486).

Cette relation inverse entre taux de profit et salaire - dont on sait la place centrale qu'elle occupe dans la construction ricardienne - est donc récupérée par Marx comme loi de la plus-value, définie comme "l'excédent de la valeur du produit *par rapport* à la valeur des wages" (II. p. 483).

21 - Trois qualifications sont cependant nécessaires pour redresser cette loi, et elles sont supposées mesurer l'écart entre sa présentation ricardienne et sa signification pour Marx.

Tout d'abord, le salaire - d'ailleurs déterminé correctement par Ricardo (II. p. 481) - n'est pas la valeur du travail, mais celle de la puissance de travail. S'il était l'une, la plus-value ne saurait exister ; en étant l'autre, il définit le capital comme *rapport social.*

Ensuite, la valeur des biens de subsistance qui détermine le salaire n'est pas seulement égale au temps de travail qu'ils contiennent ; elle représente une fraction de la journée de travail, pendant laquelle chaque travailleur reproduit la valeur de sa propre puissance de travail. A ne pas le voir clairement, Ricardo "brouille la compréhension" de l'*origine* de la plus-value.

Enfin, cette relation n'est vraie que dans l'hypothèse où la journée de travail est fixe : "Si on prend une grandeur *donnée* et qu'on la divise en deux fractions, il est clair que l'une des fractions ne peut augmenter que pour autant que l'autre

diminue et vice versa. Mais avec des grandeurs croissantes (fluxions) ce n'est nullement le cas" (II. p. 485). Ricardo n'analyse donc que la plus-value relative, et, de par l'ignorance de la plus-value absolue, "c'est la justification *historique* du capital qui n'est pas développée" (II. p. 483).

22 - *La relation entre salaire et profit* par laquelle Ricardo "explique, dans l'ensemble d'une manière exacte, la plus-value relative" (II. p. 491), *devient ainsi entre les mains de Marx une théorie de la plus-value, qui en situe l'origine dans un rapport social historiquement déterminé.* Il est à peine besoin de souligner que cette transmutation fonde aussi bien aujourd'hui une lecture marxiste de Ricardo (7) qu'une présentation vulgarisée de Marx. Celles-ci n'ont donc de sens que si les qualifications opérées par Marx fonctionnent comme une pierre philosophale ; or nous verrons que cette alchimie ne peut qu'échouer, ce qui conduit justement à exclure son auteur de la confrérie des sorciers.

Des lois erronées du profit

23 - Pour l'instant, Marx rappelle que sa théorie de la plus-value est perçue par Ricardo comme loi du profit, puisqu'il ne tient pas compte du capital constant. C'est sur cette base que Ricardo définit deux autres lois du profit :

- "la formation du taux de profit général" (II. p. 517). Puisque son niveau est donné par celui des salaires et ne varie qu'avec lui, aucune modification affectant une branche particulière (et sans effet sur les salaires) ne peut l'influencer. En particulier, le commerce extérieur ne peut en soi élever le taux de profit, à moins que, par l'importation de biens de subsistance, il ne provoque une baisse du salaire.

- "la baisse du taux de profit" (II. p. 524). Elle ne peut avoir pour cause permanente qu'une hausse des salaires, et celle-ci est effectivement provoquée par l'enchérissement des biens de subsistance d'origine agricole, consécutif à une diminution de la fertilité de la terre.

24 - Ces lois du profit ne reposent selon Marx que sur l'identification du taux de profit et du taux de la plus-value (relative). Or, si la journée de travail n'est plus donnée, et si l'on prend en compte le capital constant, le taux de profit ne varie plus exclusivement en raison inverse du salaire. C'est ce que Marx illustre par de nombreux exemples arithmétiques, qui reviennent à montrer que $\frac{pl}{c+v}$ peut varier indépendamment de v, sous l'effet de modifications affectant pl et c. La relation inverse au salaire, vérifiée pour le taux de plus-value relative, devient fausse pour le taux de profit.

Dès lors, les deux autres lois du profit se trouvent invalidées et remplacées chez Marx par leurs contraires :

- une modification affectant une branche (par exemple un allongement de la journée de travail ou une diminution de la valeur du capital constant) fait varier le taux de profit général, même si elle n'atteint pas le salaire. En effet, elle provoque un changement dans le numérateur ou le dénominateur du taux de profit global.

- le taux de profit baisse de manière permanente, non parce que le salaire augmente, mais parce qu'il décroît par rapport au capital constant (la composition organique du capital augmente) : "Il [le taux de profit] diminue donc, non parce que le travail devient moins productif, mais parce qu'il devient plus productif" (II. p. 525).

25 - Il est à peine besoin de souligner que cette démarche fonde l'idée d'*un progrès de Ricardo à Marx au sein de l'économie politique*. Marx opposerait des théories vraies (correctement fondées) à des théories rendues fausses par une confusion entre certains concepts. Le champ de l'analyse serait le même, ainsi que la plupart des notions utilisées par les deux auteurs ; le mérite de Marx serait d'enrichir le premier (par l'introduction du capital constant), pour mieux articuler les secondes. Cette idée de progrès n'est recevable que si la correction de Ricardo par Marx est pertinente ; or nous verrons qu'elle ne l'est pas, non parce qu'elle est elle-même erronée, mais parce qu'elle ne se situe pas dans le même champ.

Ricardo reflet de Marx

26 - De ces chapitres XV et XVI des "Théories sur la plus-value" se dégage *une image qui est moins celle de Ricardo que le reflet recherché par Marx dans un miroir de ce nom-là*. En décelant chez son prédécesseur une confusion qui traduit un manque de cohérence scientifique, Marx se voit changeant une notion déjà utilisée dans sa généralité concrète (la plus-value) en un concept exprimant un rapport social historiquement déterminé. En même temps, il se voit meilleur économiste, puisqu'en dissipant cette confusion, il établit correctement des lois du profit erronées chez son rival.

Cette image d'un Marx, retournant Ricardo contre sa classe ou développant l'économie politique classique, c'est aussi celle qui tente de s'imposer aujourd'hui, au moins chez les économistes (8), même si l'insistance porte tantôt sur un trait et tantôt sur l'autre. Or elle ne dépend pas seulement de la manière dont Marx se regarde, mais aussi de la fidélité du miroir.

B - EVALUATION DE LA CRITIQUE DE MARX A RICARDO

Le rôle du capital constant

27 - Il faut, pour commencer, remarquer que Marx s'égare en reprochant à Ricardo de "faire abstraction" du capital constant. L'importance théorique accordée au traitement du capital avancé en moyens de production est en effet affirmée dès la troisième section du chapitre "De la valeur" des "*Principes*".

Elle conduit d'abord à souligner que "la valeur des marchandises se trouve modifiée, non seulement par le travail immédiatement appliqué à leur production, mais encore par le travail consacré aux outils, aux machines, aux bâtiments qui servent à les créer" (9). Surtout, elle permet de comprendre pourquoi il existe une autre cause de variation de la valeur d'échange des marchandises : "Cette cause, qui se joint à la somme de travail consacrée à la production des marchandises, est l'abaissement ou l'élévation de la valeur du travail" (10), ou, ce qui en est un corollaire chez Ricardo, la hausse ou la baisse du taux de profit (11).

28 - En effet, cette seconde cause ne peut jouer si, comme Marx le reproche à Ricardo, le capital est avancé entièrement en salaires. Ainsi, si deux marchandises

A et B réclament respectivement pour leur production l_a et l_b de travail "non assisté" (par des moyens de production) pendant un an, leur prix naturel, qui reconstitue le capital et paie le profit au taux général r, est :

$$p_a = l_a w (1 + r)$$

$$p_b = l_b w (1 + r)$$

La valeur d'échange de A en B ($\frac{p_a}{p_b} = \frac{l_a}{l_b}$) ne peut se modifier que sous l'effet d'une variation des quantités de travail nécessaires à la production.

Si, à présent, la marchandise A réclame pour sa production des matières premières produites en l_{a_1} de travail annuel "non assisté" et du travail direct en quantité l_{a_o}, le capital avancé comprend pour partie le prix de la matière première et pour partie le salaire. D'où :

$$p_a = [l_{a_1} w (1 + r) + l_{a_o} w] (1 + r)$$

La valeur d'échange de A en B ($\frac{p_a}{p_b} = \frac{l_{a_o} + l_{a_1}(1 + r)}{l_b}$) varie sous l'effet de modifications affectant les conditions de production des marchandises ou le niveau du taux de profit.

C'est donc bien l'existence d'un capital avancé en moyens de production qui rend pertinente la seconde cause de variation des valeurs d'échange. On en a la preuve a contrario dans la disparition simultanée de cette cause et de l'effet du travail indirect lorsque le rapport travail direct/travail indirect est le même pour les deux marchandises ($\frac{l_{a_o}}{l_{a_1}} = \frac{l_{b_o}}{l_{b_1}}$). Dans ce cas, la valeur d'échange de A en B est uniquement déterminée par le rapport des quantités de travail direct ($\frac{p_a}{p_b} = \frac{l_{a_o}}{l_{b_o}}$) ; en même temps que l'influence du taux de profit disparaît ainsi la pertinence, pour la détermination des valeurs d'échange, de la distinction entre le capital avancé en salaires et le capital avancé en moyens de production.

29 - On remarquera que ce dernier est dans l'exemple présenté du capital circulant, puisqu'il est consommé entièrement dans le processus de production. L'important est que le capital avancé en A soit *fixé* (au sens où, pendant ce temps, "les profits ont été suspendus" (12)),plus longtemps que le capital avancé en B. Tout se passe en effet comme si le capitaliste en A avait d'abord avancé un capital $l_{a_1} w$ pendant un an (afin de produire la matière première) puis un capital $l_{a_o} w$ pendant une nouvelle année, au cours de laquelle $l_{a_1} w$ reste fixé. Le prix de A peut alors s'exprimer en termes de "travail daté" :

$$p_a = l_{a_o} w (1 + r) + l_{a_1} w (1 + r)^2$$

La distinction entre capital fixe et capital circulant, au sens strict où la prend Marx, n'est donc pas pertinente pour la théorie ricardienne de la valeur d'échange (13) ; seule l'est la distribution dans le temps des quantités de travail, qui détermine la "durabilité" du capital et par là l'influence du taux de profit. En tout état de cause, celle-ci suppose que le capital *ne soit pas* seulement avancé en salaires.

Des lois correctes du profit

30 - On pourrait alors penser que, si, dans son analyse de la valeur d'échange, Ricardo ne traite pas que du capital avancé en salaires, il oublie par contre cette précaution lorsqu'il traite du profit (14). La thèse de Marx semblerait s'en trouver à la fois infirmée et précisée.

Infirmée car la valeur d'échange des marchandises a bien ainsi chez Ricardo deux causes. Du coup "l'excédent de la valeur du produit *par rapport* à la valeur des wages" (II. p. 483) ne peut plus être identifié à la plus-value chez Marx (15). Et les trois éléments "faussés" que celui-ci s'efforce de redresser ne peuvent trouver place dans la construction ricardienne : ce sont les disgrâces d'un masque "classique" du marxisme.

Précisée, car on peut être tenté d'attribuer à ce manque de persévérance chez Ricardo son échec sur les lois du profit.

31 - Mais il n'en est rien. Bien au contraire, *la reconstruction de l'édifice ricardien sur la base de sa théorie des deux causes de la valeur d'échange fonde logiquement les lois que Marx rejette comme erronées* (16) :

- une variation du salaire entraîne nécessairement une variation de sens opposé du taux de profit ;

- le niveau du taux de profit est déterminé par les conditions de production (directes et indirectes) des seuls biens-salaire ;

- il ne peut varier sous l'effet d'une modification affectant une branche que si elle provoque une variation du salaire.

Il s'agit bien là de *lois du profit* (au sens où l'entend Marx) puisque les principes de la reconstruction garantissent la prise en considération du capital avancé en moyens de production.

32 - Il faut rappeler, cependant, que si Marx se trompe dans ce qu'il estime être la cause des erreurs ricardiennes (l'identification du taux de profit et du taux de plus-value), les contre-exemples qu'il fournit démontrent correctement que le taux de profit peut varier sous l'effet de causes qu'exclut Ricardo (quand, dans $\frac{pl}{c+v}$, elles affectent pl ou c).

On se trouve ainsi confronté à une énigme : *comment les lois ricardiennes du taux de profit peuvent-elles être vérifiées, en même temps que s'avère pertinente la démonstration par Marx de leur fausseté ?*

Deux concepts différents chez Marx et Ricardo :

33 - *Il n'existe à cette question qu'une réponse possible : Ricardo et Marx désignent par "taux de profit" deux concepts différents.*

La définition du taux de profit dans les "*Théories sur la plus-value*" est sim-

ple : "*Le taux de profit général* naît du fait que la totalité de la plus-value produite est rapportée au capital total de la société" (II. p. 518). Il est donc égal au rapport de la masse globale de la plus-value au capital total, ou, ce qui est la même chose, au rapport du travail impayé au capital avancé (II. p. 522). Ce taux de profit général est donc du même coup un taux de profit *moyen* : "le taux de profit général résulte de la moyenne des taux de profit particuliers dans toutes les branches d'activité" (II. p. 515).

La détermination du niveau du taux de profit général découle alors de ses deux caractéristiques :

- il est un rapport de deux grandeurs *indépendantes* (pl et c + v) (17),

- chacune de ces grandeurs est obtenue par addition des mêmes grandeurs définies en valeur au niveau de toutes les branches.

Si l'interprétation de cette seconde caractéristique pose problème (18), la première découle logiquement de ce que la plus-value chez Marx se définit comme concept et se détermine comme grandeur sans référence au taux de profit. C'est parce qu'il croît trouver chez son prédécesseur ce concept de plus-value que Marx lui attribue sa propre définition du taux de profit.

34 - Or il en va autrement chez Ricardo où le profit ne peut se définir comme concept et se déterminer comme grandeur que sous la forme d'un *taux* (et non d'un rapport de deux grandeurs indépendantes) *uniforme* (et non moyen).

Le profit chez Ricardo

Deux définitions

35 - La nature du profit chez Ricardo peut être utilement éclairée par les définitions, en apparence différentes, qu'en donnent Adam Smith et Piero Sraffa.

A. Smith définit le profit comme un revenu dont la spécificité (en particulier vis-à-vis du salaire) réside dans sa proportionnalité au capital avancé :

> "Les profits, dira-t-on peut-être, ne sont autre chose qu'un nom différent donné aux salaires d'une espèce particulière de travail, le travail d'inspection et de direction. Ils sont cependant d'une nature absolument différente des salaires ; ils se règlent sur des principes entièrement différents, et ne sont nullement en rapport avec la quantité et la nature de ce prétendu travail d'inspection et de direction. Ils se règlent en entier sur la valeur du capital employé, et ils sont plus ou moins forts, à proportion de l'étendue de ce capital" (19).

La spécificité du profit est donc posée d'emblée en ce qu'il est un *taux*, un rapport : celui de la rémunération d'un capital à sa grandeur en valeur. Par le jeu de la théorie de la valeur-travail commandé, la formation de cette rémunération est située dans un échange particulier, entre le travail et les marchandises détenues par le capitaliste. Elle présuppose donc le *travail salarié*, sans parvenir à expliquer l'origine du profit, en raison de la circularité de cette théorie de la valeur (20). Cette définition, reprise par Ricardo, conduit celui-ci à orienter explicitement ses recherches vers la détermination de la relation entre le salaire et le taux de profit.

P. Sraffa définit le profit comme le prix du surplus de biens qui se répartit entre les branches selon une norme de partage : la proportionnalité au prix des moyens de production qui y sont engagés :

> "Si l'économie produit plus que le minimum nécessaire au remplacement de ce qui est consommé dans la production et qu'il y ait un surplus distribuable, [...] le surplus (ou profit) doit être distribué proportionnellement aux moyens de production (ou capital) avancés dans chaque branche ; et une telle proportion entre deux ensembles de biens hétérogènes (en d'autres termes, le taux de profit) ne peut être déterminée avant que nous ne sachions le prix des biens" (21).

La spécificité du profit est donc également posée sous la forme d'un *taux* ; mais elle n'est plus associée à la notion de salaire, ni même à l'existence de quantités de travail. La spécification du salaire vient après celle du profit, qui ne réclame qu'une production de marchandises par des marchandises. Du coup, il est possible de construire une représentation du système réel où les quantités de marchandises produites peuvent être rapportées aux quantités des mêmes marchandises consommées productivement dans toutes les branches ; on calcule ainsi un *taux de rendement*. On trouve l'origine de cette démarche chez Ricardo : dans "*l'Essai sur les Profits*" (22), ce taux de rendement est calculé dans une branche particulière, la culture du blé, comme rapport de la quantité de blé produite à la quantité avancée. Le système-étalon de Sraffa apparaît, selon son auteur même, comme une généralisation de la branche blé chez Ricardo (23).

La relation entre les deux définitions

36 - On est alors conduit à se demander quelle est la relation entre ces deux définitions du profit, dont on trouve l'écho chez Ricardo.

37 - On pourrait penser que la seconde est, chez Ricardo, un cas particulier de la première obtenu grâce à une hypothèse restrictive qui lui est vivement reprochée par Malthus : le salaire, seul capital avancé par les fermiers, est entièrement dépensé par les travailleurs en achats de blé. Du coup, cette détermination du taux de rendement par Ricardo apparaît à la fois limitée par cette hypothèse et différente de celle qu'on trouve chez Sraffa (qui, on l'a dit, ne réclame aucune spécification du salaire). Cette impression est néanmoins aisément dissipée si l'on considère la production du blé non comme une branche particulière de la production, ayant une réalité concrète, mais comme un système "ad hoc", construit de telle manière que le produit et le capital y aient la même composition physique. Ce système, qui n'est pas observable, a pour objet de "donner de la transparence" (24) au système concret, et permettre la détermination du taux de rendement. Par définition, ce système, devenu le système-étalon de Sraffa, ne réclame pour son utilisation aucune hypothèse sur le salaire.

Cette métamorphose du Ricardo de "*l'Essai sur les Profits*" peut aussi être appliquée à celui des "*Principes*" puisque l'analyse de la relation entre le taux de profit et le salaire conduit logiquement à déterminer le taux de profit par les conditions de production directes et indirectes des biens-salaire, ou, plus précisément, des biens qui entrent dans la production de tous les autres, i.e. les "marchandises fonda-

mentales" chez Sraffa. La catégorie salaire se trouve là aussi exclue de la détermination du taux de profit.

38 - Le développement de la *définition* du taux de profit chez Smith, selon la ligne tracée par Ricardo, montre ainsi qu'*elle n'exige pas logiquement d'être associée à la notion de travail salarié*. Il suffit qu'elle admette une *détermination* par un taux de rendement physique, i.e. que la seconde définition du profit puisse contenir la première.

39 - Ceci est vérifié dès l'instant où le taux de rendement physique calculé dans un système "imaginaire" (25) est égal au taux de profit calculé sur chaque capital individuel. C'est ce résultat qu'assure le postulat d'*uniformité du taux de profit* : puisque chaque capital reçoit une rémunération dans la même proportion de sa valeur, il y a uniformité du taux de profit entre les branches du système observé, et donc égalité de ce taux uniforme au taux de profit du système "imaginaire" construit à partir du système observé en combinant les branches dans certaines proportions. Or, on sait que ce dernier taux de profit peut être déterminé comme rapport de quantités physiques de marchandises. Cette fonction de l'uniformité du taux de profit est lisible dans "*l'Essai sur les profits*", où Ricardo rappelle que "ce sont les profits du fermier qui règlent les profits de toutes les autres activités" (26) , elle l'est aussi dans "*Production de marchandises...*", où "le même taux de profit, qui dans le système étalon provenait d'un rapport entre *quantités* de marchandises, résultera dans le système concret du rapport des *valeurs* additionnées" (27).

Le statut de l'uniformité du taux de profit

40 - Il faut alors observer que, à la différence de la proportionnalité du profit au capital, *l'uniformité du taux de profit* (i.e. l'égalité de ces proportions) *n'exprime pas dans l'économie politique classique une caractéristique du capitalisme*. La manière dont cette question est posée par Smith ne le permet pas, puisque la rémunération n'est selon lui qu'un des "avantages" et "désavantages" dont chaque emploi du capital (comme d'ailleurs du travail) doit offrir une "balance" (28) ; à partir de Ricardo, elle n'a pour fonction, à l'intérieur du problème de la détermination du taux de profit (29), que de permettre celle-ci à partir du calcul d'un taux de rendement physique. L'uniformité du taux de profit ne peut donc être assimilée chez Ricardo à l'existence d'un taux de profit *moyen*, qui traduirait la nature réelle du capitalisme.

Conséquences de la théorie du profit

41 - Résumons-nous : le profit doit se définir logiquement chez Ricardo comme surplus en prix réparti selon une norme définie : la proportionnalité au prix du capital avancé ; il est donc d'emblée défini comme un *taux* et non comme un rapport de deux grandeurs pouvant être déterminées séparément. Ce taux est *déterminé* par un taux de rendement physique, grâce au postulat méthodologique de son uniformité : le profit est donc pensé comme taux *uniforme*, et non comme une moyenne (30).

42 - La manière dont le profit doit être pensé chez Ricardo a deux conséquences importantes.

D'abord, on a vu qu'il peut être défini et déterminé sans référence au travail salarié, et même au travail tout court. Cette exclusion, qui témoigne contre les idées reçues sur cet auteur (et plus généralement sur l'économie politique classique), est permise par la détermination du taux de profit comme taux de rendement. Elle interdit de rechercher dans la théorie ricardienne du profit une quelconque théorie de l'exploitation (capitaliste ou autre) du travail.

Ensuite, l'identification, à travers Ricardo, d'une norme de partage du prix du surplus *entre branches* (Sraffa) et d'une modalité de rémunération *des capitaux* (Smith) conduit à identifier capital individuel et prix des moyens de production d'une marchandise pensée comme produit d'une branche. Une marchandise ne peut être ainsi définie d'une manière autonome par rapport au capital.

C - CONCLUSION PARTIELLE : UNE RUPTURE MAL APPRECIEE

43 - On peut à présent conclure cette première approche du rapport de Marx à Ricardo, tel qu'il ressort du jugement porté dans les *Théories sur la plus-value* sur la théorie ricardienne du profit.

Sur la base de ce qu'on sait de la valeur et de la plus-value dans *Le Capital*, on ne peut, comme le fait Marx dans les T.P.V., attribuer une théorie de la plus-value à Ricardo. Son analyse exclut en effet à la fois la marchandise abstraction faite du capital et le travail salarié.

On ne peut pas davantage attribuer à Ricardo une théorie du profit analogue à celle qu'esquisse Marx dans les T.P.V. Son analyse exclut en effet à la fois la référence à des grandeurs distinctes préalablement déterminées et une expression de son partage entre les capitaux significatif du capitalisme.

Dans ces conditions, la critique de Marx à Ricardo manque son objet, puisque Marx prête à son prédécesseur l'emploi (certes rudimentaire et faussé) de ses propres concepts. Cette critique fonde ainsi de manière erronée le rejet des analyses ricardiennes et l'interprétation de leurs limites. Elle ne permet pas de situer la rupture radicale de Marx avec l'économie politique.

II - LE PROFIT CHEZ RICARDO NE PEUT ETRE DEDUIT DE LA PLUS-VALUE CHEZ MARX, DANS UNE ANALYSE DU RAPPORT DE L'APPARENCE A LA STRUCTURE INTERNE DU CAPITALISME

Marx/Ricardo = structure interne/apparence ?

44 - On a vu (supra § 21) que Marx reproche à la théorie de la plus-value qu'il prête à Ricardo de "brouiller la compréhension" de l'origine de celle-ci. On sait à présent qu'on ne peut dégager un concept de plus-value chez Ricardo, mais le problème demeure pour ce qu'on y trouve : le profit. Son origine est même d'autant moins compréhensible qu'il est défini sans référence au travail.

Il est alors tentant, comme semble y inviter Marx, de *rechercher l'origine du profit ricardien dans la plus-value marxiste*.

Ceci conduirait à une nouvelle interprétation de la théorie de la plus-value chez Marx. Auparavant, celle-ci pouvait apparaître comme une correction de la théorie ricardienne du profit, où elle était déjà présente, bien que "faussée" ; l'exploitation capitaliste se lisait donc déjà (bien que de manière incorrecte) dans la relation ricardienne entre le salaire et le taux de profit. On a vu que cette interprétation s'effondre nécessairement puisqu'on ne peut trouver dans le profit ricardien l'équivalent, même approximatif, du concept de plus-value. Aussi à présent les deux concepts sont-ils séparés, l'un déduit de l'autre ; l'exploitation capitaliste, analysée par Marx, trouverait ainsi son expression, au sein de la sphère de la répartition, dans la relation ricardienne entre le salaire et le taux de profit.

45 - Cet approfondissement de l'économie politique par Marx pourrait être recherché dans deux directions.

La première, indirecte, remonte du profit à la plus-value par l'intermédiaire du surplus. On a vu que le taux de profit peut être déterminé chez Ricardo par un taux de rendement physique (supra § 39) ; s'il est possible de réintroduire dans le modèle une évaluation en travail des quantités de marchandises, un lien aura été établi entre le taux de profit et un taux de surplus en travail. Identifié au $\frac{pl}{c+v}$ de Marx, ce dernier taux a une remontée vers le taux de plus-value $\frac{pl}{v}$. Cette démarche, hâtivement extrapolée de Sraffa (31), n'est en fait pas fondée puisque le travail joue seulement un rôle (d'ailleurs superflu) d'unité de mesure des marchandises, et qu'il ne peut être assimilé au travail abstrait chez Marx.

La seconde direction remonte directement du profit à la plus-value par une "transformation inverse" (32) : la question est en effet résolue si d'une part on apporte une solution correcte aux schémas dits de la transformation des valeurs en prix de production et si d'autre part on identifie le profit ricardien au profit ainsi transformé de la plus-value. Cette démarche peut trouver sa justification dans le chapitre X des T.P.V., où la position de Marx vis-à-vis de Ricardo est double : il le crédite d'une *perception* de la *contradiction* entre la structure interne et l'apparence du capitalisme, qui se manifeste par une *différence* entre la valeur et le coût de production ; mais il critique sa *confusion* finale entre les deux termes consécutive à une *erreur de méthode* qu'il se propose d'éliminer.

46 - Dans cette optique, cette relation entre la plus-value marxiste et le profit ricardien ne concernerait pas seulement le rapport discursif de Marx à l'économie politique : elle façonnerait une certaine connaissance du réel. En déduisant le profit ricardien de la plus-value marxiste, c'est en effet, selon les termes du problème ainsi posé, la connaissance de l'apparence qu'on déduirait de celle de la structure interne du capitalisme. *Le rapport de Marx à l'économie politique exprimerait donc directement le rapport de la structure interne à l'apparence du capitalisme.*

47 - On montrera ici que *cette interprétation n'est pas fondée*, car elle repose sur une lecture erronée de Ricardo par Marx ; on examinera d'abord pour cela la critique qu'il lui adresse, avant d'en proposer une évaluation. La relation entre les configurations Marx/économie politique et structure interne/apparence se révèlera à la fois plus complexe et cohérente avec les principes méthodologiques que Marx lui-même pose.

A - LA CRITIQUE DE MARX A RICARDO

Une question de méthode

48 - La théorie ricardienne est jugée par Marx en fonction de la méthode d'analyse qu'elle révèle :

> "La méthode de Ricardo consiste alors en ceci : il part de la détermination de la grandeur de valeur de la marchandise par le temps de travail et *examine*, ensuite, si les autres rapports, catégories économiques *contredisent* cette détermination de la valeur ou dans quelle mesure ils la modifient. Du premier coup d'œil, on voit à la fois la justification historique de cette façon de procéder, sa nécessité scientifique dans l'histoire de l'économie politique, mais aussi son insuffisance scientifique, insuffisance qui ne se manifeste pas seulement dans le mode de présentation (formel), mais qui conduit à des résultats erronés, parce qu'elle saute des chaînons intermédiaires nécessaires et tente de démontrer de *façon immédiate* la congruence des catégories économiques entre elles" (II. p. 183-184).

Marx s'efforce donc de démontrer la nouveauté scientifique de Ricardo en même temps que sa limitation.

Ricardo scientifique

49 - Le mérite de Ricardo serait de secouer le "train-train" qui marque l'économie politique depuis Smith, en donnant la clef de la structure interne du capitalisme : la théorie de la valeur-travail :

> "Enfin Ricardo s'interpose et crie à la science : Halte ! La base, le point de départ de la physiologie du système bourgeois - de l'intelligence de ses rapports organiques internes et de son procès physiologique - c'est la détermination de la *valeur par le temps de travail*. C'est de là que part Ricardo, contraignant dès lors la science à abandonner son train-train d'antan, et à vérifier dans quelle mesure les autres catégories qu'elle a expliquées et décrites - les rapports de production et de circulation - formes de cette base, correspondent à ce point de départ ou sont en contradiction avec lui, dans quelle mesure plus généralement la science qui reflète, reproduit simplement les formes phénoménales du procès (et donc ces phénomènes eux-mêmes) correspond à la base sur laquelle reposent les rapports internes, la physiologie véritable de la société bourgeoise ou qui en constitue le point de départ, ce qu'il en est en général de cette contradiction entre le mouvement apparent et le mouvement réel du système. C'est donc cela la grande importance historique de Ricardo pour la science" (II. p. 185).

Cette démarche est scientifiquement importante puisqu'elle rompt avec les ambiguités de Smith, en permettant la compréhension de la société à travers la relation entre sa structure interne (la valeur) et son apparence.

50 - Chez Smith comme chez Ricardo, cette apparence se situe selon Marx dans la *concurrence* (II. p. 184), et elle se manifeste par le résultat de celle-ci :

l'existence du *taux de profit général* (qui est "créé par la concurrence" (II. p. 234)).

Ricardo percevrait ainsi la différence entre la valeur-travail et le coût de production (i.e. le prix qui se forme sur la base du taux de profit général) et il l'interpréterait comme l'expression de la contradiction entre la structure interne et l'apparence du capitalisme.

Ricardo vulgaire

51 - L'insuffisance de son prédécesseur est alors attribuée par Marx à une erreur de méthode : il poserait deux lois - la valeur-travail et le taux de profit général - en les mettant sur le même plan, alors qu'il devrait déduire l'une de l'autre :

> "Toutes les démonstrations de Ricardo ne lui servent qu'à introduire en contrebande *l'hypothèse d'un taux de profit général*. Et cela se produit dès le premier chapitre "On value", alors que soi-disant les wages ne sont expliqués qu'au Vème chapitre et les profits, dans le VIème. Comment de la seule détermination de la "valeur" des marchandises résultent leur plus-value, le profit et même un *taux de profit général*, voilà qui reste pour Ricardo dans l'obscurité. La seule chose qu'il prouve, in fact, par les démonstrations ci-dessus, c'est que les *prix* des marchandises, dans la mesure où ils sont déterminés par le taux de profit général, sont tout à fait différents des *valeurs* des marchandises. Et il en arrive à cette différence en supposant le *taux de profit* comme loi. On voit qu'au lieu de lui reprocher trop d'abstraction il serait plus juste de lui faire grief du contraire : manque de pouvoir d'abstraction, incapacité d'oublier les profits dans les valeurs des marchandises, fait qu'il a rencontré dans la concurrence" (II. p. 214).

Ricardo poserait donc le taux de profit général comme fait de concurrence, au lieu de le déduire, "par toute une série de chaînons intermédiaires", de la détermination de la valeur par le temps de travail. Ceci le conduirait en fin de compte à nier la différence qu'il a lui-même posée et à *confondre* valeurs et coûts de production.

Cette confusion - comme celle entre plus-value et profit qui en est le corollaire - témoigne donc à la fois de la présence de ces deux concepts et d'une incompréhension de leurs relations ; elle traduit ainsi un brassage entre les analyses de la structure interne et de l'apparence - c'est-à-dire, ici aussi, un mélange de points de vue "scientifique" et "vulgaire" (cf. supra § 17).

52 - Cette erreur de méthode a selon Marx deux autres conséquences théoriques néfastes : en posant que les valeurs et les coûts de production sont identiques, Ricardo s'interdit d'analyser correctement la rente foncière (puisque son origine est attribuée par Marx à une exception dans la péréquation des taux de profit) et il "confond le procès de formation de la valeur marchande avec celui de la formation des coûts de production" (II. p. 234).

53 - On peut donc résumer la critique de Marx à Ricardo de la manière suivante : Ricardo perçoit la différence entre la structure interne (la valeur-travail) et l'apparence (le taux de profit général) du capitalisme ; mais, en prenant le taux de

profit général comme donné équivalent à la loi de la valeur, il commet une erreur de méthode due à l'incursion dans son raisonnement d'un point de vue vulgaire. Confondant ces deux lois, il traite alors de l'apparence en croyant analyser la structure interne.

Marx scientifique

54 - On pourrait alors délimiter la place que Marx s'assigne ainsi dans le développement de l'économie politique : après Smith, qui "se meut avec une grande naïveté dans une contradiction permanente" (II. p. 184) entre les analyses de la structure interne et de l'apparence, après Ricardo qui perçoit cette contradiction mais s'interdit de la formuler, Marx l'expose et l'explique. Pour cela il élimine le point de vue vulgaire que véhicule encore son prédécesseur, pour ne produire qu'un développement strictement scientifique : d'un côté en partant de la détermination de la valeur par le temps de travail (comme lui), de l'autre en déduisant de cette "base" les autres rapports (contre lui).

B - EVALUATION DE LA CRITIQUE DE MARX A RICARDO

55 - D'un point de vue marxiste, Ricardo ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité. En effet, il ne confond pas valeur et coût de production puisqu'il n'analyse que celui-ci ; ce faisant, il ne traite pas pour autant de l'apparence, mais se représente autrement la structure interne du capitalisme. C'est par rapport à cette représentation qu'il faut donc comprendre ses résultats théoriques ... ainsi que la rupture profonde qui se crée avec Marx.

L'absence de la valeur-travail

56 - Ricardo ne peut nier une différence entre coût de production et valeur qu'il ne pose en fait pas.

On a vu (supra § 27) que la valeur d'échange des marchandises n'a pas chez Ricardo une cause (le travail nécessaire à la production) mais deux. L'existence de cette seconde cause (le taux de profit) n'est pas appréhendée par Marx en elle-même, mais comme indice d'une *modification* des effets de la première, celle-ci jouant seule pour déterminer la "valeur". Ainsi le simple fait de présupposer le taux de profit général serait déjà admettre l'existence d'une différence entre valeurs et coûts de production (II. p. 196).

57 - A cette sollicitation des idées, on peut faire deux objections.

Tout d'abord, le travail chez Ricardo ne se suffit pas à lui-même pour déterminer une "valeur" ; il est en effet nécessairement du travail salarié (33), ce qui présuppose l'autre cause de la valeur d'échange.

Ensuite, le taux de profit général peut être posé chez Ricardo sans référence à la valeur au sens de Marx. Celui-ci écarte cette éventualité en posant l'égalité nécessaire entre la masse de la plus-value et le profit total : sans la détermination de la valeur par le temps de travail, "le profit moyen est une moyenne de *rien*, une simple fancy (chimère)" (II. p. 214). Mais on a vu (supra § 35) que le taux de profit, *tel qu'il est défini chez Ricardo*, peut être déterminé par un taux de rendement.

Ainsi se trouve rompu le lien nécessaire avec une notion quelconque de travail.

58 - L'absence logique chez Ricardo d'une "détermination de la valeur par le temps de travail" a une conséquence importante pour la compréhension du concept de prix de production.

L'éditeur des T.P.V. précise dans une note (II. p. 179) les trois sens dans lesquels Marx utilise le terme de coût de production (Kostpreis ; cost-price) dans ces écrits. L'acception pertinente ici est celle que l'on retrouve dans les schémas du *Capital* sur la transformation des valeurs en prix de production, soit c + v + profit moyen. Elle exprime l'antériorité logique de la valeur sur ce "coût de production", ce que Marx reproche justement à Ricardo de ne pas comprendre.

Il devrait être clair à présent que ce "coût de production" ne peut être confondu - comme Mars le fait à tort dans les T.P.V. - avec le prix de production qui doit être dans la logique ricardienne la valeur d'échange des marchandises, même si ce prix peut être "réduit" en quantités de travail - en fait de salaire - datées. "L'expression nécessaire" de la valeur chez Marx ne peut être le prix de production ricardien, qui ne réclame pour sa définition que le présupposé de l'uniformité du taux de profit (au sens défini supra § 39). De même, le profit ricardien ne peut être l'expression de la plus-value : l'analyse du taux de surplus se suffit à elle-même.

Concurrence et mobilité du capital

59 - Privée de toute référence à la valeur, l'analyse ricardienne ne devrait alors, si l'on en croit Marx, qu'exprimer l'apparence du capitalisme. Il en serait ainsi parce que le taux de profit général, base véritable de l'édifice, est "créé" par la concurrence.

Cette "création" suppose donc qu'au sein des "phénomènes de la concurrence" existe un *processus* dont le *résultat* soit l'uniformité du taux de profit ; celle-ci trouverait donc chez Ricardo une explication, même si elle n'est que superficielle.

60 - Ce processus est évoqué par Marx lorsqu'il critique chez son prédécesseur "la confusion entre le procès de formation de la valeur marchande et celui de la formation des coûts de production" (II. p. 234). Marx reproche à Ricardo de ne pas séparer les deux effets de la concurrence :

> "Ce que la concurrence effectue dans la *même* sphère de production c'est la détermination de la *valeur de la marchandise dans cette sphère* par le temps de travail exigé en moyenne dans cette sphère, donc la constitution de la *valeur marchande*. Ce que la concurrence effectue entre les sphères *différentes*, c'est *l'établissement du même taux de profit général* dans les *différentes sphères* par péréquation des différentes valeurs marchandes transformées en prix de marché qui représentent les *coûts de production*, et diffèrent des valeurs marchandes véritables" (II. p. 235).

A ce propos, Marx remarque que si ces effets sont différents - et même opposés puisque les taux de profit sont différents au sein d'une même sphère et identiques entre sphères - ils résultent d'une même cause : les "mouvements" du capital (au sein d'une sphère ou entre elles). Cette *mobilité du capital* est l'expression de la concurrence puisqu'elle est provoquée par les comportements des capitalistes en quête du taux de profit le plus élevé possible :

> "Cette *tendance incessante de tous les possesseurs de capital d'abandonner une entreprise peu profitable en faveur d'une plus avantageuse a pour résultat une forte tendance à égaliser le taux de profit de tous* ou à établir chaque fois entre les divers profits *un rapport* tel que, dans l'opinion des participants, ces profits recèlent une rétribution pour un avantage que l'on possède ou semble posséder sur l'autre (citation des *Principes*, II. p. 237 ; souligné par Marx (34)).

Le mérite de Ricardo est d'ailleurs, selon Marx, d'avoir enrichi l'analyse de Smith, en "définissant plus précisément ce mouvement du capital d'une sphère à l'autre ou plutôt la façon dont il s'opère" (II. p. 238) : c'est le *crédit* qui permet de transférer le capital d'une branche à l'autre selon les besoins.

61 - La lecture de Ricardo par Marx est sur cette question fidèle, et c'est celle que l'on opère en général quand on recherche les fondements d'une théorie classique de la concurrence. Le pivôt en est *la mobilité du capital*, qui exprime la volonté et la capacité qu'ont les capitalistes d'engager leurs capitaux où bon leur semble, et qui explique la péréquation des taux de profit au niveau général (35).

62 - Une telle explication, qui trouve son origine chez Smith, est cependant erronée (36). Le déplacement des capitaux d'un emploi à un autre s'opère en effet lorsque dans ce dernier le taux de profit s'est élevé au-dessus du taux moyen (ou du taux qui compense normalement les avantages et désagréments de cet emploi). Cet afflux de capitaux modifie alors le rapport de l'offre à la demande pour cette marchandise et le taux de profit s'en trouve ramené au taux moyen, le prix courant au prix naturel.

Tout cela permet d'expliquer pourquoi le taux de profit dans un emploi gravite autour de *son* niveau "naturel", mais non pourquoi ce dernier est *le même dans tous les emplois*. Les mouvements du capital ne peuvent modifier que le rapport de l'offre à la demande sur les marchés et donc les prix courants et les marges de profit ; ils ne peuvent créer les prix de production et le taux de profit uniforme.

Une absence d'explication

63 - L'uniformité du taux de profit ne peut donc relever chez Ricardo d'une explication par la mobilité du capital, et donc par la concurrence. Bien au contraire, c'est elle qui, en définissant le concept de prix de production, permet l'analyse de la concurrence : les mouvements des prix courants et des marges de profit - et donc des capitaux - sont en effet inintelligibles au sein de l'économie politique classique sans la référence aux prix et taux de profit "naturels" qui les gouvernent. Elle est donc *principe d'interprétation de l'apparence du capitalisme.*

Plus généralement, nous avons vu (supra § 40) que le taux de profit n'est pas défini chez Ricardo comme une moyenne ; il ne peut donc faire l'objet d'un processus de péréquation, quel qu'il soit. L'absence d'explication logiquement cohérente de l'uniformité du taux de profit ne fait que traduire ce que nous avons déjà noté (§ 40) : cette uniformité n'exprime pas chez Ricardo une caractéristique du

capitalisme mais une exigence méthodologique : la détermination du taux de profit comme taux de rendement.

Une démarche spécifique

64 - Résumons-nous : en posant l'uniformité du taux de profit, Ricardo ne contredit pas sa propre compréhension de la structure interne du capitalisme à travers la valeur-travail puisque ce concept-ci est logiquement étranger à sa construction. Mais aussi il ne produit pas pour autant une description de l'apparence du capitalisme puisque ce principe ne peut être expliqué par la concurrence. Au contraire, en fondant un système de prix de production par rapport auquel doit être analysée la concurrence, *l'uniformité du taux de profit se révèle comme l'expression ricardienne de la structure interne du capitalisme* ; elle joue donc dans cette théorie le même rôle logique que "la détermination de la valeur par le temps de travail" chez Marx.

65 - Cette conclusion en amène deux autres :

En premier lieu, la plus-value chez Marx ne peut être l'origine du profit chez Ricardo ; parallèlement, *l'intelligibilité du mouvement apparent du capitalisme ne peut être trouvée dans une économie politique déduite d'un marxisme expliquant le mouvement réel.* La théorie ricardienne est une autre représentation de la "physiologie du système bourgeois", et les concepts de Marx sont en rupture radicale à son égard.

En second lieu, notre compréhension du clivage entre économie politique classique et économie politique vulgaire s'en trouve modifiée : l'économie politique classique n'est pas scientifique, comme le prétend Marx dans les T.P.V., parce qu'elle laisse voir les masques imparfaits des concepts marxistes ; sa spécificité ne réside pas dans le mélange des points de vue pré-marxiste et vulgaire, mais procède, au moins chez Ricardo, d'un principe de base qu'on ne peut penser comme tel ni chez Marx ni dans la théorie néo-classique : l'uniformité du taux de profit. C'est par rapport à ce principe que doit être appréhendée sa scientificité :

Le rôle de ce principe dans l'identification du taux de profit à un taux de rendement est ici crucial, comme il l'est pour comprendre l'unité profonde de cette économie politique et de la théorie néo-classique. Même si l'uniformité du taux de profit comme norme de partage d'un surplus en prix ne peut être pensée par les marginalistes, sa détermination comme taux de rendement remplit dans la théorie classique le même rôle que la productivité marginale dans la théorie néo-classique : définir le système économique par des caractéristiques *physiques* susceptibles d'une expression *numérique.*

CONCLUSION : PENSER LE REEL

66 - A l'issue de cette étude, le concept de plus-value chez Marx apparaît *irréductible* au concept de profit chez Ricardo, en ce qu'il ne peut ni s'y identifier ni l'expliquer. Du même coup se révèle la nécessité d'une théorie marxiste spécifique du profit, conçue comme *théorie du partage de la plus-value*, i.e. compréhension des formes particulières de celle-ci.

Les T.P.V. ont de ce point de vue une signification ambivalente : en ce qu'ils rattachent les positions de Marx à celles des économistes, ces écrits ne permettent pas d'amorcer une telle théorie ; mais en ce qu'ils plaident pour une méthode d'analyse du concret sur la base des concepts fondamentaux du "*Capital*", ils illustrent la possibilité d'une rupture avec la démarche traditionnelle de l'économie politique. C'est un des paradoxes des T.P.V. que d'affaiblir la portée de cette méthode par une critique non radicale des économistes.

67 - En replaçant en effet ces préoccupations méthodologiques dans la perspective de l'*Introduction* de 1857, on comprend que la "remontée" de l'abstrait au concret de pensée suppose l'élimination de *toute* notion de l'économie politique, en faveur d'un développement strict du concept marxiste de marchandise.

68 - Si l'économie politique ne peut donc avoir d'autre rôle dans cette "remontée" que d'indiquer les chemins à ne pas prendre, sa signification dans le processus d'abstraction (la "descente" du concret observé à l'abstrait) pose plus encore problème. On peut en effet penser que c'est la critique des concepts de l'économie politique classique qui a permis l'élaboration par Marx de ses concepts fondamentaux ; mais alors les T.P.V. posent une énigme : comment peut-on penser la marchandise et la plus-value à partir d'une critique de l'économie politique qui s'avère en fin de compte erronée par rapport à ces concepts (en ce qu'elle en occulte la spécificité) ?

C'est ainsi la nature du marxisme comme mode de pensée sur le réel qui se trouve en question.

NOTES DU TEXTE 6

Notes texte 6 :

(1) Ainsi Marx écrit-il à propos de la baisse tendancielle du taux de profit : "De même que tous les phénomènes se présentent à l'envers dans la concurrence et donc dans la conscience des agents qui y participent, de même cette loi - je veux parler de cette connexion interne et nécessaire, entre deux choses qui se contredisent en apparence (...). Quelques naïves que soient ces notions [de l'économie politique], elles n'en ont pas moins nécessairement leur origine dans l'image inversée que la concurrence donne des lois immanentes de la production capitaliste" in : *Le Capital*, Livre III, Ed. Soc., tome 6, p. 238-239.

(2) Marx parle dans les T.P.V. d' "apparence", qu'il identifie à la concurrence, et de "rapports internes", de "structure cachée" ou de "physiologie" du "système bourgeois". Le terme de "structure interne" sera désormais utilisé ici pour désigner "les rapports organiques internes et le procès physiologique" (II. p. 185) du capitalisme.

(3) Par analogie avec le jugement de Marx sur Hegel, on pourrait donc dire qu'il s'efforcerait d'établir solidement Ricardo sur ses pieds.

(4) Il faut signaler une erreur de traduction dans l'édition ici utilisée des *Théories sur la plus-value*. La phrase citée y est : "... et on ne peut, par conséquent, pas parler chez lui d'une théorie de la plus-value". La négation est de trop, comme le montre le contexte, et elle ne figure pas dans les éditions allemande ("Theorien über den Mehrwert", in "Marx Engels Werke", Dietz Verlag, 1974, tome 26-II, p. 375) et anglaise ("Theories of surplus value", Moscou, Progress Publishers, 1970, tome II, p. 373).

(5) Pour l'interprétation, en termes d'exceptions, de la confusion entre valeur et coût de production, cf. dans le présent ouvrage : C. Benetti et J. Cartelier : *Mesure invariable des valeurs et théorie ricardienne de la marchandise*, § 20 et 21.

(6) Même si Marx écrit : "C'est tellement dans la nature des choses que la plus-value ne puisse être traitée que par référence au capital variable [...] que Ricardo traite le capital tout entier comme capital variable et fait abstraction du capital constant, quand bien même il est occasionnellement mentionné sous la forme d'avances" (II. p. 444).

(7) Le résumé qu'en donne Marx dans II. p. 495-497 en est un exemple saisissant.

(8) Contre celle d'un Marx humaniste ou "économiste post-ricardien mineur" (Samuelson).

(9) D. Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, 3ème édition, traduction française chez Calmann-Lévy, Paris, 1970, p. 23.

(10) Ibid., p. 28.

(11) On sait que l'importance accordée par l'auteur à cette seconde cause a varié selon ses écrits. Si elle n'a, dans les *Principes*, "qu'une faible influence" (p. 32), elle est ailleurs mise sur le même plan que la première : "Je pense quelquefois que si j'avais à réécrire le chapitre sur la valeur qui figure dans mon ouvrage, je devrais reconnaître que la valeur relative des marchandises est déterminée par deux causes et non une, à savoir, par la quantité comparée de travail nécessaire à la production des marchandises considérées, et par le taux de profit pour le temps durant lequel le capital est demeuré engagé et jusqu'à ce que les marchandises soient portées au marché". Lettre à Mac Culloch du 13 juin 1820, in : *Works and correspondence of David Ricardo*, tome VIII, p. 194, cité par J. Cartelier : *Surproduit et reproduction*, Maspero/PUG, 1976, p. 213.

(12) *Principes*, op. cit., p. 34.

(13) Ricardo remarque d'ailleurs en note qu'il s'agit d'une "division peu essentielle et qu'il est d'ailleurs difficile d'établir d'une manière bien nette", ibid. p. 29.

(14) C'est semble-t-il, la position de Marx, puisqu'il constate dans le chapitre X des T.P.V. que Ricardo introduit le taux de profit général dès sa théorie de la valeur. Nous examinerons la portée de ce point dans la deuxième partie.

(15) Ce n'est pas seulement la présence de la seconde cause de la valeur d'échange qui interdit cette identification, mais aussi la nature de la première : le travail est

dans la théorie ricardienne de la valeur du travail salarié. Cf. dans le présent ouvrage : C. Benetti et J. Cartelier : "Mesure invariable de la valeur et théorie ricardienne de la marchandise", § 22 et sv.

(16) Pour une démonstration de ces points, cf. C. Benetti : *Valeur et répartition*, PUG/Maspero, 1974, chapitre III , J. Cartelier : *Surproduit et reproduction*, op. cit., chapitre VI.

(17) Pl et c+ v sont deux grandeurs indépendantes au sens où le montant de la plus-value ne dépend pas de la valeur du capital avancé. La plus-value pl et la valeur de la force de travail v sont les fractions complémentaires en lesquelles se décompose la valeur créée.

(18) Si la plus-value est définie comme fraction de la valeur créée, elle est une grandeur *sociale* et non obtenue par addition des plus-values de branches. Plus généralement, il y a *fractionnement* de l'unité sociale en marchandises et non constitution de grandeurs globales par addition de composantes de branches définies a priori.

(19) A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, édition française, Paris, Guillaumin, 1881, tome I, p. 61.

(20) Cf. C. Benetti, *Valeur et répartition*, op. cit., p. 22 à 25.

(21) P. Sraffa, *Production de marchandises par des marchandises. Prélude à une critique de la théorie économique*, édition française, Paris, Dunod, 1970, p. 7.

(22) D. Ricardo : "An essay on the influence of a low price of corn on the profits of stock" dans *Works and correspondence of David Ricardo*, Cambridge, 1951-1955, vol. IV.

(23) P. Sraffa, *Production de marchandises...*, op. cit., p. 116.

(24) Ibid., p. 29.

(25) Ibid., p. 28.

(26) Lettre de Ricardo à Trower, 8 mars 1814, dans *Works and correspondence*, vol. VI, p. 104. Cf. aussi "An essay...", op. cit., p. 23.

(27) *Production de marchandises...*, op. cit., p. 29.

(28) A. Smith, "Recherches...", op. cit., tome I, p. 123.

(29) L'uniformité du taux de profit remplit aussi chez Ricardo d'autres fonctions, vis-à-vis d'autres problèmes, par exemple l'analyse de la concurrence (cf. infra § 63).

(30) On voit donc que la définition retenue du profit ne résoud pas immédiatement une autre question : l'égalité stricte des taux de profit sur les capitaux est-elle un postulat nécessaire de l'économie politique classique ? Il n'en serait ainsi que si une relation entre le taux de rendement physique et les taux de profit ne pouvait plus être établie lorsque ceux-ci sont différents. En tout état de cause, la structure des taux de profit (leurs proportions) doit être donnée et n'est pas susceptible de se modifier, à peine de rendre impossible la détermination de leurs niveaux. Sur ces points, cf. G. Deleplace : "Sur la différenciation des taux de profit", Cahiers d'Economie Politique, PUF, n°1, 1974 ; P. Maurisson, "Sur l'existence d'un étalon des prix en

cas de différenciation des taux de profit", même ouvrage ; J. Cartelier et B. Morucci : "Quelques remarques sur la différenciation des taux de profit", même ouvrage ; G. Deleplace : "Biens à double destination et polarisation des taux de profit : une analyse sectorielle", Cahiers d'Economie Politique, PUF, n°2, 1975 ; J. Cartelier : "Remarques complémentaires sur la différenciation des taux de profit", même ouvrage.

(31) Sraffa écrit en effet que "sans avoir besoin de connaître les prix des marchandises, une parité s'établit entre le produit net étalon et une quantité de travail" (*Production de marchandises...*, p. 41). Mais il ajoute : "parité dont la grandeur ne dépend que du taux de profit". De sorte que cette mesure "équivaut à quelque chose de très proche de l'étalon suggéré par Adam Smith, c'est-à-dire le "travail commandé" " (p. 117).

(32) La première direction constitue également une manière - plus générale - de résoudre les schémas de la transformation. Cf. sur ce point P. Maurisson : "Les schémas de la transformation et la théorie sraffaienne des prix de production". in : *Une nouvelle approche en économie politique ?*, Paris, Economica, à paraître en 1977. Les deux présomptions d'approfondissement de l'économie politique par Marx relèvent donc de la même logique.

(33) Cf. J. Cartelier : *Surproduit et reproduction*, op. cit. ; et, dans le présent ouvrage : C. Benetti et J. Cartelier : *Mesure invariable des valeurs et théorie ricardienne de la marchandises*, § 23.

(34) Cette citation se trouve dans l'édition française par Calmann-Lévy, op.cit. aux pages 63-64.

(35) Ainsi un auteur néo-ricardien moderne, Alessandro Roncaglio, distingue-t-il une "conception classique et marxiste de la concurrence, fondée sur la libre entrée de nouvelles firmes dans n'importe quel secteur" et "une conception marginaliste, dans laquelle les firmes individuelles sont incapables d'influencer le prix de leurs produits" in "The Sraffain revolution", publié dans "Trends in modern economics", ed. par S. Weintraub, 1976.

(36) Pour une critique des "explications" classique et néo-classique de l'uniformité du taux de profit, cf. G. Deleplace : "Répartition et accumulation du capital : essai sur la différenciation des taux de profit", thèse, Paris, 1972 ; "Biens à double destination et polarisation des taux de profit : une analyse sectorielle", *Cahiers d'Economie Politique*, PUF, Paris, n° 2, 1975.

7

MARCHANDISE ET MONNAIE DANS LES « THÉORIES SUR LA PLUS-VALUE »

Suzanne de Brunhoff

Lorsque Marx rédige les théories sur la plus-value, en 1861-63, il a déjà construit et exposé une conception de la monnaie comme équivalent général qui lui est entièrement propre, et sur laquelle il ne revient plus. Le texte de base, qui succède à de nombreuses et vastes ébauches, est celui de la *Contribution à la critique de l'économie politique*, paru en 1859, texte dont la substance fournira le début du Livre I du *Capital* en 1867.

Constituée dans ses principes, sa place, ses effets, la théorie de la marchandise et de l'argent n'apparaît qu'épisodiquement dans les recherches sur la plus-value. Issue d'un long examen critique des théories économiques de la valeur et de la monnaie, elle n'est plus, en 1861-63, matière à discussion. Alors que Marx poursuit inlassablement ses recherches sur le travail productif, le profit, le capital constant, alors qu'il laisse en chantier l'analyse du crédit, par contre il ne revient pas sur les notions de marchandise et de monnaie, qui lui servent, désormais, de balises théoriques.

Comment est-ce possible, puisque avec ces notions on reste encore en-deçà de la plus-value et du profit ? Elles expriment des rapports sociaux déterminés, quoique généraux : une division du travail entre producteurs privés, dont les produits, ayant la forme de marchandises, ne sont validés que dans leur échange contre monnaie. L'équivalent général, qui incarne l'ensemble des fonctions et des formes de la monnaie (mesure des valeurs, moyen de circulation, argent pouvant être thésaurisé), est une "cristallisation de la valeur d'échange des marchandises" (1). La circulation des marchandises et de la monnaie, sans être propre au capitalisme, est propice au développement de "la production bourgeoise". La complicité - et non la confusion - de la marchandise, de l'argent et du capital, n'est perceptible que d'un point de vue "anti-bourgeois". Elle échappe aux théories de l'économie politique, pour lesquelles la production capitaliste est "la production en général", la monnaie un étalon des prix et un moyen de circulation, la marchandise une valeur d'usage produit d'une certaine quantité de travail. La forme marchandise et la forme monnaie ne sont pas neutres socialement. En parler, c'est parler en même temps d'autre chose : du terreau bourgeois de la production capitaliste de plus-value.

Du moins est-ce ainsi que ces notions fonctionnent, dans les théories sur la plus-value, alors que leur analyse a déjà été faite ailleurs, et qu'elles ne sont pas au cœur de la recherche en cours. Il ne s'agit pas d'en parler ici pour se montrer "complet", dans le cadre d'une étude de tous les thèmes évoqués par Marx ; pas non plus pour entretenir une discussion de "marxologie" sur le sens et la place de la marchandise et de la monnaie dans l'analyse du capitalisme. Quand Marx développe sa critique de l'économie politique sur la question-clé de la formation de plus-value, il se sert de l'acquis de 1859 : la rupture avec l'économie politique sur la question de l'équivalent général constitue un élément et une condition d'autres ruptures décisives.

Dans la *Contribution* de 1959, Marx développe ses positions sur la valeur, la marchandise, la monnaie, en polémiquant sur trois fronts : celui du système mercantiliste ou monétaire, qui confond la richesse avec l'argent;celui du réformisme monétaire des socialistes proudhoniens, qui croient en la vertu du crédit, ou des bons de travail, pour se débarrasser de la monnaie tout en gardant la marchandise ; celui de l'unique théorie bourgeoise de la monnaie, la conception quantitative, adoptée par Ricardo après Hume. Ici, dans les *Théories sur la plus-value*, les socialistes proudhoniens n'apparaissent plus. Il reste des allusions au système mercantiliste, et des critiques, non de la théorie quantitative prise de façon systématique, mais de l'incompréhension par Ricardo de la forme valeur, et de la nature de la marchandise et de la monnaie. C'est peu, et ce serait tout à fait insuffisant si l'on cherchait un exposé de la notion d'équivalent général. Mais l'exposé a été fait ailleurs et il sera repris dans *Le Capital*. L'on n'en trouve ici que les éléments nécessaires aux recherches sur la plus-value. La conception de la monnaie n'est en cause que comme indice de celle des rapports de production capitalistes.

En ce qui concerne *le "système mercantiliste"*, ou *le "système monétaire"*, Marx reprend un de ses thèmes familiers : ce système *hante toute l'économie politique, qui pourtant le renie*, par la place centrale qu'il donne à *l'argent comme tel*. Il s'agit de l'argent comme richesse, abstraction faite des liens entre les conceptions mercantilistes et la théorie quantitative de la monnaie, mal connus, et dont Marx ne se soucie pas.

C'est vrai d'auteurs très différents, du XVIème au XIXème siècle, tels que Marx les présente. Et d'abord, bien entendu de *James Steuart*, dont Marx fait "l'expression rationnelle du système monétaire et du système mercantile" (2), bien que Steuart rejette la théorie mercantiliste "selon laquelle la vente de marchandises au-dessus de leur valeur et le profit qui en découle, représente une plus-value, un accroissement positif de la richesse" (3). Tout en expliquant la plus-value ("c'est-à-dire le profit sous la forme du profit" (4))uniquement à partir de l'échange, J. Steuart caractérise le "profit upon alienation" comme "profit relatif", né d'une répartition différente de la richesse au cours des transactions. Ce qui est profit pour l'un est perte pour l'autre, comme dans le cas du gain mercantiliste égal à un excédent en monnaie de la balance commerciale d'un pays par rapport à un autre. Le surplus commercial n'est pas l'expression d'un produit net, d'un accroissement de la richesse totale : dans l'échange ce que gagne l'un est perdu par l'autre. On ne peut trouver là l'origine de la plus-value, ni celle d'un quelconque accroissement de richesse. Confinée dans l'échange, "la richesse de la société ... n'a pas de valeur d'échange et n'est pas de la richesse" (5). Pourtant une idée mercantiliste reste vivante dans toute l'économie politique, celle de la valeur "sous la forme purement fantasmatique de l'or et de l'argent" (6).

Les mercantilistes sont les économistes de l'enfance de la société bourgeoise, quand celle-ci était bornée à la circulation des marchandises. "Aussi est-ce du point de vue de cette sphère élémentaire qu'ils jugeaient tout le procès compliqué de la production bourgeoise et confondaient l'argent avec le capital" (7). Le système monétaire ou mercantile n'avait qu'une vision limitée de la valeur d'échange sous "sa forme solide, palpable et brillante" d'argent distinct de toute marchandise, et il ne pouvait concevoir la plus-value créée dans la production capitaliste. Ni théorie de la valeur, de la marchandise, de la monnaie, ni théorie de la plus-value : et pourtant ce système laisse des traces au XVIIIème siècle, au XIXème aussi, et chez presque tous les auteurs de l'économie politique présentés dans les "théories sur la plus-value". Marx le donne comme historiquement daté, reflétant l'enfance de la société bourgeoise, et en même temps il en fait un contemporain de toute l'économie politique. Il considère que le mercantilisme a laissé une trace indélébile, indice du caractère bourgeois de toutes les théories économiques.

C'est visible chez *Petty*, ce "père de l'économie politique anglaise", qui "prend la valeur d'échange comme elle apparaît dans le procès d'échange des marchandises, en tant que monnaie, et la monnaie elle-même en tant que marchandise existante, comme or et argent. Prisonnier des conceptions du système monétaire, il déclare que le genre particulier de travail concret, par lequel s'acquièrent l'or et l'argent, est un travail créateur de valeur d'échange" (8). Selon Marx, Petty fait du travail une source de richesse en tant que ce travail produit de l'argent, or ou argent-métal (9). Ainsi, comme tous les tenants du système mercantiliste, Petty ne peut-il reconnaître sous quelle forme sociale déterminée le travail constitue la source de la valeur d'échange (10).

Adam Smith lui aussi reste prisonnier de cette conception, quand il distingue entre marchandises et services de la même façon que le système mercantiliste distingue entre or et argent d'une part, marchandises d'autre part (11). Les services, fournis par les "travailleurs improductifs", sont par nature consommés en même temps qu'ils sont produits, ils "disparaissent ... au moment où ils s'accomplissent" (12) ; ce n'est pas le cas des marchandises porteuses de valeur, dans lesquelles se fixe le travail productif, et qui sont consommées après avoir été produites et vendues (13). Selon Marx on retrouve dans cette distinction de Smith un écho de thèses mercantilistes, pour lesquelles est seul productif le travail qui produit de l'argent. Il y a une analogie entre l'accumulation-thésaurisation dont parle le système mercantile et l'accumulation réelle de marchandises chez Smith. Dans les deux cas l'évanescent fait place au consistant et au durable.

Chez les *Physiocrates*, ou plus tard chez *Malthus* (14), et d'autres encore, on trouve des traces d'idées mercantilistes. Ce n'est pas le signe d'une impuissance conceptuelle des économistes ; pas non plus l'indice de la permanence d'un acquis, comme si le savoir économique se formait par strates successives. Le système mercantiliste pour qui l'argent est la richesse, n'a même pas une théorie de la mon-

naie qui lui soit propre. S'il hante toute l'économie politique, c'est qu'il en exprime un caractère fondamental : il "divulgue avec une brutale naïveté le secret de la production bourgeoise, le fait qu'elle est sous la domination de la valeur d'échange ... Dans sa critique du système monétaire et mercantile, l'économie politique moderne pèche donc en combattant ce système comme une simple illusion, comme une simple théorie fausse, et ne reconnaît pas en lui la forme barbare de son propre principe fondamental" (15).

Le système mercantiliste n'éclaire pas plus la théorie de la plus-value que celle de la valeur et de l'équivalent général. Son message est court : l'argent, forme fantasmatique de la valeur, n'incarne pas un produit net, mais un surplus commercial tiré de l'échange. Si Marx en fait plusieurs fois état, dans les théories sur la plus-value, c'est en raison de l'unité de sa critique de l'économie politique. Cette dernière reste prisonnière d'un certain mercantilisme parce qu'elle n'est pas la connaissance de la production qui serait postérieure à celle de la circulation et antérieure à celle de l'exploitation. Ses préjugés et ses silences sur l'argent comme sur la plus-value, font partie du savoir qu'elle délivre.

C'est avec *Ricardo* que les choses apparaissent le plus clairement. L'analyse qu'en fait Marx, dans les *Théories sur la plus-value*, ne porte pas sur la théorie monétaire quantitative, déjà critiquée dans la "Contribution" où Marx a montré en quoi consiste cette théorie, et pourquoi l'économie politique classique est particulièrement ouverte à son utilisation. Alors que la conception mercantiliste conçoit l'argent "sous sa forme déterminée de cristallisation de la circulation", l'économie politique classique ne peut concevoir la monnaie que "sous sa forme fluide, comme la forme de la valeur d'échange qui naît et disparaît dans la métamorphose même des marchandises" (16). Or privilégier la monnaie comme instrument de circulation des marchandises, c'est aussi négliger toutes ses autres fonctions ; c'est faire dépendre sa valeur de sa quantité en circulation, comme le fait la conception quantitative. Cependant, si Ricardo emprunte cette conception à Hume, qui ignore la valeur-travail, et la greffe sur sa propre théorie d'ensemble, c'est qu'il en a la possibilité, en raison du contenu qu'il donne aux notions de travail, de valeur, de production. Marx le montre dans les "théories sur la plus-value", où il met en rapport la faiblesse de la notion de monnaie avec celle d'autres notions du système ricardien.

> "Toutes les marchandises peuvent être réduites au travail comme à leur élément commun. Ce que Ricardo n'étudie pas, c'est la forme *spécifique* sous laquelle le travail se manifeste comme élément commun des marchandises. Voilà pourquoi il ne comprend pas la monnaie. Voilà pourquoi dans son œuvre la transformation des marchandises en monnaie apparaît comme quelque chose de purement formel, qui ne pénètre pas profondément dans l'essence véritable de la production capitaliste" (17).

Marx opère ici la jonction entre plusieurs éléments habituellement dissociés : valeur-travail des marchandises, forme du travail créateur d'échange, rapport entre circulation marchande et production capitaliste. Si Ricardo ne comprend pas la nature de la monnaie, ce n'est nullement extérieur à la façon dont il analyse la

production capitaliste elle-même. On ne peut dissocier : d'un côté l'économiste scientifique de la production, de l'autre le théoricien de la monnaie qui fait erreur. Le savoir de l'économie politique forme un tout.

Selon Marx, c'est fondamentalement la méconnaissance de l'aspect qualitatif du travail social effectué par des individus privés, qui empêche Ricardo de concevoir la valeur d'échange comme monnaie. Le lien est étroit avec les problèmes de la mesure de la valeur, du rapport entre production et circulation, des crises, comme le montrent divers textes des *Théories sur la plus-value*.

> "Ricardo donne souvent l'impression ... que la quantité de travail est la solution au faux ... problème d'une mesure invariable de la valeur de la même façon que le blé, la monnaie, les salaires, etc..., étaient antérieurement considérés et proposés comme panacées de cette sorte" (18).

Il ne permet pas de liquider ce faux problème comme tel, car il ne pose pas la bonne question concernant la mesure de la valeur d'échange des marchandises. Seule la valeur d'usage particulière de la monnaie permet à celle-ci de refléter les valeurs d'échange des marchandises comme manifestations du travail social abstrait. Mesure quantitative et transformation qualitative des marchandises en monnaie vont de pair. Le problème se déplace, de la vaine recherche d'une mesure invariable des valeurs, à l'examen de la formation des équivalences et des décalages entre valeurs et prix (19).

Les formes de la circulation marchande reflètent celles de la production de marchandises, même si les rapports sociaux ne sont pas autrement précisés par Marx à ce stade de l'analyse. Or Ricardo ne voit pas la relation "entre la détermination de la valeur d'échange de la marchandise par le temps de travail et le fait que le développement des marchandises conduit nécessairement à la formation de monnaie. De là sa théorie erronée de la monnaie" (20). Peu importerait, si cette dernière était une pièce rapportée, extérieure à la construction d'ensemble (21).

Mais ce n'est pas le cas : une théorie de la monnaie n'est pas théorie de la seule monnaie. Tous les exposés ou les allusions de Marx concernant l'équivalent général tentent de faire saisir cette idée. Il s'agit non seulement de la forme et de la mesure de la valeur, mais du rapport entre production de valeurs d'échange et circulation de marchandises. Or le capital essaie inlassablement de séparer les deux, de garder la marchandise sans la monnaie, comme l'expriment les adeptes de Proudhon, et cela grâce au crédit, aux bons de travail, aux diverses mesures de politique monétaire. Chez Ricardo, on trouve l'aspect bourgeois de cette sorte de réformisme, qui, avec la monnaie, concerne toute l'économie.

Quand la monnaie est prise comme simple moyen de circulation, dont la valeur varie de façon inversement proportionnelle à la quantité, ce ne sont plus des marchandises, des valeurs d'échange données qui circulent, mais des valeurs d'usage dont les prix varient de façon proportionnelle à l'accroissement ou la diminution de la quantité de monnaie. Celle-ci est la variable sur laquelle il faut agir pour retrouver les valeurs d'échange, les marchandises, sans l'effet perturbateur de la monnaie. D'où les règles d'émission prescrites par Ricardo afin de préserver un équilibre monétaire. La théorie quantitative n'est alors pas un simple appendice que l'on pour-

rait retrancher pour saisir l'apport scientifique de Ricardo théoricien de la production capitaliste. Elle exprime une tendance profonde de l'économie politique classique : séparer la marchandise de la monnaie, faire de la première un produit du travail, et de la seconde un instrument à la fois commode et gênant, dont il faut régler l'emploi pour ne pas affecter la production.

Pour Ricardo, écrit Marx,

> "La richesse consiste seulement en valeurs d'usage. Il transforme la production bourgeoise en simple production de valeurs d'usage. Il considère la forme spécifique de la richesse bourgeoise comme quelque chose de "purement formel" qui n'affecte pas son contenu. Aussi nie-t-il les contradictions de la production bourgeoise qui éclatent comme crise. De là sa conception entièrement fausse de la monnaie. De là, en considérant le procès de production du capital, son ignorance complète du procès de circulation, pour autant que celui-ci comprend les métamorphoses des marchandises" (22).

Valeur d'échange, monnaie, circulation du capital, sont à comprendre ensemble. Ricardo ne peut appréhender la crise générale capitaliste, car ce phénomène, le plus complexe du capitalisme, n'est pas intelligible sans le phénomène le plus simple, celui de la transformation de la marchandise en monnaie (23). L'erreur sur la monnaie va donc bien au-delà de la monnaie elle-même. Elle n'est évidemment pas le signe d'une quelconque faiblesse conceptuelle. Sans cesse Marx rend hommage au génie de Ricardo. Ce qui pèse sur l'économie politique classique, c'est "la présupposition selon laquelle le mode de production bourgeois est le mode absolu de production". On connaît bien cette critique de Marx, souvent adressée à Ricardo. Elle met en cause un préjugé, différent d'une erreur, d'une faiblesse des idées ; préjugé bourgeois sans lequel l'économie politique classique n'aurait pu se constituer comme savoir de la production capitaliste, et par lequel elle diffère radicalement du matérialisme historique.

Dans le cadre de ses recherches sur les théories de la plus-value, Marx ne fait pas de nouvelles découvertes concernant la monnaie comme équivalent général. Il met en œuvre des notions déjà présentées ailleurs, précisant sur de nouveaux thèmes l'irréductible différence qui sépare ses conceptions de celles de l'économie politique. L'économie politique a de multiples visages, selon que l'on y comprend ou non le système mercantiliste. Dans tous les cas elle ne peut penser l'origine capitaliste de la plus-value ; elle reste hantée par l'idée mercantiliste du "profit upon alienation" issu des échanges et non de la production, en même temps qu'elle méconnaît la nature de la marchandise et de la monnaie. Elle ne comporte pas un bon concept de la circulation marchande juxtaposé à une conception erronée de la production, ou au contraire, une bonne vision de la production capitaliste avec une notion insuffisante de la monnaie. C'est dans la même foulée qu'elle rate la notion d'équivalent général et celle de production de la plus-value.

Sans être immédiatement ni exclusivement capitalistes, la marchandise et la monnaie font partie des déterminations "bourgeoises" qui affectent les rapports sociaux constitutifs du capitalisme. Ricardo, qui prend la production capitaliste pour "la production en général", ne comprend pas les formes marchandise et monnaie dont le jeu traverse tout le fonctionnement du capitalisme. Apparemment voisine, la démarche de Marx est tout autre, quand elle met en scène, dans la *Contribution...* ou au début du *Capital*, des producteurs-échangistes sans feu ni lieu.

Dans les écrits sur les théories de la plus-value comme ailleurs, on voit bien en quoi ces producteurs-échangistes - le vendeur de fer ou de pain de sucre, le tisserand, le producteur d'or, l'acheteur d'eau-de-vie - *diffèrent* du pêcheur et du chasseur qui figurent au début des Principes de Ricardo (24). Pour Ricardo, l'arc et les flèches du chasseur, comme le canot ou le filet du pêcheur, sont, en même temps que les instruments utilisés dans "un état primitif des sociétés", du capital, permettant éventuellement d'employer des salariés pour la chasse ou la pêche. Ainsi le pêcheur et le chasseur "primitifs", qui échangent les produits de leur travail, peuvent être les agents d'un rapport de production capitaliste non pensé comme tel, mais au contraire, pris comme inhérent à toute production. Pas plus que la forme marchandise et l'équivalent général, Ricardo n'analyse la formation du capital. Il "considère la forme bourgeoise du travail comme la forme naturelle, éternelle, du travail social" (25). L'absence chez lui, d'une théorie de la forme marchandise et de l'équivalent général, est un indice de l'absence d'analyse du capital comme rapport de production historiquement déterminé - alors même que marchandise et monnaie ne peuvent être entièrement compris dans le mode de production capitaliste.

Par contre les producteurs échangistes qui, chez Marx, font circuler marchandise et monnaie, incarnent un rapport social de division du travail, dissimulé sous la forme d'un rapport économique de relations entre échangistes. La circulation marchande n'est pas le cadre général, a-historique, de relations économiques neutres, où s'inscrirait la production en général : ses formes, bourgeoises, sont propices au développement du rapport de production capitaliste. Qui ne voit pas le caractère social de la forme marchandise et de l'équivalent général, ne peut pas non plus déchiffrer le secret du capital. A ce rapport entre théorie de la marchandise et de la monnaie et théorie du capital, Marx fait souvent allusion, dans ses recherches sur les théories de la plus-value.

Marchandise et monnaie sont des formes bourgeoises de la circulation, bien qu' "... aux époques pré-bourgeoises aussi le produit revêt la forme de la marchandise et la marchandise la forme de l'argent" (26). Leur caractère bourgeois ne s'épanouit qu'avec leur caractère capitaliste, quand règne la production de valeurs d'échange sous l'égide du capital. Mais il a sa propre signification, comme division sociale, mutation des rapports entre hommes en rapports entre des choses. Aussi imprime-t-il dans le mouvement du capital des déterminations particulières irréductibles.

C'est visible dans l'analyse de la possibilité générale des crises, que Ricardo ne peut concevoir. Marx montre que la crise implique la circulation marchande, la polarité de la marchandise et de la monnaie, la possibilité d'une séparation entre vente et achat. Si la transformation de la marchandise en monnaie dans la vente (M/A), n'est pas suivie de l'achat de marchandises par la monnaie (A/M), la circulation s'interrompt, on a d'un côté la marchandise, de l'autre la monnaie, sans que la marchandise ne se transforme en monnaie. Ainsi les formes de la circulation marchande comportent-elles la possibilité de la crise. Mais la circulation marchande

existe antérieurement au capitalisme, alors qu'il n'est de crise que capitaliste, selon Marx (27). Pas de crise sans la marchandise et la monnaie, pas non plus de crise avec les seules marchandise et monnaie. Celles-ci fonctionnent comme des données de la reproduction capitaliste, inéluctablement traversée par ses propres conditions bourgeoises, qu'aucune fuite en avant ne peut faire disparaître.

Même quand elle est "pré-bourgeoise", la circulation marchande a un caractère bourgeois proprice au développement (accumulation et crises) du capital : de par la forme marchande du produit, la forme argent de la marchandise, la polarité de la marchandise et de la monnaie. Un préjugé de classe empêche l'économie politique de le comprendre, de la même façon qu'il rend impénétrable l'origine de la plus-value dans l'exploitation capitaliste.

Reflux, *répétition*, *reproduction* : ainsi sont désignés, notamment dans les théories sur la plus-value, diverses modalités du mouvement de l'argent dans la circulation marchande simple et capitaliste. Marx en a déjà parlé dans la Contribution, et il y reviendra souvent. L'enjeu de ces distinctions ? On ne peut le saisir indépendamment de ce qui a déjà été exposé. Marx le rappelle sans cesse : nul profit "positif" ne peut sortir de la circulation marchande ; la circulation qui est reproduction du capital, incluant la capitalisation et la plus-value, diffère radicalement de la précédente ; cependant la circulation du capital et "la circulation générale" s'articulent nécessairement. Il s'agit d'analyser le capitalisme tout entier, à la fois dans sa différence spécifique (exploitation du surtravail des ouvriers salariés), et dans les modalités de sa reproduction d'ensemble. L'enjeu est élevé - sans doute trop pour les notes commentées ici.

Dans la *Contribution* de 1859, Marx définit la circulation comme l'ensemble du procès d'échange des marchandises et du procès de formation de la monnaie (28). On va donc de la marchandise aux échanges puis à la circulation marchande simple, et de celle-ci à un autre type de circulation. Aucune ne peut être comprise en elle-même, sans évocation des procès de production, mais toutes deux sont longuement décrites dans leur mouvement particulier.

Marx distingue "deux cycles de forme différente. Si nous désignons la marchandise par M et l'argent par A, nous pouvons exprimer ces deux formes de la façon suivante :

M-A-M
A-M-A" (29).

La vente M-A, l'achat A-M, ont pour unité la vente pour l'achat, M-A-M : la finalité de l'échange est la valeur d'usage, la consommation. Le vendeur de froment qui accomplit M-A, achète ensuite, avec l'argent qui est le produit de la vente, un complet A-M. Il participe à la circulation marchande simple qui constitue un "agrégat d'achats et de ventes" (30), un ensemble de mouvements morcelés, en renouvellement constant (31). Les reflux de cette circulation ne forment pas de véritables circuits. Le procès *se répète*, sans pour autant contenir les éléments de sa propre reproduction.

Dans la formule A-M-A, la finalité de l'échange est la valeur d'échange, l'argent. Mais alors cette forme paraît aberrante. "Echanger de l'or contre de la marchandise, pour échanger de la marchandise contre de l'or, ou si nous considérons le résultat A-A, échanger de l'or contre de l'or, semble absurde. Mais si l'on traduit A-M-A par la formule acheter pour vendre ce qui n'a pas d'autre signification que : échanger de l'or contre de l'or à l'aide d'un mouvement médiateur, on reconnaît là aussitôt la forme prédominante de la production bourgeoise" (32). Le problème n'est alors pas la qualité des deux extrêmes, A et A, identiques, mais leur quantité. L'échange ne se produit en fait que s'il aboutit à une augmentation de A en fin de parcours. La vérité de la formule A-M-A est donc la formule A-M-A', qui désigne des "rapports de production plus développés", dans lesquels du profit peut se former (33). La circulation A-M-A comporte alors non seulement la *répétition* du procès d'échange, mais les conditions de sa *reproduction*. C'est qu'elle renvoit à un rapport de production capitaliste, qui soutient la conservation et l'accroissement de la valeur d'échange.

La répétition des échanges, présente dans M-A-M, n'est que la parente pauvre de la reproduction A-M-A. Marx précise de nouveau les modalités de la circulation marchande, dans les "Théories sur la plus-value", avant d'y revenir au début du *Capital*. Le point sur lequel il ne varie pas est celui de la polarité entre marchandise et monnaie, expression de la division du travail social en travaux privés : toute circulation marchande, quelles que soient ses modalités et ses implications, comporte un "saut périlleux" de la marchandise en monnaie, et une séparation de la vente et de l'achat. Ceci étant posé, les rapports entre les formes M-A-M et A-M-A sont l'objet de plusieurs analyses qui développent celle de la "Contribution", ou la rectifient partiellement.

Dans des notes à propos du tableau économique de Quesnay (34), Marx commente (à sa façon, que l'on ne discute pas ici), la nature des flux qui circulent entre les divers agents économiques, propriétaires fonciers, fermiers, "classe stérile". On ne considère que les précisions qui concernent les formes de la circulation marchande, et développent certains points par rapport à la Contribution.

Soit un mouvement de l'argent selon la formule M-A-M, prise cette fois non plus dans la circulation simple, mais dans la circulation capitaliste. Il s'agit ici de la consommation ouvrière : l'ouvrier vend sa force de travail M-A, et achète, avec son salaire A, versé par le capitaliste, une partie de son propre produit, M (35). La finalité de la circulation M-A-M est bien la valeur d'usage, la consommation (36). Un reflux se produit dans la même circulation, mais considérée autrement, sous la forme A-M-A : "Le capitaliste verse à l'ouvrier son salaire en argent, avec ce salaire l'ouvrier achète de la marchandise au capitaliste, et de cette manière l'argent reflue vers le capitaliste... Le cycle A-M-A, lorsqu'il est simplement, entre ouvrier et capitaliste, l'expression du reflux de l'argent, ... est l'expression simple du reflux formel de *la même* somme d'argent ... à son point de départ" (37). Marx précise ici qu'il a eu tort, dans la Contribution, de toujours rapporter la forme A-M-A à la forme A-M-A' : il peut y avoir reflux d'argent sans enrichissement du capitaliste (38). Le "reflux formel" n'est donc qu'une autre façon de désigner le recommencement perpétuel de la circulation simple, abstraction faite de la prise en compte d'un procès de reproduction.

Ce dernier est cependant représenté par la suite des métamorphoses A-M-A,

quand les marchandises achetées par un producteur disposant d'une somme initiale A sont utilisées dans "la consommation reproductive ... rétablissant de ce fait la valeur originaire et se présentant en conséquence de nouveau dans *la même* somme d'argent" (39). Marx prend ici l'exemple du producteur-échangiste ne travaillant que pour assurer sa subsistance. Dans la "consommation reproductive", la valeur de A se conserve, se reproduit, ce qui explique pourquoi la même somme A réapparaît à la fin du procès de production A-M-A. Il faut ainsi distinguer, dans la même formule A-M-A, le reflux qui "se rencontre partout où l'acheteur redevient vendeur, donc dans tout le capital commercial, là où les marchands s'achètent mutuellement des marchandises pour les vendre, et vendent pour acheter" (40), du reflux qui exprime "la reproduction constante de la marchandise du côté du même producteur" (41). Pourtant le premier reflux implique un renouvellement des marchandises, et le second un entretien de la circulation marchande. Mais Marx n'indique pas les rapports des deux, laissant ouverte la question de ce qu'il entend par "reproduction".

Aucune des difficultés concernant l'articulation de la circulation du capital avec la "circulation générale" n'est résolue. Comme précédemment dans la Contribution, et ultérieurement au début du Capital, Marx veut cerner à la fois la différence entre circulation marchande simple et circulation du capital, entre répétition et reproduction ; il a introduit ici deux figures de A-M-A, l'une comme "reflux formel", l'autre comme reproduction. On voit bien qu'aucune valeur, aucune plus-value, ne peuvent sortir de la circulation ni d'un quelconque reflux d'argent, ce qui fait partie de l'examen critique des théories sur la plus-value. La ligne de démarcation est clairement tracée dans l'analyse de la circulation. Mais l'autre but visé, la combinaison des circulations différentes, n'est pas atteint au travers de l'analyse, ici sommairement résumée, des rapports entre reflux, répétition, reproduction.

Il est cependant un autre aspect développé par Marx, concernant les formes de la circulation, et qui porte sur la relation et la différence entre *monnaie et crédit.* Dans les *Théories sur la plus-value* on trouve quelques précisions sur ce point, beaucoup plus longuement évoqué ailleurs. Le caractère "bourgeois" de la circulation marchande simple, exprimé par la séparation entre marchandise et monnaie, se perpétue dans le "système de crédit", cette forme "supérieure" de la circulation, liée au capitalisme. Mais il se modifie, en prenant l'aspect de la séparation entre monnaie et créances, malgré l'existence d'une monnaie de crédit.

Avant de voir ce qu'il en est dans les Théories sur la plus-value, il faut rappeler une des fonctions de la monnaie analysée par Marx, celle de la monnaie comme *moyen de paiement*, qui introduit l'étude du crédit. Dans la circulation marchande simple, il peut bien entendu se produire des transactions à crédit. En ce cas, la monnaie fonctionne comme mesure des valeurs (il y a fixation d'un prix de la marchandise qui sera réglée plus tard), et d'autre part comme "moyen d'achat-idéal", c'est-à-dire sans circulation effective (42). C'est seulement à l'échéance, que la monnaie entre dans la circulation, comme moyen de paiement, allant de l'acheteur au vendeur. La vente et la paiement ne sont donc pas simultanés. D'où le jeu d'*anticipations* : "La marchandise prend la forme argent avant d'être vendue, peut-être avant d'être produite. Peut-être est-elle même déjà vendue (contre des

traites). *De toute façon* elle n'est pas encore *payée*, elle n'est pas encore reconvertie en argent. Cette métamorphose est donc en tout cas anticipée. Dès que la marchandise est vendue (ou va être vendue), l'argent reflue vers la banque ..." (43).

Pour mieux comprendre la particularité de ce type de circulation, il importe de préciser comment Marx introduit le "système du crédit".

D'un point de vue historique, les transactions à crédit sont évidemment antérieures au développement de la production capitaliste, comme on vient de le dire. Il en va de même pour le prêt d'argent comme activité "spécialisée", pratiquée notamment par des usuriers, et rémunérée par un intérêt. Celui-ci, n'étant pas prélevé sur un profit issu de la plus-value, relève de la catégorie du "profit upon expropriation", indépendant de la production capitaliste (44). La finalité du prêt est surtout la consommation, publique ou privée, dans le cadre de la circulation marchande M-A-M.

La formation d'un système de crédit, autour d'un noyau de banques reliées entre elles par une banque de caractère public, est l'effet d'un combat du capital industriel contre le niveau trop élevé du taux d'intérêt. Elle se substitue à l'intervention directe de l'Etat sur le taux d'intérêt (45). Le crédit comme ensemble de moyens financiers mis par la classe capitaliste à la disposition du capital industriel, est à la fois résultat et condition de la production capitaliste.

Les descriptions de Marx portent principalement sur les rapports entre "fabricants" et "banquiers". La circulation des billets de banque, à la différence de la circulation simple de la monnaie, constitue de simples *circuits*, "reflet de procès de production plus profonds. Par exemple, le fabricant prend de l'argent le vendredi chez son banquier, il le verse le samedi à ses ouvriers, ceux-ci en dépensent tout de suite la plus grande partie chez les épiciers, etc ..., et ces derniers le rapportent le lundi au banquier" (46). Le circuit, dans lequel "les conditions de l'émission de la monnaie impliquent les conditions de son reflux" (47) traduit, dans la circulation monétaire, le fonctionnement d'un système de crédit lié à la production capitaliste.

Les acteurs en sont donc le capitaliste industriel et son banquier, les petits commerçants, les ouvriers. Marx n'examine pas, dans les Théories, les rapports de crédit entre capitalistes " productifs". Quand il y a "échange de capital constant", peu importe les modalités de règlement. L'opération se situe dans le cadre du reflux A-M-A déjà examiné plus haut. "Le constructeur de machine achète du fer au producteur de fer et lui vend une machine. Dans ce cas, l'argent reflue. Il a été dépensé comme moyen d'achat de fer. Le producteur de fer l'utilise ensuite comme moyen d'achat de la machine et ainsi l'argent reflue vers le constructeur de machines" (48). Les modalités du règlement peuvent varier, selon le type de monnaie, or ou billet de banque, mais le caractère du reflux A-M-A restera le même.

Par contre, quand l'intervention du banquier est prise en considération les choses se modifient. Pas tout de suite cependant : on n'a qu'un chaînon de plus, dont l'adjonction ne change pas la forme des transactions. Si l'argent qui reflue vers le capitaliste, reflue "en réalité" vers le banquier de ce capitaliste, comme les banquiers "représentent la totalité du capital vis-à-vis des capitalistes particuliers ; la totalité du capital pour autant qu'il se présente en *argent*" (49), rien n'est modifié

dans le circuit A-M-A ! La circulation avec système de crédit n'est alors qu'un simple reflet des transactions capitalistes, auxquelles elle doit la forme "en circuit" qui la distingue de la circulation marchande simple.

Et pourtant elle comporte quelque chose de nouveau. "Le reflux des billets de banque vers une banque qui pratique l'escompte ou qui fait des ... (avances) en billets, est un tout autre phénomène que les reflux de l'argent étudiés jusqu'à maintenant. Dans ce cas, on anticipe la métamorphose de la marchandise en argent" (50).

Les anticipations propres au crédit prennent alors place dans le mouvement même de la production capitaliste, avec la possibilité du pré-financement de la production de marchandises. Elles sont des adjuvants de la mise en valeur du capital, A-M-A'. Jusque là, cette mise en valeur n'était pas apparue, tant que Marx exposait le circuit propre au crédit comme expression d'un procès de circulation incluant sa propre répétition (avec reproduction "réelle" ou non) ; le reflux de la monnaie de crédit n'était alors que la traduction, au niveau des banques, du mouvement A-M-A. Et la particularité de la monnaie de crédit ne résiderait que dans le mouvement circulaire des créances. Par contre, quand le système de crédit est rapporté à sa base productive capitaliste, et s'insère dans la circulation de l'argent comme capital, selon la formule A-M-A', la forme de la circulation des créances est à considérer.

Marx le fait de deux façons : en critiquant les illusions sur le crédit puis en précisant les rapports entre crédit et crise. Les illusions sont de diverses sortes. Par son mouvement propre, le crédit incite à un certain fétichisme de l'argent porteur d'intérêt, A/A' (51) : alors même qu'il n'a de sens que par anticipation d'une production à venir, il apparaît comme extérieur à cette production. La tendance inverse existe, qui s'exprime dans la revendication du "crédit gratuit" formulée notamment par Proudhon (52). Ici la production est placée au centre de tout. Mais la mystification est la même, qu'il s'agisse du fétichisme A/A' négligeant la production de plus-value, ou du fétichisme de la production marchande négligeant le rôle propre du capital financier. Les deux omettent de considérer le caractère capitaliste de la production, sans lequel la forme de circulation des créances ne peut être comprise.

Cette forme combine un mouvement en circuit (reflux), avec un accroissement de la somme d'argent A qui reflue (53). Elle combine un aménagement de transactions marchandes simples (le crédit ne crée rien !), avec une anticipation de la production et de la circulation de marchandises incorporant une plus-value. Elle n'a de sens que par rapport à l'accumulation capitaliste, bien qu'elle n'y soit nullement réductible. Elle met en œuvre les fonds de toute la classe capitaliste, mais reste l'apanage d'un système spécialisé. A-M-A dans A-M-A', mais aussi l'inverse, quand il faut apurer les comptes !

Les problèmes concernant la nature du capital financier et du capital bancaire ne sont pas traités dans les Théories ... Par contre, Marx y évoque les rapports entre crédit et crise, ce qui complète sa critique des illusions concernant le crédit. Celui-ci, de par sa base monétaire, ne peut avoir un caractère purement fonctionnel, qui en ferait un instrument du financement. Toute crise relève, quant à sa "possibilité générale", de la séparation entre marchandise et monnaie, qui se traduit par la

dissociation entre achat et vente dont on a parlé plus haut. Comme le crédit met en œuvre la monnaie fonctionnant en tant que moyen de paiement, il ressortit à ce même procès d'interruption, mais dans des conditions particulières. La crise de crédit se produit non seulement parce que la marchandise n'est pas vendable, mais parce qu'elle ne l'est pas dans une période déterminée de temps ; elle naît non seulement de la mévente des marchandises, mais de la rupture d'une chaîne de paiements qui dépendaient eux-mêmes des ventes pendant une période déterminée. Le rapport entre marchandise et monnaie se double d'un rapport entre monnaie et créances.

Il ne s'agit encore que de la forme générale caractéristique des crises monétaires. Le risque d'un "excès de crédit" n'est pas évoqué, ni les causes de la crise capitaliste. On en reste aux bases marchandes du système, quoique le crédit moderne soit lié au capitalisme.

Marchandise, monnaie, crédit, ont de par leur nature et leur forme, un caractère propice au développement du capital, dont ils constituent les prémisses bourgeoises. De leur circulation on ne peut en aucun cas faire découler plus-value et profit capitalistes, mais sans elle on ne peut comprendre comment se déroulent les procès de valorisation qui reposent sur l'exploitation de la force de travail ouvrière. A cause de leur préjugé de classe, les théories de l'économie politique sont incapables de saisir, non seulement l'origine de la plus-value, mais les formes marchandise et monnaie.

NOTES DU TEXTE 7

(1) *Contribution à la critique...*, Ed. sociales, p. 29.

(2) *Théories sur la plus-value*, tome I, p. 30 (Ed. Sociales).

(3) Id., p. 29.

(4) Id., p. 27.

(5) Id., p. 231.

(6) Id., p. 187.

(7) *Contribution*, op. cit., p. 120.

(8) *Contribution...*, pp. 30 et 31.

(9) *Théories sur la plus-value*, tome I, p. 349.

(10) *Contribution...*, p. 31.

(11) *Théories sur la plus-value*, tome I, p. 347-349.

(12) Id., p. 348.

(13) Id.

(14) Id., tome I, p. 469, et tome III.

(15) *Contribution...*, p. 120.

(16) *Contribution...*, pp. 120-121.

(17) *Théories sur la plus-value*, tome III, p. 138.

(18) *Théories...*, tome III, p. 137. L'édition anglaise (Lawrence and Wishart, 1972) est ici utilisée, dans l'attente de la traduction des Editions Sociales.

(19) Id., p. 136. *Sur le problème de la mesure invariable des valeurs*, cf. "Politique monétaire", de S. de Brunhoff et P. Bruini, pp. 62-73.

(20) *Théories...*, tome II, p. 164. (Ed. anglaise).

(21) Les choses sont souvent présentées ainsi pour Ricardo, mais aussi pour un auteur comme Hilferding. On veut séparer le bon grain de l'ivraie, sans chercher l'unité de la pensée étudiée.

(22) *Théories*, III, p. 50-55.

(23) Id., II, p. 501-502.

(24) *Principes de l'économie politique et de l'impôt*, édition française Calmann-Lévy, pp. 23 et suiv.

(25) *Contribution...*, p. 37.

(26) Id., p. 35.

(27) *Théories...*, tome II, p. 512.

(28) Id., p. 29.

(29) Id., pp. 58-59.

(30) Id., p. 68.

(31) Id., pp. 69 et 71.

(32) Id., p. 89.

(33) Id.

(34) *Théories*, tome I, chapitre VI, pp. 357 et suiv.

(35) Id., p. 373.

(36) Id., p. 374.

(37) Id.

(38) Id.

(39) *Théories*, I, p. 361.

(40) Id., p. 376.

(41) Id., p. 361.

(42) *Capital*, I, pp. 140 et suiv.

(43) *Théories*, I, p. 380.

(44) *Théories...*, III, p. 487.

(45) Id., p. 460.

(46) *Contribution*, p. 71.

(47) Id.

(48) *Théories...*, I, pp. 376-377.

(49) Id., p. 373.

(50) Id., p. 380.

(51) *Théories...*, III, p. 458.

(52) Id., pp. 523-525.

(53) *Théories...*, tome I, p. 381.

TABLE DES MATIÈRES

— Introduction 3

1 — MARX, PETTY ET LES "THEORIES SUR LA PLUS-VALUE" Analyse de la critique marxiste de l'économie politique) François-Regis MAHIEU 7

2 — QUESNAY, MARX ET LA SOCIETE D'ANCIEN REGIME — QUELQUES APERCUS, Jean CARTELIER..... 47

3 — MARX ET ADAM SMITH A PROPOS DU TRAVAIL PRODUCTIF ET DE L'ECONOMIE POLITIQUE, Arnaud BERTHOUD 73

4 — LA GENESE DE LA THEORIE DE LA REPRODUCTION -CIRCULATION DE LA VALEUR, Carlo BENETTI 111

5 — MESURE INVARIABLE DES VALEURS ET THEORIE RICARDIENNE DE LA MARCHANDISE, Carlo BENETTI et Jean CARTELIER 137

6 — MARX ET LE PROFIT CHEZ RICARDO (ou : Critique de l'Economie Politique et Critique du Capitalisme), Ghislain DELEPLACE 169

7 — MARCHANDISE ET MONNAIE DANS LES "THEORIES SUR LA PLUS-VALUE", Suzanne de BRUNHOFF 195